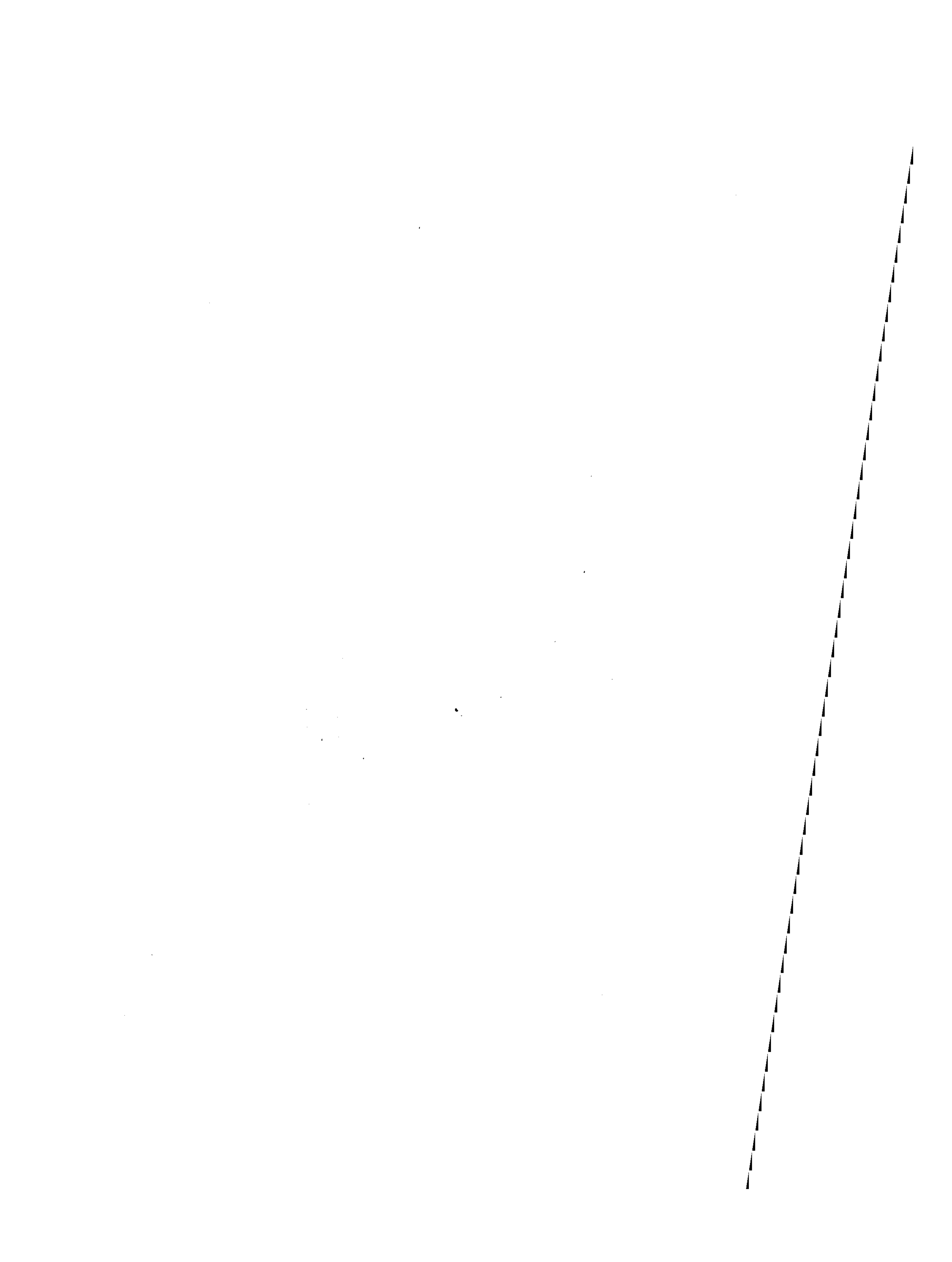
ARCHIVES MAROCAINES

21

1913

KRAUS REPRINT
NENDELN/LIECHTENSTEIN
1980



ARCHIVES
MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME XXI



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1980

First reprinted 1974
Second reprint 1980

Réimpression avec accord des Presses Universitaires de France
108, Boulevard Saint-Germain, Paris VIe

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1980

NACHR AL-MATHÂNÎ DE MOUHAMMAD AL-QÂDIRÎ

Traduite par A. GRAULLE.

MOUHAMMAD AL-QÂDIRÎ ET SON ŒUVRE

Le faqih universel, le grand et parfait savant au talent perspicace, l'habile et ferme gardien de la science, l'élégant historien généalogiste, le vertueux et béni Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad ben At-Tayyib ben 'Abd As-Salâm Al-Hasanî Al-Qâdirî naquit à Fès le 7 rabî' prophétique de l'année 1124 (J.-C. 1712).

Il fit ses études de jurisprudence en la société de plusieurs professeurs : Aboûl-'Abbâs ben Moubârak, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd As-Salâm Al-Bannânî, Aboû 'Abd Allah Djassoûs, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Housaïn Al-Maçmoûdi, connu sous le nom d'Al-Guendoûs, Aboû 'Abd Allah Mouhammad appelé Al-Kabîr ben Mouhammad As-Sarghînî Al-'Anbarî... Il se réclama surtout de ces deux derniers. Tous ces savants lui délivrèrent des diplômes par écrit ou lui donnèrent des attestations verbales de ses études.

Il fréquenta la compagnie d'un groupe de chaïkhs qui

suivaient la « Voie des çoufistes », au nombre desquels se trouvaient : le chaikh Sayyidî Aboû Bakr ben Mouhammad ben Mouhammad Al-Khadîm Ad-Dilâî, le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Moudarrâ 'Al-Andalousî, le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm At-Tawâtî... La direction qu'ils lui donnèrent par leurs paroles comme par leurs actes lui fut très profitable.

Il sollicita et obtint du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Sâlim Al-Hafnâwî un diplôme général sur toutes les sciences qu'il avait apprises de lui et de tous ses autres professeurs.

Mouhammad Al-Qâdirî connaissait la vie et les tombeaux des saints. Il fut un homme d'une noble beauté, un savant universel, un lettré, un historien, un çoufiste. Caractère sans tache et plein de longanimité, il dissimula les emportements de la colère; esprit sagace, il s'attacha, dans toutes les sciences, à l'étude des minuties. Il fut un de ces savants dont la compagnie est profitable.

Pieux, vertueux, jeûnant le jour et priant la nuit, il fut un étendard éclatant de beauté qui précède sur le chemin du ciel. Il fut pauvre des biens et des vanités du monde, négligea tout ce qui se rattache à lui, vécut éloigné des créatures et se contenta de vivre la vie que Dieu lui avait donnée. La générosité de son caractère lui valut une noble réputation et lui fit rechercher la voie qui pouvait faire monter son esprit à un degré plus haut.

Mouhammad Al-Qâdirî n'exerça jamais aucune fonction; toutefois, vers la fin de sa vie, le sultan lui imposa la charge d'imâm et de prédicateur de la mosquée des Andalous. Notre personnage devait plus tard délaisser cette dignité pour venir recevoir les témoignages au smât [1] des 'oudoûl; lorsque le gain qu'il réalisait atteignait environ

1. C'est un endroit situé ordinairement non loin d'une mosquée et où les 'oudoûl reçoivent les témoignages.

la valeur d'une once, il quittait sa boutique en disant : « Cela me suffit ! »

Il mourut à Fès (que Dieu lui fasse miséricorde !) dans la soirée du jeudi 25 cha'bân 1187 (J.-C. 1273) et fut enterré le lendemain, après la prière du vendredi, dans le cimetière où reposaient ses ancêtres, à l'endroit le plus élevé du Jardin de Sayyidî Ahmad Ibn 'Abd Allah.

On trouvera des renseignements complémentaires sur la vie de notre personnage dans le Sirr Ad-Dhâhir, *les* Souloûk At-Tarîq Al-Wâriya, *le* Maourid Al-Hanî, *les* Thamarât Ounsî fit-Ta'rîf bi-Nafsî *par Aboû Ar-Rabî' (Soulaïmân) Al-Hawwât, etc.*

Mouhammad Al-Qâdirî était plus éloquent par la plume que par la parole. Ses œuvres sont nombreuses et portent sur des sciences diverses : outre le Nachr Al-Mathânî, *dont nous allons parler plus loin, il a composé l'*Iltiqât Ad-Dourar, *résumé de ce même ouvrage ; le* Zahr Al-Bâsim fil-Khiçâçî Sayyidî Qâsim ; *le* Maourid Al-Mou'în fî Charh il-Mourchid il-Mou'în; *le* Moustafâd Al-Mawâ'ith wal'-Ibar fî Akhbâr A'yân Ahl il-Miya Hâdiya wath-Thâniya 'Achar; *l'*Iklîl wat-Tâdj fî Tadhyîl Kifâyat il-Mouhtâdj ; *le* Kaoukab Adh-Dhâwî, *supplément au* Mou'tamid Ar-Râwî *de son grand-père.*

(Tiré de la Salwat Al-Anfâs *de Mouhammad ben Dja'far ben Idrîs Al-Kittânî, pages 351 et 352 de l'édition de Fès, an 1316 de l'hégire.)*

Le Nachr Al-Mathânî *est un ouvrage en deux parties distinctes : la première contient la biographie des personnages notoires du onzième siècle de l'hégire, la seconde celle de ceux du douzième (dix-septième et dix-huitième siècles de notre ère). Elles sont réunies ensemble dans un volume de 597 pages, que nous avons entre les mains et qui a été litho-*

graphié à Fès en l'année 1310 (1893 J.-C.) de l'hégire. Nous avons pu nous procurer le manuscrit de la seconde partie.

Le désir que nous avons de reproduire le texte intégral dans la mesure du possible nous a amené à comparer le texte lithographié au texte manuscrit : il existe entre les deux des variantes ; certaines biographies se trouvent dans l'un qui ne se trouvent pas dans l'autre.

La lithographie n'était pas encore connue à Fès à l'époque où Mouhammad Al-Qâdirî écrivit son ouvrage ; tous les textes étaient reproduits en copies manuscrites. Or, quelque consciencieux qu'ait été le soin apporté à leur tâche par des copistes d'intelligence inégale et comprenant parfois le texte de manières diverses, il est rare de trouver des copies présentant avec l'original et surtout entre elles une concordance parfaite.

Quant aux différences plus sensibles que nous avons constatées plus haut, peut-être faut-il en chercher la raison dans les rigueurs de la censure impériale, qui, impitoyable, supprimait tout ce qui lui paraissait suspect.

Nous nous sommes attaché à serrer le texte d'aussi près que possible. Et si notre travail pouvait être de quelque utilité à ceux que passionne l'étude d'une langue séduisante, mais si différente de la nôtre, à ceux qui désirent étudier de près le caractère et la mentalité des Arabes, à ceux enfin qui cherchent à reconstituer l'histoire d'un peuple en recueillant des matériaux épars un peu partout, nous nous estimerions heureux et croirions n'avoir pas fait une œuvre inutile.

Ce premier volume comprend la première moitié du onzième siècle de l'hégire. La traduction des trente-neuf premières années est de M. A. Graulle, celle des onze dernières de M. P. Maillard.

A. GRAULLE.

NACHR AL-MATHÂNÎ

PREMIÈRE PARTIE

Œuvre du très docte et très savant Aboû 'Abd 'Allah Sayyidî Mouhammad, fils d'At-Tayyib, fils de l'Imâm Sayyidî 'Abd As-Salâm Ach-Charîf Al-Qâdirî. (Que Dieu leur fasse miséricorde et soit satisfait d'eux !) Amen !

(*P. 2.*)

Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Que Dieu répande Ses bénédictions sur notre seigneur Mouhammad, sa famille et ses compagnons, et leur accorde le salut!

DOXOLOGIE

Louange à Dieu, l'Unique par la durée, l'Éternel que la raison ne peut comprendre, que l'intelligence ni l'imagination n'atteignent, que l'esprit n'embrasse pas! Qu'Il soit exalté! Puisse-t-Il répandre Sa sagesse sur les temps et couvrir les siècles de Sa miséricorde! Il était l'Être supérieur avant la création. Il nous fait jouir de Ses bienfaits après nous avoir accordé Son secours. Il réunit les hommes d'autrefois à ceux d'aujourd'hui pour leur donner la vie future. Nous témoignons qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu qui plane au-dessus de Ses serviteurs et qui répand à Sa volonté Ses commandements dans Son royaume. Nous témoignons que notre seigneur et maître Mouhammad est Son serviteur, Son apôtre et Son inséparable ami; il est le sabre avec lequel Dieu anéantit les infidèles. Que Dieu répande Ses bénédictions sur lui, sur sa famille, ses compagnons et tous ceux qui lui sont chers!

INTRODUCTION

L'humble serviteur du Dieu Tout-Puissant dont il demande le secours, Mouhammad ben At-Tayyib ben 'Abd As-Salâm Al-Qâdirî Al-Hasanî (que Dieu lui accorde toujours Ses bienfaits, qu'Il le comble dans les deux mondes de Sa bienveillance et de Son pardon et qu'Il soit satisfait de lui!) déclare : J'ai vu un livre, petit de dimensions mais riche en substance, sur la « Vie des docteurs et des hommes vertueux »; il était disposé par siècles et était le seul ouvrage de ce genre qui existât depuis l'hégire prophétique jusqu'au neuvième siècle. L'auteur en était le savant imâm Ahmad ben Hasan ben 'Alî ben Al-Khatîb ben Qounfoudh Al-Qousamtîni.

A cet ouvrage le savant biographe Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Abîl-'Afiyya, connu sous le nom d'Ibn Al-Qâdhî, avait ajouté un appendice[1], qui s'étendait du huitième siècle à la fin du dixième.

L'auteur de cet appendice avait également ajouté à l'ouvrage intitulé : *Wafayât al-A'yân*, de l'imam Chams ad-Dîn Ibn Khallikân, un autre appendice intitulé : *Dourrat al-Hidjâl*.

Par suite de la réunion de ces divers recueils le livre allait de l'hégire prophétique à la fin du dixième siècle. L'œuvre

1. L'ouvrage dont il s'agit est intitulé : *Aktaf al-Farâïdh min Hiqaq al-Fawâïd*.

des deux premiers écrivains [1] est succincte, abrégée ; mais les *Wafayât al-A'yân* ont le mérite d'un ordre parfait.

J'ai voulu imiter ces historiens, composer un ouvrage analogue au leur et écrire la vie des grands hommes des onzième et douzième siècles. J'ai voulu raconter les bienfaits que Dieu leur a accordés et qu'il est bon de rappeler. J'arriverai ainsi à montrer la grandeur de ceux dont je veux écrire l'histoire.

Notre vénéré grand-père (que Dieu le prenne en miséricorde!) poursuivit le même but que moi. Il voulut réunir dans un recueil la vie des imâms nobles du onzième siècle et composa un livre, intitulé : *Nouzhat an-Nâdî*, sur les hommes de ce temps-là. Il le divisa en trois parties : les saints, les 'oulamâ et les rois. Dans une fort belle préface il donnait la technique des çoufistes et des fouqahâ dans les termes employés par eux dans la description de l'humanité.

Il se mit en devoir de réaliser son but; mais les circonstances, en le détournant de son dessein, ne le lui permirent pas. Il ne put se procurer que les éléments d'une seule biographie, celle de Sayyidî 'Abd Al-Madjîd, enterré à Bâb al-Guîsa. La mort l'emporta (que Dieu ait pitié de lui!) avant qu'il eût pu compléter son œuvre.

La beauté de cette préface et l'ensemble des sciences qu'elle renferme me feraient un devoir de la reproduire ici : je n'encourrais certes pas le reproche de me laisser entraîner à des longueurs. Je ne l'ai pas fait cependant, car je n'ai pas voulu, dans la peinture des chaikhs, reproduire la technique des çoufistes. Ce que j'ai écrit, je ne l'ai fait que sous la responsabilité d'autres auteurs, en me servant parfois, dans la limite permise, des renseignements qu'ils me fournissaient. Je n'ai pas voulu me livrer à des considérations

1. Ahmad ben Hasan ben 'Alî ben Al-Khatîb ben Qounfoudh Al-Qousamtînî et Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Abîl-'Afiya Ibn Al-Qâdhî.

générales, mais étudier séparément les hommes de chaque époque. Il ne convient pas à l'ignorant que je suis de parler de quelqu'un dans les termes employés par les çoufistes. Dieu est notre protecteur.

J'ai vu des extraits d'un ouvrage intitulé : *Nouzhat al-Hâdî* [1] dont l'auteur a vécu jusqu'au delà de l'année 1150 (J.-C. 1737) ; je n'ai pas vu l'ouvrage même.

J'ai encore étudié des feuillets écrits par le savant imâm, le dernier des vérificateurs Sayyidî At-Tayyib, fils de l'imam Sayydi Mahammad Al-Fâsî, qui poursuivit un but semblable. Celui-ci commença son œuvre de très louable façon et l'intitula : *Matmah an-Nadhar wa-Moursal al-'Ibar, sur les grands hommes du onzième siècle* siècle. S'il avait pu l'achever elle aurait eu de la valeur et aurait certainement suscité l'envie. On n'aurait pas eu à chercher en d'autres auteurs. Malheureusement l'auteur ne va pas au delà de l'année 1013 (J.-C. 1604). Il n'a terminé que la biographie de son grand-père, le chaikh Aboûl-Mahâsin.

Je n'ai pris connaissance de cet ouvrage que lorsque mon livre était déjà parvenu au commencement de l'année 1115 (J.-C. 1703). Si parfois j'y ai puisé des renseignements sur des faits qui se sont passés en dehors du onzième siècle, ils proviennent de notes qui étaient ajoutées au texte ; des notes de cette sorte peuvent être prises en considération.

J'espère que Dieu me laissera atteindre mon but. Je l'espère de la grâce de Dieu, source de bonté, dans la mesure des bienfaits qu'Il m'a déjà accordés. C'est de Dieu que j'implore le secours, car Il est l'Être fort et infiniment secourable.

J'ai l'espoir de terminer heureusement mon œuvre. En raison de son importance, il est nécessaire que je la fasse précéder de préfaces.

1. Avec le ح.

PRÉFACE I

RENSEIGNEMENTS SUR IBN QOUNFOUDH

(*P. 4.*)

D'après le *Takmîl ad-Dîbâdj*, il est connu sous le nom d'Ibn Al-Khatîb et sous celui d'Ibn Qounfoudh, le savant parfait, le voyageur, l'éminent qâdhî, le traditionniste, l'écrivain. Il a été disciple de Hasan bon Aboûl-Qâsim ben Bâdîs; du charîf, l'imâm Aboûl-Qâsim As-Sabtî; du très docte imâm, le charîf At-Tilimsânî; du docte mouftî Mousâ Al-'Abdoûsî; d'Al-Qabbâh; des deux imâms et prédicateurs Ibn Marzoûq et Ibn 'Arâfa; du savant mouftî 'Abd Allah Al-Wânghîlî Adh-Dharîr et de plusieurs autres docteurs et hommes vertueux, comme le chaikh Ahmad ben 'Âchir.

Ibn Qounfoudh vint de l'Ifrîqiya au Maghrib extrême en l'an 759 (J.-C. 1378). Il resta dix-huit ans dans cette dernière et lointaine contrée, la parcourant dans tous les sens et prenant plaisir à s'y entretenir avec les principaux 'oulamâ et hommes vertueux. Du nombre de ceux-ci était l'imâm, le charîf As-Sabtî dont Ibn Qounfoudh a dit, après avoir fait son éloge, qu'il était de ceux dont la rencontre inspire une juste fierté.

Ibn Qounfoudh a composé plusieurs ouvrages : le commentaire de la *Risâla* en quatre volumes ; celui des *Aslaïn* d'Ibn Al-Hâdjib; celui du *Talkhîs* d'Ibn Al-Bannâ, de

l' *Alfiya* d'Ibn Mâlik, et du *Djoumal* d'Al-Khoûndjî ; celui d'un hadîth relatif aux cinq principes de l'Islâm ; celui des *Matâlib* sur la marche des astres, ouvrage incomparable; la *Boughyat al-Fâridh* sur les calculs et les partages; la *Touhfat al-Wârid* sur l'attribution exclusive de la noblesse au côté paternel ; la *Wasîlat al-Islâm bin-Nabî 'alaïh as-salâm* Il a aussi composé un volume sur la vie du chaikh Aboû Madian et de ses compagnons, et bien d'autres œuvres encore.

Il a eu comme disciples le docte imâm Ibn Marzoûq et plusieurs autres personnages.

Il naquit vers l'année 740 (J.-C. 1339) et mourut en 810 (J.-C. 1407).

Voilà ce que disent de cet auteur les *Wafayât* d'Al-Wancharîsî.

Quant à Aboûl-'Abbâs Ibn Al-Qâdhî, à notre vénéré grand-père, et à l'imâm Sayyidî At-Tayyib Al-Fâsî, je parlerai d'eux, s'il plaît à Dieu, quand le moment en sera venu.

Je vais maintenant entrer en matière. Dieu Très-Haut est notre maître loué et désiré.

PRÉFACE II

SUR QUELQUES AVANTAGES ET CERTAINES PARTICULARITÉS DES DATES ; PRINCIPE DE L'HISTOIRE

(*P. 4.*)

Nous lisons dans le livre du Dieu Tout-Puissant : « O vous qui avez reçu les Écritures ! Pourquoi disputez-vous au sujet d'Abraham ? Le Pentateuque et l'Évangile n'ont été envoyés d'en haut que longtemps après lui. Ne le comprendrez-vous donc jamais [1] ? »

Les Juifs (que Dieu les maudisse !) avaient prétendu qu'Abraham (sur lui le salut !) était juif; les Chrétiens (que Dieu les confonde !) avaient prétendu, au contraire, qu'il était chrétien. Le Qorân démontra la vanité de leurs prétentions et les réduisit à néant par ce verset : « Le Pentateuque et l'Évangile n'ont été envoyés d'en haut que longtemps après lui. Ne le comprendrez-vous donc jamais ? »

D'après Al-'Irâqî, dans son commentaire de Aboû Dâwoûd, cela constitue la meilleure et la plus précieuse des preuves.

On trouve dans le *Çahîh* de Mouslim la tradition suivante, empruntée à Djâbir ben Harb : J'interrogeai Djâbir fils de Samoura (que Dieu soit satisfait du père et du fils !) : « Tu étais en la compagnie du Prophète ? (que Dieu répande sur

1. *Qorân* : chap. III, v. 58; traduction Kasimirski.

lui ses bénédictions et lui accorde le salut!) — Oui, le matin il ne sortait pas de son oratoire avant le lever du soleil; alors seulement il se levait; puis, avec ses compagnons, il se mettait à parler de l'idolâtrie et cela les faisait rire et sourire. »

Si nous en croyons les « Traditions » d'Aboû Dâwoûd, d'après 'Abd Allah ben 'Oumar (que Dieu soit satisfait de tous les deux!), le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!) parlait un jour des Banoû Isrâîl; il ne se levait que pour faire la prière sublime.

Je cite encore Badr Ad-Dîn Al-Qarâfî et le chaikh Ahmad surnommé Bâbâ As-Soûdâni. Dans les préfaces des deux livres qu'ils ont composés pour faite suite au *Dîbâdj* d'Ibn Fourhoûn, ils racontent l'anecdote suivante : on peut ranger au nombre des faits intéressants de l'histoire l'aventure du Raïs Ar-Rouasâ avec un juif. Celui-ci avait répandu dans le public un livre portant l'ordre par le Prophète (sur lui le salut!) de la suppression de la capitation pour les habitants de Khaïbar. Ce livre contenait également le témoignage[1] des compagnons du Prophète, notamment celui de 'Alî (que Dieu soit satisfait de lui!). On le porta au Raîs Ar-Rouasâ. Le peuple était dans un embarras extrême.

Le livre fut ensuite présenté au savant Aboû Bakr ben Al-Khatîb. Après une mûre réflexion, celui-ci déclara qu'il était apocryphe. — « En quoi consiste le faux? » lui demanda-t-on. — « Le livre, répondit-il, contient la conversion (1) de Mouâwiya. Or, celui-ci embrassa l'Islamisme l'année de la prise de la Mekke (en l'an 8), et la prise de Khaïbar date de l'an 7 (J.-C. 628).

A cette nouvelle le peuple se montra plein de joie. « Ce livre, continua-t-il, parle également de la conversion de Sa'd

1. Le mot *chahâda* peut être pris ici avec le sens de « conversion » ou avec celui de « témoignage » sans que l'un ou l'autre soit incompatible avec raisonnement de l'auteur. Ne peut être appelé en « témoignage » qu'un musulman, qu'une personne « convertie » à l'Islâm.

ben Mouâdh ; or celui-ci était mort avant l'affaire de Khaïbar, à la journée des Banoû Qouraïdha »[1]. Le peuple fut au comble du bonheur.

Au commencement de ce siècle on a produit un document analogue, tant par la fausseté du sens que par l'erreur commise en reconnaissant exactes les signatures qui y étaient apposées. Ce document, daté de l'an 727 (J.-C. 1327), avait déjà été produit en 791 (J.-C. 1389), en 806 (J.-C. 1403), puis à diverses reprises et enfin, pour la dernière fois, en 1042 (J.-C. 1632). Il y était nommé comme témoins un certain nombre de grands personnages dont la notoriété en matière de science et de religion rendait invraisemblables les dispositions qu'on leur prêtait en la circonstance : celui-là ment qui leur impute pareille chose, car les noms des témoins et les signatures sont faux.

L'ignorance de certains hommes connus à Fès pour certifier les documents les a conduits à approuver le document ci-dessus, à en reconnaître exactes les signatures et à les attribuer même aux grands savants du dixième et du onzième siècles. Un acte pareil fait de ces hommes des faussaires et des imposteurs en ce sens que, par un excès de confiance en eux-mêmes, ils se sont rangés parmi les ennemis de l'Islâm.

C'est à Dieu que nous recourons !

Le bruit de cette affaire se répandit. Aussitôt il s'éleva de nombreuses protestations, qui furent consignées à la fin du document par un groupe d'imams de l'époque.

Parmi eux on remarquait : le grand chaikh Aboû 'Abd Allah Mahammad ben 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî ; son fils, le très docte vérificateur Aboû Mouhammad At-Tayyib ; le très docte gardien de la science Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Qousamtinî Al-Hasanî ; le très docte qâdhî Aboû 'Abd Allah Bourdala.

1. En l'an 5 de l'hégire, 626 de J.-C.

Chacun de ces écrivains dévoila par des preuves décisives le caractère honteux de l'acte susdit et le mensonge de l'écrivain.

J'ai lu la copie des consultations juridiques rendues à ce sujet. Si je n'avais pas craint d'allonger mon livre, j'en aurais transcrit le texte ici ; je ne fais que l'indiquer : si, dans l'avenir, un démon se livrait encore à des actes analogues, les musulmans pourraient ainsi se convaincre de son imposture. Dieu accorde une longue vie à tous ceux qui renversent ses ennemis.

Le fait dont je viens de parler se reproduit souvent chez ceux qui vérifient les signatures sans faire attention à la date de la mort des témoins.

Chose étrange, j'ai eu un jour entre les mains une pièce relative à un mariage, qu'on m'avait apportée pour faire certifier la signature des deux témoins. Je connaissais par la pratique la signature et le paraphe de ceux-ci ; je les considérai avec attention, cherchant à me rendre compte s'ils étaient authentiques. Or il n'en fut pas ainsi. Je m'en rapportai alors à la date de la mort de l'un des témoins ; je trouvai qu'elle était survenue avant celle portée sur l'acte de mariage en question.

Je compris la chose; c'était indubitable : il m'apparut de toute évidence que la pièce était altérée, fausse, mensongère. Dieu me préserva de l'erreur parce que je savais la date de la mort du témoin susdit et celle du mariage des deux époux.

Voilà un des grands avantages que l'on trouve dans la connaissance des dates et qui nous font une nécessité d'y recourir.

Mes yeux tombèrent un jour sur une lettre du sultan, qu'on m'avait apportée pour faire certifier que l'écriture était bien celle de celui à qui on l'attribuait. Or le scribe

était des plus connus. J'étudiai la lettre ; j'acquis la certitude qu'elle n'était pas due au qalam de ce scribe : la mort de celui-ci était antérieure à la date de la lettre d'environ dix ans. Je démontrai au détenteur de la lettre qu'elle n'était pas du scribe en question.

Voilà encore un autre avantage de la connaissance des dates. La chose est de la plus haute importance pour ceux qui ont à rendre des jugements et, à plus forte raison, en matière de faux.

En un mot, celui qui entreprend un travail comme le mien doit être sincère et exempt de toute passion ; il doit s'éloigner de tout ce qui pourrait le conduire au mal ; il doit mettre en évidence le but qu'il poursuit, affirmer la vérité entre les deux parties, rester impartial entre ceux qui le touchent de près et les étrangers. Son but unique doit être de proclamer la justice et de confondre les intrigues ourdies par les fauteurs de désordre. Il faut enfin qu'il ait la pleine possession des textes qu'il cite. S'il faut en croire At-Tâdj Ibn As-Sabkî dans le *Moufîd an-Ni'am*, « le biographe doit être instruit, juste, éclairé sur l'état de celui dont il parle ; il ne doit y avoir entre son héros et lui ni une amitié qui le rendrait partial en sa faveur ni une inimitié qui le porterait à l'amoindrir ». Le lecteur qui désire en savoir davantage devra se reporter à l'auteur.

PRÉFACE III

(*P. 6.*)

Cette troisième partie formera la table des matières de ce livre. Elle renfermera d'un côté la liste des personnages par ordre alphabétique et de l'autre elle mentionnera les dates.

Je l'ai disposée ainsi pour faciliter les recherches.

Le livre I contient l'étude de plus de 360 personnages; le livre II celle de 113 environ. Pour plus de facilité j'ai réuni les deux volumes en un seul.

A [1]

‘Abd Allah Al-Hadjdjâm, 1001.
‘Abd Allah ben Sa‘îd, 1012.
‘Abd Allah ben Hasoûn, 1013.
‘Abd Allah Al-Ba‘adj, 1015.
‘Abd Allah ben Housaïn Ad-Dar‘î, 1045.
‘Abd Allah ben ‘Alî ben Tâhir Al-Hasanî, 1044.
‘Abd Allah ben Mouhammad Al-‘Ayyâchî, 1073.
‘Abd Allah ben Tamtam At-Touâtî. Fin du siècle.
‘Abd Allah ben Nâçir. Fin du siècle.
‘Abd Allah Al-Moutrifî, 1080.
‘Abd Allah Al-Barnawî, 1088.

1. Nous avons, dans une certaine mesure, rétabli l'ordre alphabétique français.

'Abd Allah Ach-Charîf, 1089.
'Abd Allah A'ayyâch, 1090.
'Abd Allah ben Nâçir Ad-Dar'i, 1091.
'Abd Allah ben Namî. Fin du siècle.

Cette série comprend quinze personnages.

'Abd Al-'Azîz ben Al-Qâdhî, 1006.
'Abd Al-'Azîz Al-Maghrawî, 1014.
'Abd Al-'Azîz appelé 'Azzoûz, 1031.
'Abd Al-'Azîz Al-Fichtâlî, 1031.
'Abd Al-'Azîz ben Al-Hasan Az-Ziâtî, 1055.
'Abd Al-'Azîz Az-Zamzamî, 1072.
'Abd Al-'Azîz Al-Djazoûlî, 1078.
'Abd Al-'Azîz Al-Filâli, 1076.
'Abd Al-'Azîz ben 'Alî Al-Fâsî, 1089.

Cette série comprend neuf personnages.

'Abd Al-Djalîl, appelé Djalloûl, 1036. Il est seul.
'Abd Ar-Rawoûf Al-Manawî. Fin du siècle.
'Abd Al-Khalîl ben Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâî, 1059.
'Abd Al-Madjîd, 1003.
'Abd Al-Moumin, 1051.
'Abd Al-Qâdir At-Tal'i, 1077.
'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, 1091.
'Abd Al-Qâdir Ach-Chabîhî, 1099.

La série des 'Abd Al-Qâdir comprend trois person nages.

'Abd Ar-Rahmân Al-Djilâlî, 1001.
'Abd Ar-Rahmân Man lâ Yakhâf (l'homme sans peur), 1002.
'Abd Ar-Rahmân A'rab, 1003.
'Abd Ar-Rahmân Al-Boû'aqillî, 1020.
'Abd Ar-Rahmân bon Mouhammad Al-Fâsî, 1036.

'Abd Ar-Rahmân Al-Miknâsî. Fin du siècle.
'Abd Ar-Rahmân Al-Khiyârî, 1056.
'Abd Ar-Rahmân Al-Lidjâï Ach-Charîf, 1048.
'Abd Ar-Rahmân Ad-Darâwî, 1059.
'Abd Ar-Rahmân Az-Zanaqî, 1065.
'Abd Ar-Rahmân Ibn Al-Qâdhî, 1082.
'Abd Ar-Rahmân Al-Himyârî, début du siècle.
'Abd Ar-Rahmân ben 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, 1096.

Cette série comprend treize personnages.

'Abd As-Salâm Al-Laqqânî, 1078.
'Abd As-Salâm ben Nâçir, 1056.

Cette série comprend deux personnages.

'Abd Al-Wahhâb Al-Houmaïdî, 1022.
'Abd Al-Wahhâb Al-Fâsî, 1078.
'Abd Al-Wahhâb ben Ibrâhîm, 1071.

Cette série comprend trois personnages.

'Abd Al-Wâhid Ach-Charîf, 1003. A été mentionné précédemment.
'Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî, 1003.
'Abd Al-Wâhid Ach-Chawî, 1024.
'Abd Al-Wâhid Al-Haddâd, 1032.
'Abd Al-Wâhid Ibn 'Achir, l'imâm, 1040.
'Abd Al-Wâhid Al-Fâsî, 1094.

Cette série comprend six personnages.

'Abd Al-Wârith ben Mouhammad Al-Yaçloutî, 1076. Il est seul.
Ahmad ben Ahmad Al-Fâsî, 1094.
Ahmad ben Adfâl, 1023.
Ahmad ben Abîl-Qasim Aç-Çaouma'î, 1013.
Ahmad ben Khadhra, 1075.
Ahmad ben 'Abd Allah Al-Yaçloutî, 1006.

Ahmad ben 'Abd Allah Ad-Dilâï, 1091.
Ahmad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Moulâhifî, 1072.
Ahmad ben 'Abd Aç-Çâdiq, 1066.
Ahmad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djallâl, 1079.
Ahmad ben 'Abd Al-Wâhid Al-Hasanî, 1006.
Ahmad ben 'Abd Al-Wâhid Al-Wancharisî, 1022.
Ahmad ben 'Abd Ar-Rahmân. Fin du siècle.
Ahmad ben Houmaïda Al-Moutrifî, 1001.
Ahmad ben Mouhammad Az-Ziâtî, 1002.
Ahmad ben Mouhammad Al-Maqqârî, 1041.
Ahmad ben Mouhammad ben Djallâl, 1044.
Ahmad ben Ahmad As-Soûdânî, 1044.
Ahmad ben Mouhammad Az-Zammoûrî, 1057.
Ahmad ben Mouhammad Al-Qalçadî, 1063.
Ahmad ben Mouhammad Al-Khaffâdjî, 1069.
Ahmad surnommé Hamdoûn Al-Labbâr, 1071.
Ahmad ben Mouhammad Adam, 1064.
Ahmad ben Mouhammad Al-Dimyâti. Fin du siècle.
Ahmad ben Mouhammad Aboû Moudjîb, 1074.
Ahmad ben Mouhammad At-Tadjmou'atî, 1080.
Ahmad ben Mouhammad Al-Marînî, 1086.
Ahmad ben Mouhammad ben 'Abd Al-Wârith Al-Yaçloutî, 1021.
Ahmad ben 'Alî Az-Zammoûrî, 1001.
Ahmad ben 'Alî Al-Fichtâli, 1015.
Ahmad ben 'Alî Ach-Charîf, 1027.
Ahmad ben 'Alî Aç-Çinhâdjî, 1030.
Ahmad ben 'Alî Al-Bâqchîr, 1075.
Ahmad ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî, 1062.
Ahmad ben 'Alî ben 'Imrân, 1065.
Ahmad ben 'Alî Al-Fîchî. Fin du siècle.
Ahmad ben 'Oumar Ach-Charîf, 1066.
Ahmad ben 'Oumar As-Salawî, 1095.
Ahmad ben Miçbâh, 1040.
Ahmad ben Moûsâ Al-Mourâbî, 1034.

Ahmad ben Sa'îd Al-Moudjlidî, 1094.
Ahmad ben Chou'aîb, 1005.
Ahmed ben Yahyâ Ach-Chafchawânî, 1001.
Ahmad ben Yahyâ Al-Bâdisî, 1100.
Ahmad ben Yoûsouf Al-Fâsî, 1021.
Ahmad Al-Laouzî, 1008.
Ahmad Ad-Dhahabî, sultan, 1012.
Ahmad Ach-Châwî, 1014.
Ahmad Habîb, 1013.
Ahmad Al-Ghardîs, 1020.
Ahmad Boû Mahallî, 1022.
Ahmad Ad-Daqqoûn, 1024.
Ahmad ben Al-Qâdhî, 1025.
Ahmad Chaqroûn Al-Fakhkhâr, 1028.
Ahmad Ach-Chânawî, 1028.
Ahmad ben Abî 'Amr Al-Qastallî, 1030.
Ahmad Al-'Arâîchî [1].
Ahmad, sultan de Constantinople, 1031.
Ahmad Bâbâ, 1036.
Ahmad Al-Ghanîmî, 1041.
Ahmad Al-Haddâdjî, 1070.
Ahmad ben 'Isâ Al-Yarboû'î, 1074.
Ahmad As-Sâîh, 1076.
Ahmad, surnommé Hamdoûn Al-Mizwâr, 1084.
Ahmad Aç-Çâdiqî At-Târikî, 1090.
Ahmad Az-Ziâtî, 1093.
Ahmad Al-Bourrî. Fin du siècle.
Ahmad ben At-Tâdj. Fin du siècle.
'Alâ Ad-Dîn ben 'Abd Al-Bâqî. Fin du siècle.
'Alî Aboû Ach-Chikawî, 1004.
'Alî Al-Djaîtounî Al-Haççâr, 1005.
'Alî At-Tadjroûtî, 1003.
'Alî Warzaq, 1015.

1. La date n'est pas indiquée dans le texte.

'Alî ben 'Imrân, 1018.
'Alî Ad-Dachîch, 1021.
'Alî ben Wâfâ, 1021.
'Alî ben Dâwoûd, 1022.
'Alî ben Yahyâ As-Sâlmanî, 1022.
'Alî Al-Haïrî, 1027.
'Alî Al-Fâsî, 1030.
'Alî ben Ahmad, 1030.
'Alî Ach-Châmî, 1032.
'Alî Al-Djou'aïdî, 1033.
'Alî ben Az-Zoubaïr, 1035.
'Alî Al-Yadrî, 1035.
'Alî Al-Batoû'î, 1039.
'Alî Al-Kaghghâd, 1051.
'Alî Al-Halabî, 1052.
'Alî ben Mouhammad Al-Mourrî, 1053.
'Alî Al-Adjhoûrî, 1066.
'Alî Az-Zarhoûnî, 1072.
'Alî Ad-Dabîgh, 1076.
'Alî Ach-Chabrâmilsî, 1087.
'Alî ben 'Abd Ar-Rahmân Ad-Darâwî, 1092.
'Alî ben Sa'îd Al-Lamoûchî, 1094.
'Alî ben Soultân. Fin du siècle.
'Alî ben Mouhammad Ad-Dâdisî. Fin du siècle.
'Alî ben 'Azâza. Fin du siècle.
'Antar Al-Khoultî, 1093. Il est seul.
'Al-'Arbî ben Yoûsouf Al-Fâsî, 1052.
'Al-'Arbî 'Aboû 'Inân, 1089.
'Al-'Arbî Al-Fichtâlî, 1072.
'Al-'Arbî ben Ahmad Al-Fâsî, 1096.

Cette série comprend cent trois personnages.

B

Baghioûgh, 1002.

C

Çabghat Allah, 1015.
Aç-Çaghîr ben Al-Minyâr, 1056.
Aç-Çaghîr Al-'Afiya, 1074.
Aç-Çaghîr ben Al-Qâdhî, 1088.

Cette dernière série comprend trois personnages.

Ach-Charîf ben 'Alî Al-Hasanî, 1069. Il est seul.

Ach-Charqî ben Abî Bakr Ad-Dilâî. Fin du siècle. Il est seul.

Cha'bân ben Mousâhil. Fin du siècle. Il est seul.

D

Dâwoûd Al-Antâkî, 1100. Il est seul.
Daf'-Allah, 1090. Il est seul.
Djâbir Ar-Riâhî, 1003.
Djalloûl, *ou* Abd Al-Djalîl, 1036.

F

Fâris As-Sanâsin, 1090.
Fath Allah, début du siècle. Il est seul.

G

Al-Ghazwânî ben Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâî, 1091. Il est seul.

H

Al-Hasan Ad-Darâwî, 1007.
Al-Hasan ben 'Ardhoûn, 1012.
Al-Hasan Az-Ziâtî, 1023.

Al-Hasan ben 'Alî ben Raïsoûn, 1055.
Al-Hasan ben 'Alî Al-Djârî, 1090.
Al-Hasan As-Soufiânî, 1098.
Al-Hasan Al-Bourrî. Fin du siècle.

Le nombre des Hasan est de sept.

Hamdoûn Al-Bahloûl, 1056.
Hamdoûn Al-Labbâr. Voir plus haut sous Ahmad.
Hamdoûn Al-Mizwar. Voir plus haut sous Ahmad.

Il y a trois Hamdoûn.

Al-Housaïn ben Mouhammad ben Nâçir, 1091.
Al-Housaîn Az-Zarwîlî, 1031.

Il y a deux Housaîn.

I

Ibrâhîm Aç-Çayyâd, 1008.
Ibrâhîm Al-Laqqânî, 1040.
Ibrâhîm ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Djilâlî, 1047.
Ibrahîm ben Mouhammad Ach-Chanâwî, 1070.
Ibrâhîm ben 'Abd Al-Qâdir Az-Zarhoûnî, 1080.
Ibrâhîm ben Mouhammad Al-Maîmoûnî, 1090.
Ibrâhîm ben Hilâl Al-Qallîz, 1093.
Ibrâhîm ben Mouhammad Al-Maîmoûni. Fin du siècle.
Ibrahîm ben Ahmad Al-Marwânî. Fin du siècle.
Ibrâhîm ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Djoulârî. Fin du siècle.

Il y a dix Ibrâhîm.

'Isâ ben 'Abd Ar-Rahmân As-Saktânî, 1022.
'Isâ ben Mouhammad Ath-Tha'âlibî, 1080.
Ismâ'îl Az-Zoubaîdî [1].

1. L'auteur n'indique pas la date.

Ismâ'îl Ach-Chanâwî. Fin du siècle.
Idrîs Ach-Charîf Al-'Imrânî, 1022.
Idrîs ben Mouhammad At-Tâhirî, 1081.

Il n'y a que deux Idrîs.

M

Mouhammad Al-Habtî, 1001.
Mouhammad As-Sâlimî, 1002.
Mouhammad Al-Ghoumârî, 1002.
Mouhammad Al-Mourrî, 1004.
Mouhammad ben 'Alî Al-'Imânî, 1005.
Mouhammad Al-'Affânî, 1005.
Mouhammad Ad-Daqqoûn, 1005.
Mouhammad Nawâr, 1006.
Mouhammad ben Moubârik, 1006.
Mouhammad ben Djallâl, 1008.
Mouhammad At-Targhî, 1009.
Mouhammad ben Abd Al-Wâhid As-Sidjlamâsî, 1009.
Mouhammad Ach-Charqî, 1010.
Mouhammad Al-Haççâr, 1012.
Mouhammad Khân As-Soultân, 1012.
Mouhammad Al-Qaççâr, 1012.
Mouhammad Al-Wihrânî, 1013.
Mouhammad As-Sab'a, 1014.
Mouhammad ben Abîl-Qâsim Ibn Soûdâ, 1015.
Mouhammad Al-Khoultî, 1016.
Mouhammad Al-Hâdjdj Al-Aghçâwî, 1017.
Mouhammad ben 'Alî ben Raïsoûn, 1018.
Mouhammad Al-Marînî, 1018.
Mouhammad ben 'Alî Al-Qantarî, 1018.
Mouhammad Al-Lakkâf, 1018.
Mouhammad As-Sattî, 1018.
Mouhammad As-Sam'ânî, 1019.

Mouhammad ben 'Alî Al-Fichtâlî, 1020.
Mouhammad ben 'Abd Al-Halîm, 1020.
Mouhammad Al-Yaçloûtî, 1020.
Mouhammad ben 'Azîz, 1022.
Mouhammad ben Moûsâ As-Sarîfî, 1022.
Mouhammad ben Al-Qâdhî, 1022.
Mouhammad Al-Houwârî, 1022.
Mouhammad As-Soûsî, 1023.
Mouhammad ben Ridhwân, 1025.
Mouhammad ben Abîn-Na'îm, 1025.
Mouhammad Qaddâr, 1024.
Mouhammad ben Zammâm, 1024.
Mouhammad Al-Goûmî, 1026.
Mouhammad Hakîm, 1027.
Mouhammad An-Nîdjî, 1030.
Mouhammad Al-Woudjdî, 1033.
Mouhammad ben Abîl-Qâsim ben Al-Qâdhi, 1040.
Mouhammad Al-Qâdirî, 1043.
Mouhammad Al-Wazrawâlî, 1045.
Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâî, 1046.
Mouhammad ben Yoûsouf Ath-Thamlî, 1048.
Mouhammad ben Ahmad Ach-Chafchâwanî, 1050.
Mouhammad Al-Djannân, 1050.
Mouhammad Aç-Çaîd, 1050.
Mouhammad Al-'Ayyâchî, 1051.
Mouhammad ben 'Atiya, 1052.
Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Saqqaîn, 1054.
Mouhammad ben 'Abd Al-Hâdî, 1056.
Mouhammad As-Sannoûn, 1056.
Mouhammad Al-Mouknâ, 1056.
Mouhammad Ach-Chammâkh, 1058.
Mouhammad Al-Masnâwî ben Abî Bakr, 1059.
Mouhammad Al-Madjoûl, 1060.
Mouhammad ben 'Abd Allah Ma'n, 1062.
Mouhammad Ad-Dâdisî Al-Warzaghtî, 1062.

Mouhammad Al-Bou'nâni, 1063.
Mouhammad ben Ismâ'îl Al-Masnâwî, 1064.
Mouhammad A'ayyâch, 1067.
Mouhammad Al-'Aounî, 1068.
Mouhammad ben Ibrâhîm Ad-Doukkâli, 1067.
Mouhammad Ba-'lawi Al-Housaïnî, 1071.
Mouhammad Myyâra, 1072.
Mouhammad Al-Manqoûchî, 1072.
Mouhammad Az-Zadjâlî, 1072.
Mouhammad ben Al-Khadîm Ad-Dilâî, 1072.
Mouhammad ben 'Abd Al-Karîm Al-Fakkoûn, 1073.
Mouhammad Ach-Charîf As-Sidjlmâsî, 1075.
Mouhammad ben Mousâhil, 1074.
Mouhammad Al-Baskarî, 1074.
Mouhammad ben Mouhammad ben Soûda, 1076.
Mouhammad Al-Bâbilî, 1076.
Mouhammad ben 'Abd Allah As-Soûsî, 1079.
Mouhammad Ach-Châtibî, 1079.
Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Az-Zâîr, 1079.
Mouhammad Al-Hanâwî, 1080.
Mouhammad Al-Hâdj Ad-Dilâî, 1082.
Mouhammad ben Mouhammad ben Nâçir, 1085.
Mouhammad At-Tadjmoû'atî, 1088.
Mouhammad ben Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Ad-Dilâî, 1088.
Mouhammad ben 'Alî Al-Filâlî, 1089.
Mouhammad Al-Mourâbit, 1089.
Mouhammad ben 'Abd Allah Al-Hasanî, 1089
Mouhammad ben Sa'îd Al-Mourgathî, 1089.
Mouhammad ben 'Abd Allah Al-Bakrî, 1089.
Mouhammad Al-Bakri Aç-Çiddîqî, 1090.
Mouhammad ben Mouhammad 'Açim, 1090.
Mouhammad Adarrâq, 1090.
Mouhammad ben Mouhammad Al-'Ayyâchî, 1091.
Mouhammad ben Ali 'Al-Baqqâl, 1093.

Mouhammad ben Soulaïmân-Ar-Raddânî, 1095.
Mouhammad ben Mouhammad ben Mouhammad ben Yoûsouf Al-Fâsî, 1098.
Mouhammad ben Mouhammad Boû 'Inân, 1098.
Mouhammad ben Sa'îd Qaddoûra, 1098.
Mouhammad appelé Ibn 'Alî Al-Hasanî. Fin du siècle.
Mouhammad ben 'Abd Al-Karîm At-Touâtî. Fin du siècle.
Mouhammad Al-Akroûtî. Fin du siècle.
Mouhammad Al-Wâlî. Fin du siècle.
Mouhammad Al-Djoummî. Fin du siècle.
Mouhammad ben Mahmoûd As-Soûdânî, 1002.
Mouhammad ben 'Isà Al-Djâmi'î. Fin du siècle.
Mouhammad Aç-Çâlih. Fin du siècle.
Mouhammad Al-Wourbatî. Fin du siècle.
Mouhammad Al-Halabî. Fin du siècle.
Mouhammad An-Naqîb. Fin du siècle.
Mouhammad Ad-Danoûchirî. Fin du siècle.

Ces cinq personnages sont de l'Orient.
Le nombre des Mouhammad est de 112.

Moubârak ben 'Abâbou, 1025. Il est seul.
Mourâd Khân, 1003.
Mas'oûd Ad-Darâwî, 1011.
Mas'oûd Ach-Charrât, 1031.

Il y a deux Mas'oûd.

Moûsâ, enterré à Garnîz, 1042.
Moûsâ ben Sa'îd Ad-Darâwî. Fin du siècle.
Moûsâ Al-'Adjân, 1079.

N

Nâfi' Al-'Adjamî. Fin du siècle. Il est seul.
Naçîr Al-Bakrî, 1060. Il est seul.

O

'Outhmân Al-Yoûsî, 1084.
'Outhmân ben Ahmad, sultan des deux terres, 1031.
'Oumar ben Mouhammad Ach-Châmî, 1008.
'Oumar Ghaîlân, 1027.
'Oumar ben 'Abd Al-Qâdir Ach-Charqî, 1074.

Les 'Oumar sont au nombre de trois.

Q

Qâsim ben Lalloûcha, 1077.
Qâsim Al-Khaççâçi, 1083.

Cette série ne comprend que deux personnages.

R

Ar-Rachîd ben Ach-Charîf, 1082. Il est seul.

S

Sâlim As-Sanhoûrî, 1016.
Soulaîman Az-Zarhoûnî, 1098. Il est seul.
Soultân Al-Miçrî, 1075. Il est seul.
Sa'îd Al-Houzâlî, 1001.
Sa'îd Al-Maqqarî, 1010.
Sa'îd Qaddoûrâ, 1066.

Les Sa'îd sont au nombre de trois.

T

Tayyib ben Al-Masnâwî, 1077. Il est seul.

Y

Yadîr, 1042. Il est seul.

Yahyâ ben Mouhammad As-Sarrâdj, 1007.
Yahyâ ben Mouhammad Al-Djazoûlî, 1076.
Yahyâ Ach-Châwî. Fin du siècle.

Les Yahyâ sont au nombre de trois.

Yâsîn. Fin du siècle. Il est seul.
Yoûsouf ben Mahammad Al-Fâsî, 1013.
Yoûsouf ben Yâmoûn, 1024.
Yoûsouf ben Hadjar, 1060.
Yoûsouf As-Saktânî, 1063.
Yoûsouf Al-Halabî. Fin du siècle.

Les Yoûsouf sont au nombre de cinq.

Z

Zaîd, sultan de la Mecque. Fin du siècle. Il est seul.

Les Kounia.

Aboû 'Abd Allah Adarrâq, 1070. Il est seul.
Abou Bakr Al-Batâfî, Fin du siècle.
Abou Bakr Ad-Dilâî, 1020.
Aboû Aboûl-Lîf, 1002. Il est seul.
Aboû 'Oumar ben Abî Bakr Ad-Dilâî, 1099. Il est seul.
Aboûl-Qâsim Al-Moudjlidî, 1002.
Aboûl-Qâsim Ach-Châtibî, 1002.
Aboûl-Qâsim Ibn Soûdâ, 1004.
Aboûl-Qâsim ben Az-Zoubaîr Aç-Çinhâdjî, 1018.
Aboûl-Qâsim ben 'Abd Al-Djabbâr Al-Figuîguî, 1020.
Aboûl-Qâsim ben Abîn-Na'îm, 1032.
Aboûl-Qâsim Al-Ghawâî, 1059.
Aboûl-Qâsim ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî, 1098.

La série des Aboûl-Qâsim comprend huit personnages.

Aboû Tourkiya. Fin du siècle. Il est seul.

Les surnoms.

(*P. 13*)

Badr Ad-Dîn Al-Qarâfî, 1009.
Badr Ad-Dîn Al-Qâdirî, 1069.
Badr Ad-Dîn Al-Hindî, Fin du siècle.
Chaqroûn Al-Fakhkhâr, 1028.
Çafî Ad-Dîn Al-Qouchâchî, 1071.
Djamâl Ad-Dîn Al-Hindî, 1076.
'Izz Ad-Dîn Al-Halabî, 1058.
Khaïr Ad-Dîn Al-Hanafî. Fin du siècle.
Tâdj Ad-Dîn Al-Mâlikî, 1070.
Zaïn Al-'Abidîn At-Tabarî, 1078.

Les femmes.

(*P. 14.*)

'Aïcha Al-'Adawiya, 1080.
'Aïcha bint Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Allah, 1070.

Il y a deux 'Aïcha.

Fâtima bint Hamdoûn Ach-Chaqoûrî, 1100. Elle est seule.
Maïmoûna bint 'Oumar, à Tadjroût [1]. Elle est seule.
Rouqiya bint Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Allah, 1087.
Rouqiya As-Saba'iya. Fin du siècle.

Il y a deux Rouqiya.

Tels sont les trois cent soixante dix-neuf personnages étudiés dans la première partie de mon livre.

Je ne me suis point contenté d'écrire en toutes lettres chaque année et chaque siècle ; je les ai encore donnés en chiffres, dans le but d'ajouter à la précision et d'éviter toute erreur [2].

1. L'auteur n'indique pas la date.
2. C'est-à-dire qu'au-dessus de la date écrite en toutes lettres se trouvera la date écrite en chiffres.

C'est ainsi du moins que je procéderai au début de la deuxième partie s'il plaît à Dieu, elle sera plus concise, plus précise et plus facile à étudier. Cela me permettra de réparer les oublis que j'ai pu faire dans le classement par ordre alphabétique. J'ai voulu suivre la méthode de mes devanciers.

J'ai intitulé mon livre *Nachr Al-Mathânî ; sur les personnages du onzième et du douzième siècles*. Si je ne m'étais conformé à l'opinion de certains auteurs qui emploient le terme « siècle », je me serais, à bon droit, servi du terme « centaine », et j'aurais donné à cet ouvrage le titre suivant : *Al-Azhâr an-Nâdiya; histoire des personnages qui vivaient dans les onzième et douzième centaines*[1].

La plupart de ceux dont nous parlons sont très connus pour leur science, leur vertu ou leur mérite, et c'est à cela que beaucoup d'entre eux doivent leur célébrité.

S'il y a des personnages sur la biographie desquels je ne m'étends pas, c'est au manque seul de renseignements qu'il faut en imputer la cause. Si d'autre part j'ai réduit au strict nécessaire la biographie de plusieurs hommes célèbres, cela est venu de ce que, désireux de ne pas allonger mon livre, je n'ai pas voulu m'étendre sur elle, m'en rapportant à ce que d'autres avaient dit avant moi.

Dieu notre maître (louange à Lui !) est le Savant, le Bien renseigné, le Seigneur, le Très-Haut. C'est lui qui me demandera des comptes au jour du jugement. Il est le meilleur Protecteur.

1. Le changement du titre initial est provoqué par celui du terme final en raison de la rime.

ONZIÈME SIÈCLE

(*P. 14.*)

AN 1001 (J.-C. 1592).

Le très savant imâm Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid Al-Hasanî As-Sidjlamâsî, mouftî de Marrâkech.

L'auteur de la *Mir'at al-Mahâsin* a parlé de ce personnage; il a fait son éloge et a tiré au clair sa généalogie : 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad ben Mouhammad ben Al-Hasan ben Maoulânâ Alî Ach-Charîf ben Al-Hasan ben Mouhammad ben Al-Hasan, venu de l'Hidjâz, ben Qâsim ben Mouhammad ben Abîl-Qâsim ben Mouhammad ben Al-Hasan ben 'Abd Allah ben Abî Mouhammad ben 'Arafa ben Al-Hasan ben Abî Bakr ben 'Alî ben Hasan ben Ahmad ben Ismâ'îl ben Qâsim ben Mouhammad ben 'Abd Allah ben Hasan ben Hasan ben 'Alî, fils d'Aboû Tâlib et de Fâtima Az-Zouhrâ(que Dieu soit satisfait d'eux !).

Nous croyons devoir parler en premier lieu de ce personnage alors que sa biographie ne devrait venir qu'à l'an 1003, date de sa mort ; et cela pour deux motifs : nous voulons nous attirer la bénédiction de cette noble généalogie, faire notre profit de la bénédiction de cette grande famille; c'est là une dette à acquitter envers son immense mérite; ce sera

un « diadème » au début de notre livre, don du Dieu qui ouvre les portes de la miséricorde. Le deuxième motif est que notre personnage est de la même origine que nos souverains actuels. Que Dieu fasse rester leur bénédiction sur les peuples; qu'Il vivifie par eux la terre et le pays. Ils ont recherché le Khilâfat et ils sont arrivés au moment opportun : on a eu besoin de nos souverains comme la vierge a besoin du mâle. Dieu a fait revivre par eux les préceptes de la religion. Qu'Il laisse les musulmans jouir longtemps de leur règne ! Par eux le peuple a obtenu des bienfaits qu'il n'avait pas obtenus dans les siècles passés. Puisse leur ombre ne jamais cesser de s'étendre sur nous et sur eux jusqu'au jour du jugement dernier !

Notre vénéré grand-père (que Dieu le prenne en miséricorde) a donné en vers la généalogie de leurs ancêtres purs depuis notre seigneur et maître Ismâ'îl (Que Dieu purifie ses pensées secrètes ! Qu'Il élève son mérite au plus haut degré ! Qu'Il arrose par l'ondée de sa miséricorde les parterres de sa tombe ! Qu'Il répande ses bénédictions sur nous et sur tous les musulmans jusqu'au jour du jugement !).

« 'Alî, le charîf, Al-Hasan, Mouhammad, Hasan Al-Moustaoutin [1], Qâsim, Mouhammad, Bâl-Qâsim, Mouhammad, Al-Hasan, le noble bienfaiteur, 'Âbid Âllah, Aboû Mouhammad ; 'Arâfa, Hasan, le grand, Aboû Bakr, 'Alî, Hasan, Ahmad, Ismâ'îl, Qâsim, Mouhammad Al-Mahdî [2], 'Abd Allah, les deux Hasan [3] et enfin l'Envoyé de Dieu. »

Le nom d'Al-Moustaoutin vient de ce que ce personnage, venu de l'Hidjâz à Sidjlâmasa, y fixa sa demeure (en arabe *istaoutana*).

1. Voir plus bas.
2. Mouhammad Al-Mahdî est connu sous le nom d'An-Nafs Az-Zakiya.
3. Al-Hasan As-Sibt et Al-Hasan Al-Mouthannâ.

Si nous en croyons le chaïkh savant et vertueux Sayyidî Ibrâhîm ben Hilâl dans son livre des *Manâsik*, l'arrivée au Maghrib de nos souverains (que Dieu soit satisfait d'eux !) eut lieu au milieu du septième siècle. Énumérant les tombeaux du Bâqî' [1] et d'autres cimetières, il dit : ... le « tombeau du Sayyid pur et de haute noblesse Mouhammad « ben 'Abd-Allah ben Hasan ben Hasan ben 'Alî fils d'Abou « Tâlib (que Dieu soit satisfait d'eux !), un des ancêtres des « chourafâ de notre pays de Sidjlamâsa venus s'y établir « aux débuts de la dynastie des Mérinides.

« De leur nombre était le chaikh vertueux, pieux et abs- « tinent, le Moudjâhid [2], le dispensateur d'aumônes, l'ins- « tituteur de fondations pieuses, homme des plus distingués « et des plus nobles, le sayyid Aboûl-Hasan 'Alî ben Al- « Hasan ben Mouhammad ben Hasan Al-Hasanî, enterré « dans le cimetière de sa zâwiya de Sidjlamâsa (que Dieu « — qu'il soit exalté ! — ait pitié de lui et veille sur sa « protection !). »

Les belles qualités de nos maîtres sont nombreuses ; ils occupent un rang illustre et élevé dans la gloire et dans la grandeur du mérite : la langue est impuissante à le dire et l'esprit ne saurait le concevoir.

Nous raconterons leur histoire, s'il plaît à Dieu ; nous trouverons parmi eux des personnages célèbres, des rois, des 'oulamâ et des Vertueux. Nous parlerons d'eux quand le moment en sera venu, si la miséricorde de Dieu nous en accorde la grâce.

Mais revenons à celui dont nous écrivons la biographie. D'après la *Dourrat Al-Hidjâl* il écrivait dans un style poétique brillant et dans une prose excellente. Il étudia le Boukhârî et d'autres auteurs avec Aboûn-Na'îm Ridwân ben

1. Cimetière de Médine.
2. Qui fait la guerre sainte.

'Abd Allah Al-Djanoûî, disciple de Souqqaïn, disciple de Zakariyyâ, d'Al-Qalanchadî, d'Ibn Mahdî, et d'As-Sakhawî, disciples eux-mêmes d'Ibn Hadjar; Souqqaïn délivra un diplôme à son père, qui à son tour le transmit à notre personnage. As-Sidjlamâsî a reçu en outre des diplômes des 'oulamâ d'Orient, au nombre desquels on cite : Ibn Mahdî, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ibrâhîm Al-Maqdisî, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-'Ouqaïlî, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Fîchî Al-Mâlikî... Il assista, dans le Maghrib, aux cours d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Al-Mandjoûr, d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Midjbar Al-Massârî et d'Aboû 'Outhmân Sa'îd ben 'Alî, qâdhî de Taroudant.

L'auteur de la *Dourrat Al-Hidjal* ajoute qu'il lui récita ces vers tirés d'As-Souyoûtî :

« Dis à Sakhâwî : Tu ne te butteras à aucune difficulté ;
« — Ma science est comme une mer aux vagues entre-cho-
« quées. — Recueille toujours l'enseignement du Hâfith,
« pluie qui tombe du nuage ! Puise dans la mer : c'est
« comme un instant dans l'éternité ! »

Après lui avoir pris la main, notre personnage lui récita encore les vers suivants :

« Je leur ai pris la main pour obtenir leur bénédiction, —
« car ils étaient eux-mêmes les héritiers des bienfaits. —
« Cela suffit peut-être pour permettre à celui qui la recherche
« de recueillir la bénédiction — et à ceux qui les suivent de
« la recueillir comme une heureuse fortune. »

Il lui récita souvent d'autres poésies.

As-Sidjlâmasî faisait le prône à Marrâkech dans la mosquée d'Al-Mawâsin. C'est dans cette ville qu'il mourut le jeudi 25 Radjab de l'an 1003 (J.-C. 1594), comme nous l'avons indiqué précédemment : il fut enterré le lendemain.

Ses disciples ont été nombreux : parmi eux se trouvent ses deux fils, Aboû 'Abd Allah Mouhammad et Aboûl-'Abbâs Ahmad, dont nous raconterons la biographie.

Il a composé un commentaire marginal d'Al-Mourâdî, commentaire de l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik.

D'une vaste culture d'esprit il fut un maître en poésie. Homme d'une haute valeur et connu pour sa « baraka » il jouit d'une grande renommée.

Revenons maintenant à l'année 1001 (J.-C. 1592). Nous allons, suivant le plan que nous nous sommes tracé, raconter la vie des grands hommes suivant l'ordre chronologique de la date de leur mort.

Le Chaikh, le faqîh, le vertueux, l'ascète voué à Dieu, l'historien circonspect Ahmad ben Yahyâ Ach-Charîf Al-'Alamî, connu sous le nom d'Ach-Chafchâwanî.

(*P. 16.*)

Ce nom de 'Alamî vient de 'Alam, la « Haute montagne » et suivant d'autres toute cette montagne. Il est commun à plusieurs autres personnages et est dû au séjour prolongé qu'ils firent à cet endroit.

Chassés de Fès par Ibn Abîl-'Afiya, ils étaient venus se réfugier à la Qal'at an-Nasr. Ils y furent assiégés par leur ennemi qui voulait les détruire et ne durent leur salut qu'à l'intervention des chefs du Maghrib. Ibn Abîl-'Afiya faisait avec quelques-uns de ses qâïds le siège de la forteresse quand survint l'armée d'Ach-Chî'î. D'après les renseignements qui me sont parvenus et dont quelques-uns se trouvent dans le *Qartâs*, Ibn Abîl-'Afiya s'enfuit devant lui.

La plus grande partie des chourafâ dont nous parlons se dispersèrent alors dans cette contrée où ils fondèrent des villages et ensuite dans les tribus de Habt et autres.

On a, à la suite de cela, donné le nom de 'Alamî à tous

ceux qui sont originaires de la montagne de notre seigneur 'Abd As-Salâm (que Dieu soit satisfait de lui !).

Notre personnage porte encore le nom d'Ach-Chafchâwanî. Cela vient de ce qu'il habita également la ville de Chafchâwan. C'est cette ville que des chourafâ fondèrent pour protéger les musulmans des infidèles (que Dieu les extermine !) qui, à cette époque, après la prise de Ceuta s'étaient répandus dans les villages de ce pays, pendant le règne des Banoû Wattâs.

Si nous en croyons la *Mir'a*, la fondation de la ville fut commencée à l'endroit appelé « 'Oudwa [1] »; c'est de nos jours la 'Oudwat al-Wâdî de Chafchâwan. Ces événements se passèrent aux environs de l'année 876 (J.-C. 1471).

Tous ceux qui appartiennent à la famille de celui dont nous écrivons la biographie sont connus sous le nom de Charîfs Chafchâounîs. On les appelait dans le 'Alam, les « Descendants d'Ibn Yahyâ »; cela est connu; je l'ai appris d'un célèbre charîf 'alamî. Ils avaient tous des parents en cette montagne et ceux-ci leur envoyaient leur part des *ẓiyâra* qui y étaient apportées; il en est encore ainsi de nos jours.

La généalogie de notre personnage est la suivante : Ahmad ben Yahyâ ben Al-Hasan ben Abîl-Qasim ben Al-Hasan ben Mouhammad ben Yahyâ ben Al-Hasan ben Abî Bakr ben Moûsâ ben Machîch, père du Pôle, notre seigneur 'Abd As-Salâm. Elle a été donnée en vers par le chaikh Al-Qaççâr et par d'autres auteurs.

La chambre qu'il occupait à Chafchâwan, d'après un charif 'alamî de cette ville, a toujours été respectée. Elle est fermée et fait l'objet d'un pèlerinage. Personne n'ose l'habiter : il arriverait malheur à quiconque oserait en violer l'asile.

Nous trouvons dans la *Dourrat Al-Hidjâl* les renseigne-

1. Rive, bord.

ments suivants : « Ahmad ben Yahyâ ben Al-Hasan ben « Abîl-Qâsim ben Al-Hasan ben Mouhammad ben Yahyâ, « charîf hasanî du Alam, est un lettré éminent et passionné « pour la lecture des livres. Il est né en 945 (J.-C. 1538) et « est encore en vie à l'époque actuelle. »

Ce personnage est mort en l'an 1001 (J.-C. 1592).

C'est à lui que fait allusion le lettré Aboû 'Abd Allah Al-Maklâtî dans un chronogramme de son poème chronologique[1].

« La plus grande œuvre de mon temps a été accomplie « par Ahmad ; il descend de Yahyâ et appartient à la famille « du Prophète, que Dieu a comblé de bienfaits. »

Il fut l'élève des savants de son époque tels que l'imâm Sayyîdî Yahyâ As-Sarrâdjâ le qidh et Al-Houmaïdî.

Lors de sa venue à Fès il se mit à rechercher la science et s'attacha à suivre les voies du bien. Cela lui valut la générosité d'un charîf 'Imrânî appartenant aux Djouts, de la branche connue qui habite la rue des Hadjdjâma à Fès. Comme il demeurait dans une madrâsa, selon l'habitude des étudiants venus à Fès pour y acquérir la science, Al-'Imrânî lui faisait parvenir chaque jour sa nourriture de sa propre maison ; peut-être même lui donnait-il de l'argent.

Un jour le charif partit pour un pèlerinage à Notre Seigneur 'Abd As-Salâm ben Machîch. L'étudiant partit avec lui et, l'emmenant dans son village, lui fit donner l'hospitalité par ses parents. En apprenant les bienfaits dont leur

1. Le mot qui donne la date est : اسست.

ا	=	1
س	=	300
س	=	300
ت	=	400
		1001

fils avait été l'objet, ceux-ci témoignèrent leur reconnaissance à Al-'Imrânî ; après quoi ils lui apprirent le rang et la situation de celui à qui il était venu en aide et lui montrèrent la maison et les propriétés que ce dernier avait dans le pays.

Ayant constaté sa généalogie, le charîf lui accorda la main de sa fille au retour du pèlerinage. Cette alliance avec la famille du charif Al-'Imrânî est célèbre. A cette famille s'était alliée la haute aristocratie chérifienne de Fès. C'étaient des hommes paisibles, modestes et fuyant tout sujet de troubles Ils vivaient du travail de la terre et de l'élevage des troupeaux.

Le personnage dont nous décrivons la biographie a décrit verbalement et en des poésies écrites les délices de Waïslân, un des jardins de Fès. Nous allons reproduire une de ses descriptions en vers d'un site agréable qui se trouvait au Gzâ d'Ibn 'Amir à Fès et appartenant à Aboû 'Abd Allah ben Ridhân. S'adressant à ce dernier, en compagnie de quelques chourafâ, il lui dit :

« Est-ce ici le jardin de l'éternité, ô fils de Adnân[1] — « Réponds ! Tu as suivi la bonne voie, en venant de ce par- « terre d'Ibn Ridwân. — Ne vois-tu pas que les oiseaux qui « chantent sur les arbres ont ensanglanté leurs ongles sur « les cordes des luths, — dont les accents harmonieux rappel- « lent David (jouant de la harpe) et faisant s'amollir le fer[2] ? « — Ils chantent en voix haute, en suivant les airs et la « mesure. — Ils chassent les tristesses du cœur en évoquant « l'amour et laissent les joies de l'amour se développer dans « le calme. — Si vous voulez avoir une image de ce qu'est « ce parterre, regardez une table servie, aux mets variés ! « — La parole est impuissante à dire sa beauté ; aucune « voix ne saurait chanter ses délices. »

1. Réminiscence du Qorân, ch. xxv, v. 16.
2. Réminiscence du Qorân, ch. xxxiv, v. 10.

Nous rapporterons, s'il plaît à Dieu Très-Haut, ses descriptions du site de Waïslân dans la biographie d'Ibn 'Ardhoum.

Le faqîh, le qâdhî, Aboû Abd Allah Mouhammad Aç-Çaghir, fils du vertueux chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Habtî [1].

(*P. 18.*)

L'auteur du *Moumatti' Al-Asma* donne la biographie du père de ce personnage, le chaikh Sayyidî 'Abd Allah At-Tandjî, connu sous le nom d'Al-Habtî, que nous venons de nommer. Al-Habtî est originaire des Cinhâdja de Tanger de la tribu de Mathna. Ses ancêtres demeurèrent à Tanger jusqu'à la prise de la ville en l'an 841 (J.-C. 1437). D'après le même auteur, Sayyidî 'Abd Allah mourut en 963. Son tombeau est célèbre ; il se trouve dans la zâwiya qui porte son nom aux environs de Chafchâwan. Il fut le disciple de Sayyidî 'Abd Allah 'Al-Ghaswânî.

Son fils, celui dont nous écrivons la biographie, mourut en l'an 1001 (J.-C. 1592).

Il est inexact de dire que l'un de ces deux personnages ait été l'auteur de la « mise par écrit (1) » des pauses du sublime Qoran. Cette œuvre, d'après le témoignage d'un écrivain digne de confiance, est due à Mouhammad ben Abî Djoum'a Al-Habtî Aç-Çoumâtî, mort à Fès, selon la *Djadhwa*, en l'année 930 (J.-C. 1523). Son tombeau est connu à la Tal'a de cette ville, près de Zarbtana. Disciple de l'imâm Ibn Ghâzî, c'est à lui qu'il emprunta la transcription des pauses. Que Dieu prenne tous ces personnages en miséricorde !

1. La biographie d'Al-Habtî se trouve dans la *Daouhat An-Nâchir*. Cf. *Archives Marocaines*, t. XIX, p. 22.

Tanger est rentrée dans la « Dâr al-Islâm » grâce à l'imâm, le sultan magnanime, notre maître Ismâ'îl ben Ach-Charîf Al-Hasanî. Que Dieu le fasse jouir de la reconnaissance de cette ville !

Nous raconterons, s'il plaît à Dieu, l'histoire de la conquête de Tanger quand le moment en sera venu ; nous parlerons également de la vie de notre maître le sultan que nous venons de nommer et de tout ce qui se rapporte à sa haute puissance.

Le chaikh, le faqîh, le docte et fin maître, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Az-Zammoûrî.

(*P. 19.*)

Nous ne savons pas s'il faut attribuer son nom d'origine à la tribu berbère bien connue, à la ville (d'Azemmour) qui se trouve sur le rivage des Doukkâla ou à toute autre cause.

Savant distingué il fut un des plus grands imâms de Fès. D'après le *Matmah* il était, à cause de la beauté de sa voix et de la sûreté de sa mémoire, mandé à Marrâkech auprès d'Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr durant le mois de Ramadhân, pour réciter avec lui les *Tarâwîh* [1].

Il entra un jour chez le chaikh Aboûn-Na'îm Ridwân, qu'il trouva au milieu de ses disciples rassemblés pour le « dhikr ». Il attendit la fin de la prière et salua le chaikh. Il prononça un mot que celui-ci trouva inconvenant. Il le répéta alors comme s'il voulait lui déplaire ; il insista fortement ; vexé, il pensa : « Ce chaikh est infatué de lui-même » et sa valeur diminua à ses yeux. Il vit en songe le chaikh Ridhwân tenant à la main un fouet dont il le menaçait en

1. Prières que l'on fait pendant les nuits de Ramadhân.

disant : « Tu me fais des reproches » ; il répétait ces paroles, puis il ajoutait : « Si ce n'était la science que tu possèdes, je te ferais souffrir avec ce fouet. » — « Je me réveillai, dit Az-Zammoûrî, le cœur agité de ce que j'avais vu et j'implorai la miséricorde de Dieu. »

Az-Zammoûrî a reçu un diplôme du chaikh Nadjm ad-Dîn Mouhammad ben Ahmad Al-Ghaïṭî, le dernier des « porteurs » du Qorân et de la Tradition en pays égyptien. Il a été encore le disciple du chaikh Aboûl-Qâsim ben Mouhammad ben Mouhammad ben Ibrâhîm Al-Mouchtarât Ad-Doukkâlî, mort en 976 (J.-C. 1568). Celui-ci avait, de son côté, reçu l'enseignement d'Ibn Ghâzî, à qui il avait emprunté les sept modes de lecture du Qorân.

Az-Zammoûrî possédait une connaissance étendue des sciences qorâniques, en outre de celles relatives aux actes juridiques, à la légalisation des documents, à l'interprétation, aux hadith, à la grammaire arabe, etc. Il a laissé un groupe de disciples. De leur nombre se trouvent : Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Djallâl ; Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Al-Qâdhî ; Aboûl-Hasan ben 'Imrân, Aboûl-Hasan 'Alî ben Az-Zoubaïr.

Voici les renseignements que nous trouvons auprès du savant vertueux et béni Sayyidî Ibrâhîm Al-Koulâlî [1] au chapitre VII de son livre intitulé : *Tanbîh Aç-Çaghîr min al-waladân 'alâ mâ waqa'a fî mas'alat il-fârr ma'al hâriba min al-hadiân li-ẓâ'im al-fatwâ Adjliyân* [2] : « Parmi les « chaikhs de Fès que j'ai trouvés vivants à cette époque, « dit-il, se trouve le savant professeur, explicateur et auteur, « le faqîh des fouqahâ, notre chaikh et notre bénédiction, « Sayyidî Aboûl-'Abbâs Ahmad Az-Zammoûrî (que Dieu « Très-Haut le prenne en miséricorde et nous comble par « lui de bienfaits !) Il était (que Dieu lui fasse miséricorde !)

1. L'auteur écrit plus loin : « Al-Djoulâlî », p. 48.
2. Voir l'explication de ce mot à la page 48.

« le faqîh le plus éloquent et le plus docte de son époque.
« Il occupait une chaire à la mosquée des Andalous, au « quartier de la 'Oudwa ; elle était appuyée au mur qui se « trouve, à droite, à l'entrée de la porte située en face de « la Madrasat Al-Wâd », et, à gauche, à l'entrée de la porte « située en face de la « Madrasat Aç-Çoughrâ ». C'est là « qu'il étudiait les commentaires.

« Lorsqu'il voulut faire la « Khatma [1] » de son com- « mentaire, il invita le sultan Maoulay Mouhammad Ach- « Chaikh à venir assister à la cérémonie. Le sultan lui « promit de venir, mais il ne tint pas sa promesse.

« Ce fut un jour magnifique; il y avait autour du faqîh « une foule innombrable de personnages de Fès. On y dis- « tinguait particulièrement notre vénéré Chaikh Sayyidî « Yahyâ As-Sarrâdj, Sayyidî 'Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî « et d'autres fouqahâ.

« Il célébra dans la suite une seconde Khatma (que Dieu « le prenne en miséricorde !). J'assistai pendant plusieurs « jours à cette fête ; il se montrait (que Dieu le prenne en « miséricorde !) agréable dans ses explications et éloquent « dans son langage ; il faisait preuve d'une mémoire excel- « lente et d'une intelligence très vive. Il enseignait le *tafsîr* « de l'Imâm Al-Fakhr en vertu, des Habous institués en « faveur de cette chaire.

« J'assistai à son cours un jour qu'il était question de « ces paroles de Dieu Très-Haut : « Dieu a permis la vente « et a interdit l'usure [2]. » Notre personnage lut le verset « et donna sur lui plus de vingt-trois interprétations qu'il « savait toutes par cœur ; il les énumérait en comptant sur « ses doigts, après quoi il les commentait.

« Dieu a dit : « Ceux qui récidiveront seront la proie de « l'enfer, où ils demeureront éternellement. » Si on préten-

1. *Khatma* « conclusion » : fête célébrée à l'achèvement de la lecture partielle ou totale d'un ouvrage quelconque et plus particulièrement du Qorân.
2. Cf. Qorân, chap. II, verset 276.

« dait que ce verset témoigne en faveur des rites con-
« damnés et que ce sont les révoltés, les criminels morts
« sans s'être repentis qui seront éternellement dans l'enfer,
« suivant les paroles de Dieu : « Ceux qui retourneront à
« l'acte de l'usure, ce sont eux qui seront livrés au feu, où
« ils demeureront éternellement», notre personnage répon-
« dait qu'il témoigne en faveur des Sunnites. Il apportait
« plusieurs motifs, dont le dernier comportait deux par-
« ties : 1° Les paroles de Dieu : « Ceux qui reviennent...
« signifient, disait-il : « ... qui reviennent à la croyance de
« la manifestation extérieure de l'usure. » Et il invoquait ce
« verset : « Dieu a permis la vente et a interdit l'usure. » C'est
« en conséquence celui qui, par sa croyance à la manifes-
« tation extérieure de l'usure, est en contradiction avec ces
« paroles de Dieu qui sera éternellement dans l'enfer. Car
« on ne peut nier que quiconque déclare permis ce que
« Dieu a défendu ne soit un infidèle. 2° Nous devons en-
« tendre par le terme « éternellement » une durée sans fin. »

« J'ai entendu cela de la bouche même d'Az-Zammoûrî.
« Que Dieu le prenne en miséricorde ! »

« Le dernier jour de cette Khatma, au cours d'une lec-
« ture qu'il faisait dans le commentaire en question, il
« s'arrêta sur ces paroles de Dieu (qu'Il soit exalté !) : « Luttez
« donc de vitesse pour obtenir le pardon de Dieu et le
« paradis, dont l'étendue égale celle du ciel et de la terre
« et qui a été préparé pour ceux qui croient en Dieu et en
« Ses apôtres [1]. » Il répéta le verset sur ses lèvres (que
« Dieu le prenne en miséricorde !) et le commenta en l'ac-
« compagnant des exhortations qu'il comportait.

« Il suspendit son enseignement mais frappé de maladie,
« il ne tarda pas à mourir.

« Il détenait aux Qarawiyîn, derrière le minaret, la chaire
« de biographies, qu'il transmit à son disciple, notre maître

1. Qorân, chap. LVII, verset 21. Traduction Kasimirski.

« et notre bénédiction, Sayyidî 'Alî ben 'Abd Ar-Rahmân « ben 'Imrân. Il occupait également la chaire d'Al-Mou- « râdî [1], après la prière du 'Açr, à la madrasa des 'Attâ- « rin ; il y étudiait ce personnage (que Dieu le prenne en « miséricorde !) entouré des principaux « tolba » de Fès. « On distinguait parmi ces derniers : Sayyidî 'Alî ben Djal- « loûn, son élève ; notre vénéré chaikh Sayyidî Yoûsouf « As-Sab'a Al-Qaçrî (que Dieu les prenne en miséricorde !) « Sayyidî 'Alî ben 'Imrân ; Sayyidî 'Alî ben Al-'Arbî...

« Outre Al-Mourâdî, il étudiait encore Sayyidî Khâlid « Al-Azharî ; c'est lui-même qui faisait la lecture.

« Il y avait entre nous deux une amitié forte que nous « avions héritée de nos ancêtres.

« Az-Zammoûrî fut, pendant sa jeunesse, l'élève de notre « oncle le faqîh, le Maître, le récitateur parfait, l'homme « éloquent et disert, Aboû 'Imrân Sayyidî Moûsâ ben 'Isâ « Al-Djoulâlî, frère germain de mon père (que Dieu le « prenne en miséricorde !) ; cela se passait à l'époque où « mon père était à la Madraçat Al-Miçbâhiya avec le « Maître, son frère plus âgé que lui que nous venons de « nommer.

« Quand le commentaire marginal de l'imâm Al-Laqqânî « sur le *Mouhâdî* d'Ibn Hichâm fut parvenu à la ville de « Fès, l'ouvrage étant très rare, Az-Zammoûrî me chargea « de lui en faire une copie. J'accomplis son désir et, la copie « faite, je la lui apportai. Plein de joie, il me dit (que Dieu « lui fasse miséricorde !) : « Transcrire un ouvrage sans « collationner, c'est rédiger un acte sans le faire *avérer* « par le qâdhî ». Il me chargea alors de venir participer au « travail de la collation dans la maison qu'il occupait au « Ma'âdî ; il gardait (que Dieu le prenne en miséricorde !), « l'original entre ses mains.

« Cet ouvrage était court et comprenait à peu près deux « cahiers seulement.

1. Cet auteur a composé le commentaire de la *Djarroumiya*.

« Titulaire de la charge d'imâm à la Madrasa des 'Attârîn il était, en son absence, remplacé par mon frère (que « Dieu le prenne en miséricorde!) ; en l'absence de ce dernier je m'acquittais moi-même de cette fonction. Il en fut « ainsi jusqu'à la mort de mon frère (que Dieu le prenne en « miséricorde!).

« Comme il arrive souvent chez les principaux 'Oulamâ, « il existait de l'inimitié et de la haine entre Az-Zammoûr « et son vénéré chaikh Sayyidî 'Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî (que Dieu les prenne tous en miséricorde!). Notre « personnage fut, à sa mort, enterré à la Raoudha[1] de « Sayyidî Al-Khayyât, dans le quartier de Douh. Une foule « nombreuse assista à ses funérailles; on y remarquait tous « les fouqahâ de Fès, tels que notre vénéré chaikh Sayyidî « Yahyâ et bien d'autres. Mais Sayyidî 'Abd Al-Wâhid (que « Dieu le prenne en miséricorde!) s'abstint d'y venir : il prétendit avoir obéi à un serment, prêté par un de ses proches, « de ne pas y assister. Dieu en sait davantage sur la vérité « de ce prétexte.

« Il est probable que ce qui motiva son abstention fut un « sentiment de haine sur lequel nous ne sommes pas renseignés. L'assistance à des funérailles est facultative.

« Après la mort d'Az-Zammoûrî, son Tafsîr et la recherche du but qu'il y poursuivait furent « confiées à « notre vénéré chaikh, notre bénédiction, le faqîh, le traditionniste, le métaphysicien, le théologien Sayyidî Aboû « 'Abd Allah Mouhammad ben Qâsim Al-Qaççâr. Celui-ci « continua à bénéficier des habous de cette chaire; Sayyidî « Yahgâ As-Sarrâdj (que Dieu lui fasse miséricorde!), étant « venu à mourir quelque temps après, il fut également « chargé de poursuivre son commentaire, de rendre les « consultations juridiques, de faire les prônes et de rem-

1. Le mot « *raoudha* » signifie « jardin recouvert d'une riche végétation et bien arrosé » ; il est employé dans le sens de cimetière privé.

« plir les fonctions d'imâm à la mosquée des Qarawiyîn. »

Telles sont les paroles de Sayyidi Ibrâhîm Al-Djoulâlî.

Nous avons cité plus haut le nom de « Adjliyân[1] »; c'est le surnom d'un personnage contemporain d'Az-Zammoûrî; il appartenait aux Banoû Zadjal et s'appelait 'Abd Allah.

Nous trouvons d'autres renseignements sur Az-Zammoûrî dans la *Djadhwat Al-Iqtibâs* d'Aboûl-'Abbâs Ibn Al-Qâdhî; il y est dit de lui qu'il fut un faqîh, un grammairien, un poète, un prosateur et qu'il habitait à Fès où il suivit les cours de plusieurs professeurs. Il connaissait les sept modes de lecture du Qorân et avait une connaissance parfaite de la Grammaire. Il savait par cœur la plus grande partie du *Tashîl* d'Ibn Mâlik, de même que le *Moukhtaçar* d'Ibn Al-Hâdjib, qu'il expliquait. Il a composé plusieurs poésies.

Il mourut à Fès la bien gardée. Il fut enterré à l'intérieur de la ville, dans le quartier de Doûh, à la Tâl'a, à côté de la tombe du saint, le vertueux Aboû 'Abd Allah Al-Khayyât, une nuit du vendredi au samedi, au commencement de Radjab le sacré de l'an 1001 (J.-C. 1592).

La maison qui lui appartenait à Al-Ma'âdî est encore, à Fès, en la propriété du dernier de ses petits-fils, le jeune Aboû Bakr, qui l'habite en ce moment.

Le chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Houmaïda Al-Moutrijî, commentateur de la Raoudhat Al-Azhâr, *ouvrage sur la détermination de l'heure.*

(*P. 22.*)

Nous lisons dans la *Djadhwa* à propos de ce personnage : « ... le maître, le voyageur. Il entra à Fès sous la *kounya* d'Aboûl-'Abbâs. Il suivit en Orient les cours d'Aboû Zaïd

1. Cf. page 44.

'Abd Ar-Rahmân Al-Adjhoûrî, d'Aboû Zaïd At-Tâdjoûrî et de tout un groupe de personnages qu'il serait long d'énumérer. Ce personnage s'occupa d'astronomie. On lui doit un commentaire de la la *Raoudhat Al-Azhâr* d'Al-Gâdirî. J'ai fréquenté sa société et il m'a délivré un diplôme sur toutes les sciences qu'il avait reçues de ses professeurs.

« La mort l'emporta à Marrakech la bien gardée le 13 mouharram 1001 de l'hégire (J.-C. 1592). » (Citation textuelle.)

Le chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Al-Djoulâlî.

Il fut le précepteur des fils d'Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid Al-Wancharîsî. Il était versé dans la jurisprudence et on a de lui des *Réponses à des questions de droit*, etc.

Le saint et vertueux sayyid 'Abd Allah Al-Hadjdjâmi Aç-Çoubaîhî.

Selon le *Moumatti' Al-Asmâ'*, ce personnage habita Khaïbar, dans les montagnes de Zarhoûn. Il fréquenta la compagnie de Aboû Hafç 'Oumar Al-Khattâb et eut de nombreux disciples. C'était un homme d'une volonté forte et intègre et aux convictions sincères ; il possédait une grande beauté de caractère et de la fermeté en matière de religion. Nombre de visiteurs venaient le saluer.

La *Daouhat*[1] donne à peu près les mêmes renseigne-

1. La *Daouhat An-Nâchir*, de Ibn 'Askar; *Arch. Mar.*, tome XIX, page 149. La *Daouhat* ne parle pas de 'Abd Allah Al-Hadjdjâm Aç-Çoubaîhî et les renseignements donnés ici se rapportent dans cet ouvrage à Aboû Hafç 'Oumar Al-Khattâb.

L'auteur du *Nachr Al-Mathânî* n'a sans doute consulté que le *Moumatti'*, page 56, où se trouve, une citation de la *Daouhat* dont la fin est étrangère au texte de l'ouvrage.

ments; elle parle en outre de « faits merveilleux à lui attribués par ses disciples ».

L'auteur du *Matmah* place sa mort en l'année 1001 (J.-C. 1592). Sur le tombeau, qui fait l'objet d'un pèlerinage, s'élève un mausolée.

Le désir d'être bref m'interdit le contrôle de ces renseignements. Je me contenterai de dire qu'Aç-Çoubaïhî fut un grand homme. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Le chaikh Sa'îd ben Mas'oûd As-Soûsî Al-Houzâlî.

(*P. 23.*)

On lit dans le *Matmah* qu'il fut un faqîh plein de vertu. Chargé des fonctions de qâdhî à Taroudant, ville renommé de l'Extrême-Soûs, il rendit la justice avec une rigueur extrême ; il resta en Dieu fermé au blâme de la critique.

La date de sa naissance se place en l'année 913 (J.-C. 1507) ou 914 (J.-C. 1508). Il reçut l'enseignement de Mouhammad ben 'Alî Ad-Dar'î, d'Aboûl-Qâsim At-Taftoûtî et d'autres professeurs. Il forma à son tour un groupe de disciples, au nombre desquels il faut compter le mouftî de Marrâkech, Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid Ach-Charîf et plusieurs autres personnages. Sa mort se place en l'an 1001 (J.-C. 1592).

Aboûl-Qâsim ben 'Abd Al-Wâhid Al-Makhloûfî.

Le *Matmah* nous apprend que « ce personnage se rendit célèbre par sa science et par ses œuvres. C'était une nature généreuse et modeste, pleine de douceur et de gaîté. Attaché au chaikh Aboûn-Na'îm Ridhwân, il retira plusieurs avantages de sa société; il devint même le compagnon préféré du

chaikh, qui lui donna sa fille en mariage. Aboûn-Na'îm le recommandait à ses autres disciples : la présence à notre cours de Sayyidî Aboûl-Qâsim, disait-il, est un bienfait de Dieu ».

« Al-Makhloûfî fit un voyage en Orient. Revenu à Fès il prit la succession du chaikh Ridhwân, décédé. Il fit un second voyage en Orient; c'est là-bas qu'il mourut. »

Nous avons toujours entendu dire que ce personnage est le seul descendant d'Ibn Moubârak portant le nom d'Al-Makhloûfî.

AN 1002 (J.-C. 1593).

(*P. 23.*)

Le chaikh Mouhammad ben Mouhammad At-Tomboukti.

D'après le *Takmîl Ad-Dibâdj*, il est connu sous le nom de Baghiough. L'auteur de cet ouvrage parle d'At-Tomboukti dans les termes suivants : « Notre vénéré chaikh et notre bénédiction, le docte faqîh aux connaissances diverses, le dévot pieux et plein de vertu, l'un des serviteurs vertueux du Très-Haut et l'un des 'oulamâ qui pratiquent le culte... Je ne suis pas loin de croire qu'il a été le savant envoyé par Dieu au début de ce siècle ».

L'auteur du *Takmîl* s'étend longuement sur notre personnage. Voici ce qu'il dit en substance : Baghiough était d'une nature bonne et généreuse; animé des meilleures intentions, il aimait à se montrer serviable envers les créatures, les préférant à lui-même et à son bien. Quand la longueur du cours commençait à lui peser, il buvait de

l'eau du Zemzem[1] et tout dégoût s'en allait : c'étaient les assistants eux-mêmes qui finissaient par perdre patience. Il fut pressenti pour les fonctions de qâdhî, mais lui refusa l'offre; il n'interrompit ses démarches qu'après avoir été par Dieu délivré de pareille préoccupation.

Ayant fait un pèlerinage à la Mecque, il fit en Orient la rencontre d'An-Nâcir Al-Laqqânî, d'At-Tâdjoûrî, de Mouhammad Al-Bakrî... En tant que juriste et dans la science de la tradition, il fut le disciple d'Ibn Sa'îd. Mon père l'initia aux Principes.

Il mourut un vendredi du mois de Chawwâl 1002 (J.-C. 1593).

Ici s'arrête la citation du *Takmîl*, abrégée mais conforme au sens général.

Ce n'est point à Baghiough qu'il faut attribuer les *Taqâïd* que l'on a découvertes en deux volumes sur le *Moukhtaçar* de Khalîl, mais bien à Mahmoûd ben 'Oumar Ouqît. La *Kifâyat Al-Mouhtâdj*, parlant de ce dernier personnage, déclare qu'il fut le Savant, le Vertueux, le Professeur, le Faqîh et l'Imâm de Takroûr. Il était sans défauts et ne craignait point en Dieu le blâme de la critique. Le sultan et les personnages inférieurs de sa suite professèrent à son égard une crainte respectueuse.

Mahmoûd ben 'Oumar Ouqît est né en l'an 868 (J.-C. 1463); il est mort dans la nuit du jeudi au vendredi, le 16 Ramadhân 955 (J.-C. 1548).

Voyez la fin de la citation dans le texte même. Voyez également la biographie d'As-Soudânî[2], commentateur de la *Djarroûmiyya*, à l'an 1044 (J.-C. 1634).

Les 'oulamâ sont nombreux dans le Soudân.

1. Puits du temple sacré de la Mecque.
2. Ahmad As-Soudânî (le Soudanais). Ne pas le confondre avec Ahmad Bâbâ As-Soudânî.

Le chaikh, le faqîh, le qâdhî Aboûl-Qâsim 'Alî ben Ma'soûd Ach-Châtibî.

(*P.* 24.)

Il fut qâdhî de Marrâkech sous le règne d'Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr. Al-Mandjoûr le range à la fois au nombre de ses professeurs et au nombre de ses disciples.

Il est mort en l'année 1002 (J.-C. 1593).

(Tiré du *Matmah.*)

Le vertueux chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî l'Homme-Sans-Peur Al-Filâlî.

Ibn 'Askar a parlé de ce personnage dans la *Daouhat An-Nâchir*[1] : « C'était un vertueux serviteur de Dieu, un pieux, un ascète retiré du monde et des humains et plein de la crainte du Très-Haut. Des témoignages sûrs attestent qu'il a accompli divers miracles. »

Un recueil dû à l'auteur de la *Mir'a* donne l'an 1002 (J.-C. 1593) comme date de sa mort.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mouhammad Al-Ghoumârî Al-Goûmî Al-Miknâsî.

Voici ce qu'on dit de ce personnage dans la *Djadhwa:* Le grammairien aux connaissances variées, le savant universel, le mouftî de Mékinès. Il suivit à Fès l'enseignement d'Aboû

1. Cf. *Daouhat An-Nâchir, Arch. Mar.*, tome XIX, p. 158.

'Abd Allah Mouhammad Al-Massârî, d'Aboû Zakariyyâ Yahyâ As-Sarrâdj, d'Aboû Râchid Al-Yadrî... Il savait par cœur le *Moukhtaçar* de Khalîl et connaissait parfaitement l'arithmétique, les préceptes de lois et le sublime Qorân avec ses sept modes de lecture.

Il mourut à Fès, le 23 Rabî' prophétique de l'an 1002 (J.-C. 1593).

L'illustre faqîh, la baraka, Sayyidî 'Oumar ben 'Abd Al-'Azîz ben 'Oumar Al-Khattâb Az-Zarhoûnî.

Il habitait Fès; il savait par cœur le *Moukhtaçar* de Khalîl et connaissait à fond la grammaire. Né en 972 (J.-C. 1564), il mourut assassiné en 1002 (J.-C. 1593), à la fin du mois d'Al-Qa'da[1].

(Tiré de la *Dourrat Al-Hidjâl.*)

Le champion courageux de la foi Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Hasan Aboûl-Lîf.

Le souvenir[2] de la guerre sainte nous fait un devoir de mentionner ici ce personnage.

On lit dans la *Mir'a :* Le brave champion de la foi, l'illustre martyr... Il appliquait la vigueur de son esprit et dépensait tout son courage dans la lutte contre l'ennemi infidèle de Tanger[3], quand tout à coup il eut maille à partir avec le gouverneur du district d'Al-Qçar. Traîné aussi-

1. Pour Dhoûl-Qa'da.
2. Plus exactement : la description.
3. L'auteur veut parler des Portugais, qui à cette époque occupaient Tanger.

tôt devant le sultan, il en reçut l'ordre de se retirer à Fès avec toute sa famille : ils durent quitter leur pays pareils à des prisonniers.

Aboûl-Lîf et les siens demeurèrent à Fès une année ou peut-être davantage, je ne le sais point au juste. Je les voyais chez le Chaikh[1] en l'année 998 (J.-C. 1589) pendant mon jeune âge. L'esprit inquiet et tourmenté par les tristesses de l'exil, ils cherchaient au prix de beaucoup de fatigues à adoucir leur sort, mais c'était en vain.

Un jour le chef 'Oumar dit à son frère aîné, le chef Mouhammad : « Si nous allions faire une visite aujourd'hui au Chaikh (c'est-à-dire Aboûl-Mahâsin)?... Sa bénédiction pourrait peut-être obtenir de Dieu notre délivrance! » L'autre, plongé dans le désespoir ne fit aucun mouvement. Le chef 'Oumar partit et se rendit seul auprès du Chaikh. Vous désespérez? demanda celui-ci. — Oui, ô Maître. — Demain, vous serez libres! »

Le lendemain, le qâdhî Al-Houmaïdî leur fit annoncer : « Réjouissez-vous! On a fait devant le sultan le récit d'une expédition (rapportée par Ibn An-Nahhâs ou par un autre personnage). — Connaissez-vous, a demandé le sultan ou quelqu'un de sa suite, connaissez-vous de nos jours des guerriers qui puissent être comparés à ceux-là ? — Il en existe encore, lui a-t-on répondu : ce sont les Aoulâd Al-Lîf, exilés ici. — Renvoyez-les ! Qu'ils aillent défendre leurs frontières et combattre pour la foi! »

Les Aoulâd Al-Lîf revinrent dans leur pays. Ils combattirent contre l'ennemi de la religion. Dans cette guerre, le chef Mouhammad fut frappé par une balle et tomba martyr. Cela se passa en Rabî' II, an 1002 (J.-C. 1593).

(Cité presque textuellement de la *Mir'a*.)

1. Aboûl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî.

Le qâdhî Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad As-Sâlimî.

(*P. 25.*)

Voici ce que dit de ce personnage l'auteur de la *Djadhwa* : le faqîh versé dans la science des droits de succession, le mathématicien... Il suivit à Fès l'enseignement de 'Abd Al-Haqq Al-Maçmoûdi As-Saktânî, du qâdhî Aboû Mâlik Al-Wancharîsî, d'Aboûl-Hasan ben Hâroûn, d'Aboû 'Abd Allah Al-Yasitnî... Il connaissait la jurisprudence, la logique et les principes. Venu à Marrâkech il y demeura jusqu'à sa mort, en l'an 1002 (J.-C. 1593).

AN 1003 (J.-C. 1594).

Le faqîh abstinent, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Az-Ziyâtî Al-'Abd Al-Wâdî.

Si nous en croyons la *Mir'a* il fut un très fort grammairien, un homme de droit, un personnage versé dans plusieurs sciences. Il fit ses études à Fès. Venu s'établir à Tétouan, il y fit le prône dans l'une des mosquées ; c'est là en outre qu'il donna son enseignement. Il fut, jusqu'à sa mort en l'an 1003 (J.-C. 1594), le vrai savant de cette ville. Son tombeau se trouve à l'extérieur de Tétouan, au lieu dit les « Sources », près de la Raoudha de Sayyidî Talha.

Az-Ziyâtî a, de son vivant, fréquenté la compagnie du chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Filâlî et, après la mort de ce dernier, celle du chaikh Aboûl-Mahâsin. C'est à la grâce Aboûl-Mahâsin que le monde de ses connaissances est redevable de son éclatante beauté. Ses pensées furent celles du Chaikh. Tout son être se tourna vers Dieu et il abandonna tout ce qui n'était pas Lui.

Il ne devait plus garder jusqu'à sa mort aucune autre préoccupation; il ne conserva aucun goût de recherche dans sa mise, etc.

(Fin du texte de la *Mir'a.*)

L'auteur du *Matmah* déclare à son tour qu'Az-Ziyâtî fut un savant versé dans de nombreuses sciences et qu'il se fit une grande et légitime réputation de grammairien. C'est en l'année 953 (J.-C. 1556), vers le milieu de Rabî' premier, un lundi, au moment de l'aurore, que se place la date de sa naissance; c'est l'année même de la mort du chaikh Aboûl-Qâsim Al-Koûch Ad-Dar'î et de l'imâm Al-Khattâb.

Il fut le disciple de son frère, l'imâm, le grammairien, le vérificateur Aboû 'Abd Allah Mouhammad, mort à Knoua, dans le Soudan, en 992 (J.-C. 1584), et celui de l'imâm, le grammairien de son époque, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Qâsim Al-Ghassânî, né à Fès et connu sous le nom d'Al-Qaddoûmî.

Ce dernier était un maître considéré dans les lectures du Qorân, la science des rites et en matière de conjectures. Il fut à son époque le centre autour duquel gravitèrent à Fès les sciences grammaticales; elles mirent en relief son talent de vérificateur. Une intention pure présida toujours à son enseignement; c'est avec zèle qu'il poursuivit la science et qu'il chercha à la répandre. Il exerça les fonctions d'imâm en la mosquée des Chourafâ.

La mort l'atteignit un mercredi du mois de Cha'bân 992

(J.-C. 1584); il fut enterré à Matrah Al-Djanna. On lui fit des funérailles solennelles. Le jour de sa mort et durant trois nuits consécutives, cent trente-cinq récitations du Qorân furent faites en son honneur [1].

Nous citerons les paroles de l'illustre imâm, le grand savant Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî, qui montrent le rang glorieux et élevé de celui dont nous écrivons la biographie. Elles lui ont été transmises par son arrière-petit-fils, l'imâm Sayyidî Al-Mahdî ben Ahmad; elles sont rapportées dans la *Raoudhat Al-Mahâsin*, ouvrage de ce dernier personnage sur son ancêtre. Le chaikh Aboûl-Mahâsin s'adressant au Ziyâtî, lui tint ces propos: « Sache que le destin t'a appelé et que les siècles ont répondu. Si ton esprit est éveillé c'est toi-même qui en donneras le témoignage. (*Seront-ils les égaux des infidèles*) *ceux qui s'appuient sur les preuves évidentes venant de leur Seigneur, preuves que leur récite un témoin venant de la part de Dieu* [2]? Prête l'oreille aux discours qu'on t'a tenus, hâte-toi d'agir en conformité avec eux et que Dieu t'aide!

« Fais du Très-Haut ton guide: c'est Lui qui décrète, sans être soumis au destin! Lève vers Lui tes pensées et n'attends rien que de Lui seul! Dirige-toi vers Lui d'une volonté sincère! Que ton être, que tout ton être n'aspire qu'à Dieu seul! Il éprouvera la douceur de Sa compagnie et les délices de l'entretien avec la Divinité.

« Qui perd Dieu ne trouve plus rien. Contemple-Le dans tous les états de la vie, en secret comme au grand jour! Que le souvenir de Dieu soit dans ton cœur, si Son nom n'est pas sur tes lèvres! *Tu ne te trouveras pas dans une circonstance quelconque, tu ne liras pas un seul mot du Livre, les hommes ne feront aucun acte quel qu'il soit que*

1. Il est inutile d'insister sur l'invraisemblance d'une pareille assertion.
2. Qorân, chapitre XI, verset 20, traduction Kasimirski.

nous ne soyons témoins contre eux quand ils l'entreprennent[1].

« S'il plaît au Très-Haut, par l'obéissance à ces préceptes tu obtiendras la bénédiction. Qui trouve Dieu trouve tout; qui Le perd, perd tout. Que le Seigneur t'aide dans la mesure de tes efforts; qu'Il te secoure selon ta foi et selon la sincérité de ta confiance ! Si tu observes strictement ces principes, Dieu t'accordera Son pardon.

« Que le Très-Haut fasse de toi Son serviteur de prédilection ! Qu'Il te reçoive selon ton désir et selon ton obéissance à Sa volonté !

« Tu ne manqueras point de nous informer toujours des incidents de ta vie. Les correspondances écrites suppléent aisément aux visites réelles. Si l'union des âmes est sincère, à quoi peuvent servir les attaches du corps ? En cette science se confondent et le temps et l'espace. Rappelle-toi les paroles suivantes : « L'homme sincère se reconnaît à « l'amour. »

Je citerai en terminant les paroles du chaikh Aboût-Tayyib, qui n'est autre que Sayyidî Aboûl-Hasan, frère d'Az-Ziyâtî, et dont, s'il plaît à Dieu, l'étude sera faite : « Tels sont les principes, qui, avec la grâce de Dieu, amèneront bientôt le disciple devant le Seigneur. »

Le très docte imâm, le qâdhî de Fès, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Al-Houmaïdî.

(*P.* 27.)

Il fut un grand imâm, un savant illustre et porteur de l'étendard de la foi. C'est à lui que dans le Maghrib on venait soumettre les questions de droit. Il était versé dans

1. Qorân, chapitre x, verset 62, traduction Kasimirski.

de nombreuses parties de la science. Pendant longtemps il s'appliqua à l'étude du *Moukhtaçar* de Khalîl. Il forma un groupe de disciples des plus distingués.

Au début il se livra avec assiduité à l'étude de la science. Plus tard il se consacra exclusivement au commerce : il prit une boutique et se mit à vendre de vieux vêtements au marché de Fès affecté à cela. Une affaire lui survint, dont le détail m'échappe en ce moment, qu'il sut régler aussitôt en prévenant toute complication.

Il naquit en 930 (J.-C. 1524). C'est l'année même de la mort du vizir An-Nâçir ben Mouhammad Al-Wattâsî connu sous le nom de Qriyyid et de celle de Aboû 'Oulâqa. A cette date également se place le début du règne d'Aboûl-'Abbâs Al-A'râdj, qui venait d'arrêter Aboû Hassoûn 'Alî ben Mouhammad ben Bouzakrî Al-Wattâsî et de le proclama déchu du trône : l'acte de déposition fut dressé par le chaikh Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid Al-Wancharîsî ; il porte la signature de plusieurs fouqahâ.

Après quelque temps de règne, en l'année 951 (J.-C, 1544), Aboûl-'Abbâs Al-A'râdj tomba sous la domination de son frère, Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Al-Mahdî, né en 891 (J.-C. 1486) et, dépossédé de son royaume, fut relégué à l'écart avec tous ses enfants.

En 891 (J.-C. 1486) se place la mort d'Al-Qalçadî, celle du qâdhî de Fès Al-Djadîd, Abou Zakâriyyâ Yahyâ ben Hâmid, petit-fils de Sayyidî Aboû Ya'zâ, l'arrivée d'Ibn Ghâzî[1] à Fès et, en Djoumâda I, la prise de Loucha (que Dieu la délivre !) par les chrétiens maudits.

Al-Houmaïdî fut nommé à la charge de qâdhî de Fès en 970 (J.-C., 1562), sous le règne du sultan Al-Moutawakkil 'Abd Allah ben Ach-Chaikh.

(Tiré du *Matmah.*)

1. En qualité de qâdhî. Cf. *Istiqçâ*, t. II, p. 162.

Il lui fut accordé un diplôme par Nadjm Ad-Dîn Al-Ghaïtî.

Le chaikh Al-Mandjoûr range notre personnage au nombre de ses professeurs et aussi de ses disciples. Al-Houmaïdî s'attacha en outre aux deux célèbres et illustres chaikhs : le qâdhî Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid, fils de l'imâm, l'investigateur sagace, Sayyidî Ahmad ben Yahyâ Al-Wancharîsî, et le qâdhî Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb ben Mouhammad, connu sous le nom d'Az-Zaqqâq et petit-fils de l'incomparable imâm, le grand voyageur, le vérificateur Aboûl-Hasan 'Alî ben Qâsim At-Tadjîbî.

(*Al-Wancharîsî.*)

Sayyidî 'Abd Al-Wâhid Al-Wancharîsî connaissait à fond la jurisprudence, la grammaire, les belles-lettres, etc. En toutes sciences il faisait œuvre de vérificateur éloquent et plein de vivacité d'esprit, et il s'exprimait avec clarté. Il avait une belle écriture et composait des vers d'une admirable limpidité. Il écrivait à l'impromptu sur des sujets difficiles, apportant en cela les ressources d'un talent merveilleux. Il dirigeait un cours dont les auditeurs comptaient les plus grands savants de l'époque : Az-Zaqqâq, Al-Yasitnî...

C'est à Fès qu'il naquit. Son père avait en effet abandonné Tlemcen pour venir s'établir dans la capitale du Maghrib. Il eut pour maîtres son propre père et aussi le chaikh Ibn Ghâzî et d'autres personnages; mais du vivant du premier il ne manifesta aucun goût pour l'étude, préférant le repos à la peine. Il se maria en 910 ou 911 (J.-C. 1504 ou 1505). Lors de la solennité il reçut du qâdhî, le mouftî Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Allah Al-Yafarnî connu sous le nom d'Al-Qâdhî Al-Miknâsî, l'autorisation

de recevoir les témoignages. « Voilà mon cadeau de noces ! » dit le qâdhî au père de notre personnage. Or c'était là une faveur qu'il n'accordait qu'avec la plus stricte parcimonie : « Me demander cela, disait-il, c'est pour ainsi dire me demander ma fille. » Al-Wancharîsî continua les cours de son père sur lesquels étaient institués des biens wouqoûf.

Nommé aux fonctions de qâdhî et de mouftî de Fès, il s'acquitta dix-huit ans environ de ces deux charges; à la mort d'Ibn Hâroûn il abandonna la première pour se consacrer entièrement à la seconde. Il resta fermé au blâme de la critique.

Il périt de mort violente en Dhoûl-Hidjdja 955 (J.-C. 1548).

(*Az-Zaqqâq.*)

Az-Zaqqâq, d'après le témoignage de son propre disciple, le chaikh Al-Mandjoûr, « était un savant d'une mémoire et d'une intelligence prodigieuses. Incomparable dans la connaissance et l'entendement du *Moukhtaçar* de Khalîl, il le débitait du commencement à la fin et de la fin au commencement; quel que fût le chapitre il en donnait le texte : les citations d'une mémoire infaillible agrémentaient son cours ».

Versé dans la connaissance des belles-lettres, des deux Principes, de la médecine, de l'exégèse qoranique, de la tradition et de la grammaire, doué en outre d'une parole éloquente et claire, il fut nommé qâdhî de Fès à la mort d'Al-Wancharîsî et chargé de rendre les consultations juridiques. Démis de ces fonctions, il y fut replacé une seconde fois.

Il était né en 905 (J.-C. 1499). Il périt de mort violente en Dhoul-'Qa'da 961 (1554).

(*At-Târakhtî.*)

Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî a fréquenté en outre la société du vertueux Aboûl-Bakht Moubârak At-Târakhtî. Ce dernier fut un savant aux connaissances étendues, un ascète détaché du monde qui s'habilla toujours de vêtements grossiers et ne prit jamais l'extérieur d'un faqîh. Il mourut en l'année 980 (J.-C. 1572). Il fut, dit-on, le professeur d'Al-Houmaïdî : devant lui l'élève récita plus de dix fois le *Moukhtaçar* de Khalîl.

'Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî a formé de nombreux disciples : le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî et son frère le chaikh Aboûl-Mahâsin, les fils de ce dernier Aboûl-Hasan, Aboûl-'Abbâs et Aboû 'Abd Allah Al-'Arbi, le qâdhî 'Abd Al-'Azîz Al-Markanî, le qâdhî Ibrâhîm Al-Djoulâlî, le qâdhî Ibn Abîn-Na'îm, le chaikh Al-Hasan Az-Ziyâtî et son frère Aboûl-'Abbâs.

(Ici s'arrête le discours du *Matmah.*)

Le chaikh véridique et au témoignage sûr, Sayyidî Ibrâhîm Al-Djoulâlî dit à son tour dans le *Tanbîh :* Au nombre de ceux qu'il m'a été donné de connaître vivants, se trouve le faqîh universel, le docte gardien de la science, le très grand imâm, le qâdhî de la djamâ'a, le prédicateur de la capitale élevée, notre chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Al-Houmaïdî. Élégant, distingué, très grand faqîh, il devint le premier savant de son époque et jouit de la considération de tous, des gens d'élite comme de ceux du commun.

En hiver il étudiait l'exégèse qorânique; il occupait la chaire située à droite et à l'intérieur, quand on sort de la

mosquée par la porte qui donne auprès de la rue d'Ibn Hayyoûn[1].

Il n'abandonnait cette étude que pour se livrer à celle de la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd et des *Hikam* d'Ibn 'Atâ Allah. Ses auditeurs comprenaient l'élite des étudiants et des fouqahâ. Il se plaisait à relever et à combattre les étrangetés du commentaire d'Ibn 'Arafa, œuvre qui jusqu'alors avait été regardée comme définitive : nombreux désormais furent les vérificateurs qui osèrent sur elle un examen attentif.

Notre personnage étudia encore le *Tahdhîb* d'Al-Barâdhi'î à la Madrasat Al-Miçbâhiya, dont il était l'imâm, aux alentours de la prière du dhouhr[2]. Il tint en permanence entre le dhouhr et le 'açr[3] un cours sur le *Moukhtaçar* de Khalîl. Il étudia en outre le *Moughnî* d'Ibn Hichâm et la *Moudawwana*. Ce fut notre vénéré maître, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmad Al-Miknâsî qui, pour ce dernier ouvrage et le *Moukhtaçar* de Khalîl, remplit les fonctions de lecteur[4].

Au nombre des disciples d'Al-Houmaïdî on distinguait les fouqahâ les plus remarquables. Il faut citer parmi eux notre vénéré chaikh Sayyidî 'Alî ben 'Imrân; assis sur le sol en compagnie des étudiants, il lisait le *Moukhtaçar* de Khalîl entre midi et une heure et demie, à droite de l'entrée de la Porte des Chammâ'în: j'assistais à son cours; le moment de la prière passé, il emmenait la plupart de ses auditeurs au cours du chaikh Al-Houmaïdî.

Aboûl-Hasan Az-Ziyâtî a, jusqu'à son départ pour la zâwiya du chaikh Yoûsouf Al-Fâsî, suivi l'enseignement de notre personnage. Furent encore ses disciples : notre

1. Il s'agit de la mosquée des Qarawiyîn; cette chaire existe encore à cet endroit.

2. Entre 1 heure et 1 heure et demie. La prière du dhouhr a lieu à 1 heure et demie de l'après-midi.

3. De 2 heures à 4 heures environ.

4. A titre de curiosité, nous indiquons en passant que le lecteur de ces sortes de cours s'appelle « l'Ane » (*Al-Himâr*).

vénéré châikh Aboûl-Hadjdjâdj As-Sab'a Al-Qaçrî, Sayyidî 'Alî ben Djalloûn, Sayyidî Ahmad Al-Farkalî, Sayyidî Ahmad Ach-Châfchawanî, à l'époque où il demeurait à la Madrasa des Halfâwiyîn, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, Sayyidî Mouhammad Makhchân Ach-Chafchâwanî, Sayyidî Yoûsouf Ach-Charîf Al-Wazrawâlî, Sayyidî Dâwoûd Al-Djazoûlî Al-Achtoûkî et Sayyidî 'Isâ As-Saktânî.

Al-Houmaïdî apportait dans son enseignement une finesse et une douceur qui n'excluaient point la plaisanterie bien placée et de bon aloi.

Il enseigna le *Moukhtaçar* d'Ibn Al-Hâdjib ; il sut invoquer à l'appui de son dire les paroles textuelles de l'auteur du *Taoudhîh*. Parmi les auditeurs qui assistèrent à ce cours on relève les noms de notre vénéré maître 'Abd Al-'Azîz Al-Filâlî, de notre vénéré chaikh Sayyidî Mouhammad Ach-Charîf At-Tilimsânî, de Sayyidî 'Alî Adh-Dhabdhoûbî, de Sayyidî 'Abd Al-'Azîz ben Al-Qâdhî, de Sayyidî Aboûl-Qâsim ben Abîn-Nou'aïm et de Sayyidî Aboûl-Qâsim Ibn Soûda; ces deux derniers ne furent pas cependant des auditeurs assidus. Le lecteur de l'ouvrage étudié et de son commentaire était Sayyidî Ibrâhîm Al-Mançoûrî.

Toute contrariété qui atteignait Al-Houmaïdî se trahissait à l'agitation qui marquait le début de son cours. Le mercredi était d'habitude un jour de congé pour les élèves, le professeur assistant ce jour-là au conseil du sultan.

La mort l'atteignit en l'an 1003 (J.-C. 1594) dans la soirée du samedi 18 Rabî' II. Il fut enterré le lendemain après la prière du dhouhr, à la Raoudha du vertueux et saint sayyid Aboû Zaïd Al-Hazmîrî, à l'extérieur de la porte de Maçmoûda, sur la 'Oudwat de Fès Al-Andalous. A ses funérailles assista, debout devant la tombe jusqu'à la fin de

la cérémonie, le sultan Mouhammad Ach-Chaïkh ben Maoulay Ahmad Al-Mançoûr. Ce fut un jour solennel : hommes, femmes et enfants abandonnèrent leurs maisons pour accourir aux funérailles; la presse des assistants fut telle qu'ils faillirent se battre les uns avec les autres. Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj récita les prières funèbres.

Al-Houmaïdî eut une fois le songe suivant: dans sa maison du quartier d'Al-Makhfiya, il y avait des arbres dont l'un possédait un tronc magnifique. Deux hommes vinrent, qui à coups de hache coupèrent ce tronc; ils revinrent encore et coupèrent jusqu'à la souche. Al-Houmaïdî pensa que le tronc de l'arbre représentait son fils, le commerçant Mouhammad, et la souche lui-même, que son fils allait mourir et qu'il allait bientôt le rejoindre. Ce présage devait se réaliser.

(Discours en majeure partie textuel de Sayyidî Ibrâhîm Al-Koulâlî.)

On raconte de notre personnage la curieuse anecdote suivante : il avait préposé un de ses fils à la réception des témoignages à Fès avec les 'oudoûl. Un domestique passa à côté de l'enfant avec, à la main, une corbeille de figues; l'enfant prit une figue et la mangea. La corbeille était destinée à Al-Houmaïdî. Apercevant une place vide, celui-ci interrogea le porteur. « C'est ton fils qui a mangé cette figue », répondit celui-ci. Le père alors arracha l'enfant aux fonctions auxquelles il l'avait destiné : « Une figue! s'exclama-t-il; tu n'as pas su attendre que la corbeille fût arrivée à la maison! Quelle patience pourrais-tu avoir lorsqu'il s'agirait d'affaires autrement graves ! » A partir de ce jour il refusa de recevoir le témoignage de son fils.

Il eut comme successeur dans sa charge de qâdhî le sayyid 'Abd Al-'Azîz Al-Filâlî.

J'ai vu la maison entourée d'arbres qu'il avait occupée au quartier d'Al-Makhfiya : elle était alors la propriété des fils

d'Al-Qadyârî, habitants de Fès. Sur son emplacement se trouve aujourd'hui un parc immense et planté d'arbres, appartenant à l'un des petits-fils de notre vénéré sayyid Ahmad Ibn 'Abd Allah et dont une porte s'ouvre sur la Warbiya.

La *Djadhwa* parle également d'Al-Houmaïdî et dit de lui qu'il connaissait à fond le rite malékite; le récit qu'elle donne de sa mort et de ses funérailles est conforme à ce qui précède.

Le saint qui découvre le caché, Sayyidî Djâbir ben Makhloûf Ar-Riyâhî At-Talîguî.

(*P. 30.*)

D'après la *Mir'a*, il appartient à la catégorie des saints et des personnages possédant des barakât. Sa maison était une demeure d'hospitalité où plus de six cents hommes passaient la nuit; la nourriture qu'ils y trouvaient était suffisante, surabondante même; elle était l'objet d'une baraka.

Une année que la disette sévissait, notre personnage vint se plaindre au chaikh Aboûl-Mahâsin : « Agrandis la salle de la prière et des invités! » répondit celui-ci. La salle en question était faite de crins[1]. At-Talîguî se mit à l'agrandir; il en porta la longueur à quarante-cinq coudées. « Dieu t'enrichira dans la mesure de ce que tu donneras », lui dit alors Aboûl-Mahâsin. Ils étaient tous deux de vieux et étroits camarades d'enfance.

At-Talîguî fréquenta la société d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Oumar Al-Moukhtârî, compagnon lui-même de Sayyidî Mahammad ben 'Isâ Al-Fahdî. Il mourut vers la fin de l'an 1003 (J.-C. 1594).

1. Cette salle était évidemment constituée par une tente en crins.

C'est la date à laquelle Sayyidî Aboûl-Qâsim Ibn Soûda fut nommé qâdhî de Marrâkech, le 3 Ramadhân. Tombé malade, il fut par Al-Mançoûr rappelé à Fès le 9 Chawwâl de l'année suivante, ainsi que le récit en sera fait, s'il plaît à Dieu.

Le chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Qâsim ben Mouhammad ben 'Abd Allah A'râb.

(*P. 31.*)

Il dut à la parfaite connaissance de la grammaire la célébrité de son nom; c'étaient ses chaikhs qui l'avaient initié à cette science. Il fut un homme de piété et de vertu et qui mena une noble conduite. Originaire de Mékinès Az-Zaïtoûn, il vint faire ses études à Fès avec le maître de l'enseignement et des sciences grammaticales, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad ben Midjbar Al-Massârî.

Ibn Midjbar était un vertueux serviteur de Dieu : il répétait maintes fois sur ses lèvres les versets du Qorân. Notre vénéré chaikh, notre père, nous a raconté que ses lèvres laissaient échapper les versets du livre sans aucune hésitation ni erreur, même durant le sommeil. On ne saurait expliquer pareil fait que par la force de l'habitude et la fréquence des récitations sacrées. Il faut ajouter à cela une connaissance parfaite des diverses branches de la science, des *Far'aï* d'Ibn Al-Hâdjib, de l'arithmétique et des règles de succession en matièrs d'héritage.

Ibn Midjbar présida aux fonctions d'imâm à Fès en la mosquée des Chourafâ. Il professa l'enseignement de la grammaire à la Madrasa des 'Attârîn et dans un petit local situé près de sa demeure à la 'Aqbat Az-Zarqâ de Fès.

La date de sa naissance se place en 898 (J.-C. 1492), année de la mort d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Abî Hassân Al-Maghîlî.

Il a fait un commentaire de l'*Alfiya*, commentaire auquel les tolba ont ajouté plusieurs annotations, il critiqua, à l'occasion, le commentaire d'Al-Makkoûdî sur le même ouvrage.

Il est mort au mois de Mouharram de l'an 985 (J.-C. 1577).

Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Qâsim ben Mouhammad ben 'Abd Allah A'râb naquit en 962 (J.-C. 1555). Il mourut en 1003 (J.-C. 1594) et fut enterré à Mékinès Az-Zaïtoûn en dehors de la Porte de 'Isâ. Au nombre des disciples qu'il initia aux sciences grammaticales il faut citer Aboûl-Hasan 'Alî ben Az-Zoubaïr As-Sidjlamâsi.

(Tiré du *Matmah.*)

Le très docte chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad ben Al-Walî Aç-Çâlih[1] 'Alî ben Mouhammad At-Tamadjroûtî[2].

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde!) un personnage versé dans plusieurs parties de la science. Il fut le disciple d'un certain nombre de chaikhs.

C'est lui que le sultan Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr envoya, porteur de cadeaux, auprès du roi des Turcs à Constantinople-la-Grande, en compagnie du faqîh, le secrétaire Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî Al-Fichtâlî. Il composa, à cette occasion, une relation de voyage ainsi intitulée : *An-Nafahat al-Miskiyya fîs-Sifârat at-Tourkiyya*. C'est un ouvrage utile.

At-Tamadjroûtî est mort à Marrâkech en l'an 1003 (1594); il a été enterré au sanctuaire du Qâdhî 'Iyâdh.

Que Dieu lui fasse miséricorde!

1. ('Alî ben Mouhammad) fils du vertueux et saint 'Alî.
2. Ou Tamgroûti.

L'illustre et saint Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Al-Madjîd.

(*P. 32.*)

C'est le personnage à qui on attribue l'hôtellerie contiguë au côté est de la mosquée des Qarawiyîn : c'est là que, n'ayant pas de famille, il avait établi sa demeure. La chambre qu'il occupait était avant l'époque actuelle une école où l'on enseignait le Qorân aux enfants.

Voici, tirées de la *Nouzhat An-Nâdî*, son ouvrage inachevé, les paroles de notre vénéré grand-père, Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben At-Tayyib Al-Qâdirî Al-Hasanî: « L'illustre et saint chaikh, le grand Madjdhoûb, le grand Malâmatî [1], la créature illuminée et aux transports intenses celui qui la nuit comme le jour est anéanti dans le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !), l'auteur de miracles célèbres et le détenteur de nombreuses barakât, celui en qui la grâce divine ne cesse de se manifester, Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Al-Madjîd.

« Il fut (que Dieu soit satisfait de lui !) un personnage perdu dans le (culte du) Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !). Passionné pour lui, toujours plongé dans la prière, il ne cessa jamais un seul instant de prononcer son nom ; il se montra plein d'amour et se vénération pour sa famille, et vénéra les adeptes fidèles de tradition sacrée.

« Ses prières pour le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) commençaient ainsi :

1. Les Malâmatiya forment « une classe de sofis ou hommes voués à la vie spirituelle et qui s'attachent à attirer sur eux le blâme ou le soupçon d'une vie irréligieuse, bien qu'en réalité leur vie soit exempte de tout reproche » BIANCHI et KIEFFER). Cf. *Arch. Maroc.*, volume XIX, pp. 171 et 219.

« J'ai recours à Dieu contre Satan le Maudit. Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! Que Dieu et ses anges répandent leurs bénédictions sur le Prophète ! O vous qui croyez, priez pour lui et faites lui obtenir le salut ! » Il prononçait ces mots en scandant chaque syllabe. Il ajoutait ensuite : « O Dieu ! bénis Mouhammad ! » L'extase le gagnait alors et, impuissant à se détacher de l'objet de son amour, il répétait sans cesse : « Mouhammad ! Mouhammad ! » Ainsi faisait-il en toute circonstance de temps et de lieu.

« Il ne crachait jamais que dans ses vêtements, se refusant à lancer sur le sol des crachats qui, disait-il, « sortaient de ses lèvres empreintes du nom du Prophète » (sur lui la paix et le salut !).

« Il n'avait eu aucun chaikh; selon ses propres paroles, son unique soutien lui venait du Prophète (sur lui la paix et le salut !).

« Le récit qui va suivre m'a été fait par un homme vertueux et au témoignage sûr qui le tenait du grand et saint chaikh Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Allah Ma'n (que Dieu soit satisfait de lui !). Le saint chaikh Sayyidî Mouhammad Al-Goûmî, enterré à la Qoulaï'a, à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh, rencontra un jour Sayyidî 'Abd Al-Madjîd (que Dieu soit satisfait de lui !) : plongé dans l'extase, celui-ci, selon son habitude, répétait sans cesse : « Mouhammad ! Mouhammad ! » — « Sayyidî 'Abd Al-Madjîd, lui demanda le chaikh, d'où t'est venue cette ivresse ? Je te le demande par Dieu ! » (Il voulait savoir qui l'avait initié à cette Tarîqa.) « Par Dieu ! répondit notre personnage, elle ne me vient de personne. Je possède la grâce du Prophète (sur lui la paix et le salut !) ; il m'a donné une coupe toute pleine et profonde comme un abîme : j'ai bu, j'ai étanché ma soif ; je n'ai jamais cessé de répandre la coupe sur ma tête et mon corps. Toutes mes inspirations me viennent directement du Prophète de Dieu (sur lui la paix et le salut !). Il s'est produit en moi ce qui s'est produit en plus d'un autre et des plus grands,

tels que le chaikh 'Abd Ar-Rahîm Al-Qanâwî, le chaikh Makîn Ad-Dîn Al-Asmar (que Dieu soit satisfait de lui !). »

Tel est le dire textuel de notre vénéré grand-père (que Dieu lui fasse miséricorde !). Nous n'en reproduisons qu'une infime partie.

'Abd Al-Madjîd a été l'auteur de divers prodiges et de grands miracles. On peut citer le suivant : il avait le don de se déplacer avec rapidité et il faisait toutes ses prières à la Mecque sans jamais en omettre aucune. C'est lui-même qui le disait.

Il mourut en 1003 (J.-C. 1594) ou 1004 (J.-C. 1595) et fut enterré en dehors de Bâb Al-Guîsa, une des portes de Fès. Sur sa tombe on éleva (un mausolée) à côté (de celui) du chaikh Aboû 'Abd Allah At-Tâwoudî. Son tombeau est célèbre et constitue un lieu de pèlerinage.

Il a été l'auteur de divers miracles. Quelqu'un voulut un vendredi s'assurer si notre personnage faisait ou non la prière de ce jour. Il le suivit à la mosquée au moment de l'appel à la prière : 'Abd Al-Madjîd entra dans les latrines des Qarawiyîn et ferma la porte derrière lui. Un long temps s'écoula. L'homme attendait derrière la porte; enfin, le jour étant près de s'achever, il ouvrit la porte et... ne vit personne. Sur ces entrefaites l'homme fut accusé de vol; on lui coupa la main : or elle lui fut remise.

Nous citerons encore le fait étrange suivant : un homme, que de fortes dettes accablaient, vint trouver 'Abd Al-Madjîd dans la mosquée des Qarawiyîn ; arrivé devant lui : « O mon frère, lui dit ce dernier, celui qui est endetté priera dix mille fois par jour pour le Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !). Dettes, soucis, tristesse, affliction, tout cela disparaîtra de son esprit. »

L'homme se dit tout bas en lui-même: « Comment dirai-je ces prières ? Faudra-t-il que je dise : O mon Dieu, bénis notre maître Mouhammad, en répétant chaque fois ou non

les mots, *notre maître?* — O mon frère, lui dit 'Abd Al-Madjîd, il vaut mieux prononcer ces mots. »

Notre personnage devina ainsi par deux fois sa pensée. Il lui enseigna le moyen d'échapper aux préoccupations du monde et le meilleur mode de prière.

C'est là un avantage auquel il faut savoir recourir au milieu de toutes les difficultés; il est d'ailleurs regardé en général comme l'un des bénéfices attachés à la prière pour le Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut!).

L'opinion de 'Abd Al-Madjîd, que l'ajonction à la formule ordinaire des mots « notre maître » est à adopter, est aussi celle d'un groupe de docteurs au nombre desquels on compte Ibn 'Abd As-Salâm et d'autres. Néanmoins elle fait l'objet d'un désaccord entre les savants. Que faut-il donc faire? Ou suivre la coutume et abandonner la formule de 'Abd Al-Madjîd, ou obéir à des marques de vénération spéciales et adopter cette formule? Chacun invoque des arguments solides.

Notre vénéré grand-père (que Dieu lui fasse miséricorde!) n'a pas achevé l'ouvrage dont il a été fait des extraits ici. Il n'a pu qu'écrire la biographie de Abd 'Al-Madjîd; mais il l'a fait d'une façon beaucoup moins succincte que nous.

Le sultan Mourâd Khân, fils du sultan Salîm (Sélîm), fils du sultan Soulaïmân (Suléimân).

(*P. 34.*)

Ce personnage est un des rois de la famille de 'Outhmân, qui règnent à Constantinople. Le premier de ces rois se nomme 'Outhmân ('Osmân) Al-Ghâzî, qui s'empara du trône en l'année 699 (J.-C. 1299) et qui sut à la fois manier le sabre et montrer une hospitalité généreuse. Sa famille et

ses fils héritèrent du Khilâfat ; ils luttèrent contre les étrangers avec la plus grande énergie. Ils conquirent de nombreuses et grandes citadelles et en convertirent les habitants à l'Islâm. Parmi elles il faut citer Tunis, conquise par le sultan Sélîm II, le vainqueur de Chypre et de Halq Al-Wâdî [1], mort en 982 (J.-C. 1574).

Ces conquêtes diverses avaient été précédées de la prise de Constantinople-la-Grande par Mouhammad (Mehmed) Khân, le 22 Djoûmâdhâ I de l'an 857 (J.-C. 1453). La ville tomba au pouvoir du sultan après un siège de cinquante jours et par terre et par mer. Sa construction avait autrefois demandé quarante ans. Le fondateur, Constantin, mourut en l'an 626 (J.-C. 1229) à dater d'Alexandre [2]. La ville s'appelait auparavant Ar-Ratniya.

Revenons à notre sujet ! Le sultan Mourâd, dont nous écrivons la biographie, aimait les belles institutions : des pensions annuelles et la création de charges en faveur de ceux qui demeuraient près des lieux saints contribuèrent à la prospérité de Médine l'illuminée. Monté sur le trône en 982 (J.-C. 1574), il mourut en Djoumâdâ II 1003 (J.-C. 1594).

Tous ces faits sont rapportés dans le livre des *Latâïf Akhbâr Al-Ouwal* [3].

1. La Goulette.
2. A titre de mémoire, nous rappelons ici que la naissance de Jésus-Christ a eu lieu en l'an 311 de l'ère d'Alexandre et celle du prophète Mouhammad en l'an 882.
3. *Latâïf Akhbâr Al-Ouwal fî man taçarrafa fî Miçra min Arbâb ad Douwal*, par Mouhammad Abd Al-Mou'tî 'Al-Ishaqî Al-Manoufî.

AN 1004 (J.-C. 1595).

Le chaikh, le docte qâdhî, le mouftî des Nawâzil Aboûl-Qâsim Ibn Soûda Al-Mourrî.

(*P. 34.*)

L'auteur de l'*Ihâta* a parlé de ce personnage en excellents termes ; il le cite sous le nom du chaikh Mouhammad ben Ibrâhîm Ibn Soûda et sous celui de Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mouhammad ben 'Alî Ibn Soûda ; il lui donne la *kounya* d'Aboûl-Qâsim, le nom générique d'Al-Mourrî et déclare qu'il est originaire de Mourra et qu'il appartient aux plus grandes et aux plus illustres familles de l'Andalousie. Le lecteur qui le désire peut se reporter à l'ouvrage lui-même : l'origine du chaikh y est détaillée tout au long.

Mourra appartient à la tribu de Qouraïch ; ses habitants se rattachent aux Banoû Makhzoûm, aux Banoû Tamîm, aux Banoû 'Abd Ad-Dâr, aux Banoû Zahra, aux Banoû Asad et aux Banoû 'Abd Manâf ; les Banoû 'Abd Manâf se rattachent aux Banoû Al-Mouttalib, aux Banoû Naoufal, aux Banoû 'Abd Chams, enfin aux Banoû Hâchim auxquels appartient la maison du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !).

Nul habitant de la Mourra de Qouraïch n'appartient à aucune autre fraction que celles que nous venons de nommer.

Il se trouve également une Mourra dans la fraction de Tamîm dépendant de la tribu des Banoû Dârim, dans celle de Ghatfân dépendant des Banoû Dhaïbân et dans celle des Hawâzin ; il existe encore un Mourr, sans la terminaison *a*,

dans la fraction de Hamdân et c'est le nom d'un personnage qui s'appelle Mourr Ibn Al-Hârith Ibn Sa'd.

Tout cela a été exposé par Ibn Hazm dans la *Djamhara*, par Ar-Rachchâtî dans l'*Iqtibâs Al-Anwâr* et par l'imâm malékite 'Abd Al-Haqq Al-Azdî Al-Ichbîlî[1] dans un résumé de ce dernier ouvrage. Le lecteur qui le désire n'a qu'à se rapporter à ces divers auteurs.

La maison d'Al-Mourrî est celle de la science, de la noblesse et de la vraie gloire; la science s'est maintenue et développée en la personne de ses proches et de ses descendants, comme nous avons le dessein de le démontrer, si Dieu nous en accorde la grâce.

Mais revenons à notre but, à la biographie de notre personnage !

S'il faut en croire le *Matmah*, Ibn Soûda fut un savant versé dans la jurisprudence, dans la logique et dans les Principes. Il fut investi des fonctions de qâdhî de Marrâkech en Ramadhân de l'année 1003 (J.-C. 1594). Tombé malade à cette époque, il fut par le sultan Al-Mançoûr renvoyé dans la ville de Fès, sa patrie, où il arriva un dimanche de l'an 1004 (J.-C. 1595) alors qu'il s'était écoulé vingt jours du mois de Chawwâl; il mourut de la maladie qu'il avait contractée le 25 du même mois. Il fut enterré à côté du sayyid, du saint Aboû Zaïd Al-Hazmîrî, à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh.

Il avait auparavant exercé la charge de qâdhî à Tâzâ et dans la tribu des Banoû Hasan.

J'ai eu entre les mains une lettre d'Al-Mançoûr à son fils Zaïdân, émir de Mékinès, conférant à Ibn Soûda l'exercice des fonctions de qâdhî de cette ville concurremment avec Ibn Abîn-Nou'aïm ; elle était écrite de la main du secré-

1. Originaire de Séville.

taire Aboû Fâris Al-Fichtâlî. Voici le texte de ce document après les formules du début :

« La lettre que nous vous adressons vient de notre glorieuse capitale de Marrâkech (puisse Dieu la garder)! Nous l'avons rédigée (que Dieu vous comble de bonheur!) dans le dessein de porter à votre connaissance la décision suivante : à la nouvelle de la mort du qâdhî de Mékinès, nous nous sommes demandé qui, des personnages de science et de foi observant les traditions et suivant le droit chemin, il convenait d'élever à cette dignité sacrée. Nous avons fait choix des deux doctes faqîhs, les deux grands savants qui nous portent une amitié sincère, sujets de notre gouvernement sublime et artisans de notre nation glorieuse et imâmienne, que notre haute sollicitude a distingués et qui s'imposent à notre généreuse bienveillance, les deux qâdhîs Aboûl-Qâsim ben Abîn-Nou'aïm et Aboûl-Qâsim Ibn Soûda.

« Ce choix nous a été dicté par des considérations diverses et qui sont au-dessus des considérations scientifiques : ils se sont rendus chers à notre haute majesté imâmienne par leurs services envers elle exclusifs et constants et par l'amitié sincère dont ils ont fait preuve à son égard ; de nombreuses années, ils sont venus, été comme hiver, frapper à notre porte généreuse et élevée et ils ont pénétré dans la voie de ceux que nous entourons de notre sollicitude, de ceux dont nous reconnaissons la valeur et à qui nous attribuons la préférence.

« Tels sont les motifs qui ont fait porter notre choix sur eux à l'exclusion de tous autres.

« En raison des circonstances actuelles, nous avons confié à l'un d'eux la charge de qâdhî de Mékinès-la-bien-gardée parce qu'elle est à nos regards une des capitales chérifiennes de l'empire, l'une des grandes cités qui s'imposent à notre attention et à notre esprit et auxquelles en tous temps nous portons le plus grand intérêt et la plus vive sollicitude.

« Nous avons à tous deux conféré ces hautes fonctions en

leur conservant tous leurs pouvoirs actuels de juridiction sur les campagnes et autres pays, et la jouissance des biens haboû à laquelle leur enseignement leur donne doit. Nous leurs avons accordé bienfaits sur bienfaits en récompense des services considérables qu'ils ont rendus à notre nation.

« Nous avons porté cette décision à votre[1] connaissance (que Dieu vous donne le bonheur!) afin que vous leur témoigniez les égards et le respect auxquels ils ont droit et qu'ils détiennent auprès de notre rang auguste; vous les recevrez de la part de Notre Haute Majesté avec le cérémonial établi par les règles et les entourerez de la considération, en leur conservant le prestige qui les enveloppe, dans les deux cas de l'obéissance à leur volonté et de l'exécution de leurs ordres.

« Mais, grâces en soient rendues à Dieu, vous êtes de ceux à qui il n'est point nécessaire de faire des recommandations superflues en faveur de ceux qui ont fait preuve d'un attachement pur et désintéressé envers notre pouvoir souverain et envers notre brillante et glorieuse nation.

« Tel est le dessein qui nous a fait écrire cette lettre. Que Dieu vous accorde toujours Sa protection et qu'Il vous fasse trouver en Lui votre secours! Salut! »

J'ai vu un autre dhahîr rédigé par le secrétaire Aboû 'Abd Allah Al-Fichtâlî dont le texte est le suivant, après les formules préliminaires : « ... le faqîh agréé de Dieu, le personnage d'élite, le remarquable, distingué, considéré et docte savant, l'homme de très grand mérite, fidèle à ses engagements, très sincère et très pur, le dispensateur du bon conseil, le préféré, le noble, perspicace, parfait et très grand savant, le professeur Aboûl-Qâsim Ibn Soûda. Dieu l'a dirigé vers le bien en le rangeant parmi les premiers de

1. L'auteur s'adresse ici à l'émir de Mékinès.

ceux sur lesquels Il étend Sa Providence, et il a acquis la pureté du lingot d'or éprouvé par le feu.

« Il a accompli des œuvres louables dont rien n'est venu jamais corrompre la pureté. La réputation de sa bonne conduite, dont il ne s'est jamais départi, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Ce qui établit sa supériorité c'est sa valeur morale et la preuve évidente de la véracité de son témoignage et de la justesse de son jugement.

« Nous l'avons jugé digne d'exercer une haute fonction. Il est l'un de ceux qui, sans rechercher les honneurs, ont grandi entourés de notre bienveillance. Il a reçu son éducation et s'est formé à la cour. Il a devancé tous les autres dans l'arène des hommes d'élite et a gagné le lot le plus précieux et le plus élevé. Il a réuni l'ensemble des qualités qui pouvaient nous satisfaire; le prestige imâmien (puisse Dieu augmenter son éclat et rehausser sa grandeur!) lui a ceint le front d'un diadème resplendissant, en l'entourant des bienfaits de sa sollicitude et en lui accordant le pouvoir de décider avec justice et de montrer la sûreté de son expérience. Cette grâce lui a donné une argumentation claire, elle a mis en lumière la précision de son raisonnement.

« Le sultan (que Dieu l'assiste!) a étendu sur lui le secours de sa protection et l'aide de sa puissance : il l'a nommé qâdhî, puisse le Très-Haut rehausser sa grandeur et rendre fortunés ses aurores et ses crépuscules! Il lui a octroyé tous pouvoirs de juridiction sur les Banoû Hasan et les Banoû 'Alî et jusque sur la contrée de Tâzâ, de même qu'il l'a fait pour son collègue Aboûl-Qâsim ben Abîn-Nou'aïm ; il lui a maintenu les droits de jouissance des biens haboûs que lui a valus son enseignement dans la capitale de Fès-la-protégée du Seigneur.

« Nous avons décidé la nomination d'un second qâdhî à Mékinès (que Dieu la garde!) en raison de l'insuffisance d'un seul personnage devant le grand nombre des affaires à régler par le tribunal de cette grande ville. Il a paru nécessaire à

l'imâm Al-Mançoûrî (puisse Dieu lui accorder Sa grâce !) de nommer à ce qadhâ les deux très doctes professeurs, les perspicaces savants, les faqîhs intègres et expérimentés en matière de successions, Ibn Soûda et Ibn Abîn-Nou'aîm.

« Le faqîh Ibn Abîn-Nou'aîm restera titulaire de la charge; son collaborateur s'occupera spécialement des deux tribus susnommées.

« L'imâm (que ses ordres soient fortifiés par Dieu dont il sollicite un soutien plus ferme!) leur conserve à titre d'appointements le droit de jouissance des biens habous de la capitale de Fès.

« Le faqîh Ibn Soûda est nommé qâdhî suppléant : il en remplira les fonctions en toutes circonstances et s'acquittera de même du devoir de l'enseignement. Qu'il s'acquitte avec zèle de cette charge sacrée, diadème que nous avons posé sur son front! Nous nous en remettons à sa science et à sa foi sur lesquelles reposeront les pages de la responsabilité. Puisse le secours de la grâce divine être toujours avec lui! Qu'à travers les obscurités de la jurisprudence et de la loi il s'éclaire à la lumière du bon conseil auprès des plus grands 'oulamâ! C'est auprès de ceux qui lui ressemblent qu'il cherchera un soutien, comme auprès de ceux qui composent le monde des savants. Sa juste appréciation du bienfait dont il est l'objet nous est le garant du zèle qu'il apportera dans l'exercice de la charge qui lui a été confiée.

« Le victorieux maître des peuples (que Dieu fasse durer le bonheur de son règne!) enjoint aux habitants des tribus susnommées l'obéissance à leur qâdhî et aux décisions qu'il rendra; il leur prescrit de s'en remettre, pour le paiement des jugements, aux règles établies par la coutume.

« Dieu est notre secours, Lui, le seul et unique maître! Salut! »

Au nombre des disciples d'Ibn Soûda on cite Aboûl-'Abbâs ben Yoûsouf Al-Fâsî.

Tel est le texte du *Matmah*.

Les deux dhahîrs que nous venons de reproduire sont des modèles de rhétorique pour l'excellence et la beauté de la composition et la perfection du style ; dans le second en particulier on peut admirer la logique, le droit, les figures de grammaire et toutes les autres beautés de ce genre.

Ibn Soûda fut un personnage aussi grand qu'on peut le dire; son nom, caché dans les trésors des pages, ne périra point. La longueur et le sens profond des deux dhahîrs nous auraient retenu de les reproduire dans ce livre s'ils n'avaient contenu l'éloge et l'une des circonstances de la vie de notre personnage et de son collègue. Le premier en particulier est d'une signification profonde ; il contient des louanges et des éloges hyperboliques qui ne devraient être réservés qu'au Créateur et qui ne sont point dus à la créature ; de plus la déclaration qui s'y trouve de la perception des honoraires du qâdhî inspire une aversion naturelle : c'est là une chose interdite par la loi[1]. Que Dieu nous pardonne au souverain et à nous ! Puisse le Seigneur se montrer indulgent à notre égard et nous agréer !

Celui qui aspire à travers les difficultés à s'élever au pouvoir trouvera dans les deux dhahîrs et dans ce qu'il y est dit de nos personnages une grande leçon et un avertissement à méditer. Les deux bénéficiaires de la faveur du souverain sont morts ; celui qui les nomma est passé, et fini son pouvoir. Les appétits disparaissent, la terreur du sultan passe à son tour, mais la responsabilité d'une investiture demeure avec le souvenir des circonstances qui l'ont entourée; le pouvoir a disparu qui l'a faite en donnant prise au blâme.

Louange au Roi créateur, l'Éternel unique, qui agit entièrement à Sa volonté !

1. Les parties ne doivent rien au qâdhî, dont les appointements sont prélevés sur les fonds du trésor public ou sur les revenus des haboûs.

Mais revenons à Ibn Soûda !

Le *Tanbîh* nous apprend qu'à la mort du chaikh Al-Mandjoûr, survenue en l'année 995 (J.-C. 1587) le 16 dhoûl-qi'da, dans la nuit du dimanche au lundi, Sayyidî Aboûl-Qâsim ben Abîn-Nou'aïm, Sayyidî Aboûl-Qâsim Ibn Soûda et Sayyidî Aboûl-Qâsim Al-Qaçrî, absents de Fès, se trouvaient à Marrâkech. Les deux premiers reçurent par une lettre du sultan la jouissance des biens haboûs qu'Al-Mandjoûr avait eue de son vivant; à leur retour dans la capitale, ils trouvèrent la chaire du Tafsîr occupée par Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj, qui se l'était appropriée en leur absence pour augmenter les revenus de la chaire qu'il occupait déjà : elle fut rendue à Sayyidî Aboûl-Qâsim ben Abîn-Nou'aïm. Sayyidî 'Abd Al-Wâhid reçut la chaire du Mouslim où il professa entre le moment du coucher du soleil et celui de la dernière prière du soir. A Sayyidî Aboûl-Qâsim Ibn Soûda on confia la chaire qui se trouvait au *sab'*, à droite de la sortie de la mosquée d'Al-Ganâïz ; il y étudia entre le dhouhr et le 'açr [1] Ibn Al-Hâdjib et la *Çoughrâ* du chaikh As-Sanoûsî. Sayyidî Aboûn-Nou'aïm fut chargé de la chaire de la *Risâla* et de la *Çoughrâ*, qu'il occupa entre les deux dernières prières du soir ; elle se trouvait dans le vestibule situé à la droite de celui qui entre par la porte d'Al-Hafâ [2] en se dirigeant vers la cour des Qarawiyîn ; le jeudi et le vendredi il y étudia encore le *Nadhm* d'Ibn Zakrî. Tels sont les renseignements fournis par le *Tanbîh*.

Ibn Soûda a laissé un fils, qui fut le docte professeur Sayyidî Mouhammad ; celui-ci a laissé à son tour un fils du nom de Mouhammad, le noble et remarquable qâdhî : nous étudierons plus loin ces deux personnages.

Ibn Soûda demeurait à la montée de Fès Al-Qarawiyîn dans un endroit auquel on a, de nos jours, donné en son

1. C'est-à-dire entre 1 heure et demie et 3 heures de l'après-midi.
2. Porte devant laquelle on laisse ses chaussures.

honneur le nom de Quartier du Qâdhî[1]; ses descendants y occupent encore la même maison. Que Dieu les comble tous des bienfaits de Sa grâce!

Le chaikh Chams Ad-Dîn Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Chihâb Ad-Dîn Ahmad Ar-Ramlî.

(*P. 38.*)

On dit de lui dans le *Matmah* qu'il fut un imâm et un vérificateur et qu'il joignit à la science la sainteté. Il naquit à la fin de Djoumâdhâ I de l'an 919 (J.-C. 1513), mois de la mort du grand imâm Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ghâzî.

Le chaikh Ach-Chou'rânî parle de ce personnage dans le *Dhaïl At-Tabaqât.* « Je l'ai connu, dit-il, depuis les jours où je le portais sur mes épaules jusqu'à l'époque actuelle. Je n'ai jamais remarqué en lui rien qui pût le déparer au point de vue de la religion. Il ne passa point la jeunesse à jouer avec les enfants de son âge; il grandit entouré de soins attentifs dans la foi, la droiture et l'observation des préceptes sacrés, sans se laisser aller à l'égarement des sens. Il reçut de son père une éducation soignée et de Dieu une assistance précieuse.

« Quand je le portais sur mes épaules — je suivais alors les cours de son père à la Madrasat An-Nâçiriyya — je voyais en lui les signes de la vertu et le secours de la grâce du Seigneur glorieux et très haut; Dieu réalisa plus tard l'espoir que nous avions mis en cet enfant. Ceux qui l'aimèrent trouvèrent auprès de lui le bonheur. Il est maintenant en Égypte le savant à qui l'on a recours et à qui on

1. Darb Al-Qâdhî.

vient demander des fatwâs[1]; tout le monde s'accorde à lui reconnaître la foi, la piété, la beauté de caractère, et la noblesse d'âme : grâces en soient rendues au Seigneur glorieux, il ne cessa jamais de grandir dans ces vertus.

« Il fut (puisse Dieu l'agréer!) initié à la science par son propre père ; il enrichit son esprit par de multiples fréquentations et en importunant plusieurs autres maîtres. Son père lui transmit toutes les connaissances qu'il possédait : le droit, la tradition, les commentaires, les principes, la grammaire,la rhétorique, etc.

« Le fils commença comme avait fini le père. Quand la confiance du disciple en son maître est entière, déclarent les çoufis d'un accord unanime, quand il accepte ses paroles avec foi et résignation, il devient son égal en science; l'unique supériorité qui reste alors au chaikh, c'est qu'il demeure la source de laquelle la science déborde sur le disciple. Il apparut de manière évidente que le père avait transmis à son fils toutes les sciences qu'il détenait.

« A la mort de son père, Chams Ad-Dîn se mit à professer en la mosquée d'Al-Azhar; il y donna un enseignement étonnant et merveilleux sur les sciences qu'il avait reçues. Ceux-là seuls s'abstinrent de son cours qui méconnurent la valeur du maître ou que tourmentèrent la haine et l'envie.

« Il est parvenu à ma connaissance le fait suivant : un chaikh vaniteux envoyait un de ses élèves au cours de Sayyidî Mouhammad, avec mission de prendre note de ce qu'il disait, comme aussi des questions qu'il traitait et qui faisaient l'objet de la controverse. Celui-ci donnait par écrit les réponses qu'il croyait devoir faire aux objections. Le chaikh égoïste les reproduisait dans son propre cours, rendant même d'après elles des consultations juridiques; mieux eût valu pour lui d'aller au madjlis[2] de Sayyidî Mouham-

1. Consultations de droit.
2. Lieu où l'on s'assied, cours.

mad ; il en aurait rapporté de nombreux avantages. C'est ce qui a fait dire que la science ne s'acquiert ni par la richesse ni par la gloire personnelle, mais par la pauvreté et l'humilité.

« Le père de ce personnage a dit de lui qu'il était, par ses soins et grâce à Dieu, parvenu à un point de science si haut qu'il n'aurait presque jamais à recourir à nul des savants de l'Égypte; ces paroles ont été transmises par un disciple du père et elles sont parvenues jusqu'à nous.

« La foi de Chams Ad-Dîn Ar-Ramlî (puisse Dieu l'agréer !) en la classe des çoufîs ne l'abandonna jamais; c'est avec éloges qu'il parla de cette doctrine et il suivit en cela les traces de son père.

« Ce personnage a étudié depuis le commencement jusqu'à la fin mon livre intitulé *'Ouhoûd*[1]; il a appris également les noms des trois mille sciences qorâniques.

« Une envieux vint un jour lui soumettre une question : « Je prétends à l'*idjtihâd*[2] », déclara-t-il. Le chaikh ne trouva pas de réponse : « Qu'on m'apporte, fit-il ensuite, le livre qui traite de cette question ou qui renferme une preuve évidente et valable. » Et il émerveilla tout le monde; puisse Dieu rehausser son mérite ! Amen ! »

Chams Ad-Dîn Ar-Ramlî a fréquenté encore la société du Chaikh Al-Islâm, le Qâdhî Aboû Yahyâ Zakariyâ Al-Ançârî Al-Khazradjî, le célèbre savant, le grand imâm mort en 926 (J.-C. 1520) et enterré à Al-Qarâfa.

L'étude des faits et gestes de ce dernier a été donnée par Ach-Chou'rânî dans ses *Tabaqât;* nul autre auteur n'en a dit davantage.

Chams Ad-Dîn a suivi en outre l'enseignement du chaikh Nâçir Ad-Dîn Mouhammad ben Hasan Al-Laqqânî et de Mouhammad Nadjm Ad-Dîn Al-Ghaïtî.

1. Les *'Ouhoûd* sont de 'Abd Al-Wahhâb Ach-Chou'rânî.

2. L'*idjtihâd* est une interprétation personnelle basée sur le raisonnement et relative aux choses de la religion qui ne se trouvent expliquées ni dans le Qorân ni dans les traditions ni chez les 'oulamâ.

Tels sont les renseignements que nous donne le *Matmah*.

Il a été encore le disciple d'Al-Hâfith As-Sakhâwî et d'Al-'Alqamî. Au nombre de ses élèves il faut citer Ibn Al-Qâdhî, l'auteur de la *Djadhwat Al-Iqtibâs*.

La mort d'Ach-Chou'rânî se place en 973 (J.-C. 1565). Notre personnage l'a connu pendant cinquante-deux années ; il est mort à son tour à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Mançoûr, connu sous le nom d'Aboûch-Chakâwî.

(*P. 39.*)

D'après le témoignage de son fils, l'éminent Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Khadîr, témoignage recueilli par l'auteur de la *Mir'a*, l'origine de ce personnage remonte à 'Isâ ben Idrîs ; 'Isâ ben Idrîs est enterré dans le pays de Aït 'Attâb, où se trouvent ses descendants. Selon le *Moumatti'*, il s'appellerait Al-Bouzaïdî et serait charîf.

Il fut (que Dieu lui fasse miséricorde !) l'un des hommes qui mettent le plus de zèle à courir au secours des créatures et sur terre et sur mer ; plein de la grâce divine, il eut des moments de sublime extase, posséda des *barakât* manifestes et mena toujours une conduite noble et agréable à Dieu. Il se montra inflexible dans les choses de la Charî'a, pour laquelle il manifesta la plus grande vénération et qu'il observa avec soin. Si quelqu'un le priait jamais d'intercéder en sa faveur ou de veiller sur lui, il répondait : « O mon enfant, depuis huit ans je suis dépouillé[1] ! »

Venu un jour à Fès auprès du chaikh Aboûl-Mahâsin,

1. Sous-entendu : de toute baraka.

qui recevait de nombreuses visites, il demeura quelques jours chez lui. Un matin, comme il paraissait souffrant, le chaikh lui demanda ce qu'il avait : notre personnage n'y prit garde. Aboûl-Mahâsin réitéra sa question : « Nous avons secouru hier un navire en détresse, répondit alors Aboûch-Chakâwî, et la rame m'a frappé à la poitrine. — Avez-vous secouru le navire effectivement ou par l'esprit ? demanda le chaikh feignant d'ignorer. — Nous l'avons fait avec les deux esprits ; mais l'effet s'est produit sur les deux corps[1]. »

Si nous en croyons l'imâm, notre seigneur Mouhammad Ibn'Abd Allah (que Dieu soit satisfait de lui !), le chaikh Aboûl-Mahâsin ne provoqua le récit de ce miracle que pour faire constater aux assistants qu'il n'y avait pas lieu d'ajouter foi aux paroles d'Aboûch-Chakâwî, à savoir « qu'il était dépouillé de sa baraka ».

La vérité c'est que notre personnage avait cru le temps accompli où il devait être dépouillé de ses vertus de saint ; pareil fait et pareil doute furent fréquents chez les saints de cette époque.

Un jour, il fit apporter dans un coin de la zâwiya du chaikh Aboûl-Mahâsin sept charges de blé qu'il avait l'intention de vendre ; puis il s'absenta. Une cause ayant nécessité le déplacement du blé, le chaikh le fit mesurer au préalable et transporter dans un autre endroit. A son retour, Aboûch-Chakâwî : « Pourquoi avez-vous mesuré le blé en mon absence ? s'exclama-t-il. Je veux assister à la mesure de mon blé : mesurez-le une seconde fois ! »

Il s'assit sur le blé et l'on procéda à l'opération : il y eut un excédent de cinq charges sur la première mesure. Le

1. Aboûch-Chakâwî appartenait sans doute à la catégorie des saints *abdâl*. « Les *abdâl* ou *bouddla* sont au nombre de sept ; s'ils font des voyages et abandonnent leur pays, ils y laissent un corps ayant la forme du leur, en sorte que tout le monde ignore leur absence. » *Djâmi' Ouçoûl Al-Aouliyâ*, d'Ahmad Al-Koumouchkhanawî An-Naqchabandî. Cf. *Archives Marocaines*, volume XIX, page 237.

chaikh Aboûl-Mahâsin était présent : « Lève-toi ! dit-il à notre personnage ; cela doit te suffire. » Aboûch-Chakâwî s'étant levé, on mesura le reste : cela se montait à une charge. L'excédent général atteignit six charges.

La *Mir'a* nous apprend qu'Aboûch-Chakâwî vint à Fès en l'an 1004 (J.-C. 1595). « Ma mort est proche, dit-il au chaikh Aboûl-Mahâsin ; je ne suis venu ici que pour te faire mes adieux. » Il prit alors congé du chaikh, mais il ne resta pas longtemps à Fès. Nous apprîmes plus tard la nouvelle de sa mort ; elle était survenue en l'année susdite à Choulla, où était sa demeure. Il fut enterré à l'extérieur de cette ville ; son tombeau somptueux et célèbre fait l'objet d'un pèlerinage.

Les renseignements fournis par le *Moumatti'* se retrouvent semblables dans la *Mir'a* ; les deux auteurs les ont puisé à des sources dignes de foi.

Aboûch-Chakâwî fut, dit-on, le disciple de Sayyidî Al-'Assâl, disciple lui-même de Sayyidî Mouhammad Az-Zaïtoûnî, disciple de Sayyidî Mouhammad Al-Lahbî, disciple de Sayyidî Mâlik ben Khadda. Il reçut l'enseignement de vingt-six chaikhs, dont le dernier est Sayyidî Aboûl-Hasan 'Alî Ach-Choullî As-Sarîfî.

Le lecteur qui désire savoir davantage devra se reporter aux textes cités ; l'auteur du *Matmah* et celui de l'*Ibtihâdj* donne à peu près les mêmes renseignements et ajoute ce qui suit : ce personnage s'arrêta un jour, accompagné de quelques amis, dans la demeure d'une vieille femme à laquelle il demanda l'hospitalité. « Je ne possède que cette outre ! » lui dit-elle. Il prit l'outre [1] et remplit les écuelles avec le lait qu'elle contenait ; de là lui vint le surnom de Aboûch Chakâwî « l'homme à l'outre ».

1. En arabe « chakwa », شكوة.

Le chaikh Aboû 'Imrân Moûsâ ben Mouhammad ben Mou'arraf (Ach-Châwî At-Talîguî).

(*P. 41.*)

D'après la *Mir'a* il est originaire de la Châwiya ; et a été élevé dans le Talîg. Il a conduit à la Mecque de nombreuses caravanes de pèlerins. Son origine remonte à Al-Hasan, fils de 'Alî (que Dieu soit satisfait du père et du fils !) ; il se rattache en outre aux Idrisites dont il est le descendant.

Homme de mérite et aux bénédictions manifestes, il dirigea souvent des caravanes à destination de la Mecque ; les qualités de son caractère, en rendant sa compagnie agréable, firent le bonheur de tous.

Il formait des caravanes immenses et d'un aspect magnifique ; c'est avec lui que partaient en pèlerinage les habitants de Fès et des autres villes ; on remarquait là des tentes aux formes les plus diverses, les unes rondes, les autres disposées en long, d'autres enfin plus petites et ne comprenant que trois côtés. Son regard embrassait tout ; il dirigeait tout à la perfection, usait de politique vis-à-vis des tribus du désert et des *barakât* se manifestaient en lui. Tout le monde reconnaissait son rang ; on lui obéissait et on l'accueillait avec toutes sortes de marques de considération et de respect.

De belle apparence, d'aspect imposant, d'une parole douce, persuasive et dont il connaissait le prestige, doué d'un caractère de bonté et d'un jugement droit, il n'eut point de rival en son époque ; le noble but qu'il poursuivit lui valut de la part de Dieu des grâces incomparables.

Il fréquenta la compagnie du chaikh Aboûl-Mahâsin, avec qui il resta lié d'une amitié solide et ancienne. Toutes les fois que, de retour d'Orient, il arrivait auprès de Bâb Al-Foutoûh, le chaikh se portait à sa rencontre ; quand il

repartait pour la Mecque, Aboûl-Mahâsin envoyait à côté de lui ses disciples et son fils pour l'accompagner et le saluer en son nom, plein de vénération qu'il était pour la cérémonie du pèlerinage et pour le noble devoir que s'imposait le chef de la caravane d'aller lui-même et de conduire les fidèles à la Demeure sacrée de Dieu et du Prophète (sur lui la paix et le salut !).

J'ai pendant ma jeunesse assisté deux fois au départ d'une de ses caravanes. Nous le suivions, mon frère et vénéré chaikh Aboûl-'Abbâs, et un groupe de disciples et moi, jusqu'à une distance de plusieurs journées de marche ; nous l'accompagnions jusqu'au delà de Çafrou et souvent même plus loin. A son retour nous nous portions de même à sa rencontre. Il se montra plein de douceur envers moi, me donnant toutes sortes de friandises en raison de mon jeune âge, rehaussant ma dignité et appelant sur moi les bénédictions divines.

Il accomplit son dernier pèlerinage en l'an 1003 (J.-C. 1595) ; il mourut quelque temps après son retour, alors qu'il s'était écoulé trois mois de l'an 1004 (J.-C. 1595). Il fut enterré dans le village qu'il avait fondé dans le district d'Izâdjan, de la tribu de Maçmoûda ; sa raoudha y est célèbre.

Aboû 'Imrân Moûsâ At-Talîguî a été l'élève d'Aboûl-'Abbâs Ahmad Ach-Châhid Al-Miçbâhî, en compagnie duquel il fut élevé ; celui-ci avait fréquenté, à ce que je pense, l'enseignement du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Abî 'Asriyya Al-Miçbâhî. Notre personnage a également été le disciple du chaikh Aboûr-Rawâyin Ahmad ben Housaîn As-Sahlî Al-'Abdalli, disciple lui-même du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Isâ, disciple du chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Hârithî et de Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ', disciple tous les deux du chaikh Al-Djazoûlî. Que Dieu soit satisfait d'eux tous ! Puissent s'étendre sur nous les grâces de leurs bénédictions !

Tel est le dire textuel de la *Mir'a*.

Le vertueux, le saint, Sayyidî 'Alî Al-Hârithî Ach-Chiadhmî, dont le tombeau se trouve à la Ramîla, sur la Oudwa de Fès Al-Andalous...

(*P. 42.*)

Ce personnage fréquenta la compagnie de Sayyidî Ahmad ben Moûsâ, disciple du chaikh At-Tabbâ', disciple d'Al-Djazoûlî. Il mourut en l'an 1004 (J.-C. 1595), au milieu du mois de Rabî' I.

Il exhorta les créatures à la visite des « vertueux » ou vivants ou morts ; « elle apporte aux cœurs, disait-il, une lumière et un remède ».

Au nombre de ses disciples et de ceux à qui sa société fut profitable il faut citer le chaikh Sayyidî Mouhammad Ibn 'Atiya, dont le tombeau se trouve également à la Ramîla de Fès.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1004 (J.-C. 1595).

En l'an 1004 (J.-C. 1595), entre autres événements, eut lieu la défaite de Maoulay An-Nâçir ben 'Abd Al-Qâdir, le samedi 20 Ramadhân, au Manzil Al-Hâdjib, près de Lamta[1]. Ce personnage disputait le pouvoir à Moulay Ahmad Al-Mançoûr. Il fut complètement défait en cette journée par le khalîfa Maoulay Mouhammad Ach-Chaikh ben Al-Mançoûr. An-Nâcir s'enfuit de sa personne ; poursuivi par les fidèles de Maoulay Mouhammad Ach-Chaikh, il fut rejoint dans la tribu d'Al-Djâya, livré par les Berbères et

1. Lamta se trouve près de Tâzâ. Il existe une seconde Lamta. C'est de la première que l'auteur veut parler ici.

mis à mort. Il fut décapité et ramené à Fès le mardi 23 Ramadhân.

Maoulay Mouhammad resta dans la capitale le khalîfa de son père, Maoulay Ahmad, jusqu'au jour de sa révolte contre lui. Maoulay Ahmad partit de Marâkech et marcha sur Fès. Ces derniers événements se passèrent en l'an 1011 (J.-C. 1602).

A l'approche de son père de la capitale, Mouhammad Ach-Chaikh s'enfuit à la zâwiya de Sayyidî Aboûch-Chitâ, dans les Fichtâla. Les acolytes de Moulay Ahmad l'en arrachèrent et, par ses ordres, l'emmenèrent à Mékinès Az-Zaïtoûn, où il fut emprisonné.

Maoulay Ahmad demeura dès lors à Fès Al-Djadîd avec son fils Maoulay Zaïdân ; il en fut ainsi jusqu'à sa mort en l'an 1012 (J.-C. 1603), le dimanche 16 Rabî' I, au moment des sacrifices.

Maoulay Zaïdân fut reconnu souverain le soir du même jour ; Maoulay Mouhammad Ach-Chaikh resta emprisonné à Mékinès.

Telles sont les paroles de Sayyidî Ibrâhîm Al-Djoulâlî. Nous raconterons la suite de ces événements à la fin de la biographie d'Al-Mançoûr avec ceux de l'an 1012 (J.-C. 1603). Que Dieu nous assiste!

AN 1005 (J.-C. 1596).

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî Al-'Affânî.

(*P. 43.*)

D'après l'*Azhâr Al-Boustân*, « il fréquenta la société de Sayyidî 'Oumar Al-Khattâb et l'abandonna ensuite pour celle d'Aboûl-Mahâsin ».

Le grand savant qui possède la connaissance de la Divinité, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, frère d'Aboûl-Mahâsin, le cite au nombre de ceux dont il fréquenta la compagnie. L'auteur de la *Mir'a* déclare à son tour qu'il fut un de ses professeurs et ajoute ce qui suit : le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî Al-'Affânî demeurait à Al-Qçar; c'était un grand saint appartenant à la catégorie des *afrâd*[1]; il avait la parole douce; il récitait constamment le Qorân et le dhikr et était dans un état continuel d'extase.

Ayant aperçu un jour une femme jeune et belle, il s'exclama « Un œil qui ne respecte point la chose sacrée des musulmans mérite d'être aveugle ! » Et il fut aussitôt frappé de cécité.

Il mourut à Al-Qçar avant l'année 1005 (J.-C. 1596) et fut enterré à l'extérieur de Bâb Sabta, l'une des portes de la ville.

Il avait suivi l'enseignement du chaikh Aboû Hafç 'Oumar Al-Khattâb Az-Zarhoûnî, disciple du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ'.

Voilà tout ce que nous voulions dire de lui.

Le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Ahmad ben Sa'îd Al-Gaïtoûtî Al-Haççâr.

L'auteur de la *Mir'a* nous apprend que ce personnage fut l'un des saints afrâd[2] et qu'il fit preuve d'une foi solide; il mena une conduite austère, au milieu de l'abstinence et de la piété, du jeûne et des prières (nocturnes).

Il a été dans mon jeune âge, ajoute-t-il, mon premier professeur ; c'est lui qui m'a appris le Qorân jusqu'à la

1. « Les afrâd sont ceux des saints qui échappent à l'autorité du Pôle. » Cf. *Djâmi' Ouçoûl Al-Aouliyâ*, ouvrage déjà cité. Cf. *Arch. Maroc.*, volume XIX, page 241.
2. Al-Qamar; chapitre IV.

sourate de la Lune[1]; j'ai retiré de sa compagnie les plus grands avantages. Il m'exhortait à la piété et à la lutte contre moi-même par le dédain des passions.

Il avait, au début de sa vie, fréquenté la société du chaikh Aboûn-Na'îm Ridhwân ben 'Abd Allah, et c'est par lui qu'il avait été ouvert à la science; il devait s'attacher à lui jusqu'à sa mort. Il fréquenta ensuite la compagnie du chaikh Aboûl-Mahâsin jusqu'à la mort de ce dernier (que Dieu lui fasse miséricorde !).

Parti en pèlerinage, il accomplit des prodiges en cours de route par l'effet de sa baraka. Il séjourna quelques années en Orient, puis revint dans le Maghrib.

Il était célibataire et avait établi sa demeure dans la zâwiya du chaikh Aboûl-Mahâsin. Atteint de la peste au mois de Radjab, il ne tarda pas à mourir en l'an 1005 (J.-C. 1596); il était encore dans la force de l'âge. Il fut enterré au delà de Bâb Al-Foutoûh. Puisse Dieu l'agréer et nous combler des bienfaits de ses *barakât!* Amen !

Tel est le texte de la *Mir'a*.

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî Al-'Ammânî Az-Zarhoûnî.

Il fut par la douceur constante de sa parole dans la récitation du Qorân comme dans le dhikr un des plus grands saints afrâd[1]. On raconte que, dans les premiers temps de sa vie, il regarda avec insistance une femme jeune et belle : « Un œil qui regarde ce que les musulmans ont de sacré mérite d'être aveugle ! » dit-il; et il fut aussitôt frappé de cécité.

Tels sont les renseignements donnés par la *Mir'a*.

1. Voir la définition de ce terme, p. 94.

Selon le *Moumatti'*, c'était un personnage manifestement béni et qui fréquemment découvrait le caché.

L'auteur de la *Mir'a* place la date de sa mort en l'an 1005 (J.-C. 1596). Il fut enterré au Minzah situé en dehors de Bab Sabta, l'une des pertes d'Al-Qçar. Une coupole a été érigée sur sa tombe.

Le très noble faqîh, le Khatîb de la Madrasat Al-Moutawakkiliyya, située à la Tâl'a de Fès, Sayyidî Mouhammad Ad-Daqqoûn.

Ce personnage est mort en 1005 (J.-C. 1596).

QUELQUES ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1005 (J.-C. 1596).

En cette année moururent : Sayyidî 'Abd Al-Wahhâb Ach-Châmî Al-Khazradjî, le nâdhir des successions, le maître et faqîh Sayyidî Ahmad Al-Kafîf, Yoûsouf Al-Madioûnî et le faqîh, le 'adîl Sayyidî Mouhammad ben 'Iyâd.

C'est à cette époque qu'eut lieu le pèlerinage à la Mecque de Sayyidî Mouhammad ben Abî Bakr Al-Moudjdjâtî.

AN 1006 (J.-C. 1597).

Le très docte chaikh, le savant profitable et aux connaissances variées, le maître, le vertueux et saint Aboû Mouhammad Al-Hasan ben Ahmad Al-Haddjâdjî. connu sous le nom d'Ad-Darâwî Ad-Dar'î.

(*P.* 44.)

L'auteur de la *Mir'a* attribue le nom générique de ce personnage au pays de Dar'a, connu généralement sous le nom d'Ad-Drâ. J'ai vu, dit-il, écrit de sa propre main Ad-Darâwi.

Ad-Darâwî Ad-Dar'î attachait une grande importance au fait d'aller visiter Aboûl-Mahâsin. « Maître, lui dit-il un jour, recevez-moi pour l'amour de Dieu! — Approuves-tu, répondit Aboûl-Mahâsin, la Tarîqa des faqîrs que nous suivons? — Si on n'approuve point votre méthode de vie, que peut-on approuver? — Viens donc! Nous poursuivrons un but qui certes ne sera point sans profit pour toi. Nous contracterons en Dieu une amitié fraternelle, et nous nous partagerons la tâche. — Maître, tu es supérieur dans tout ce que tu fais », fit alors notre personnage.

Et il s'attacha au chaikh et conclut avec lui un pacte établi sur ces données.

Je l'ai vu auprès d'Aboûl-Mahâsin; celui-ci le traitait en véritable ami et lui disait: « Sois le bienvenu, ô mon associé! »

Le chaikh Aboû Mouhammad fut un savant aux connaissances diverses. Abstinent, il resta toujours animé d'intentions vertueuses et pratiqua le bien. Dieu lui accorda en retour une multitude de disciples. Plein d'affection pour eux et désireux de leur être profitable, il leur facilitait la tâche, les aidant toute la journée, soit individuellement, soit

tous ensemble; il leur enseignait les diverses branches de la science. Cela dura jusqu'à sa mort survenue au cours d'une l'épidémie de peste.

On pria sur son corps le vendredi 25 Cha'bân de l'année 1006 (J.-C. 1597), au moment de la prière de ce jour. Il fut enterré au delà de Bâb Al-Foutoûh. Son tombeau est célèbre; il est surmonté d'une coupole et fait l'objet d'un pèlerinage béni.

Tel est le texte de la *Mir'a*.

Suivant le *Matmah*, ce personnage a été disciple des chaikhs de la Tarîqa Râchidiyya, au nombre desquels on peut citer le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben Khadda, auteur du Commentaire marginal du *Charh Aç-Çoughrâ* [1], le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî Âbahloûl et le chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr. J'ai lu dans quelques écrits qu'il a suivi en outre les cours d'Aboûn-Na'îm Ridhwân.

La date de sa naissance se place avant l'année 950 (J.-C. 1543).

« Notre vénéré chaikh, le faqîh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Imrân, déclare l'auteur de l'*Ibtihâdj Al-Qouloûb* [2], m'a raconté l'anecdote suivante qu'il tenait du faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Woudjdî, qui la tenait à son tour de Sayyidî Hasan Ad-Darâwî. Notre personnage rencontra quelqu'un un jour devant la porte de sa maison : « Quel est le motif qui t'amène ici dans un si bel aspect ? lui demanda-t-il. — Je suis le Khadhir [3], répondit l'homme : je suis venu t'annoncer que tu es une créature de vertu. »

Tels sont les renseignements donnés par le *Matmah*.

1. La *Çoughrâ* est une œuvre célèbre de l'imâm As-Sanoûsî.
2. 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî.
3. Le Khadhir (ou mieux Khidhr) est, d'après Kasimirski, « un personnage mystique et immortel dont l'âme passait du corps d'un prophète dans celui d'un autre ».

Voici ce que dit encore l'auteur de l'*Ibtihâdj :* « La rencontre du Khadhir, pour être possible, exige l'existence de trois conditions : l'obéissance à la Sounna en toutes circonstances, le défaut de convoitise à l'égard des biens du monde et la pureté d'intentions envers les musulmans. »

Ce serait s'attirer l'accusation de novateur que de nier l'existence du Khadhir : nous en avons établi la preuve dans notre commentaire du *Mourchid Al-Mou'în*, auquel nous renvoyons le lecteur.

Voici, extraites du chapitre premier des *Latâïf Al-Minan*, les paroles du chaikh Ibn 'Atâ Allah : « Sache que l'existence du Khadhir est reconnue entièrement et affirmée dans ces *Latâïf*. La rencontre du Khadhir, comme les révélations de sa part, se sont produites chez les saints de tous les temps; cela est connu, la chose a été absolument vérifiée et l'on ne peut se refuser à l'admettre; à ce sujet les récits sont nombreux. »

Le même personnage ajoute plus loin : « Sache (Dieu ait pitié de toi !) que celui qui méconnaît l'existence du Khadhir est dans l'erreur, et que c'est tomber dans l'erreur encore que de prétendre qu'il n'y a que le Khadhir de Moïse, que chaque époque a son Khadhir ou que la qualité de Khadhir est un rang auquel, à chaque époque, un homme parvient. Nier l'existence du Khadhir, c'est avouer implicitement qu'on n'a pas reçu de Dieu la faveur de sa rencontre. Plaise au Seigneur que alors même qu'on n'a pas reçu de Lui cette grâce, la croyance en elle ne fasse point défaut ! »

Le chaikh donne ensuite les preuves qui combattent la croyance au néant du Khadhir et expose clairement les divers cas de rencontre et d'entretien avec cet être, en apportant des témoignages dont la véracité ne saurait être révoquée en doute.

Nous renvoyons le lecteur au texte de l'ouvrage.

Aboû Mouhammad Ad-Darâwî Ad-Dar'î fut un savant qui

aima la pratique du culte, un homme de mérite et de vertu; il connut à fond les diverses branches de la science telles que le dogme, la logique, la grammaire, les lectures et se créa le renom de chaikh profitable. Il suffit, comme témoignage de sa valeur, de se reporter au commentaire qu'il a rédigé sur la *Çoughrâ* du chaikh As-Sanoûsî : on y trouvera le luxe des références, la solidité de la vérification, la précision, la supériorité du jugement et de l'esprit. Saint parfait, il parvint à la connaissance de la Divinité et à l'union avec Elle ; il ne sépara point du dogme la vérité, réunit les qualités les plus brillantes, et les divers « états » de sa vie furent toujours empreints d'élévation.

Il a eu comme disciples, selon le *Matmah*, les chaikhs Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Yoûsouf At-Tamlî, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Djallâl, Aboûl-Hasan 'Alî Al-Battoûî, le qâdhî 'Abd Al-Wahhâb Al-Houmaïdî.

Il a été le commentateur admirable de la *Çoughrâ*[1]; il a composé encore le commentaire des *Djoumal Al-Midjrâd.*

Le chaikh, le faqîh, le vérificateur, le saint parvenu à l'union avec la Divinité et à Sa connaissance, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Hâdjdj Nouwâr, d'après le Moumatti' Al-Andaloust Ai-Bastî At-Tétouânî.

(P. 45.)

Il fut un des principaux compagnons de Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsi. Il posséda la connaissance de la Divinité. Avec l'autorisation de son chaikh, il fonda une zâwiya dans la ville de Tétouan pour y dire le dhikr et le prêcher à autrui.

1. De l'imâm As-Sanoûsî.

Nombreux furent ceux à qui sa compagnie fut profitable; auprès de lui grandirent de saints personnages en qui apparurent les signes des vertus et d' « états » divers et qui pénétrèrent les mystères divins.

Le Chaïkh[1] à qui, accompagné de ses disciples, il venait rendre visite, disait de lui qu' « en vérité il était une lumière ». Quand notre personnage s'asseyait auprès du maître, il disparaissait tel un roc jeté dans un étang; c'est ainsi que malgré sa présence il paraissait absent.

Un jour, un de ceux qui fréquentaient sa société, Aboûl-Hasan Al-Djou'aïdî, le salua et lui adressa la parole; mais notre personnage ne fit pas attention à ce qu'il disait : « Tu ne me prêtes aucune attention? » lui demanda-t-il alors. Et le chaikh de répondre : « Quand celui qui espère a trouvé l'objet de son espérance, il n'existe plus de préoccupation. »

'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, pour qui le monde était sans attraits, lui demanda un jour : « Jusques à quand resteras-tu dans ta boutique, attentif aux préoccupations de la vie? — O Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, répondit-il, mon corps est dans la boutique, mais mon esprit est dans le monde de l'invisible. »

Il aimait (que Dieu soit satisfait de lui!) à exhorter les disciples à l'amour de la Divinité, qui est l'éducation de l'âme; il énonçait, en vers du mètre *moutaqârib*, les conditions requises pour y parvenir.

Il n'est point d'infortune plus grande que la déception pour celui qui prétendait à un amour qu'il croyait certain et dont il est frustré.

Et pour celui dont le dessein consistait à atteindre ce qui était l'objet de ses désirs, et qui n'est point arrivé à son but.

Quiconque désire l'union avec la Divinité doit éloigner de son esprit toute arrière-pensée.

Notre Tarîqa est établie sur l'abandon de tout désir secret, sur la patience et l'élévation des desseins.

1. Yoûsouf Al-Fâsî.

Certes la contemplation de la Divinité suffit à celui qui aime, assuré qu'il est des grâces que donne la Présence.

Crois sincèrement que Dieu t'enverra des difficultés pour te soumettre à l'épreuve !

Il n'est point nécessaire pour celui qui prétend à l'amour de son Maître de vivre dans la solitude;

Toute sa gloire consistera dans une préoccupation unique, l'esprit libre de la pensée du paradis et des nymphes qui l'habitent.

Il délaissera tout ce qui n'est point susceptible de l'élever à un degré plus haut.

Tout reviendra au Seigneur, qui rendra évidents les mystères que la parole cache ne peut dire.

Aboû 'Abd Allah Mouhammed ben Al-Hadjdj Nouwâr (puisse Dieu l'agréer !) est mort de la peste qui sévissait à cette époque, le mercredi trois Mouharram de l'an 1006 (J.-C. 1597). Il a été enterré au côté est de l'ancien oratoire, au delà de Bâb Al-Maqâbir, l'une des portes de Tétouan-la-protégée-de-Dieu. Son célèbre tombeau est un lieu de pèlerinage d'où l'on rapporte la bénédiction.

Que Dieu agrée ce personnage et soit satisfait de lui !

Ce sont les paroles de Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî dans un Commentaire qu'il a composé sur les vers rapportés ci-dessus.

Tels sont les renseignements que nous avons puisés dans le *Moumatti'*.

J'ai vu le commentaire que nous venons de citer : il est d'une perfection absolue dans les explications données sur le Çoufisme ; l'auteur y a apporté toutes sortes de hautes pensées.

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Moubârak Az-Za'rî, enterré à Tâswat.

(*P.* 47.)

Ce personnage est un des saints les plus illustres et l'un

des fidèles qui possèdent le plus la crainte de Dieu. Parlant de lui, l'auteur de l'*Açliyyat*, son disciple, Aboûl-'Abbâs Aboû Mahallî, déclare qu'il porte le nom d'Az-Za'rî. « J'ai souvent entendu dire, ajoute-t-il, par ses amis ou ses proches parents qu'il était charîf; mais ce renseignement ne m'a été confirmé ni par lui-même ni par aucun témoin sûr.

« Alors même que j'aurais parlé de cela ou que j'y aurais fait allusion autre part, je donne ici ce qui est exact sur l'origine de l'appellation de Za'rî donnée à son ancêtre. Celui-ci se servait dans ses travaux de labour d'un chameau et d'un cheval; il stimulait le premier par le cri de *za'* et le second par celui de *rî :* on a réuni les deux mots en un seul, d'où le nom de Za'rî. »

Le lecteur qui le désire pourra se reporter à l'ouvrage même.

Selon le *Moumatti'*, Aboû Mouhammad ben Moubârak a été disciple de Sayyidî Aboû 'Amar Al-Marrâkechî. Il avait des moments d'exhubérante surexcitation mystique et accomplissait des prodiges éblouissants; on prétend qu'il parvint à la qualité de pôle.

Ce fut, dit la *Mir'a*, un personnage de grande valeur et qui parvint à une haute renommée.

Sayyidî Mahammad Ach-Charqî lui récita un jour les vers suivants :

O toi qui habites la terre des campagnes, ne passe pas loin des abreuvoirs [1]!

Fréquente ceux qui guident dans la bonne voie : tu en retireras toutes sortes de profits!

Notre personnage lui répondit par ces autres vers :

Par Dieu! Cela ne peut être que d'un madjdhoûb qui suit sa voie [2],

Qui donne aux saints leurs boissons et qui est l'esclave du Roi de vérité.

1. Dans le texte arabe le deuxième hémistiche de ce vers est écrit en langue vulgaire.

2. Le madjdhoûb est, d'après le *Djâmi' Ouçoûl Al-Aouliyâ*, celui que

Il ne fit cette réponse que sur l'insistance de ses compagnons; elle étonna Sayyidî Mahammad Ach-Charqî qui la trouva belle.

Lorsque les Arabes de Zou'aïr[1] se furent rendus auprès d'Aboû 'Amar pour devenir ses compagnons, ils reçurent de lui cette réponse : « Que celui qui a apporté *cela* le remporte ! » On a dit que par le mot *cela* il faut entendre l'amour.

Celui dont nous écrivons la biographie n'avait pas encore fréquenté la compagne d'Aboû 'Amar. Au retour des Arabes de Zou'aïr de la demeure de ce dernier, il les entendit s'entretenant des propos que leur avait tenus le chaikh. Il réunit tout son bien : bestiaux et autres et même les marmites qui servent aux besoins de la cuisine. Accompagné de son épouse, il emmena ou emporta tout ce qu'il avait au chaikh Aboû 'Amar : « Nous avons appris, lui dirent-ils, que tu as dit telle et telle chose; je t'ai apporté tout *cela*, c'est-à-dire tous les biens du monde que je possède. » — Et tu remporteras tout ! répliqua ce dernier. »

Notre personnage fut rempli de la baraka du chaikh ; on le ramena porté successivement sur quatre chameaux et quand l'un des chameaux était fatigué on le plaçait sur un autre : ses dimensions et son poids s'étaient tellement accrus qu'on ne put le ramener dans sa demeure qu'au prix d'un effort intense.

C'est là une anecdote que j'ai entendue de la bouche de plusieurs de ses disciples que j'ai interrogés à part et qui connaissaient ce pays.

Tel est le dire du *Moumatti'*.

A propos de la pièce de vers : « O toi qui habites... » elle

Dieu a attiré à Lui, qu'Il a choisi pour compagnon et qu'Il a purifié avec l'eau de Sa gloire. Le madjdhoûb reçoit, dans les divers rangs, toutes sortes de bienfaits et de grâces, et cela sans aucun effort ni aucune fatigue de sa part. Cf. *Arch. Maroc.*, volume XIX, p. 210.

1. Communément Zaërs.

est écrite en *ʒadjl* dans le mètre *moudjtathth*, conformément à la règle qui s'applique aux *aʒdjâl* [1]. Cette règle admet le mélange de *malhoûn* [2] et de *mou'rib* [3] et les poètes ont profité des facilités que donne ce genre de versification.

Selon le *Matmah*, l'auteur de l'*Açliyyat* a dit : Le chaikh Ibn Al-Moubârak avait la table hospitalière; il comblait de ses bienfaits tous ceux qui venaient à lui ou qui passaient par sa demeure. C'était néanmoins un illettré; il avait dans sa jeunesse voulu se livrer à l'étude de la science à Mékinès Az-Zaïtoûn, mais il en avait été dissuadé par le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!) qui un soir lui était apparu en songe et lui avait dit : « Tu n'étudieras point; mais va! tu es cependant un chaikh! » Notre personnage partit et se dirigea du côté de son pays, situé dans les campagnes, ignorant qu'il était de la signification de ce songe; il croyait qu'il s'agissait de la qualité de chaikh de tribu et il se mit à intriguer entre les chefs dans le dessein de se faire nommer par le sultan.

Un souffle du Tout-Puissant miséricordieux le poussa jusque devant Marrâkech. Il y fut témoin des prodiges d'Aboû 'Amar, goûta en lui la douceur de la parole et le reconnut comme son maître.

Le chaikh Aboû 'Amar, suivant la *Daouhat* [4], était fils de Ahmad ben Abîl-Qâsim et portait les noms génériques d'Al-Qastallî Al-Andalousî. Il demeurait à Marrâkech dont il était un des principaux personnages; sa valeur personnelle et la fermeté de son caractère lui avaient acquis auprès de ces derniers une haute considération.

1. Pluriel de *Zadjl*.
2. Langue vulgaire.
3. Langue régulière.
4. Cf. *Daouhat An-Nâchir*, t. XIX des *Archives Marocaines*, p. 184 et suiv.

D'après le témoignage d'Aboûl-'Abbâs ben Abî Mahallî, il appartiendrait à la descendance d'Ibn Abîd-Darrâdj, personnage dont Ibn Bassâm dans sa *Dhahkîra* et avec lui d'autres personnages ont illustré le nom.

A son tour le *Moumatti'* nous donne les renseignements suivants : Celui dont nous écrivons la biographie, Sayyidî Aboû 'Amar, a fréquenté la société de Aboû Mouhammad 'Abd Al-Karîm Al-Fallâh[1] et celle du chaikh Mouhammad Al-Ghazwânî[2].

Il déclarait qu'il était le sultan; cette prétention vint jeter l'inquiétude dans le cœur des souverains, qui le soumirent à des épreuves et finirent par l'emprisonner : il leur montra des preuves évidentes de la vérité de ses dires et ils se montrèrent pleins de déférences pour lui. Le sultan 'Abd Allah Al-Ghâlib professait à son égard de la vénération et du respect.

Aboû 'Amar possédait un parasol en filaments de palmier, qu'il conserva jusqu'à sa mort et dont il se servait pour se protéger contre les rayons du soleil.

On lui fit demander un jour : « Qui donc, à ta mort, héritera du secret que tu détiens? — Réponds à celui qui t'a envoyé, dit notre personnage, que l'héritier en sera le sultan, si mon secret est relatif à la protection divine, que ce sera Mouhammad s'il se rapporte à la parenté, enfin Bâbâ 'Alî Ach-Chourba (l'un de ses compagnons de Fès), s'il s'agit de la beauté de caractère. Dis-lui que c'est là une grâce accordée par Dieu et suivant Sa volonté. »

Venu un jour chez un sultan autre que celui qui vient d'être nommé et que je crois être Aboûl-'Abbâs Al-A'radj, il lui tint un langage dur et sévère. « Tu ne crains donc pas le sultan ? » lui demanda-t-on à son retour. « Par Dieu !

1. Cf. le même ouvrage, pp. 172, 185, 189, 193 et 234.
2. Cf. le même ouvrage, p. 165.

répondit-il, faut-il que je craigne l'Égorgé ? Je le vois la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Par Dieu, si je n'enlève point sa dépouille mortelle, personne ne le fera[1] ! »

Sa prédiction devait se réaliser. Trahi par un groupe de Turcs qui se trouvaient au milieu de ses troupes, le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh fut tué à l'endroit appelé Aglâgal, devant le Djabal Daran, sur la route de Taroudant. On lui trancha la tête, qu'on emporta (tandis que son corps était abandonné). A ses côtés trouvèrent la mort le mouftî de Marrâkech, Aboûl-Hasan 'Alî ben Abî Bakr As-Saktânî et le kâtib Aboû 'Imrân Al-Wadjânî.

Les serviteurs du sultan mort se rendirent alors auprès de son frère Aboûl-'Abbâs Al-A'radj, qui avait été détrôné par son ordre et jeté en prison : c'était en l'an 946 (J.-C. 1539). Ils le tuèrent avec ceux de ses enfants qui étaient avec lui, par crainte qu'il ne fût tiré de prison et remis au pouvoir.

Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghâlib, fils du sultan, se trouvait à Fès en qualité de Khalîfa quand il fut désigné comme héritier présomptif du trône. Ces événements se passèrent en l'an 964 (J.-C. 1557) vers la fin du mois de Dhoûl-Hidjdja.

Nul n'aurait sans doute enlevé les corps des personnages tués quand enfin Sayyidî Aboû 'Amar les emporta et les ensevelit.

C'est ainsi que parle en substance l'auteur du *Moumatti'*.

Peut-être la prédiction de notre personnage ne se rapporte-t-elle pas au meurtre du sultan Ahmad ? Il faut vraisemblablement admettre qu'elle est relative à Mouhammad Ach-Chaikh, celui-ci et son frère ayant d'ailleurs été tués tous les deux ; ce qui prouve en faveur de cette thèse, c'est que l'époque du règne de Mouhammad Ach-Chaikh est rapprochée de celle de la mort de Sayyidî Aboû 'Amar.

1. Il s'agit en réalité de Mouhammad Ach-Chaikh Al-Masloûkh et non d'Ahmad Al-A'radj.

Ce qui, dans l'ouvrage cité, est relatif à la déposition d'Al-A'radj est en contradiction avec ce qui est dit plus loin dans notre livre, à savoir que cet événement eut lieu en l'an 951 (J.-C. 1544).

Dieu en sait davantage.

Sayyidî Aboû 'Amar est mort en l'année 974 (J.-C. 1566). A cette époque, raconte le *Matmah*, se produisit l'éclipse de soleil connue sous le nom d'Adh-Dhoulaïma.

Le faqîh à l'esprit cultivé, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Abd Allah Al-Yaçloûti Al-Lamtî.

(*P.* 49.)

L'auteur de *l'Ibtihâdj* le mentionne au nombre des disciples d'Aboûl-Mahâsin. On dit de lui dans la *Mir'a*... Notre compagnon, l'industrieux faqîh à l'esprit cultivé, mort de la peste qui sévit en l'an 1006 (J.-C. 1594). Il a composé sur le chaikh Aboûl-Mahâsin une belle poésie dont nous extrayons les vers suivants :

Le temps a souri et les noces ont été célébrées au milieu de la joie.
Les temps sont devenus heureux en contemplant dans la joie le lever du soleil de la religion, Al-Fâsî.
Une mauvaise rime dépend du commencement du vers, mais les mystères sont en le Roi des créatures.

On cite dans la *Mir'a* un fragment de cette poésie.

Le faqîh Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz ben Mouhammad ben Mouhammad ben Qâsim ben 'Alî ben 'Abd Ar-Rahmân ben Abîl-'Afiyya Az-Zanâtî Al-Miknâsî, connu sous le nom d'Ibn Al-Qâdhî.

Nous parlerons plus longuement de ce personnage à l'an 1025 (J.-C. 1616), dans la biographie de son parent

Aboûl-'Abbâs Ahmad. Il connaissait les *Far'aï* d'Ibn Al-Hâdjib et avait été disciple du chaikh Aboûl-Mahâsin (Yoûsouf) Al-Fâsî.

La date de sa naissance se place en l'année 960 (J.-C. 1543) celle de sa mort en l'année 1006 (J.-C. 1597).

C'est en 1006 (J.-C. 1597), d'après le *Matmah*, que sévit la grande épidémie de peste ; la mort emporta chaque jour à Fès de cinq cents à deux mille personnes. Il périt cette année dans la ville plus de six mille charîfs, faqîhs ou notables.

AN 1007 (J.-C. 1598).

(*P. 50.*)

Le chaikh, l'imâm, le très docte savant, le mouftî de Fès et le prédicateur des deux plus grandes mosquées de cette ville, Aboû Zakariyyâ Yahyâ ben Mouhammad ben Mouhammad As-Sarrâdj An-Nafzî Al-Andaloust Al-Himyarî.

Le *Matmah* donne à ce personnage le nom d'An-Nafzî et la *Djadhwa* ceux d'An-Nafzî Al-Himyarî. Nafza, selon le *Qâmoûs*, est un pays du Maghrib. Ar-Rachchâtî déclare qu'on rencontre le nom d'An-Nafzî chez les Berbères ; Ibn Hazm écrit à son tour dans la *Djamhara* que Nafza se trouve dans les tribus berbères.

D'après cela le nom d'origine d'An-Nafzî de notre personnage se rattacherait au pays et à la tribu en question.

Quant au nom d'Al-Himyarî, il est relatif au pays de Himyar. Si on fait remonter l'origine du nom de notre personnage à la tribu berbère de Nafza, il faut rejeter l'ap-

pellation d'Al-Himyarî, à moins toutefois qu'il ne se trouve des Himyarites venus dernièrement dans cette tribu.

As-Sarrâdj An-Nafzî fut un étendard de la science. Il fut par le sultan de l'époque, Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr, chargé de veiller à la répartition entre les pauvres et les malheureux des revenus des haboûs à eux affectés. J'ai vu à ce sujet des lettres du sultan qui portaient des ordres relatifs à la répartition de ces revenus entre ceux qui passaient pour y avoir droit. C'est là une preuve de l'esprit de justice du souverain et de son désir extrême de l'équité. Pareille fonction n'était par lui confiée qu'à tout personnage sur la science et la piété duquel il pouvait laisser reposer sa conscience.

Selon la *Djadhwa*, As-Sarrâdj An-Nafzî fut le dernier des savants de Fès ; il était l'un des mouftîs de la ville, le faqîh et le prédicateur des Qarawiyîn. Il connaissait et s'efforçait d'appliquer les déductions du rite malékite ; il savait de plus à merveille le *Moukhtaçar* de Khalîl Ibn Ishâq le malékite.

Ce personnage naquit en l'an 921 (J.-C. 1515). Il parvint à un âge avancé et dépassa quatre-vingts ans. Il ne s'éloigna cependant jamais, dans ses consultations de droit, des principes connus et bien établis, en raison même de la solidité de ses connaissances. Grammairien distingué, il possédait entièrement le *Moughnî Al-Labîb* d'Ibn Hichâm.

La date de sa mort se place en l'année 1007 (J.-C. 1598), le vendredi 18 Djoumâdhâ I. Il fut enterré le lendemain, samedi, auprès du tombeau d'Aboû Zaïd Al-Hazmîrî, à côté d'Al-Miçbâh Al-Yaçloûtî.

En un mot ce personnage est le dernier des savants de Fès. (Citation textuelle.)

Matmah: An-Nafzî est l'auteur d'un commentaire marginal de Khalîl. Il exerça les fonctions de prédicateur à Fès, en la mosquée de Bab-'Aguîsa, en celle des Andalous et enfin, après Ibn Djallâl, aux Qarawiyîn.

Il était né en 921 (J.-C. 1515), l'année même de la mort d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Aç-Çinhâdjî, l'imâm célèbre et connu sous le nom d'Ad-Daqqoûn. Celui-ci est l'un des personnages qui suivirent à Grenade l'enseignement de l'imâm Mouhamad ben Yoûsouf Al-Mawwâq Al-'Abdarî, dont il se montra le disciple ; il vint ensuite à Fès où il fréquenta la société d'Ibn Ghâzî.

An-Nafzî a formé des disciples ; il était faible cependant en matière de métaphysique. Il fut un jour mis à l'épreuve par le qâïd Aboûl-Hasan ben Abî l-A'râb qui, voulant le confondre, lui demanda : « La parole de Dieu (qu'il soit exalté !) est-elle une relativité ou non[1] ? — C'est une relativité, » répondit-il. Et son erreur devint manifeste. (Fin de la citation.)

Ces paroles comportent une explication : les attributs de Dieu (qu'il soit exalté !) dont sa parole fait partie, appartiennent au domaine du nécessaire. Or d'une nécessité qui s'impose à nous on ne peut dire qu'elle dépend de notre vouloir ; tout désir est relatif : il est du monde des contingences et dépend de la volonté. Mais peut-être le chaikh a-t-il en vue les possibilités générales dont la réalisation n'est pas interdite. Sa réponse comporte à la fois le nécessaire et le relatif et c'est là une absurdité incompatible avec la raison.

Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj Al-Akbar.

(P. 51.)

Il a existé à Fès un autre personnage du nom de Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj, plus ancien que celui dont nous venons

1. Il faut entendre par là : les préceptes divins sont-ils une simple indication qu'il nous est loisible de suivre ou s'imposent-ils comme une nécessité absolue ?

d'étudier la vie et qui était le disciple du chaikh, l'imâm Ibn 'Abbâd, dans la *raoudha* duquel se trouve son tombeau, à droite de l'entrée. L'auteur de la *Djadhwa* parle encore de ce personnage; il dit de lui:... L'imâm, le conteur de hadîth, le grand et abondant traditionniste, le voyageur; il est rare, ajoute-t-il, de rencontrer un seul ouvrage dans le Maghrib qui ne soit annoté de sa plume. On a de lui une *Fihrisa*. Il se créa une vaste renommée et fut reconnu pour le plus grand conteur de hadîth de son époque.

Il est mort à Fès et a été enterré à côté d'Ibn 'Abbâd, son compagnon et maître.

Ses *Rasâïl Al-Koubrâ* adressées à ce dernier datent de l'an 805 (J.-C. 1402).

Tel est le dire de l'auteur de la *Djadhwa*.

Ce personnage est décrit dans la *Dourrat Al-Hidjâl* sous le nom d'Ar-Roundî An-Nafzî Al-Himyarî. Selon toutes vraisemblances il appartient à la même famille que le premier de nos deux Sarrâdj: il est l'un de ses ancêtres, l'un de ses oncles ou l'un des cousins de son père[1].

Parlant de Sayyidî Yahyâ Al-Akbar, l'auteur du *Takmîl Ad-Dibâdj* cite de lui les paroles suivantes: « J'ai vu en songe Djâbir ben 'Abd Allah et lui ai demandé de me réciter un hadîth qu'il eût entendu de la bouche du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut!). « Le Prophète a dit, me répondit-il: Celui qui cent fois par jour me souhaitera la paix mourra sans éprouver le goût de la mort ».

Revenons à notre premier personnage!

Sayyidî Yahyâ Al-Açghar, selon le *Tanbîh*, enseignait les commentaires qorâniques, puis le *Moukhtaçar* de Khalîl, à Bâb Al-Maqçoûra. A son cours assistaient un certain nombre de personnages notoires: son lecteur, le faqîh Say-

1. Cette dernière assertion est invraisemblable.

yidî 'Abd Ar-Rahmân ben 'Outhmân Al-Miknâsî, Sayyidî Mouhammad Ach-Châmî appelé Qouwaïdhî, le faqîh Mouhammad ben Mouhammad Al-Hadhrî ben 'Abd Al-Halîm, notre vénéré chaikh Aboûl-Qâsim Ibn Al-Qâdhî, le chaikh Aboûl-Qâsim ben Abîn-Nou'aïm, Sayyidî Aboûl-Qâsim Ibn Soûda, Sayyidî Mouhammad Al-Hasnâwî, Sayyidî Yoûsouf Ach-Charîf Al-Wazrawâlî, Sayyidî 'Alî Al-Fazakkârî et Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân A'râb Al-Miknâsî.

Les plus grands hommes ont été ses disciples ; il faut parmi eux citer les noms d'Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî et de ses deux neveux, le gardien de la science, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf et l'imâm à la parole écoutée Aboû Mouhammad Al-'Arbî, d'Aboû Ishâq Ibrâhîm Al-Djallâlî, d'Aboûl-'Abbâs Az-Ziyâtî et de son frère Aboût-Tayyib, d'Aboûl-Hasan Al-Battoûî...

Il enseignait la *Moudawwana* durant la saison de l'hiver à la madrasa des 'Attârîn ; il enseignait sans discontinuité le même ouvrage et le *Moukhtaçar* à la madrasa des Halfawiyîn.

Il fut par le sultan investi des fonctions de prédicateur, à la mort de Sayyidî 'Abd Al-Wâhid. Mais le terme de sa vie approchant, son corps s'affaiblit. Survint la mort de son fils Sayyidî Mouhammad ; son esprit perdit de sa lucidité au point qu'il ne trouvait plus rien à dire quand il venait faire le prône. Le même fait se reproduisait au cours de son enseignement. Il avait néanmoins composé de lui-même de nombreux discours.

Il savait par cœur le *Moukhtaçar* et les autres ouvrages de Khalîl, qu'il récitait imperturbablement. La puissance de son esprit apparaissait surtout en la mosquée des Andalous lorsqu'il invoquait sur la *Moudawwana*, les paroles d'Aboûl-Hasan (Aç-Çaghîr) et les *Fouroû'* d'Al-Mattîtî : les consultations qu'il avait rendues dans les premiers temps de sa vie en témoignent amplement ; celles qu'il donna dans sa vieillesse sont pleines de confusion et l'on prétend

que Sayyidî Mouhammad Al-Qouwaïdhî Ach-Châmî lui venait en aide en cela : la chose est exacte.

A la mort de Sayyidî Yahyâ, notre béni et vénéré chaikh, le pieux faqîh, le vérificateur, le conteur de hadîth, le traditionniste, Sayyidî Mouhammad ben Abîl-Qâsim Al-Qaïsî Al-Qaççâr se trouvait à Marrâkech. Chargé par le sultan Maoulay Ahmad (que Dieu lui fasse miséricorde !) d'exercer la charge d'imâm, de rendre les consultations de droits et de prendre en mains les haboûs de Sayyidî Yahyâ, il partit pour Fès où il arriva (que Dieu lui fasse miséricorde !) le 13 Ramadhân de l'année 1007 (J.-C. 1598), année dite de l'éléphant et en même temps que l'éléphant. Le 20 du même mois, un vendredi, il fit le prône sur la chaire de Qarawiyîn.

Il devait occuper ses nouvelles fonctions jusqu'à la fin de ses jours. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Tels sont les renseignements fournis par le *Tanbîh;* nous en avons supprimé les détails qui nous auraient entraîné à des longueurs.

Avec l'éléphant, Al-Mançoûr envoya de Marrâkech à son fils Al-Mamoûn à Fès toutes sortes de cadeaux et d'objets précieux. A l'approche du cortège les habitants sortirent de la capitale et se portèrent à sa rencontre au nombre d'environ cent mille. Ces marques d'attention ne devaient point servir au fils du sultan ; il tomba dans l'oppression et provoqua la révolte du peuple : cet événement a été raconté parmi ceux de l'an 1004 (J.-C. 1595).

AN 1008 (J.-C. 1599).

Le chaikh, le grand saint Aboû Sâlim Ibrâhîm (selon Al-'Arbî Al-Fâsî), Ibn 'Alî (selon l'auteur du Moumatti' *et celui de l'*Ibtihâdj) *Ibn 'Abd Ar-Rahmân Aç-Çayyâd Aç-Qaçrî As-Sarîfî.*

(*P. 52.*)

On trouve dans le *Moumatti'* les renseignements qui suivent. Ce personnage a été enterré au sanctuaire de son professeur Aboûl-Mahâsin ; son tombeau est célèbre et fait l'objet d'un pèlerinage béni.

Aboû Sâlim Ibrâhîm (puisse Dieu l'agréer !) appartient à la catégorie de ceux qui se hâtent de courir les premiers et sur terre et sur mer au secours des créatures, qui ont des ravissements mystiques, que la Divinité attire à Elle [1] et dont le cœur est plein de passion [2].

C'est auprès de Sayyidî Yoûsouf, à Al-Qçar, qu'il se sentit pénétré de la grâce et attiré vers Dieu. Il était marié et possédait une maison : « Ne vas-tu pas divorcer avec ta femme ? lui demanda le chaikh ; ne vendras-tu point ta maison ? » Notre personnage fit semblant de ne pas entendre, mais comme le chaikh répétait la question : « Maître, lui dit-il, plonge dans l'eau et remonte du sable ! Si cette ivresse persiste, peu m'importe le divorce avec ma femme et, si elle doit cesser, laisse-moi mon épouse et ma maison ! » Le chaikh fit alors : « Voyez donc Ibrâhîm dont on dit qu'il est bahloûl ! [3] » et il ajouta : « Dieu t'a gratifié

1. Ce personnage était un saint « madjdhoûb ».
2. Sous entendu : pour Dieu et pour le Prophète.
3. Saint aux allures extravagantes, simple d'esprit, fou.

de grâces des habitants du Paradis. Il te donnera des habits qui ne s'useront point et une nourriture qui ne tarira jamais. »

L'ivresse mystique de notre personnage persista de longues années; elle dura jusqu'à sa mort. Les créatures se pressaient sans cesse autour de lui et les vêtements se multipliaient dans sa demeure[1]. On avait recours à lui et c'est à lui qu'on s'adressait pour le règlement de ses comptes avec Dieu, qu'Il soit exalté! Son maître le désignait à cet effet aux fidèles.

L'auteur du *Moumatti'* s'étend longuement sur la biographie de ce personnage et déclare qu'il faisait des miracles. Nous n'avons cité qu'une partie de son texte.

Aboû Sâlim Ibrâhîm est mort assassiné. Un soir, à Fès, vers la fin de la nuit, il se dirigeait du côté du Bain quand tout à coup, sur la 'Aqbat Az-Zarqa, il se trouva face à face avec des bandits. Ceux-ci lui arrachèrent ses vêtements et se les partagèrent; puis l'un d'eux lui porta un coup de sabre qui lui trancha l'une des deux artères du cou. Les bandits, l'ayant reconnu, s'enfuirent le laissant sur place et sans rien lui voler.

L'imâm de la mosquée qui se trouve dans ces parages, Sayyidî Aboûl-Qasim Al-Machchât, vint à passer par cet endroit en allant faire la prière du matin; il entendit une voix qui disait: « C'est Toi qui l'as voulu (o mon Dieu!). Je suis content! » et il reconnut le chaikh. « Va dire à mon maître ce qui m'est arrivé! » fit celui-ci.

On le transporta dans la demeure d'Aboûl-Mahasîn qui, à sa vue, s'écria: « Qu'il m'est pénible de me séparer de toi, ô Ibrâhim, ô mon fils! »

1. Tous ceux qui venaient le voir lui apportaient des étoffes et des vêtements de toutes sortes. Ainsi procède-t-on encore de nos jours à l'égard des charîfs et de tous ceux qui occupent une zâwiya; les musulmans leur apportent, en signe de vénération, des cadeaux de toute nature, qui une djellaba, qui un burnous, qui une chemise, voire même de la viande, etc.

On raconte que le chaikh vint auprès de notre personnage alors que ce dernier était déjà mort et qu'il demeura seul avec lui pendant quelque temps; on l'entendit parler avec son disciple, puis il leva le rideau et sortit en riant. Quand le corps eut été enveloppé dans le linceul, il le fit découvrir et l'embrassa entre les deux yeux en prononçant ces mots : « Que Dieu te fasse miséricorde ! » Cela se passait après une amitié de vingt ans.

Toutes les fois qu'il passait par l'endroit de la 'Aqbat Az-Zarqâ où Aboû Sâlim Ibrâhîm avait trouvé la mort, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî disait : « C'est ici qu'est mort notre cher ami, Sayyidî Ibrâhîm Aç-Çayyâd, de par la volonté de Dieu ! » et il pressait involontairement sa marche. Le chaikh avait été pour lui un ami, un frère et un compagnon.

Notre personnage rencontra un jour, avant sa mort, un homme qui se disait faqîr et qui lui tint ces propos : « Viens avec moi chez mes frères les faqîrs, ils t'enduiront les yeux de collyre, afin que ton regard se fortifie ! » Sayyidî Ibrâhîm fit part de cette aventure, en plaisantant, à ses frères. Son maître, Sayyidî Yoûsouf, apprit la chose : « Est-ce à Ibrâhîm qu'on a dit cela? fit-il. C'est lui, par Dieu ! qui vous révèle les mystères du ciel ! » Et après avoir fait connaître ainsi à tous les vertus de ce saint, il ajouta : « Dieu a ôté de lui le voile qui le dérobait aux regards ! »

Sayyidî Ibrâhîm périt sur ces entrefaites et la mort du disciple fut une perte pour le maître. Tout cela avait été fixé par le destin, indépendamment de la volonté du chaikh.

Le commencement de la liaison de notre personnage avec Aboûl-Mahâsin date de l'aventure suivante : il vint un jour à Al-Qçar, devant la demeure du chaikh, voler l'anneau de la porte; il fut reconnu et pris. Mais après l'avoir considéré, le chaikh le vola lui-même pour le diriger

vers la Majesté divine : Ibrâhîm devait plus tard devenir un saint.

La date de sa mort se place en l'an 1008 (J.-C. 1599), le jeudi 6 Chawwâl.

Le lecteur qui le désire pourra se reporter à l'*Ibtihâdj*, ouvrage dans lequel il est parlé de ses miracles, de ses révélations et de ses paroles.

Le peuple trouve toujours le bonheur auprès des hommes de mérite et de noblesse.

On raconte qu'un voleur s'introduisit dans la demeure de Râbi'at Al-'Adawiya avec l'intention de la piller : frustré dans son espoir, il se disposait à sortir. Râbi'a lui dit alors : « Si tu étais un homme avisé, tu ne partirais pas ainsi. — Je ne trouve rien ! — Fais tes ablutions avec l'eau de cette aiguière et prie : tu emporteras quelque chose ! » L'homme fit ses ablutions et pria en se prosternant deux fois : il trouva le service de Dieu agréable et pria jusqu'au moment de l'aurore, qui vit la fin de l'histoire.

Le sayyîd par qui l'on est béni, Sayyidî 'Oumar ben Mouhammad Çâlih Al-Khazradjî Ach-Châmî, qui occupait la zâwiya des pays d'Ougret, à deux journées de marche à l'est de Touat.

(P. 54.)

Ce personnage est mentionné dans la *Rihla* d'Aboû Sâlim 'Al-'Ayyâchî, qui, sur la foi de quelques témoignages, lui attribue la qualité de Pôle. Le même auteur place la date de sa mort en l'an 1008 (J.-C. 1599). Il déclare qu'il a suivi l'enseignement de Sayyidî Mouhammad ben Abî Bakr Al-Wadghaghî, disciple lui-même de Sayyidî Moûsâ Al-Mas'oudî ; ces deux personnages demeuraient à Tidjrâ-

ran ; le dernier avait fréquenté la compagnie de Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf Al-Miliânî et de Sayyidî 'Abd Allah Al-Khayyât.

Tout cela est raconté au début de la *Rihla*.

Sayyidî 'Oumar ben Mouhammad Çâlih appartenait à la fraction des citadins connus à Fès comme étant des Orientaux Khazradjites. Ce fait a été mis en évidence par le chaikh Aboû 'Abd Allah Al-Masnâwî dans un commentaire marginal des paroles de cet Aboû Sâlim dont nous avons cité le nom ; je l'ai vu écrit dans le texte de la main même de l'auteur.

Rien ne s'oppose à ce qu'on donne à notre personnage, avec Aboû Sâlim et tous les autres auteurs, le nom d'Ach-Châmî Al-Khazradjî. Les ancêtres de cette famille sont venus de Tidjrâran à Fès ; le fait a été consigné dans un écrit que j'ai vu entre les mains de l'un des principaux personnages qui en ont parlé : c'est d'après lui, une chose bien établie et bien connue.

La chose comporte également le contraire. Dieu connaît là-dessus toute la vérité.

Le faqîh Sayyidî Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Mourâbit ben Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djallâl Al-Maghrâwî At-Tilimsânî.

« Au nombre des choses que m'a racontées monpère, a dit ce personnage lui-même, est que nous descendons des Maghrâwa. » L'origine de sa famille a fait, en effet, l'objet d'une discussion et on a découvert qu'elle remontait à un ancêtre du nom de Maghraw.

D'après Ibn Bachkouâl, la généalogie de cet ancêtre est la suivante : Maghraw ben Khazr ben Khazroûn ben Ibân ben 'Outhmân ben 'Affân, le compagnon du Prophète

(que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !)

On retrouve des opinions contraires.

Suivant Ibn Khaldoûn, « les Cinhâdja sont apparentés avec 'Alî ben Abî Tâlib (sur lui soit la paix !), *de même que les Maghrâwa avec 'Outhmân ben 'Affan (que Dieu soit satisfait de lui)*; mais nous ne savons ni l'origine ni la raison de cette parenté ».

Tels sont les renseignements donnés par le *Matmah*.

Dans la biographie de Sayyidî Aboû Bakr Ad-Dilâî nous établirons, s'il plaît à Dieu, que les Cinhâdja descendent d'Himyar. Quant aux Maghrâwa, nous lisons dans la *Djamhara* d'Ibn Hazm que Maghraw ben Açlîtan était Berbère.

Cette opinion n'est combattue que par Ibn Bachkouâl, à tort sans doute, car on n'a jamais connu à Ibân ben 'Outhmân de fils du nom de Khazroûn. Les diverses branches de la famille de notre vénéré sayyid 'Outhmân ben 'Affân ont été suivies par Ibn Hazm dans la *Djamhara;* l'auteur a recherché avec précision les descendants authentiques de ce personnage : il les a pris tous, s'attachant même à l'étude de la plupart des femmes de cette famille et des Khalifes et autres qui les épousèrent. Le nom de Khazroûn ne se rencontre nulle part. Que le lecteur étudie la chose !

Le vertueux et saint Aboûl-'Abbâs Sayyidî Ahmad, connu sous le nom d'Al-Laouzî Al-Andaloustî.

(*P. 55.*)

Il fut, selon les *Azhâr Al-Boustân* [1], entouré des lumières de la grâce dès sa plus tendre enfance.

1. D'Ahmad ben 'Adjîba.

« O Laouzî, lui demanda un jour Sayyidî Yoûsouf, combien t'a-t-on ôté?... Combien t'en reste-t-il?... » Le neveu d'Aboûl-'Abbâs, l'imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir, a donné de ces paroles l'explication suivante : ce ne sont point les défauts qui ont été ôtés; on veut parler ici des particularités naturelles que personne ne peut reprocher aux créatures choisies.

D'après le *Matmah*, lors de sa rencontre avec le chaikh Sayyidî 'Abd Al-Wârith, notre personnage reçut tout d'abord de lui les recommandations suivantes : « Prends garde aux faqîrs! » Or, il aimait à fréquenter leur compagnie : « Que peut-il m'advenir de leur part demanda-t-il? — Je crains, répondit le chaikh, que tu ne tombes entre les mains d'un homme aux préoccupations vaines; je crains qu'il ne te recouvre d'une teinture dont nul ne pourrait jamais te débarrasser. Si je savais que tu dûsses tomber entre les mains de ceux qui professent le droit, je te dirais de leur tendre la joue. »

Ce sont là des paroles d'une haute portée morale. Tel est en effet le but poursuivi par les chaikhs, 'oulamâ ou çoufistes : ils veulent que le disciple ne le soit que de ceux dont le mysticisme est reconnu sincère et qui ont un but bien déterminé, mais ceux-ci sont en minorité à notre époque. Que Dieu nous accorde la paix!

Al-Laouzî Al-Andalousî a fréquenté la compagnie des chaikhs et a tiré profit de leur enseignement. On cite parmi eux le chaikh Aboûl-Mahâsin et le chaikh Sayyidî 'Abd Al-Wârith Al-Yaçloûtî. Ce dernier fut un grand saint et un homme d'une vaste science; la date de sa naissance se place, selon la *Mir'a*, en l'année 888 (J.-C. 1483), celle de sa mort en 971 (J.-C. 1563). Son tombeau est un lieu de pèlerinage : il se trouve chez les Banoû Darkoûl ou Bâroû, non loin de la rivière de l'Ouergha. Il suffit de connaître sur ce personnage l'anecdote rapportée ci-dessus.

L'auteur de la *Mir'a*, parlant de notre personnage, place sa mort en l'année 1004 (J.-C. 1595); selon la *Touhfat Ahl Aç-Çaddîqiyya* de l'imâm Sayyidî Al-Mahdî, il faut la placer en l'an 1008 (J.-C. 1599). La date donnée par ce dernier ouvrage a été rapportée dans le *Matmah;* elle a été indiquée par le qâdhî 'Abd Al-Wahhâb Al-Houmaïdî, qui la déclare exacte. C'est celle que nous adoptons. Dieu en sait davantage.

AN 1009 (J.-C. 1600).

(*P. 56.*)

Le chaikh Badr Ad-Dîn Al-Qarâfî Al-Miçrî.

Voici les renseignements qu'on trouve sur ce personnage dans la *Kifâyat Al-Mouhtâdj.* « Mouhammad ben Yahyâ ben 'Oumar ben Ahmad ben Yoûnous Al-Miçrî, connu sous le nom d'Al-Qarâfî Al-Qâdhî Badr Ad-Dîn. Il fut un des grands personnages de l'époque et on lui reconnut la science et la vertu.

« Il a été le disciple d'Al-Adjhoûrî, d'At-Tâdjoûrî et d'Az-Zaîn Al-Djaïzî et a entendu les hadîth de la bouche d'Al-Djamâl Yoûsouf ben Ach-Chaikh Zakariyyâ, d'An-Nadjm Al-Ghaîtî et du vertueux Aboû 'Abd Allah ben Aç-Çafâ Al-Bakrî Al-Hanafî. Il a exercé les fonctions de qâdhî selon le rite de Mâlik.

« Badr Ad-Dîn Al-Qarâfî a composé divers ouvrages : le *Atâ al-Djalîl al-Djâmi' li-mâ 'Ayyanahou min Charh Khamîl*, le *Qaoul Al-Ma'noûs 'alâl-Qâmoûs*, le *Ta'lîq Awâïl Ibn Al-Hâdjib*, le *Dhaïl Ad-Dîbâdj* en quatre ou

cinq fascicules, qui contiennent l'étude de plus de trois cents personnages, le *Charh Al-Mouwattâ'* et le *Commentaire du Tahdhîb*[1] dans lequel il exposa les points douteux de l'ouvrage étudié. Ces renseignements sont donnés ainsi dans sa *Fihrisa*.

« Il naquit en Ramadhân 939 (J.-C. 1532) et mourut en 1009 (J.-C. 1600) d'après les renseignements qui nous sont parvenus. »

J'ai vu son ouvrage du *Dhaïl* (Ad-Dîbâdj) qu'il a intitulé également le *Taouchîh Ad-Dîbâdj wa Hilyat Al-Ibtihâdj*.

Ach-Chihâb Al-Khaffâdjî a fait dans sa *Rihla* l'éloge d'Al-Qarâfî : il y a composé en son honneur de la prose rimée et des vers ; nous citerons le passage suivant : « Dans l'exercice de ses fonctions de qâdhî, il suivit toujours le chemin de la Tradition, qu'il débarrassa des chaînes de l'écriture. Il est le troisième du nom de 'Oumar et le compagnon des deux lunes[2]. Sa main resta blanche ; son esprit ne se laissa point attirer par l'argent ni par l'or. Nul, à notre connaissance, ne lui apporta jamais de présent ou ne tenta de le corrompre. »

Voici un vers du mètre basît composé à sa louange :

Il est difficile d'établir des degrés dans la perfection, plus difficile même que d'atteindre la lune dans le ciel.

Parlant du dernier des vérificateurs, Ad-Dîmî, Ach-Chihâb dit de ce personnage :

Le chaikh de la tradition, dont la science couvre la terre et se déploie comme un étendard au milieu des créatures,

1. Le *Tahdhîb* est un ouvrage de KHALF AL-BARADI'Î.
2. Il faut entendre par là Al-Adjhoûrî et At-Tadjoûrî.

C'est Ad-Dîmî son mérite se répand comme la pluie. Ne vous étonnez point : la pluie vient des nuages [1] !

Le même poète a composé des vers sur le commentaire d'Al-Boukhârî, « vers, dit-il, plus beaux que la prose rimée » reproduite ci-dessus.

Ad-Dîmî, le savant, a surpassé les créatures quand il s'est mis, tel un étendard, à marcher dans la voie de la Sounna.
Tout vient de l'Envoyé de Dieu : il est l'océan ou la pluie dont on prend ou l'on aspire quelques gouttes.

Le chaikh, l'imâm, le maître, le prédicateur, le mouftî de Marrâkech, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Oustâdh Abî Ya'qoûb Yoûsouf At-Targhî, selon le Matmah *d'Al-Massârî.*

Professeur, grammairien, il connaissait les sept modes de récitation qorânique, faisant là-dessus œuvre de vérificateur; il était en outre versé dans les autres parties de la science.
Il a eu comme disciples Mouhammad ben Yoûsouf At-Tamlî et Aboûl-'Abbâs Ahmad Ibn Al-Qâdhî (Tiré du *Matmah*).

Il a donné en outre son enseignement à Aboû 'Abd Allah Al-Bôu'qîlî, ainsi que l'annonce le *Badhl Al-Mounâçaha* [2]. Le distingué faqîh Aboû 'Abd Allah Al-Maqlâtî a fait allusion, dans son poème chronologique, à la mort

1. L'auteur emploie dans ces vers le terme « diyam », nuages, de la même racine que Dîmî; il s'ensuit un jeu de mots qu'il est impossible de rendre dans une traduction.
2. Par Ahmad As-Soûsî.

de ce personnage et à celle d'Aboûl-Qâsim Ibn Soûda et d'As-Sarrâdj, dont il a été parlé plus haut.

« As-Sarrâdj est mort en Ch. B. H. (1007; J.-C. 1598), Ibn Soûda en Ch. Djâ' (1005; J.-C. 1595), At-Targhî en Ch. Dj. A. H. (1009; J.-C. 1600)[1]. »

Le faqîh, le charîf Aboû 'Abd Allah Mouhammad, fils du chaikh, l'imâm Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad, charîf hasanî.

(*P. 57.*)

Nous avons parlé du père de ce personnage dans la première biographie de notre livre. Voici les renseignements que nous donne le *Matmah*. « Le chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî a dit : J'ai rencontré ce savant à Marrâkech (que Dieu la garde!). J'ai vu en lui un homme distingué et qui excella dans son art. Il apprit la science au cours de sa jeunesse. Ils montèrent, lui et son frère (dont la biographie vient immédiatement après celle-ci), pareils à la nouvelle lune qui apparaît. Ils possédèrent tous deux une intelligence vive. Pourquoi la dynastie souveraine d'Ahmad Al-Mançoûr, — puisse Dieu la secourir contre tout ennemi! — ne les aurait-elle pas agréés? Elle avait agréé leur père, le chaikh de la djamâ'a, l'imâm, le mouftî; qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les descendants marchent sur les traces des ancêtres?

« Aboû 'Abd Allah Mouhammad a été le disciple de son père, d'Aboûl-'Abbâs Ibn Al-Qâdhî, de Sayyidî Ahmad Bâbâ, du qâdhî de la djamâ'a Aboû 'Abd Allah Ar-Ragrâguî, des deux qâdhîs Aboûl-Qâsim ben Abîn-Nou'aîm et Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Imrân As-Salâsî...

1. Voir la note 1 de la page 265.

« La mort se hâta de le frapper et sa lune s'éclipsa avant d'arriver à son parfait développement.

« Il mourut de la peste avec son frère en Dhoûl-Hidjdja 1009 (J.-C. 1600). »

L'auteur reproduit de ce personnage des poésies admirables qu'il serait trop long de donner ici.

Le faqîh Aboûl-'Abbâs Ahmad, charîf hasanî, frère d'Aboû 'Abd Allah, le personnage qui précède.

Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî a dit de ce personnage « qu'il était doué d'une intelligence et d'un esprit pénétrants, et qu'il suivit de près son frère dans la tombe.

« Il eut les mêmes professeurs que son frère, et fit preuve de supériorité dans les belles-lettres.

« Il mourut quelques jours après ce dernier, comme il a été dit plus haut. »

Al-Maqqarî a donné une de ses admirables poésies.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1009 (J.-C. 1600).

L'an 1009 (J.-C. 1600) vit se produire les événements suivants. Des inondations dévastèrent Fès et Marrâkech ; dans la première de ces deux villes de nombreuses maisons s'écroulèrent, le pont du Sebou fut emporté et il n'en resta plus qu'une arche.

Au mois de Chawwâl la charge de qâdhî de Fès fut enlevée des mains de Sayyidî 'Alî ben 'Imrân pour passer dans celles de Sayyidî Aboûl-'Abbâs ben Abîn-Nou'aîm ; le 13 de ce même mois, Sayyidî 'Alî ben 'Imrân reçut la mission de rendre à Fès les consultations de droit.

Le sultan Maoulay Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Mançoûr Ach-Charîf restaura la digue du fleuve; la plus grande partie des dépenses occasionnées par ces travaux fut couverte par les revenus des Qarawiyîn. Dieu fait tout à Sa volonté. Le peuple se montra satisfait et les lettrés de l'époque composèrent des poésies à l'adresse du souverain; au nombre de ces lettrés il faut citer les noms du docte gardien de la science à Fès, Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî, d'Aboû-'Abd Allah Al-Woudjdî, d'Aboûl-'Abbâs Ibn Al-Qâdhî, d'Aboûl-Qâsim le vizir...

AN 1010 (J.-C. 1601).

(*P. 58.*)

Le grand savant en la Divinité, le saint illustre, Sayyidî Mahammad Ach-Charqî As-Soumaïrî.

Tel est le nom de ce personnage ainsi que je l'ai vu écrit de la main même du chaikh de la djamâ'a, Aboû 'Abd Allah Al-Masnâwî.

L'auteur du *Moumatti' Al-Asmâ'* écrit de son côté: « Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mahammad Ach-Charqî ben Ach-Chaikh Abîl-Qâsim Az-Za'rî Al-Djâbirî Ar-Rathmî ; ses descendants font remonter leur origine première à notre vénéré sayyid 'Oumar ben Al-Khattâb (que Dieu soit satisfait de lui !). Le nom d'Az-Za'rî, qui vient de la tribu célèbre de Zou'aïr, serait d'après les règles de la grammaire, il faudrait dire *Zou'aïrî :* la langue courante, alléguant la prononciation, a fait prévaloir celle de Za'rî, qui est inexacte.

Selon le chaikh Aboû 'Abd Allah Al-Masnâwî, le nom d'Az-Za'rî appartiendrait en propre au père d'Aboûl-Qâsim, comme cela est connu dans cette famille.

La *Mir'a* parle « d'Aboûl-Qâsim connu sous le nom d'Az-Za'rî en spécifiant que c'est là un surnom qui lui a été donné à lui-même mais qui n'appartient pas à son père ». Ce n'est point exact et l'auteur du *Moumatti'* pense de même.

« Les fils de Soumaïr, déclare le chaikh Al-Masnâwî, se rattachent tous aux descendants de Sayyidî 'Oumar ben Al-Khattâb, que Dieu soit satisfait de lui ! »

Dans un recueil dû à l'auteur du *Moumatti'* et relatif au père de notre personnage il est dit textuellement qu'il « appartient aux Banoû Djâbir, à la tribu de Wardîgha et à celles de Rathma, des Aoulâd Bahr et enfin aux Aoulâd Soumaïr ; tous remontent jusqu'à notre vénéré sayyid 'Oumar ben Al-Khattâb ».

Je dis à mon tour : Si nous en croyons la *Djamhara* d'Ibn Hazm, « des descendants de 'Oumar se trouvent dans le Maghrib. Certains d'entre eux vinrent s'établir à la Baçra [1] de cette contrée mais devaient disparaître plus tard. D'autres allèrent se fixer à Fès : c'est dans cette ville qu'établit sa demeure Idrîs ben 'Amir ben 'Abd Allah ben Mouhammad ben 'Abd Allah ben 'Oumar ben 'Abd Allah ben 'Alî ben Abî Bakr ben Sâlim ben 'Abd Allah ben 'Oumar. » Enfin plusieurs se rendirent en Andalousie. Le lecteur qui le désire pourra se reporter au texte. On ne connaît actuellement à Fès personne dont l'origine remonte à 'Oumar ben Al-Khattâb, puisse Dieu l'agréer !

Revenons à notre sujet, à la biographie de notre personnage !

1. Baçra, dont les ruines subsistent encore à une vingtaine de kilomètres d'Al-Qçar Al-Kabîr, a été construite par Mouhammad ben Idrîs sur l'emplacement probable de la station romaine de Tremulæ.

Mouhammad Ach-Charqî, dit l'auteur de la *Mir'a*, fut un des plus grands chaikhs ; il devint célèbre par sa baraka, le bruit de son nom se répandit au loin et il eut de nombreux disciples. Par lui Dieu combla de bienfaits une multitude de fidèles, dont plusieurs devaient se distinguer par leurs vertus particulières et par leur baraka.

Le *Moumatti'* nous apprend qu'il fit ses études en même temps que le docte et vertueux chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Abîl-Qâsim Az-Zamrânî Aç-Çaouma'î At-Tâdilî, père d'Aboûl-'Abbâs et l'un des faqîrs d'Aboû 'Outhmân Amesnaou détachés des choses du monde. Ils grandirent ensemble et s'en revinrent ensuite chacun dans son pays où ils s'installèrent dans une zâwiya.

Tombés en désaccord, ils se méconnurent l'un et l'autre. « Que s'est-il passé entre Sayyidî Ahmad ben Abîl-Qâsim et toi ? » demanda-t-on un jour à Sayyidi Mahammad Ach-Charqî. « Nous n'avons rien à nous reprocher, répondit-il. Il disait de Dieu *qu'Il châtie avec sévérité* et moi *qu'Il est indulgent et miséricordieux.* » On cite néanmoins de lui les paroles suivantes : « Nous sommes, Sayyidî Ahmad ben Abîl-Qâsim et moi, comme la pierre d'un moulin : quiconque s'interpose entre nous deux, nous le broyons. »

Notre personnage avait des moments de débordante surexcitation mystique. L'ivresse de son esprit lui faisait négliger tous égards envers les créatures. Toutefois, devant quiconque le dépassait en grandeur, il savait montrer de l'équité.

Selon la *Mir'a*, il était lié d'amitié avec le chaikh Aboûl-Mahâsin ; il entretint avec lui une correspondance suivie dont quelques vers et autres sont parvenus à ma connaissance.

Il mourut de vieillesse en l'an 1010 (J.-C. 1601) au commencement d'une nuit de Mouharram et fut enterré à Dja'îdân, dans la contrée du Tâdla.

Mahammad Ach-Charqî a été le disciple de son père Aboûl-Qâsim, disciple lui-même du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ'. Il a reçu l'*irâda* du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Sâsî, dont il s'est réclamé et qui était disciple du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî, disciple lui-même du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ'.

Nous parlerions plus amplement de ce personnage, mais cela nous entraînerait à des longueurs.

Les paroles qu'il a prononcées et que nous avons rapportées plus haut: « Et moi je dis que Dieu est indulgent et miséricordieux », le rangent dans la classe des *djamâlis*[1]. On peut entendre par là que l'espoir trouve sa force dans la foi absolue en la clémence divine à l'égard des révoltés. Les personnages qui appartiennent au rang de *djamâlî* regardent le révolté comme un objet de la miséricorde de Dieu, mais les *djalâlis*[1] le fuient parce qu'il professe le mépris de ses ordres. Le lecteur qui le désire devra étudier en son lieu et place la critique de ces idées; il serait trop long de la donner ici.

Le vertueux et saint sayyid, Mouhammad Al-Haççâr enterré aux Kaghghâdîn, sur la 'Oudwat de Fès Al-Andalous.

(*P.* 59.)

Le *Ta'lîf* attribué à Ibn 'Aïchoûn nous apprend que ce personnage était un *bahloûl*[2] et qu'il parlait des choses cachées. Il mourut en l'an 1005 (J.-C. 1596), le dimanche 9 Djoûmâdhâ I, suivant une autre version en l'an 1010 (J.-C.

1. On peut comprendre que le mot *djamâl* correspond ici à l'idée de tolérance religieuse et que, au contraire, *djalâl* s'applique à l'intransigeance.
2. Saint aux allures extravagantes.

1601). Il fut enterré près du sanctuaire de Sayyidî Aboû Zaïd Al-Hazmîrî ; sur sa tombe on éleva un monument funéraire. Que Dieu le prenne en miséricorde et nous comble par lui de bienfaits !

Nous avons placé sa biographie à l'an 1010 (J.-C 1601) et adopté cette date comme celle de sa mort.

Il est cité dans la *Touhfa* au nombre des disciples de Sayyidî Yoûsouf. Nous avons parlé à l'an 1005 (J.-C. 1596) d'un personnage portant également le nom d'Al-Haççâr et qui n'est autre que Sayyidî 'Alî ben Ahmad ; ce fut un homme de science et capable d'interpréter les textes sacrés. Leur tombeau à eux deux se trouve à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh.

Le chaikh, l'imâm, le mouftî de Tlemcen, Aboû 'Outhmân Sa'îd ben Mouhammad Al-Maqqarî.

(*P. 60.*)

On dit de ce personnage dans la *Djadhwa :* « Al-Qourchî Aboû 'Outmân, le faqîh, le mouftî demeurant à Tlemcen. Son nom générique vient de Maqqara, ville située entre le Zâb et l'Ifriqiyya, d'après Al-Wancharîsî qui était allié à sa famille. Suivant d'autres auteurs il faudrait lire *Maqrî.*

« Aboû 'Outhmân Sa'îd ben Mouhammad a suivi à Fès l'enseignement d'Aboû Mâlik Al-Wancharîsî, d'Aboûl-Hasan 'Alî ben Hâroûn, d'Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb ben Mouhammad Az-Zaqqâq At-Tadjîbî...

« Faqîh d'une haute intelligence, il devint le premier savant de Tlemcen. Sa naissance se place après l'année 930 (J.-C. 1524). »

Aboûl-Hasan 'Alî ben Hâroûn.

Aboûl-Hasan 'Alî ben Hâroûn appartient, d'après le *Matmah*, aux Madhghara de Tlemcen. Il fut l'un des premiers disciples d'Ibn Ghâzî, à qui, dans la plupart des cours, il servit de lecteur. Il fut également l'élève d'Aboûl-'Abbâs Al-Wancharîsî, du qâdhî Al-Miknâsî, et put connaître en outre Aboû Mahdî Al-Mâwâsî et Aboûl-Faradj At-Tandjî.

Il mourut en Dhoûl-Qa'da 951 (J.-C. 1544) à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

Au nombre de ses disciples il faut citer Aboû 'Outhmân Sa'îd ben Mouhammad Al-Maqqarî, Aboû 'Abd Allah ben Djallâl et le chaikh Chaqroûn ben Hibat Allah Al-Wihrânî.

Ce dernier, venu à Fès en l'année 967 (J.-C. 1559) y fut comblé d'honneurs par le sultan du Maghrib, qui lui confia la mission de rendre les consultations de droit; à son cours il eut comme auditeurs les principaux faqîhs et le sultan en personne. Il avait au début rempli les fonctions de prédicateur à Marrâkech en la mosquée des Koutbiyîn, puis en celle d'Al-Mançoûr. Il mourut en l'an 983 (J.-C. 1575 [1]).

Aboû 'Outhmân Sa'îd a encore suivi l'enseignement du chaikh Aboûs-Sou'oûd, faqîh hanéfite de Constantinople, auteur d'un commentaire de l'*Alfiya* et d'un commentaire du Qorân et mort en l'année 982 (J.-C. 1574) ; j'ai vu la deuxième partie de ce dernier commentaire : elle forme un gros volume.

La maison d'Aboû 'Outhmân Sa'îd ben Mouhammad Al-Maqqarî fut celle de la science et de la vertu. L'ancêtre de la famille, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad ben

1. Cf. *Archives Marocaines*, volume XIX, pp. 198-200.

Abî Bakr ben Yahyâ Al-Maqqarî, fut un imâm incomparable, un homme de haute condition et d'une illustre renommée ; il occupa un rang des plus élevés et des plus distingués et vers lui les visiteurs accoururent en foule. Il mourut à Fès, où il exerçait les fonctions de qâdhî, en l'an 759 (J.-C. 1358).

Tous ces renseignements se trouvent dans le *Matmah*.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Maqqarî fut, selon l'*Ihâta*, ramené à Tlemcen après sa mort.

Sa'îd Al-Maqqarî a laissé au nombre de ses disciples et des personnages qui se sont réclamés de lui, son neveu, le célèbre gardien de la science, Aboûl-'Abbâs Ahmad, et le chaikh Sa'îd Qaddoûra.

Le vertueux chaikh, le saint qui découvre le caché, Sayyidî Aboû Yahyâ Ad-Dakhîsî.

Il appartient à la catégorie des personnages anéantis dans la vérité pure ; il était plongé dans l'étude des ouvrages attribués à Ibn 'Aïchoûn. Saint aux allures extravagantes et annihilé dans le culte du Dieu unique, il était considéré comme irresponsable.

Son sanctuaire est contigu à celui de Sayyidî Ridhwân et dans le même enclos ; il se trouve tout près de la Mouçallâ[1] de Fès l'Idrisite.

On raconte de lui le miracle suivant : il frappa un jour d'une pierre, dans une boutique, la jarre d'un laitier ; la jarre se cassa et le lait se répandit sur le sol. Elle contenait un serpent énorme, qui était tombé dans le lait, et dont le laitier ignorait la présence. Dieu préserva ainsi les créatures de tout malheur.

Ce personnage est mort en l'an 1010 (J.-C. 1601).

AN 1011 (J.-C. 1602).

(P. 61.)

Le célèbre saint Aboû Sirhân Mas'oûd ben Mouhammad Ad-Darâwî, enterré à la Mouçallâ Al-'Id [1], *à Fès l'Idrisite.*

L'auteur de la *Mir'a* dit de lui qu'il fut un de ces personnages bénis et aux ravissements mystiques et qui accomplissent des miracles. Il eut de nombreux disciples, en qui se manifestèrent les effets de sa *baraka*. Sa langue ne se lassa jamais de dire des prières pour le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !). Devenu corpulent sans qu'il fût toutefois un gros mangeur, il expliquait ce fait en disant : « Ce qui m'a fait grossir c'est uniquement la prière pour le Prophète (sur lui la paix et le salut !) : elle me sert de nourriture et de boisson ! » Telles sont à peu près les paroles qu'il a prononcées à ce sujet et que j'ai entendues de ses propres lèvres.

C'est au chaikh Aboûl-Mahâsin qu'il dut d'être ouvert à la grâce. Envoyé par lui à Al-Qçar auprès du chaikh Aboû Zaïd ('Abd-Rahmân) Al-Madjdhoûb, qui vivait encore, il éprouva un transport mystique des plus intenses ; il devint le compagnon assidu de ses derniers jours et, durant de longues années, il retira de cette compagnie des avantages que n'obtint aucun autre disciple. Dieu est le détenteur des grâces et Il les accorde à Sa volonté.

Aboû Sirhân Mas'oûd ben Mouhammad Ad-Darâwî mourut à Fès en l'année 1011 (J.-C. 1602). Une foule immense assista ses funérailles. Il fut enterré au delà de Bâb Al-

1. L'Oratoire des jours de fête.

Foutoûh, au pied de l'Oratoire, à côté des tombeaux de Sayyidî Hamâmoûch, de Sayyidî 'Alî Aç-Cinhâdjî et d'autres personnages.

Tel est le texte de la *Mir'a*.

Si nous en croyons l'auteur du *Moumatti'*, il prenait des serviteurs à gages avec le dessein de leur faire réciter la prière pour le Prophète (sur lui la paix et le salut !) : lui les regardait et les écoutait. Il descendit en lui un *hâl* intense de mysticisme.

Un jour, comme il était venu dans la demeure d'Aboûl-Mahâsin, celui-ci n'ordonna point aux femmes de sa famille de se retirer : « O Prophète de Dieu ! » s'exclama notre personnage et il finit par se laisser tomber en pleurant. A cette vue, le chaikh fit retirer sa famille : privé de tout sentiment, l'autre ne revint à lui que pour pleurer.

Le faqîh, le maître, le gardien de la science, Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân Al-Djoulâlî Ach-Chouqrânî.

Ce personnage était l'oncle maternel du chaikh Aboûl-Ma'ârif 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî. Il fut un faqîh et un grammairien ; il posséda les diverses branches de la science et sut par cœur le Qorân dans les sept modes de récitation.

Il mourut en l'année 1011 (J.-C. 1602).

(Tiré de l'*Ibtihâdj*.)

Le fahîh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben At-Tâlib.

(*P. 62.*)

Il fut investi de la charge de prédicateur à Marrâkech. Amîn en cette ville de l'hôtel de la monnaie, c'est à lui qu'on attribue le ***dînâr al-fâsî*** [1], qui porte le nom de dînâr d'Ibn At-Tâlib.

La date de sa mort se place en l'an 1011 (J.-C. 1602).

Ces renseignements nous sont fournis par le *Matmah ;* l'auteur n'en dit pas davantage.

AN 1012 (J.-C. 1603).

(*P. 62.*)

Le chaikh, l'imâm, le guide des humains, l'argument de l'Islâm, le perspicace et très grand savant aux connaissances étendues, le généalogiste sagace, le gardien de la science, le traditionniste, le vérificateur, l'observateur parfait, Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad ben Qâsim ben Mouhammad ben 'Alî, surnommé Al-Qaççâr, né et demeurant à Fès et portant les noms ethniques d'Al-Andalousî, d'Al-Gharnatî et d'Al-Qaïsî.

Selon le *Matmah*, le grand-père paternel de ce personnage vint de Grenade lors de la prise de la ville par les

1. La pièce d'or de Fès.

infidèles, au mois de Rabî' I de l'an 897 (J.-C. 1492), sur Mouhammad ben Abîl-Hasan An-Naçrî.

L'année 897 (J.-C. 1492) est celle de la mort de l'imâm Al-Mawwâq, commentateur du *Moukhtaçar* de Khalîl.

« Le nom d'Al-Qaççâr [1], d'après les renseignements fournis par Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî, viendrait de ce fait qu'un des ancêtres de notre personnage avait été sous la tutelle d'un dégraisseur : il en aurait gardé le surnom. »

Lors de la rencontre en pays du Hidjâz du chaikh Ibn 'Âchir et du chaikh 'Abd Allah Ad-Danoûchirî, le premier, questionné sur ses professeurs, cita de leur nombre le chaikh Al-Qaççâr ; à sa louange il récita les vers suivants :

Des imâms ont tissé l'étoffe des sciences et leur mérite en a revêtu ceux qui étaient dans la nudité.

Les bordures de cette étoffe sont devenues minces et fines les broderies, mais il faut tout d'abord les confier au *dégraisseur*.

Le nom ethnique d'Al-Qaîsî, porté par Al-Qaççâr, est connu dans certaines tribus : on rencontre Qaîs 'Aîlân ben Moudhar dans celle de Moudhar. L'origine de ce nom de 'Aîlân est diversement interprétée par les auteurs. Suivant les uns ce personnage était pauvre ; un jour qu'il s'adressait à son frère Ilyâs il reçut de lui cette réponse : « Tu n'es qu'un *'ayâl* [2] à ma charge » et il fut surnommé *'Aîlân*. Suivant les autres ce serait là le nom d'un esclave qu'il possédait, ou encore d'un cheval ou d'un chien. Certains affirment que le nom de 'Aîlân est celui d'un esclave noir dans les soins duquel il avait grandi... Tels sont les renseignements que nous trouvons là-dessus dans l'*Iqtibâs Al-Anwâr* d'Aboû Mouhammad Ar-Rachchâtî.

Dans Rabî'a ben Nizâr on trouve Qaîs ben Tha'laba. Il

1. C'est-à-dire : le dégraisseur.
2. Miséreux, « pauvre diable ».

existe plusieurs fractions dans cette dernière tribu de Qaïs : Mourra, Djouraïr et Djouhdar, et nombreux sont les personnages qui rattachent à elle leur nom ethnique.

On rencontre en outre Qaïs ben Thaouban chez les Azd et Qaïs ben Sa'd chez les Noukha'.

Enfin ce même nom est fréquent dans les fractions elles-mêmes.

Le lecteur qui désire savoir le reste pourra se reporter à l'auteur.

Entrons dans notre sujet, la biographie d'Al-Qaççâr !

Notre vénéré grand-père (que Dieu le prenne en miséricorde !) a dit dans le *Matla' Al-Ichrâf :* Il suffit de savoir à propos du chaikh Al-Qaççâr (puisse Dieu l'agréer !) qu'il détint la dignité d'imâm et qu'il fit preuve de grandeur d'âme, de justice et de loyauté. Imâm illustre, grand savant, il fut le roi des 'oulamâ et le premier personnage de son époque, le plus docte chaikh du Maghrib, le prince des vérificateurs dans les sciences théoriques et dans la tradition des sciences acquises. Il réunit à celle de la science la grandeur de la foi et s'éleva au-dessus des plus hauts personnages.

Par lui ont été formés une multitude de grands hommes et de chefs de l'Islâm, et des plus considérables. On cite parmi eux : le chaikh, l'imâm magnanime, le grand et illustre saint qui possède la connaissance de la Divinité, Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî (puisse Dieu l'agréer !) ; le chaikh, le docte et vertueux imâm, Aboûl-'Abbâs Ahmad, fils du chaikh Aboûl-Mahâsin Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî, et son frère, le chaikh, le savant imâm aux connaissances diverses, Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-'Arbî (que Dieu les agrée !) ; le chaikh, l'imâm éminent et qui pratique le culte, le savant incomparable, le vérificateur qui fait autorité, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Ibn 'Âchir Al-

Ançârî ; le chaikh, le docte imâm, le vertueux et saint Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad, fils du chaikh, l'illustre saint, Sayyidî Aboû Bakr Ad-Dilâï ; le chaikh, le glorieux imâm, le très grand maître, le noble savant, le célèbre gardien de la science, le charîf à l'origine pure, Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben 'Alî ben Tâhir Al-Hasanî As-Sidjilamâsî ; le chaikh, l'imâm, le conseiller des créatures, le savant à l'esprit pénétrant et vif, l'éminent homme de bien, Aboût-Tayyib Al-Hasan ben Yoûsouf ben Mahdî Az-Ziyâti ; le chaikh, l'imâm, le gardien de la science, le mouftî de la ville-capitale de Fès et le prédicateur de sa plus grande mosquée, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Maqqarî At-Tilimsânî, et plusieurs autres encore d'entre les plus glorieux étendards de la science et d'entre les chaikhs de l'Islâm. Que Dieu les agrée tous et nous comble par eux de bienfaits !

Tous s'accordent à reconnaître en Al-Qaççâr un mérite éminent et une incomparable supériorité, à glorifier son talent de vérificateur et la précision de sa méthode. Tous mettent leur fierté à s'en remettre à sa science et à la minutie de son raisonnement, à marcher sur ses traces et à répéter jusqu'à ses traits d'esprit.

Si Hadhâm dit quelque chose, il faut le croire, car la vérité c'est Hadhâm qui la dit.

Al-Qaççâr (que Dieu soit satisfait de lui !) fut un imâm d'une autorité reconnue en matière de traditions prophétiques, qu'il se plaisait à faire connaître. Savant incomparable en son époque, c'est à lui qu'on avait recours ; sa science fut aussi un mélange de vertu, de foi et d'obéissance à la religion.

Il fréquenta la société du chaikh, l'imâm instruit des traditions, le glorieux saint, le prince des hommes d'abstinence et de piété Aboûn-Na'îm Sayyidî Ridhwân ben 'Abd Allah (que Dieu l'agrée !) Il s'attacha à lui, fit de lui

son modèle en matière de science et de religion et cette compagnie lui fut profitable. Aboûn-Na'îm, l'un de ses plus grands maîtres, fut à son époque le prince et l'imâm des conteurs de traditions ; il eut comme disciple et successeur le chaikh Sayyidî Mouhammad Al-Qaççâr, celui-là-même dont nous étudions la biographie (puisse Dieu l'agréer !) : notre personnage occupa dignement cette place et devint en cela le maître de son temps.

Au Qaççâr succéda son élève, le chaikh, l'imâm, le saint possédant la connaissance de la Divinité, Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî (que Dieu l'agrée !). Le disciple se montra à son tour le maître de l'époque.

Vint ensuite le chaikh, l'imâm, le modèle des créatures, Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî Al-Fâsî, qui fut encore le plus docte de son temps.

C'est là, depuis Sayyidî Ridhwân jusqu'à ce dernier personnage, une chaîne d'or : tous ceux qui la composèrent furent des hommes qui firent preuve de grandeur dans la science et la religion et publièrent la connaissance des hadîth, en se transmettant les traditions d'imâm traditionniste en imâm traditionniste. Que Dieu les prenne en miséricorde et nous comble par eux de bienfaits !

Les vérifications en matière de science et la diffusion des hadîth ont été poursuivies jusqu'à notre époque par le fils du chaikh 'Abd Al-Qâdir dont il vient d'être parlé : notre très docte et vénéré maître, le vérificateur Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Al-Qâdir est de nos jours le savant le plus vaste de tous en cela et l'unique de ces temps ; que Dieu exhausse son mérite et lui facilite les voies qui le firent parvenir à la perfection dans ce monde et dans l'autre ; que par tous ces nobles 'oulamâ Il perpétue la science avec la bénédiction ! Amen !

J'ai entendu plusieurs de mes professeurs déclarer à propos de la vérification scientifique particulière aux fils

d'Aboûl-Mahâsin qu'elle était un héritage à eux laissé par Al-Qaççâr (puisse Dieu le prendre en miséricorde !).

Notre personnage (que Dieu ait pitié de lui !) était en outre versé dans la science des généalogies; il s'était fait la réputation d'investigateur précis et en tout cela il était un modèle que l'on imitait. Il était spécialisé dans l'étude des généalogies chérifiennes, dans laquelle il apportait un soin méticuleux.

Notre chaikh, qui est aussi chaikh de nos chaikhs, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî Al-Fâsî (puisse Dieu l'agréer !) loue — j'ai entendu ses paroles — la méthode de vérification d'Al-Qaççâr; « le Chaikh, ajoute-t-il, était un savant généalogiste : il connaissait et vérifiait l'origine des charîfs; en cette science il défiait tout rival, les laissant tous loin derrière lui. » J'ai vu moi-même des écrits rédigés de sa propre main et relatifs aux généalogies chérifiennes : ce sont des œuvres admirables offrant un intérêt singulier et dans lesquelles trouvent place le doute préventif et la minutie de l'examen.

(Citation du *Matla' Al-Ichrâf.*)

Énumérant ses maîtres, l'auteur de la *Mir'â* dit : « ... le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Qâsim ben Mouhammad ben 'Ali Al-Qaïsî, d'une famille originaire de Grenade; il naquit et demeura à Fès et est connu sous le nom d'Al-Qaççâr; il fut le docte et sagace imâm, le profond savant, le mouftî de Fès en même temps que le prédicateur des Qarawiyîn, le traditionniste de son époque au Maghrib.

« Timide, plein d'une constante humilité, prompt à verser des pleurs, il rappelait ses auditeurs au souvenir de la mort; sa parole toujours châtiée et polie était faite d'admonitions et de conseils pressants.

« En sa société toute pleine de profits pour moi je me trouvais comme au milieu d'un jardin fleuri. Je m'attachai

à mon chaikh durant plusieurs années, me livrant avec lui à l'examen des choses, assistant à ses cours et en retirant de nombreux avantages.

« Un jour, vers la fin de Djoumâdhâ II de l'année 998 (J.-C. 1590), il me récita les vers suivants :

Serre fortement la corde des Châdhilites : tu trouveras ce que tu désires! Sois ferme dans cet espoir et tu le réaliseras!

Ne détourne point d'eux ton regard : ils sont les soleils qui guident et éclairent la pensée!

« Ces deux vers sont du chaikh Tâdj Ad-Dîn Ibn 'Atâ Allah ; l'auteur du *Qâmoûs* les cite avec quelques variantes dans certains termes.

« Al-Qaççâr, puisse Dieu l'agréer! m'a donné un diplôme mentionnant toutes les sciences qui lui étaient personnelles et celles qu'il devait aux autres savants. Il se réclamait du chaikh Aboûl-Mahâsin, parlant au nom de son imâmat, rapportant ses idées et écrivant à son sujet « mon maître et mon soutien ».

« Il faisait souvent des vœux en ma faveur : « Que Dieu, me disait-il, t'accorde le bonheur de l'autre monde et mette à ton service les choses de la terre! » Ces vœux se sont réalisés; nous demandons à Dieu, en Lui offrant nos actions de grâce, de daigner les parfaire.

« Al-Qaççâr dut quitter Fès pour se rendre à Marrâkech. Il tomba malade durant le trajet et mourut : on transporta son corps à Marrâkech, où il fut inhumé devant la porte du sanctuaire de Sayyidî Aboûl-Abbâs As-Sabtî; cela se passa au mois de Cha'bân ou dans celui de Ramadhân de l'année 1012 (J.-C. 1603). Il était né à Fès en 938 (J.-C. 1531).

« Al-Qaççâr a été le disciple du chaikh Aboûn-Na'îm Ridhwân ben 'Abd Allah Al-Djanoûî, le prince des gens de piété, d'abstinence et de science et de ceux qui marchent sur les traces des ancêtres, le vertueux, le gardien des hadith et de la tradition en son époque.

Aboûn-Na'îm Ridhwân.

(*P. 65.*)

« Ridhwân naquit en 912 (1506). Il mourut à Fès le 24 Rabî' premier de l'année 991 (1583), à la tombée de la nuit du mercredi au jeudi; on pria sur son corps le lendemain au moment de la prière de midi dans la mosquée des Andalous et on l'enterra en dehors de Bâb Al-Foutoûh. Il avait été le disciple du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Allah Al-Ghazwânî; c'est de lui qu'il se réclama et sur lui qu'il s'appuya.

« Aboûn-Na'îm Ridhwân avait également suivi l'enseignement du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî Al-Andalousî Al-Bourdjî, connu sous le nom d'Ach-Choutaîbî. J'ai vu écrit en plusieurs endroits, de la main même du chaikh Aboûn-Na'îm Sayyidî Ridhwân, que celui-ci l'appelait « notre vénéré chaikh », que d'autre part Ach-Choutaîbî habitait Tâzghadra, dans la contrée des Banoû Zarwâl et que c'est là qu'il mourut au mois de Rabî' II 963 (J.-C. 1556). Telles sont à son sujet les paroles de Sayyidi Ridhwân, qui ajoute : « Suivant les renseignements qui me sont parvenus, il était né en 882 (J.-C. 1477). Il a été l'auteur d'ouvrages célèbres et a fréquenté la compagnie du chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Ar-Râchidî, disciple lui-même du chaikh Aboûl-'Abbâs Zarroûq. »

« Le chaikh Aboûn-Na'îm Ridhwân a été encore le disciple d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî Al-Kharroûbî At-Tarâboulousî, qui demeurait à Alger, ville à l'extérieur de laquelle il fut enterré; ce dernier personnage est mort en 963 (J.-C. 1556), comme celui dont nous venons de parler plus haut. C'est Ridhwân lui-même qui a dit cela.

« At-Tarâboulousî était un illustre savant aux connais-

sances étendues et qui a laissé de nombreux ouvrages. Envoyé en ambassade par le roi du Maghrib moyen, il est venu deux fois à la cour du sultan du Maghrib extrême; il a compté de nombreux disciples dans cette dernière contrée. Il a reçu l'enseignement d'Aboûl-'Abbâs Zarroûq.

« Puisse Dieu agréer tous ces personnages et nous combler par eux de bienfaits! »

Ces renseignements m'ont été fournis par la *Mir'a* : en raison de leur importance j'en ai rapporté le texte en entier, quoique en le résumant. Que Dieu agrée l'auteur de cet ouvrage!

Tout ce qu'a dit Sayyidî Ridhwân a été rapporté par l'auteur du *Moumatti'*; celui-ci a déterminé même le lieu de sa mort, la rue d'Al-'Anoûz, sur la 'Oudwat de Fès Al-Andalous.

Il existe dans le voisinage du Hammâm Al-Djiyâd, dans le quartier de Balîda, et près du Fondouq Al-Yahoûdî, sur la 'Oudwat de Fès Al-Qarawiyîn, une zâwiya attribuée de nos jours à Sayyidî Ridhwân. Selon le témoignage authentique d'un de nos vénérés chaikhs que j'ai entendu moi-même, le sol en fut acheté à la mort de ce personnage.

Sayyidî Ridhwân (puisse Dieu l'agréer!) n'avait laissé pour toute succession, tous frais payés, que la natte sur laquelle il priait et le cordon qui lui servait à retrousser ses manches au moment des ablutions : il avait été en effet de son vivant un homme plein d'abstinence et de piété. Ces divers objets furent vendus à un prix qui dépassait soixante-dix mithqal; la somme en fut remise à une fille du chaikh qui était son unique héritière : mais celle-ci refusa de prendre la somme en disant que la natte et le cordon ne la valaient point. Avec cet argent on acheta le sol dont nous venons de parler : on y fonda et construisit la zâwiya que l'on voit de nos jours.

Un ouvrage a été composé sur les vertus de Sayyidî

Ridhwân par son élève Aboûl-'Abbâs Al-Mourâbî; il est intitulé *Touhfat al-Ikhwân wa-Mawâhib al-Imtinân* et comprend deux volumes. Le manuscrit même de l'auteur se trouve actuellement dans la zâwiya du chaikh.

Quant aux deux vers cités plus haut : « Serre fortement la corde des Châdhilites... » et que récita notre personnage, ils sont, d'après les paroles de Sayyidî Al-Mahdî dans la *Touhfa* et selon le *Qâmoûs*, l'œuvre d'Ibn 'Atâ Allah; As-Souyoûtî les a rapportés dans ses consultations juridiques. Suivant le *Tayyîd al-Haqîqat al-'Aliyya wa-Tachyyîd at-Tarîqat ach-Châdhiliyya*, ils seraient de Sayyidî 'Alî ben Wafâ.

Revenons à notre personnage, à Al-Qaççâr!

L'auteur de *l'Ibtihâdj* a rapporté l'anecdote suivante : « A la mort de son père Al-Mançoûr, le sultan Zaïdân fit demander au chaikh Al-Qaççâr de venir lui faire une visite. Le chaikh partit donc pour Marrâkech, mais en cours de route il sollicita de Dieu la grâce de ne pas rencontrer le souverain, et il mourut avant son arrivée dans la ville.

« Un habitant de Marrâkech vit en songe une tombe ouverte devant le sanctuaire de Sayyidî Aboûl-'Abbâs As-Sabtî (que Dieu nous comble par lui de bienfaits!) « Pour qui est cette tombe? demanda-t-il. — Pour un homme vertueux! » Le lendemain de bonne heure, notre homme se rendit à cet endroit pour se rendre compte de la réalité du fait : il aperçut une tombe qu'on avait creusée pour un mortel connu par ses injustices.

« Le corps ayant été apporté, on prit sur lui les mesures; mais comme la tombe n'était pas assez grande, il fut enterré dans un autre endroit.

« Or à l'arrivée dans la ville du corps d'Al-Qaççâr, c'est dans cette tombe qu'il fut enterré[1]. Puisse Dieu lui faire miséricorde! »

1. Cf. *Nouzhat Al-Hâdî*, traduction O. Houdas, p. 312.

On cite au nombre des professeurs d'Al-Qaççâr le chaikh, l'imâm, l'unique de son temps à Fès pour la logique, les Deux principes et la rhétorique, Aboû 'Abd Allah Mouhammad, surnommé Djâr Allah, Kharoûf At-Tounsî Al-Ançârî. Ce personnage avait fait ses études à Tunis, au Caire et en diverses autres villes. Tombé captif, il fut racheté par le sultan de Fès, qui se trouvait être Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Marînî Al-Wattâsî, dernier souverain de cette dynastie. Il vint à Fès où il se mit à enseigner les sciences que nous venons d'énumérer et dont il se montra le restaurateur, et certes son enseignement fut suivi. Il possédait une échoppe[1] où il recevait les témoignages. Telle fut la vie qu'il mena jusqu'à sa mort, survenue à Fès en l'an 996 (J.-C. 1558).

Telles sont les paroles du maître de nos chaikhs Aboû 'Abd Allah Al-Masnâwî; je les ai rapportées d'après le manuscrit même de l'auteur.

Le chaikh Al-Qaççâr a été encore le disciple d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Yassitnî, mort à Fès en 959 (J.-C. 1552); du chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî, mort dans la même ville en 962 (J.-C. 1555); du fils de ce dernier, l'homme vertueux, Sayyidî Aboû Châma; de 'Abd Allah Mouhammad ben Midjbar et du professeur Aboûl-'Abbâs (Ahmad) At-Tasoûlî.

Il fut investi de la charge de prédicateur des Qarawiyîn, de la distribution des aumônes aux pauvres et de diverses autres fonctions.

Le *Tanbîh* nous apprend qu'à la mort de Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj, Al-Qaççâr se trouvait à Marrâkech. Ayant reçu de Maoulay Ahmad une lettre l'investissant des fonctions de mouftî et d'imâm et lui conférant les revenus des haboûs de Sayyidî Yahyâ, il vint à Fès, où il arriva (que

1. C'est-à-dire qu'il était *'Adil.*

Dieu lui fasse miséricorde!) l'année même de l'entrée de l'éléphant dans cette ville, le 16 Ramadhân, et en même temps que ce dernier lui; il était porteur d'un cadeau envoyé par Maoulay Ahmad à son fils Maoulay Mouhammad Ach-Chaikh. Il fit le prône sur la chaire des Qarawiyîn; il exerça jusqu'à sa mort (que Dieu lui fasse miséricorde!) les fonctions de prédicateur et de mouftî.

Selon le *Matmah*, Al-Qaççar s'exprimait avec difficulté et cette particularité fit qu'une grande partie de sa science resta perdue ; il ne composa pas d'ouvrages : il rédigea seulement de simples feuilles qui à sa mort furent vendues au poids. Cela explique le petit nombre d'auditeurs qui assistaient à son cours, un ou deux à peine, qui étaient habitués à l'entendre. Il ne donnait que des réponses partielles, impuissant qu'il était à rendre toute sa pensée.

Une question fut un jour soulevée en présence du sultan. Notre personnage lança une feuille sur laquelle il reproduisait le texte de Khalîl relatif au sujet; tout le monde reconnut la vérité de son dire et l'on se sépara. Comme on lui faisait des observations sur la manière dont il avait agi : « Mon chaikh Aboûn-Na'îm, déclara-t-il, m'a fait la recommandation suivante : si tu as une certitude, fais-la prévaloir avant les autres ! »

Notre vénéré chaikh, le prince de ceux qui possèdent la connaissance de la Divinité, parlant d'après son grand-père, Sayyidî 'Abd Al-Qâdir, nous a raconté que le chaikh Al-Qaççâr, au cours d'un entretien avec son élève Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, lui fit part de son intention de se rendre auprès d'Al-Mançoûr à Marrakech : il était alors dans un âge avancé et se trouvait dans la nécessité de pourvoir sa fille. « La plus grande partie de ta vie s'est écoulée dans la compagnie de Sayyidî Ridhwân et dans le service de la science, repartit l'élève : tu vas la ternir dans

la société des rois, tu vas raccommoder la robe avec une étoffe grossière! »

Le chaikh Aboûl-Mahâsin apprit la chose : « Pour moi, dit-il, je lui ordonne de partir; cet ordre que je lui donne s'adresse au pauvre, mais non au savant, bien que l'on ait besoin de sa science. S'il ne se montre pas maintenant, quand le fera-t-il? »

A cette nouvelle, Al-Qaççâr se rendit auprès du chaikh et son départ pour la cour du sultan fut décidé.

Le souverain lui donna une forte somme d'argent et l'investit des fonctions de prédicateur et de mouftî en la mosquée des Qarawiyîn. Cette situation porta ombrage à certains, qui s'appliquèrent à déprécier notre personnage auprès d'Al-Ma'moûn, l'héritier présomptif du trône. Mais le sultan écrivit une lettre à son fils pour le mettre en garde contre ces accusations mensongères : « Nous ne consentirions même pas à le remplacer, disait-il, par un autre de sa valeur, à plus forte raison par un homme qui lui serait inférieur. Coupez court aux ambitions d'Ibn 'Imrân et autres! » Al-Mançoûr se plaisait en effet à rendre hommage à la fidélité d'Al-Qaççâr; celui-ci prêchait l'obéissance envers lui à tous ceux que l'ignorance aveuglait et poussait à la révolte, et le sultan n'oubliait pas les services qu'il lui devait. Les hommes passent, d'autres viennent; louange à l'Éternel!

Nous citerons les vers suivants, récités par Al-Qaççâr dans un de ses cours et relatifs aux plaintes des deux pères qui réclamaient le pèlerinage de leur fils sur leur tombe.

Tu es passé auprès de notre maison et t'en es détourné: tu n'as pas rempli ton cœur du souvenir des êtres chers!

Est-ce là le pacte que nous avons conclu ensemble, nous qui avons passé la vie dans la tendresse et l'amour pour lui.

La *Fihrisa* d'Al-Qaççâr donne les vers suivants qui furent récités en songe à un homme de mérite:

Apprends tout ce que tu pourras pour l'amour de Moi, car la science est l'un des navires du salut.
La science n'est pas un sujet de vanité dans le monde, à moins qu'elle ne soit détenue par des hommes manquant de piété.
Celui qui demande la science à d'autres que Moi, tu le verras loin de la bonne direction.

Je vous recommande de vous appliquer à l'étude de la science et de persévérer en elle. On lit dans les deux *Çahîh* que « Dieu (lorsqu'Il le veut) ne retire point la science du cœur des hommes, mais qu'Il le fait en retirant les 'oulamâ. Mais s'Il ne laisse pas de vrai savant sur la terre, les créatures prennent pour guides des ignorants, qui répondent aux questions par des fatwâs rien moins que scientifiques, et s'égarent eux-mêmes en égarant les autres. »

Le chaikh Al-Qaççâr (puisse Dieu le prendre en miséricorde!) désirait, d'après ce qui nous est parvenu, contracter alliance avec la famille du Prophète; il dit à ce sujet:

J'espère du Tout-Puissant et du Dispensateur des grâces quatre vierges de noble condition,
Qui appartiennent à la famille du descendant de 'Adnân, du plus grand des êtres, puisse Dieu le bénir !
Mais je ne suis point digne de cette condition; pardonne-moi, Seigneur!

Le Dieu de générosité réalisa mes espérances et je dis :

Tu m'as accordé quatre vierges, Seigneur, de la famille de Ton Prophète 'Adnân.
Louange, louange, louange, au Dieu généreux et dispensateur des grâces !
Donne-nous des enfants qui sachent à fond le Qorân ! Accorde-nous tout ce qui pourra nous rapprocher de la félicité céleste !

Dieu lui accorda promptement trois enfants mâles : Il rangea au nombre de ceux qui savent le Qorân; et ces enfants pratiquèrent les prescriptions du livre sacré.

Telles sont les grâces que le chaikh reçut du Seigneur après qu'il eut composé ces vers.

Al-Qaççâr eut plusieurs épouses. Il s'allia en effet aux Çaqalliyîn, aux Tâhiriyîn et aux Housaïniyîn par son mariage avec 'Azzoûz, fille de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir ben Mouhammad ben 'Alî Al-Housaïnî.

Il épousa également deux femmes appartenant à la famille des Qâdiriyîn. La première se nommait Fâtima, fille du Mouhammad ben Mouhammad qui, au moment de la prise de Grenade par les infidèles, avait quitté cette ville pour venir à Fès ; cet acte de mariage se trouve chez nous[1] et porte la date du mois de Cha'bân de l'année 966 (J.-C. 1558). La seconde était Âmina, fille de 'Abd Al-'Azîz, frère du Mouhammad dont le nom vient d'être cité; elle devait mourir avant lui.

J'ai puisé ces renseignements dans un document sur la mort d'Al-Qaççâr donnant le dénombrement de ses héritiers; il portait la signature de son élève, Sayyidî 'Alî Al-Battoûî.

Quant aux deux autres femmes qui lui survécurent, elles appartenaient à la famille des 'Alamiyyîn. L'une portait le nom de Fâtima; elle était la fille de Sayyidî 'Alî ben Rahmoûn Al-Younsî. L'autre s'appelait également Fâtima et était la fille de Sayyidî Housaïn Ar-Rahmoûnî As-Salâî : elle lui donna une fille, qui, à la mort d'Al-Qaççâr, épousa un Qâdirî, le sayyid Tâhir ben Mas'oûd ben 'Abd Al-'Azîz, dont le nom est paru plus haut.

Nous avons chez nous l'acte de mariage des deux femmes appartenant aux Qâdiriyîn : ils portent la signature de

1. L'auteur du *Nachr Al-Mathânî* (Mouhammad Al-Qâdirî) appartient en effet à la famille des Qâdiriyîn.

Sayyidî 'Alî Al-Battoûî et de Sayyidî 'Abd Al-Wâhid Ibn 'Âchir[1].

Al-Qaççâr a donc eu cinq épouses : l'une d'origine Çaqallî, deux d'origine Qâdirî et deux enfin d'origine 'Alamî. Deux le précédèrent dans la tombe, les autres lui survécurent.

Au nombre de ceux qui s'allièrent à lui on cite Sayyidî Hamdoûn ben 'Abd Ar-Rahmân, charîf housaînî du 'Irâq, qui épousa sa fille 'Aïcha, dont la mère était Fâtima bint 'Alî ben Rahmoûn, charîfa de la famille des 'Alamiyîn. J'ai vu cet acte de mariage : il est daté du mois de Çafar de l'an 1007 (J.-C. 1598).

Que Dieu les agrée tous et leur accorde Ses grâces et Ses bienfaits ! Amen !

Le très illustre, très docte et très grand savant, Sayyidî Mouhammad ben Al-Hasan ben 'Ardhoûn Ach-Chafchâwanî Az-Zadjlî, enterré à Fès, à l'extérieur de Bâb Al-Foutoûh, au-dessus de la Raoudhat Al-Anwâr.

(*P. 69.*)

L'auteur de la *Mir'a* parle de ce personnage à l'occasion du prône fait à la mosquée principale de Chafchâwan par Sayyidî Ahmad ben 'Alî Ach-Charîf. « A cette époque, dit-il, était qâdhî à Chafchâwan le chaikh, l'imâm, le docte vérificateur, Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad ben Al-Hasan ben 'Ardhoûn. C'était un profond savant. Plus âgé que Sayyidî Ahmad, il fréquenta des personnages que l'autre ne connut point. Sayyidî Ahmad suivit de nouveau[2]

1. Sans doute les deux 'Oudoûl qui conclurent ces deux mariages.

2. Il faut sans doute admettre que Sayyidî Ahmad ben 'Alî Ach-Charîf avait délaissé durant un certain temps l'enseignement du qâdhî.

son enseignement et tira profit de ses connaissances. Il ne cessa pas de vivre avec lui dans une parfaite amitié jusqu'à la mort du qâdhî, survenue à Fès le mardi 11 Cha'bân 1012 (J.-C. 1603), aux alentours du 'açr [1]. Aboû 'Abd Allah fut enterré à l'extérieur de Bâb Al-Foutoûh, dans la raoudha des descendants de Bakkâr, hommes de mérite. Il avait aimé la science et la justice; tout le monde s'accorde à lui reconnaître la qualité de savant et la supériorité de l'intelligence et le considère avec les regards de l'estime et du respect. Que Dieu lui fasse miséricorde et l'agrée ! »

Ces renseignements de la *Mir'a* se trouvent dans la biographie de Sayyidî Ahmad, dont le nom vient d'être cité.

L'auteur de la *Dourrat Al-Hidjâl*, Aboûl-'Abbâs Ibn Al-Qâdhî, déclare à son tour dans la biographie de Sayyidî Ahmad ben Yahyâ Ach-Chafchâwani, personnage que nous avons étudié à l'an 1001 (J.-C. 1592):

« Le charîf Ach-Chafchâwanî m'a rapporté des vers du qâdhî Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Hasan ben 'Ardhoûn Al-Ghoumârî Az-Zadjlî, qui les a composés pour lui-même à Fès en l'an 975 (J.-C. 1567). Ces deux personnages allaient tous les jeudis se divertir et se promener au Wâdî Wîslan, à l'extérieur de Bâb Al-Foutoûh, à l'est de Fès-la-vieille ; un jour que le charîf Ach-Chafchâwanî montrait peu d'empressement à le faire, Ibn 'Ardhoûn l'y exhorta par ces vers :

Lorsque un chagrin frappe mon cœur et que mes paupières s'appesantissent sous le sommeil,

La flamme du tamaris s'élève en moi et je pousse ma monture vers Wîslan.

Je jette mon regard de tous côtés, je fais galoper mon coursier, je vais fièrement et la tristesse s'enfuit.

Les étriers flamboyants, je vole, maître de tout, en restant immobile.

1. Le moment du 'açr varie, suivant la saison, entre 3 et 4 heures de l'après-midi.

C'est jeudi : nous allons célébrer une fête dans les plaines de Wîslan.
Nous distribuerons les verres à la ronde et notre âme se réjouira au chant du *rossignol*.

(Dans le dialecte marocain, *Oumm Al-Hasan* signifie *rossignol*[1].)

« Notre personnage a récité encore ces autres vers un jour de réunion à Fès-la-bien-gardée, au Djazâ Ibn 'Amir, dans un jardin appartenant à Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mouhammad ben Ridhwân An-Nadjdjârî :

Est-ce ici le jardin de l'éternité, ô fils d''Adnân. Réponds ! Sommes-nous dans le parterre d'Ibn Ridhwân !
Ne vois-tu pas que les oiseaux qui chantent sur les arbres ont ensanglanté leurs ongles sur les cordes des luths,
Dont les accents harmonieux rappellent David (jouant de la harpe) et faisant s'amollir le fer ? Ils chantent en voix haute, en suivant les airs et la mesure ;
Ils chassent les tristesses du cœur en évoquant l'amour et laissent les joies de l'amour se développer dans le calme.
Si vous voulez avoir une image de ce qu'est ce parterre regardez une table servie, aux mets variés !
La parole est impuissante à dire sa beauté ; aucune voix ne saurait plus haut chanter ses délices !

On cite encore les vers suivants :

O toi qui vas toujours à la *mouçallâ*, monte, par Dieu ! au degré le de la chaire !
Regarde la lumière qui apparaît : elle ressemble à l'éclat des perles répandues sur un tapis de verdure !

« Ibn 'Ardhoûn est encore en vie à l'époque actuelle ; il est le qâdhî des qâdhîs à Chafchâwan. Nous reparlerons

1. L'auteur donne ici trois termes que nous croyons inutile de reproduire dans la traduction et qui ont le même sens; ce sont : *'andalîb*, *chadjroûr* et *boulboul*.

de ce personnage, s'il plaît à Dieu, dans la biographie qui lui est consacrée. »

Tels sont les renseignements que donne la *Dourrat Al-Hidjâl*, dans la biographie du charîf Sayyidî Ahmad Ach-Chafchâwanî, dont le nom a été cité.

La date de la mort d'Ibn 'Ardhoûn a été donnée plus haut, d'après la *Mir'a*.

Il est intéressant de reproduire ici une comparaison avec le rossignol donnée dans un vers par l'auteur de la *Yatîma*.

Il a été contemplé comme une gazelle, a chanté comme un rossignol, s'est épanoui comme l'anémone, et est passé élégant.

Selon le *Matmah*, « Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Al-Hasan ben 'Ardhoûn a reçu l'enseignement du chaikh Al-Mandjoûr, d'Al-Habtî et d'autres personnages. Il a composé un commentaire admirable de la *'Aqîda* du chaikh As-Sanoûsî connu sous le nom d'*Al-Hafîda*. Au nombre de ses disciples se trouvait son compagnon, le grand savant, le charîf Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Ach-Charîf, et le chaikh Qâsim Ibn Al-Qâdhî ; j'ai vu le texte d'un diplôme écrit de sa main qu'il avait délivré au premier de ces deux personnages. »

La *Djadhwa* nous donne enfin les renseignements qui suivent : « Ibn 'Ardhoûn était un faqîh et un grammairien ; il possédait une connaissance approfondie de l'*Alfiya* et connaissait la prosodie, les *Açlaïn*, la logique et la rhétorique. Il fut l'un des savants de son époque. Il avait été le disciple d'Al-Manjoûr, d'Ibn Midjbâr, d'Aboû Râchid Ya'qoûb Al-Yadrî... On lui doit des poésies admirables.

« Sa naissance se place après l'année 950 (J.-C. 1553). »

Le très docte savant, l'humble et craintif serviteur du Dieu Puissant et Grand, Sayyidî 'Abd Allah Ibn Sa'îd ben 'Abd Al-Moun'im (suivant d'aucuns 'Abd An-Na'îm) Al-Hâhî.

(*P. 71.*)

« Il n'est point à ma souvenance que je sois allé contre les ordres de Dieu, puisse-t-Il être glorifié et exalté ! Je n'ai pas commis ce crime. Je n'ai jamais fait de mal même à une fourmi. » Telles sont les propres paroles de ce personnage ; elles sont rapportées par l'auteur du *Badhl Al-Mounâçaha*, qui ajoute : « Elles m'ont été transmises par des hommes dignes de foi.

« Al-Hâhî aimait les gens de la maison du Prophète et fuyait quiconque les calomniait ; si même ils s'écartaient des principes divins, c'est en leur nom qu'il cherchait accès auprès de Dieu.

« Personne ne venait le voir que la nuit et nul ne le vit jamais pendant le jour ; je ne l'ai vu qu'une seule fois le jour. C'est là, m'a-t-on dit, une recommandation qu'il avait reçue de Sayyidî Ahmad ben Moûsâ. J'ai, auprès de lui, retiré de cette conduite des avantages que je dois louer : dans sa maison j'ai appris les obligations relatives au dogme et à la pratique du culte, qui découlent des principes qorâniques et de la tradition : on y rappelait au souvenir de l'autre monde et aux graves méditations que ce souvenir doit nous inspirer.

« Tout visiteur qui venait chez lui ne pouvait le faire que dans le but de s'enquérir des vérités principales de la religion ; il n'était autorisé à repartir que lorsqu'il les savait par cœur. Quand ce travail demandait un certain temps, le faqîh du chaikh donnait des explications à tous, parlant à chacun dans sa langue, aux Arabes en langue

arabe, aux autres dans leur idiome propre[1]. Il arrivait parfois que l'un d'eux, éprouvant une certaine contrainte, s'enfuyait sans autorisation. Le chaikh ne recevait les visiteurs qu'à la condition énoncée ci-dessus.

« Je l'ai souvent entendu dire : Quiconque recherche ce bas-monde perd l'autre, et quiconque poursuit l'autre monde manque celui-ci, mais lorsqu'il va au maître des deux mondes, tous les deux viennent à nous, dociles.

« Son berger se laissa un jour enlever une brebis par un chacal. Il le fit venir auprès de lui et, lui tenant un langage sévère : « C'est ton infidélité à l'égard de Dieu, lui dit-il, qui est cause de la perte de cette brebis. Quel péché as-tu commis ? J'ai de Dieu la promesse que rien de ce dont je dispose ne disparaîtra. — Par Dieu ! répondit le berger ; je n'ai rien fait en ce jour que j'aie à t'apprendre : j'ai seulement récité le Qorân et rejeté le souffle de la respiration ! — C'est là même qu'est la cause de ce qui t'est arrivé. Ne recommence pas ! »

« 'Abd Allah Al-Hâhî a reçu l'enseignement de son père, Sayyidî Sa'îd, dont le père était lui-même disciple de Sayyidî 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ'. Il a fréquenté également la compagnie de Sayyidî Ahmad ben Moûsâ et du chaikh Sayyidî 'Abd Allah Al-Habtî, de la Tarîqa duquel il se réclama. Il a fréquenté en outre la société de Sayyidî 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq, disciple d'Ibn Hâroûn, disciple du chaikh Ibn Ghâzî. On peut admettre de plus qu'il a été le disciple de Souqqaîn, notre personnage ayant quitté Fès en 955 (J.-C. 1548) et Souqqaîn étant mort en Dhoûl-Hidjdja de la même année.

« Il est mort en 1012 (J.-C. 1603), à ce que je pense au mois de Radjab ou de Djoumâdâ II. Dieu en sait davantage ; puissé-t-il lui faire miséricorde ! »

Tels sont les renseignements fournis par le *Badhl Al-Mounâçaha*, dont nous avons fait ces quelques extraits.

1. L'auteur veut parler des Berbères, qui ne savaient pas l'arabe.

Relativement à l'affaire du chacal et de la brebis et à l'enlèvement de celle-ci par celui-là, on peut donner, en faveur de l'exactitude des paroles d'Al-Hâhî, le récit de l'aventure suivante, rapportée dans la *Hilya* d'Aboûn-Nou'aîm d'après 'Amr ben Dînâr. Lors de la proclamation de 'Oumar ben 'Abd Al-Azîz, les gardiens de troupeaux demandèrent : « Quel est donc ce serviteur vertueux qui gouverne le peuple ? — Comment savez-vous cela ? s'exclama-t-on. — Quand un khalîfe juste prend en mains le gouvernement du peuple, les chacals s'éloignent de nos brebis ! »

A l'appui de cela on cite encore les paroles de Hammâd ben Zaïd qui les tenait de Moûsâ ben A'yan : « Nous gardions les brebis à Kermân, sous le Khalîfat de 'Oumar ben 'Abd Al-'Azîz ; brebis et chacals étaient réunis dans un seul et même endroit. Une nuit l'une d'elles fut emportée par un chacal : Nous ne voyons plus l'homme vertueux, dis-je alors : il a péri ! » Telles sont les paroles de Hammâd ; selon plusieurs témoignages et le sien, tous crurent à l'exactitude du fait : le Khalîfe était mort cette nuit même.

Le sultan Mouhammad (Mehmed) Khân, fils du sultan Mourâd.

(*P. 72.*)

Ce souverain fit en personne une grande expédition navale, dans laquelle Dieu lui donna la victoire, le préserva de tout mal et lui fit prendre du butin. Revenu (à Constantinople) sain et sauf, il fit distribuer aux pauvres des deux villes saintes[1] de grandes quantités de grains et

1. La Mecque et Médine.

d'argent : environ 12.000 *ardab* [1] de grains et 12 bourses d'argent.

Il était monté sur le trône le vendredi 17 Djoûmâdhâ II 1003 (J.-C. 1594); il mourut au mois de Radjab de l'an 1012 (J.-C. 1603).

On a indiqué dans les vers suivants la date de son avènement au trône :

A l'avènement de Mouhammad, le roi sublime, la tranquillité s'est répandue universelle et les visages se sont épanouis dans la joie.

Le malaise du peuple a disparu. Voici la date [2] : la royauté a été *anoblie* (شرف) et illustrée par Mouhammad.

Il aurait été plus séant de dire « le noble roi » ou d'employer quelque expression analogue, « le roi sublime » étant une qualification réservée à Dieu Très-Haut et qu'il est préférable de ne donner qu'à Lui seul.

Quant à la formule chronologique employée dans les vers, elle comporte une altération; car, même dans le mode de chronogrammes des Orientaux, elle donne un chiffre qui dépasse de beaucoup celui de la date exacte.

1. L'*ardab* est une mesure de grains qui, dans le Hidjâz, contient 24 *çâ'*; chaque çâ' équivaut à 4 moudd, ou 4 poignées doubles. L'*ardab* équivaut par conséquent à 96 poignées doubles.

2. شرف ش = 1.000
ر = 200
ف = 80
1.280

Le sultan, le charîf hasanî Ahmad Al-Mançoûr, fils du sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh ben Abî 'Abd Allah Mouhammad Al-Mahdî Al-Qâïm Bil-Amr, celui que la volonté du Dieu Puissant (gloire à Lui!) a prédestiné au trône.

(*P. 73.*)

L'auteur de la *Dourrat Al-Hidjâl* fait remonter l'origine de cette dynastie au Sayyid An-Nafs Az-Zakiyya.

Celui de l'*Ibtihâdj Al-Qouloûb*, le hâfidh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Al-Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, déclare de son côté : « On a toujours refusé d'admettre que cette famille appartînt aux charîfs du Tâfilâlet ou autres et l'on a toujours combattu cette prétention de les rattacher à eux.

« S'il faut en croire les paroles d'Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî, rapportées par son élève et notre vénéré chaikh le qâdhî Aboû 'Abd Allah Ibn Soûda, qui me les a transmises, leur parenté avec les charîfs du Tâfilâlet aurait été établie par un document portant l'écriture d'Ibn 'Arafa : Je fis, ajoute l'auteur, les trois remarques suivantes : tout d'abord celui qui avait découvert le document portant l'écriture d'Ibn 'Arafa n'était pas connu ; en second lieu le fait même par Ibn 'Arafa d'avoir affirmé la chose contredit l'opinion ci-dessus, car nul ne saurait connaître l'histoire de la famille en question plus que ceux qui habitèrent le pays de cette famille ; enfin, à l'époque d'Ibn 'Arafa, cette famille n'était pas très connue ni ne se manifestait. Ce que je considère comme bien établi, c'est l'opinion du chaikh Aboûl-'Abbâs ben Ach-Chaikh Abîl-Mahâsin, dont les paroles ont été transmises par son neveu Aboû

'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî, notre oncle, qui les a transmises à son tour à des hommes sûrs, de qui nous les tenons : Aboûl-'Abbâs considérait comme établi que la famille de ces souverains faisait partie des descendants d'Al-'Abbâs ben 'Abd Al-Mouttalib, et c'est à ce dernier qu'il attribuait sa généalogie.

« Tels sont les renseignements qui nous sont parvenus et les seuls authentiques que nous possédions. Dieu en sait davantage, louange à Lui! »

(Fin du texte de l'*Ibtihâdj*, dont nous ne reproduisons que des extraits.)

On donne à cette dynastie le nom de Sa'dienne. Le désir de celui qui en fait remonter l'origine à Sa'd ben Zaïd Manât, de la famille de notre vénérée Sayyida Halîmat As-Sa'diyya, la nourrice du Prophète (sur lui la paix et le salut!) est de l'exclure des Hâchimites à l'origine. Mais cette idée ne saurait prévaloir : on a reconnu à ses divers membres la qualité de charîfs plusieurs années avant et après leur arrivée au pouvoir; c'est là un fait admis par tous et regardé comme sûr. Des contestations se sont élevées seulement lorsqu'ils ont prétendu se rattacher à l'ancienne branche des charîfs de Sidjlamâsa, dont l'ancêtre est venu du Hidjâz et s'est élevé au degré le plusieurs haut de la gloire et de la célébrité; peut-être les Sa'diens n'étaient-ils pas parvenus à un degré égal.

Il en est de même des constestations relatives à leur parenté avec les 'Alides ou les 'Abbâsides. Mais tout cela ne saurait enlever la qualité de charîfs : les 'Abbâsides appartiennent aux Banoû Hâchim et, tout comme les 'Alides, sont apparentés avec le Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut!).

En conséquence ils ont droit à la *zakât* comme à tous les autres droits reconnus à la famille du Prophète. Et cela même si nous adoptions les opinions que nous avons

données, ce qui n'est pas. Une critique raisonnée nous oblige à reconnaître en eux des 'Alides Hasanîs.

Nous donnerons l'opinion de notre vénéré grand-père (puisse Dieu lui faire miséricorde !) qui est tout autre que celle de l'auteur de l'*Ibtihâdj*, dont nous avons parlé ; on a rapporté l'exactitude reconnue de la noblesse chérifienne de cette dynastie, d'après Ibn 'Arafa, mais l'auteur, dans le texte que nous avons cité d'après le manuscrit même, en déclare la preuve lointaine. Il n'y a rien en ce qui concerne Ibn 'Arafa qui s'oppose à notre thèse : les 'oulamâ se basent sur les données de l'histoire et autres et si, en outre et à plus forte raison, ils empruntent dans ce qu'ils avancent la voie du témoignage il faut leur faire foi de toute nécessité. L'auteur de l'*Ibtihâdj* tombe dans l'invraisemblance lorsqu'il écrit qu'Ibn 'Arafa n'était pas du même pays que nos souverains en question : Ibn 'Arafa est un personnage dont la parole fait foi. Qu'importe d'ailleurs que l'historien soit ou non du même pays que celui dont il raconte l'histoire? Peut-être les membres de cette famille se trouvaient-ils dans le pays d'Ibn 'Arafa au temps où l'auteur écrivit son texte, et émigrèrent-ils ensuite autre part?

« Ils n'étaient point connus à cette époque, » ajoute le même auteur. Mais s'ils ne jouissaient pas de la célébrité qu'ils devaient obtenir après leur arrivée au trône, ils étaient cependant reconnus comme étant des charîfs ; cette qualité leur appartenait auparavant et cela suffit comme témoignage en leur faveur pour quiconque est certain de la vérité du fait. La célébrité peut ne pas s'étendre à tous les pays.

On a nié leur parenté avec les charîfs de Sidjilamâsa. Cette dénégation tend seulement à établir qu'ils ne descendent point de l'ancêtre de ces charîfs venu le premier à Sidjlamâsa. C'est là une dénégation juste car ils ne des-

cendent point de cet ancêtre, mais de Mouhammad An-Nafs Az-Zakiyya, qui lui est antérieur. Il n'est rien qui puisse autoriser les charîfs de Sidjlamâsa à combattre l'origine de quiconque reconnaît pour son ancêtre Mouhammad An-Nafs Az-Zakiyya : ils ne peuvent, pas plus que tous autres, grouper autour d'eux les diverses branches de toute une généalogie.

Quant à l'opinion qui fait de ces souverains des 'Abbasides, elle n'est rien moins que sûre et je ne crois point que celui qui l'a émise trouve créance auprès de personne. Elle ne repose sur aucune base, étant donné qu'elle entraînerait pour eux, avant leur arrivée au pouvoir, la négation de toute parenté avec les 'Alides.

Ils demeuraient en effet à cette époque dans le Dar'a, où on leur attribuait la qualité de charîfs; ils avaient en mains le titre établissant leur noblesse, titre qui, aujourd'hui encore, se trouve en leur possession. Leur noblesse, comme cela est connu, groupa autour d'eux les habitants du Soûs, qui les sollicitèrent de les mener à la guerre sainte. Leur situation grandit dans la contrée et ils finirent par dominer le Maghrib.

A la chute de leur dynastie, les langues se délièrent contre eux et le peuple se plut à calomnier avec ardeur ceux contre qui les temps s'étaient retournés. Chaque homme a ses défauts. Mieux eût valu pour le peuple borner sa colère au blâme de leurs actes que de s'en prendre à leur généalogie et de la mettre en doute, ce qui est chose grave. Que la volonté de Dieu soit faite !

Seigneur, inspire-nous le droit en tout ! Montre-nous la vraie justice, aide-nous à la suivre ! Amen !

(Fin du discours de notre vénéré ancêtre, que Dieu le prenne en miséricorde !)

L'enseignement que comportent tous ces faits est de nous mettre en garde contre tout désir de révoquer en

doute l'origine des gens de la maison du Prophète, comme l'a dit notre ancêtre.

Il n'existe plus, de nos jours, à ce que je pense, de descendants de la dynastie sa'dienne.

Au nombre de ceux qui défendirent les Sa'diens et parlèrent avec éloges de leur généalogie il faut citer le très docte Chihâb Ad-Dîn Al-Khaffâdjî, commentateur du *Chifâ*. Mentionnant dans sa *Rihla*[1] les personnages du Maghrib étaient ses propres contemporains il dit : « ... Maoulay Ahmad Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr Billah, sultan actuel, fils du Khalife Aboû 'Abd Allah (Mouhammad) Ach-Chaikh ben Abî 'Abd Allah Al-Mahdî Al-Qâïm Biamrillah, le charîf hasanî. Il porte un collier de qualités éminentes et de vertus. Il est l'homme généreux du temps. Les créatures dorment en paix à l'abri de sa vigilance et le peuple est sous un ombrage épais, au milieu des prairies verdoyantes du bonheur et de la magnanimité. Ses présents sont les amulettes de la pauvreté, son nom le talisman de la vengeance. Il détient une noblesse enviée du soleil. Sa générosité est une pluie qui tombe. Il arrête les nuages dans leur course et les fait s'évanouir. Mine de mérite et de gloire, il est encore le joyau de la seigneurie et de l'origine pure. Sa parole est rare, mais ses actes fréquents. Il était, avant même d'arriver au trône, une des forces du Khilâfa.

« L'élévation d'une origine se mesure à sa splendeur : la constellation des Gémeaux l'a entourée de ses étoiles.

« Une lune a choisi pour monter l'horizon du Maghrib. Ahmad est un océan qui déborde de grâces dans tous ses fleuves. Il a exprimé à son profit la substance de tous les plus remarquables ouvrages d'intelligence ; il s'est adonné aux préoccupations les plus élevées, à l'exclusion de toutes les autres. On venait souvent à lui et de tous côtés on re-

1. Erreur du copiste : il faut lire *Raîhânat* (*Al-Ilbâ wa-Zahrat Hayât ad-Dounyâ*). Cf. p. 140 de l'édition du Caire, an 1306 de l'Hégire.

courait à l'ingéniosité de son esprit; on l'abordait avec des égards qui tenaient à la fois de l'esclave et du serviteur, de l'ami et de l'enfant.

« Le lettré Al-Fichtâlî nous apprend de Constantinople qu'à la mort de Mouhammad Ach-Chaikh, à la suite des événements survenus[1] et dont il fut victime, son fils ('Abd Allah), frère aîné d'Ahmad Al-Mançoûr[2], lui succéda sur le trône impérial. Celui-ci ne voulut s'exposer ni aux joies, ni aux dangers du pouvoir : il laissa voir qu'il ne tenait pas à l'Empire et consacra le meilleur de sa vie à la recherche des trésors de la science.

« Mouhammad Al-Moutawakkîl 'alâ Allah succéda sur le trône à son père 'Abd Allah : ses ennemis l'écrasèrent avec leurs cavaliers et leurs fantassins, et sa jeunesse tendit devant ses yeux un voile qui lui cacha la vérité. L'un de ses serviteurs lui suggéra le meurtre de ses oncles paternels qui vivaient encore, afin de purifier la boisson qu'ils avaient troublée. Mais le souverain ne savait pas que quiconque boit seul est seul à être suffoqué; il tendit le filet de ses artifices, le plus perfide de ses pièges : il ressemblait à celui qui, sur le seuil de la mort, creuse avec les ongles son propre tombeau.

« Quel est l'artifice qui le sauvera de la calamité? Aussi longtemps qu'il y aura des ruses, elles se retourneront contre leur auteur.

« Apprenant les événements qui se déroulaient, Maoulây Ahmad s'avança avec son frère à la tête d'une troupe de Roûm[3] et de guerriers de son pays : « Si Dieu nous aide,

1. Le texte lithographié de Fès dit وقد, en arabe du Maghrib *waqada*, ce qui signifie « brûler » et donne un sens incompréhensible. Le texte du Caire déjà cité porte le même mot mais il doit se prononcer *wafada* et signifie « venir ». Cette dernière version est assurément la vraie.

2. Nous croyons devoir signaler en passant que le texte est plein d'obscurités dans tout ce qui a trait au discours de Chihâb Ad-Dîn Al-Khaffâdjî : l'auteur ne donne que rarement des noms propres et nous avons cherché à combler cette lacune en nous aidant de l'histoire.

3. Il s'agit probablement de Turcs.

« leur dit-il, vous ne rencontrerez point de vainqueurs ; « s'Il vous abandonne, qui pourrait vous donner la vic- « toire? » Son neveu (Mouhammad Al-Moutawakkil 'alâ Allah), fut mis dans une déroute complète. Abandonné de Dieu, il resta livré à lui-même. Il prit une seconde fois en mains les rênes de la volonté et se rendit auprès du roi de France[1]. Il reçut de lui tout ce qui lui était nécessaire et, à son retour, recommença la guerre. La cavalerie noire se mesura avec la cavalerie verte et une pluie de sang rouge tomba au milieu d'un nuage de poussière. Combien de captifs tombèrent dans les fers de leur repentir! Qui dira le nombre des tués dont la lune monta dans le crépuscule de leur sang? Que nombreux furent les morts et peu chers les captifs! Il se jeta dans les flots[2] et périt dans leur immensité, préférant une mort volontaire au sort qui l'attendait chez les vainqueurs. L'ombre du bonheur disparut pour lui; la fatalité conclut avec lui un pacte que celui qui le noua ne parla point de dénouer. Il vit interminables la nuit et le jour et l'abandon se railla de ses espérances.

« Mais la jeune épousée de la nation se para pour Ahmad, lui apportant des souhaits de concorde et de postérité. Ses lèvres s'entr'ouvrirent souriantes le soir devant la face

1. C'est là une erreur évidente, le souverain en question ne se rendit pas en France, mais en Portugal. Il en ramena une forte armée qui, parvenue sur les bords du Wâdîl-Makhâzin, y subit un désastre complet. Cette victoire des Marocains est un des grands événements de leur histoire, car elle marqua la fin de la domination portugaise dans l'intérieur de leurs terres, victoire vraiment nationale et dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours jusque chez les indigènes les plus ignorants.

Le texte du *Nachr Al-Mathânî* porte que le cousin du sultan se rendit en France et que ce furent les Français qui furent écrasés sur le Wadîl-Makhâzin.

Nous ferons remarquer à ce propos que les lettrés musulmans ne se font pas scrupule d'altérer les textes, et nous avons au Maroc entendu de nos propres oreilles des gens du peuple dire : « Nous avons autrefois vaincu les Français, *c'est écrit dans les livres.* »

On trouvera le récit détaillé de la bataille du Wâdîl-Makhâzin dans la *Nouzhat Al-Hâdî*, traduction O. Houdas, p. 131.

2. D'après la *Nouzhat Al-Hâdî*, Mouhammad aurait péri noyé dans les eaux du Lekkoûs. Cf. *Nouzhat Al-Hâdî*, trad. O. Houdas, p. 135.

rayonnante d'Ahmad. Elle loua Dieu de la grâce manifeste qu'elle en avait reçue. Toutes les attaques dirigées contre les frontières furent repoussées à la pointe des lances; les veines de l'infidélité ne battirent jamais qu'Ahmad ne les tranchât du tranchant des sabres.

« Ahmad Al-Mançoûr entra, par leurs portes, dans les demeures de la vertu. En outre des souverains, tous les savants de son époque vantèrent en lui la finesse d'esprit : présent à leurs cours, il les animait par la clarté de sa logique. Il composa des ouvrages et des vers, ornementés des broderies de la gloire. Il est le roi du sabre et du *taïlasân* [1], du noble qalam et du javelot. Par lui le Maghrib ne cesse, dans tout son plein, de ressembler à la lune et vers lui le soleil accélère sa course pour servir à son règne au milieu du bonheur.

« Parmi les poésies qui portent l'empreinte de son esprit subtil se trouve la suivante :

L'œil ne doit pas se fermer au sommeil, mais le sommeil est permis au corps malade qui vient de guérir.

Comment un cœur tourmenté par l'amour peut-il ne pas s'échapper de la poitrine ?

O faon qui broutes l'herbe verte, tu es dans mon cœur; l'endroit où tu te trouves est un endroit sacré !

Ici prend fin le dire textuel de Chihâb Ad-Dîn, qui ajoute ce qui suit : « Mon oncle maternel, le Maître, avait composé un ouvrage en plusieurs volumes [2]. A cette nouvelle le sultan lui fit parvenir des présents considérables, s'attendant de sa part à recevoir une copie de l'ouvrage et lui écrivant une lettre à ce propos. » L'auteur, à cet endroit, donne le texte de la lettre écrite par Ahmad Al-Mançoûr :

1. Le *taïlasân*, طيلسان, est une sorte de manteau vert particulier à certains chaikhs d'Orient.

2. Cet ouvrage, ainsi qu'il est dit plus bas, était un commentaire.

elle contient des éloges et le sultan y demande l'envoi d'une copie du commentaire. L'oncle maternel dont il s'agit était Aboû Bakr Ismâ'îl ben Chihâb Ad-Dîn Ach-Chanwânî et le commentaire celui du *Aoudhah* d'Ibn Hichâm en plusieurs volumes.

Revenons à notre personnage, au sultan Ahmad Al-Mançoûr Adh-Dhahabî et exposons la grandeur de son rang ! Les auteurs ont composé à son adresse d'éloquents panégyriques : nous donnerons le suivant, œuvre merveilleuse de son secrétaire, Aboû Mohammad 'Abd Al-Azîz Al-Fichtâlî.

Le roi de la terre est celui dont les étendards sont victorieux [1] et qui conquiert et domine les contrées.

Vers toi, j'élève ma voix avec la confiance que tu daigneras écouter mon appel !

En toi j'ai placé mon espoir et pour un bienfait je n'aurai point à solliciter ta clémence !

Je raconterai ce bienfait en rappelant le souvenir de Nou'mân, dont les générosités étaient comme la pluie du ciel.

C'est de l'argile de la bienfaisance que le Seigneur t'a créé ; c'est des grâces de la pudeur qu'il a orné ton noble visage.

Mon cœur m'interdit de chanter à d'autres que vous la gloire et la louange.

Mon unique appui est en Dieu, à qui vont toutes mes pensées, mais c'est après Lui, à vous que je m'adresse.

Vous êtes pour moi une pluie bienfaisante sur la terre et faites ma richesse dans les temps d'indigence.

Mon esclavage, dont vous possédez le titre écrit, intercède pour moi ; pour d'autres que vous je ne serais point un humble esclave.

Je ne lèverai point mon regard sur quiconque n'est pas vous, serait-il la pleine lune du ciel.

Car j'appartiens au Roi Tout-Puissant et c'est à Lui que je dois appartenir.

1. En arabe *mancçoûr* ; il y a là un jeu de mots qu'il est difficile de rendre dans une traduction.

Voici quelques vers de notre personnage sur des dattes sans noyau, qui lui avaient été offertes :

O Dieu ! Quelles dattes suaves dont les régimes ont mûri sur les arbres !
Comme elles sont douces et belles toutes ensemble, des dattes sans noyau !

Du même et sur le même sujet :

Vante en elles des dattes suaves venues sur les arbres !
Elles nous ont été offertes en présent, parce qu'elles n'ont pas de noyau !

L'appendice suivant a été ajouté à ces vers par un certain chaikh :

Remarque bien des dattes délicieuses entre toutes par le goût, la saveur et la fraîcheur !
Vante-les : elles rassemblent toutes les qualités de celui qui les donne !
Les influences de l'air se sont confondues autour d'elles et les noyaux ont disparu.

D'un autre chaikh sur le même sujet :

Quelles dattes belles et fraîches qui baignent dans une eau généreuse !
Quelle merveille ! Elles ne contiennent point de noyaux !

Ahmad Al-Mançoûr Adh-Dhahabî était un homme de science. Le chaikh Al-Mandjoûr lui a dédié une *Fihrisa* dans laquelle il a énuméré ses professeurs et ce qu'il a transmis d'après eux ; il lui a délivré un diplôme sur les matières mentionnées dans l'opuscule.

Suivant la *Dourrat Al-Hidjâl*, « Ahmad Al-Mançoûr occupe une des places les plus considérables et les plus

fermes dans les diverses parties de la science : prosodie, histoire, logique, rhétorique, médecine, jurisprudence, lexicographie, exégèse, traditions, arithmétique, astronomie, géométrie, grammaire, etc. Il a été le disciple d'Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr pour les matières mentionnées dans la *Fihrisa* de cet auteur. En grammaire il a reçu l'enseignement d'Ahmad ben Qâsim Al-Qaddoûmî Al-Andalousî et d'Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Al-Houmaïdî. Quant aux Traditions il les a reçues d'Aboûn-Na'îm Ridhwân ben 'Abd Allah Al-Djanoûî. Souqqaïn lui a donné un diplôme sur les sciences qu'il tenait lui-même de Zakariyyâ et d'Al-Qalqachandî, qui les tenaient d'Ibn Hadjar. Il a étudié le livre sublime de Dieu avec le faqîh, le maître Aboû Abd Allah Ad-Dar'î et le faqîh, le qâdhî Soulaïmân ben Ibrâhîm, la *Risâla* avec le faqîh Aboû 'Imrân Moûsâ As-Soûsî et encore avec Aboû Fâris 'Abd Al-Azîz ben Ibrâhîm Ad-Dimnâtî. Il a été, pour les œuvres de Khalîl, la *Mouqaddima* d'Ibn Adjarroûm, l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik, la *Lâmiyyat Al-Af'âl* (du même auteur) et l'Exégèse, l'élève d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Mandjoûr.

« Passionné pour l'étude des mathématiques, il avait reçu de Dieu le don de l'intelligence du livre d'Euclide [1] ; comme les chaikhs connaissant cette science étaient très rares dans le Maghrib, il a été son propre maître en cela ; il résolvait chaque jour un problème et cela jusqu'à ce qu'il eût terminé le livre.

« Il a été l'auteur de poésies diverses et de travaux admirables ; il a écrit sur quelques hadîth, à propos desquels il a donné de belles réponses, qui sont rapportées dans le *Mountaqâ Al-Maqçoûr* [2]. Il s'est montré (puisse Dieu lui venir en aide !) un homme d'intelligence et de distinction ; d'une

1. Illustre géomètre grec, mort en 320 avant Jésus-Christ.
2. Par Ahmad Ibn Al-Qâdhî.

conduite irréprochable, de préoccupations élevées, il posséda les qualités les plus louables et les vertus des saints.

« Ahmad Al-Mançoûr a élevé des monuments splendides et fait exécuter de grands travaux. C'est lui qui a construit les deux forts qui dominent Fès-la-Blanche, la ville ancienne[1]. »

Ici prend fin notre citation textuelle de la *Dourrat Al-Hidjâl*. L'auteur, Aboûl-'Abbâs Ibn Al-Qâdhî, y fait d'Ahmad Al-Mançoûr les éloges les plus dithyrambiques et c'est le motif qui nous a fait supprimer tout ce que nous avons cru devoir omettre. Si tout ce que nous venons de rapporter relativement aux chaikhs dont le sultan a été le disciple a été écrit par l'auteur dans le but de lui constituer un diplôme, c'est là une chose de peu d'importance et sans grande utilité pour lui. Pour ce qui est dit dans le texte, à savoir qu'Ahmad Al-Mançoûr aurait exercé l'enseignement, c'est là un fait dont Dieu seul connaît le comment et la vérité. Que le Seigneur nous accorde à tous le pardon !

L'auteur de la *Djadhwa* parle également de notre personnage : « Il fut, dit-il, l'un des souverains les plus grands et les plus glorieux de Fès, où il fut proclamé en 986 (J.-C. 1578). Imâm énergique et valeureux, il étendit sa domination sur les contrées de Touat, de Tîgoûrârîn et jusqu'à un mois de marche dans celles du Soudan... Son empire s'étendit depuis le rivage de la Méditerranée et la Moulouïa jusqu'au Soûs et au Niger[2], qui passe dans les régions soudanaises de la contrée de Takroûr. Les rois de la dynastie de 'Outhmân le Turcoman échangèrent des correspondances avec lui, de même que les souverains des diverses nations chrétiennes, de la France, de l'Angleterre, etc.

1. Fès Al-Bâlî par opposition avec Fès Al-Djadîd, appelée également Madînat Al-Baïdhâ.

2. Le texte porte « le Nil »; ce terme est employé au Maroc pour désigner le Niger.

« On le range au nombre des savants: il avait une écriture d'une beauté incomparable et était versé dans l'arithmétique, les belles lettres, la grammaire, etc. Il connaissait l'histoire et la politique des rois passés; il a même là-dessus composé des ouvrages. Il détint la plus haute place dans les lettres et se montra poète. »
(Fin de ce que nous avons voulu citer de la *Djadhwa*.)

Ni la *Dourrat Al-Hidjâl* ni la *Djadhwa* ne mentionnent la date de la mort d'Ahmad Al-Mançoûr; il était encore en vie à l'époque où elles furent écrites.

Ahmad Al-Mançoûr Adh-Dhahabî a été l'un des plus illustres d'entre les plus grands rois et l'un des imâms, les plus glorieux des glorieux. Il aimait à célébrer dignement la fête du *Maoulid prophétique*[1] et convoquait à la solennité les principaux savants et charîfs. Il exhortait les 'oulamâ et les lettrés de son temps à composer de brillantes poésies à la gloire du Prophète; elles étaient débitées devant lui à la louange du *Maoulid* et en présence même de celui qui les avait composées. Il confiait ce soin aux principaux secrétaires et 'oulamâ de sa cour; de ce nombre étaient : le charîf, le très docte savant, le mouftî Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad, charîf hasanî de Sidjlamâsa; l'imâm, le gardien de la science, Ahmad ben Mouhammad Al-Maqqarî; le fin secrétaire 'Abd Al-'Azîz Al-Fichtâlî et d'autres encore. J'ai vu quelques-unes de ces poésies à la louange du Prophète: la crainte d'allonger mon livre me retient de les reproduire ici.

Le sultan Ahmad Al-Mançoûr mourut de la peste à Fès, le dimanche 16 Rabî' I de l'an 1012 (J.-C. 1603). Quelque temps après sa mort, son fils Zaîdân ordonna le transfert

1. L'anniversaire de la naissance du prophète Mouhammad, la Noël des Musulmans, qui a lieu le 12 du mois de Rabî' I.

de son corps à Marrâkech. Son tombeau y est célèbre et se trouve avec ceux de ses proches.

Tels sont les renseignements que j'ai vus écrits de la main d'Aboûl-'Abbâs Al-Mourâbî. La date de la mort d'Ahmad Al-Mançoûr a été donnée par le lettré Aboû 'Abd Allah Al-Maklâtî dans la formule Ch. H. B. H de son poème chronologique.

O mon ami, pourquoi l'horizon *change-t-il de couleur ?* Est-il vrai qu'Al-Mançoûr soit mort, lui le meilleur de tous ?

Il fut tout d'abord enterré à Fès-la-Haute et transporté ensuite à Marrâkech, ainsi que nous l'avons rapporté. La version qui le fait mourir empoisonné avec des primeurs par son fils Zaïdân ne repose sur aucun fondement.

Dans un livre qu'il a écrit sur les lettrés et les savants qu'il a rencontrés, l'imâm, le gardien de la science Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî nous apprend, qu'entre autres grands travaux, Ahmad Al-Mançoûr fit construire plusieurs ponts, comme celui du Tansîft.

« Je me trouvais à Marrâkech, dit Al-Maqqarî : les flots torrentueux avaient emporté quatre arches du pont du Tansîft ; c'est Ahmad Al-Mançoûr qui le restaura de ses propres deniers. Il en fut de même de celui du Oumm Ar-Rabî'a. Je me trouvais là encore quand le courant l'emporta ; il avait été, selon des témoignages sûrs, édifié par le même sultan, comme aussi le pont qui réunit les divers quartiers de Fès-la-bien-Gardée ; ces travaux furent menés à leur fin en l'an 1012 (J.-C. 1603). J'ai appris qu'en ces derniers temps il se préoccupait de l'exécution de travaux sur le grand pont du Wâdî Seboû, un des titres de gloire de son père, notre maître, le commandeur des croyants Al-Mahdî. »

Nous ferons remarquer que, d'après ces paroles, le pont du Seboû aurait été, pour la première fois, l'œuvre de Mou-

hammad Ach-Chaikh Al-Mahdî, père d'Ahmad Al-Mançoûr: c'est d'ailleurs ce que j'ai toujours entendu dire; il se peut néanmoins que ce pont ait été construit auparavant et qu'il se soit écroulé par la suite. Dieu en sait davantage.

Al-Maqqarî déclare, à propos des travaux relatifs au pont du Tansîft, que la dépense fut prélevée sur les deniers personnels du sultan. Les frais de construction des ponts et des travaux analogues sont à la charge du trésor public. Tout ce qui est entre les mains du sultan appartenant au trésor public, le sultan est comme un vrai mandataire chargé de la direction des affaires et des travaux.

Quant au pont du Seboû, la moitié environ s'écroula dans la suite. Il fut restauré par le sultan glorieux, valeureux et intrépide, grand homme de générosité et de vertu, le très noble Maoulay Rachîd, charîf hasanî de Sidjlamâsa, souverain des plus étonnants et dont, s'il plaît à Dieu, nous écrirons la biographie.

Histoire des derniers Sa'diens.

Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Mançoûr, notre personnage, fut appelé au trône le lundi 18 Djoumâdhâ 986 (J.-C. 1578) pour succéder à son frère 'Abd Al-Malik, mort de maladie pendant la grande bataille du Wâdîl-Makhâzin, sur le territoire d'Al-Qçar Al-Kabîr[1]. « On convint de lui accorder l'investiture, a dit l'imâm des *Nawâzil*, Sayyidî Ibrâhîm Al-Koulâlî, en raison de l'inexistence d'oppositions en droit et parce que les sentiments du peuple allaient à lui. Il resta khalîfe et son règne fut pour la nation une ère de tranquillité. » La fin de cette citation sera donnée dans la biographie de Sayyidî Ibrâhîm, dont nous venons de parler.

1. Cf. *Nouzhat Al-Hâdî*, traduction O. Houdas, p. 134.

Nous ferons plus loin le récit de la campagne du Wâdîl-Makhâzin et nous étudierons en même temps les prédécesseurs d'Ahmad Al-Mançoûr sur le trône des Sa'diens [1].

Le sultan Ahmad Al-Mançoûr fit en 987 (J.-C. 1579) prêter le serment de fidélité en faveur de son fils, Mouhammad Ach-Chaikh Al-Ma'moûn ; il le fit renouveler par ses autres fils en 992 (J.-C. 1584) en raison surtout de ce fait que, lors de la prestation du premier serment, ils n'étaient pas encore majeurs.

Mais Mouhammad Ach-Chaikh tomba en désaccord avec son père du vivant de ce dernier. Ahmad Al-Mançoûr marcha contre lui : il partit de Marrâkech et se porta sur Fès en l'an 1011 (J.-C. 1602). A l'approche de son père à la tête d'une armée, Mouhammad Ach-Chaikh s'enfuit à la zâwiya d'Aboûch-Chitâ dans les Fichtâla. Les fidèles d'Ahmad Al-Mançoûr l'y suivirent et l'en firent sortir ; ils l'emmenèrent à Mékinès Az-Zaïtoûn, sur l'ordre de son père, et l'y emprisonnèrent.

Mouhammad Ach-Chaikh resta en prison jusqu'à la mort du sultan, survenue à la date indiquée plus haut. Zaïdân, fils d'Ahmad Al-Mançoûr, fut alors proclamé à Fès. Mouhammad Ach-Chaikh fut par lui rendu à la liberté sur la promesse qu'il lui apporterait son concours : il se retourna contre son frère et se posa lui-même en prétendant ; il advint de lui ce que nous allons raconter.

Aboû Fâris, autre fils d'Ahmad Al-Mançoûr, s'était révolté à Marrâkech. Il lutta contre Zaïdân, mais finit par être tué en 1014 (J.-C. 1605) par son neveu, 'Abd Allah ben Ach-Chaikh Al-Ma'moûn. La guerre continua avec, d'un côté, Zaïdân et, de l'autre, Ach-Chaikh et son fils 'Abd Allah, qui était sous la tutelle de son père, avec pour tous des alternatives de succès et de revers. 'Abd Allah pénétra dans Marrâkech en l'an 1015 (J.-C. 1606) ; il fut vaincu enfin la

1. Cf. pp. 229 et suiv.

même année par son oncle Zaïdân, après avoir perdu plus de sept mille hommes. La guerre se poursuivit encore entre les deux frères. Elle dura jusqu'à la mort d'Ach-Chaikh, qui périt assassiné par Aboûl-Lîf au Fadj Al-Faras dans le Fahç, le 5 Radjab de l'an 1022 (J.-C. 1613). Cet événement avait été précédé de la remise par lui avant sa mort, de la ville de Larache aux chrétiens [1], puisse Dieu les exterminer !

Le fils de Mouhammad Ach-Chaikh, 'Abd Allah, qui s'était révolté contre son père du vivant de celui-ci en 1020 (J.-C. 1611), resta à Fès ; son règne ne fut qu'une suite de révoltes jusqu'à sa mort en 1032 (J.-C. 1622) [2].

Zaïdân eut encore à lutter contre Aboû Mahallî Ahmad ben 'Abd Allah, qui s'était révolté contre lui en l'an 1019 (J.-C. 1610) ; il eut le dessous jusqu'en 1022 (J.-C. 1613), année à laquelle il rentra dans Marrâkech à la tête des populations du Soûs : il battit son adversaire et le tua.

Ceux des partisans d'Aboû Mahallî qui lui survécurent ne crurent point au meurtre de leur chef, et cette croyance devait se maintenir pendant quelque temps. Peut-être en resta-t-il qui prétendirent qu'il s'était retiré dans quelque caverne pour s'y consacrer au culte divin et demeurèrent dans l'attente de le voir reparaître un jour. Peut-être même existe-t-il encore des partisans de cette croyance, tels les Zaïdiyya attendant la venue de Zaïd le Martyr, et les Imâmiyya, qui attendent celle d'Al-Hasan ben 'Alî Al-Hâdî.

La situation de Zaïdân ne cessa de faiblir jusqu'à sa mort en l'an 1037 (J.-C. 1627). Il eut comme successeur dans la capitale et la région de Marrâkech son fils 'Abd Al-Malik ; celui-ci périt assassiné en l'an 1040 (J.-C. 1630) et laissa le trône à son frère Al-Walîd, qui fut tué à son tour en 1045 (J.-C. 1635). Le pouvoir échut alors au frère

1. Il s'agit des Espagnols. Cf. *Archives marocaines*, vol. XVII, pp. 66, 67 et 68.
2. Cf. *Nouzhat Al-Hâdî*, trad. O. Houdas, p. 397.

de ce dernier, Mouhammad Ach-Chaikh Al-Açghar. L'année 1046 (J.-C. 1636) vit la révolte de Mouhammad Al-Hâdjdj Ad-Dilâî contre ce Mouhammad Ach-Chaikh, qui, à son tour, périt de mort violente en 1063 (J.-C. 1653). Son fils Al-'Abbâs monta sur le trône ; Karroûm Al-Hâdjdj Ach-Chibânî le tua en 1065 (J.-C. 1655) et s'empara de Marrâkech. Enfin Dieu fit paraître à l'horizon fortuné le soleil du Khilâfa, le sultan hasanî, notre maître Ar-Rachîd, qui battit ce dernier.

Nous reparlerons d'Aboû Mahallî, s'il plaît à Dieu, à l'an 1022 (J.-C. 1613).

Nous avons donné ici les derniers temps de la dynastie sa'dienne ; l'étude de ses débuts, déjà commencée à l'an 1004 (J.-C. 1595), sera poursuivie à l'an 1018 (J.-C. 1609)[1], de même que dans la biographie de Sayyidî Ibrâhîm Al-Koulâlî à l'an 1045 (J.-C. 1635).

On a ici dressé approximativement et d'après ce que l'on en sait l'arbre généologique des Sa'diens : le nom de chaque personnage y est accompagné de la date de sa mort. On le trouvera au verso de cette page.

Suivant d'aucuns, Ahmad Al-A'radj aurait été proclamé souverain en 913 (J.-C. 1507) dans les contrées environnantes du Soûs, où il demeura toujours ; il aurait été reconnu du vivant de son père et sur son indication : il est plus vraisemblable d'admettre qu'il fut proclamé après lui, et Dieu en sait davantage.

Quant à 'Abd Al-Qâdir ben Mouhammad Ach-Chaikh. (Al-Akbar), il périt étranglé par les ordres de son frère Abd Allah en l'année 975 (J.-C. 1567).

Mouhammad Ach-Chaikh Al-Akbar, surnommé Al-Mahdî, usurpa le pouvoir des mains de son frère Al-A'radj :

1. Cf. p. 226 et suiv.

ils périrent le même jour en l'année 964 (J.-C. 1556). Trahi par une partie de ses troupes à Târoûdânt, dans le Soûs extrême [1], Mouhammad Ach-Chaikh Al-Mahdî fut tué. D'autre part, après la trahison dont il avait été victime, ses partisans se hâtèrent de mettre à mort Al-A'radj [1] par crainte de le voir remonter sur le trône. A Mouhammad Ach-Chaikh succéda son fils 'Abd Allah, proclamé à Fès et en d'autres villes ; son règne fut une période de paix et de prospérité. A sa mort, survenue en 981 (J.-C. 1573) dans les dix derniers jours de Ramadhân, le trône échut à son fils Mouhammad Al-Masloûkh. L'esprit de ce sultan lui persuada le meurtre de ses oncles paternels afin qu'il restât le seul et vrai maître. Mais l'un d'eux, 'Abd Al-Malik ben Mouhammad Ach-Chaikh, usurpa le pouvoir et lui suscita des difficultés en appelant les Turcs à son aide. Ce fut un événement considérable : Mouhammad dut implorer le secours des chrétiens et la Grande Bataille fut livrée : 'Abd Al-Malik y mourut de maladie.

C'est alors, après la mort d''Abd Al-Malik et celle du Mouhammad qui avait demandé le secours des chrétiens, qu'Ahmad Al-Mançoûr, celui-là même dont nous écrivons la biographie, monta sur le trône. Son investiture eut lieu d'une manière parfaite et conforme à la loi, en ce sens qu'elle ne rencontra aucune opposition.

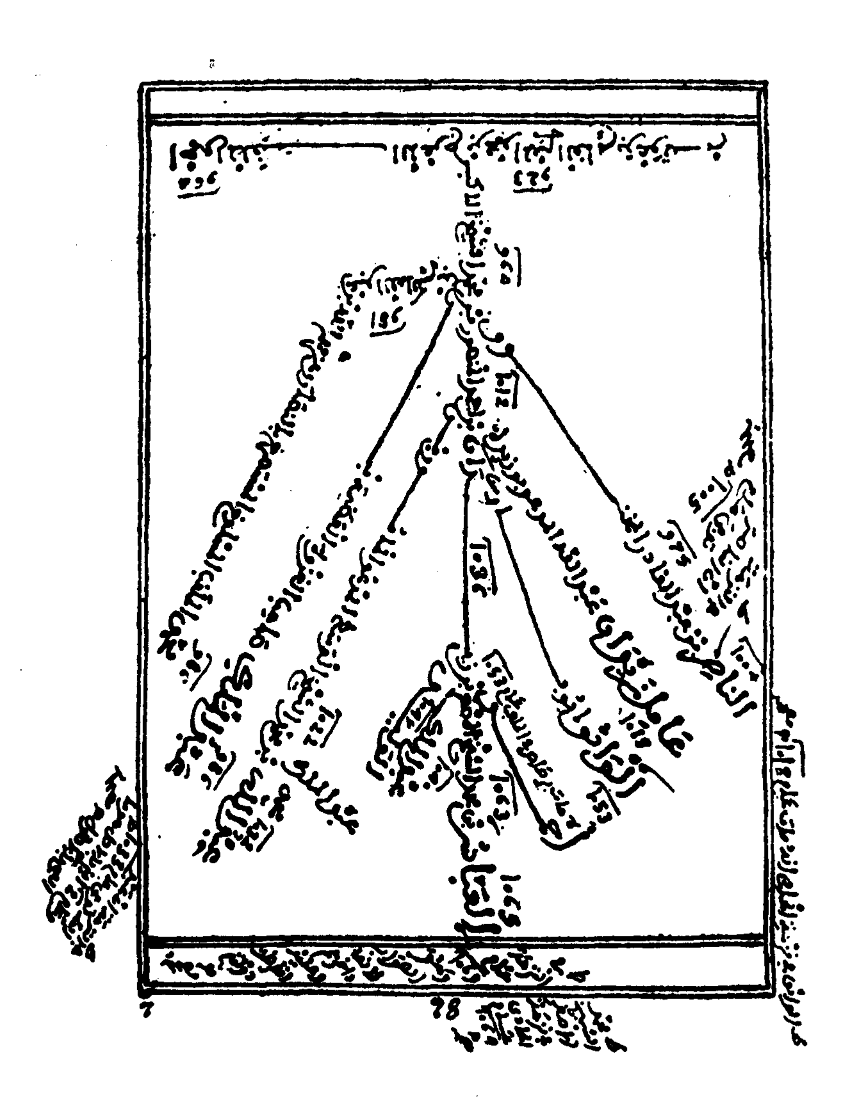
Un faqîh m'a déclaré avoir découvert les vers suivants sur la tombe de 'Abd Allah Al-Kabîr ben Mouhammad Ach-Chaikh :

J'ai pris comme viatique les belles pensées à l'égard de mon Seigneur miséricordieux et mes provisions sont devenues abondantes.

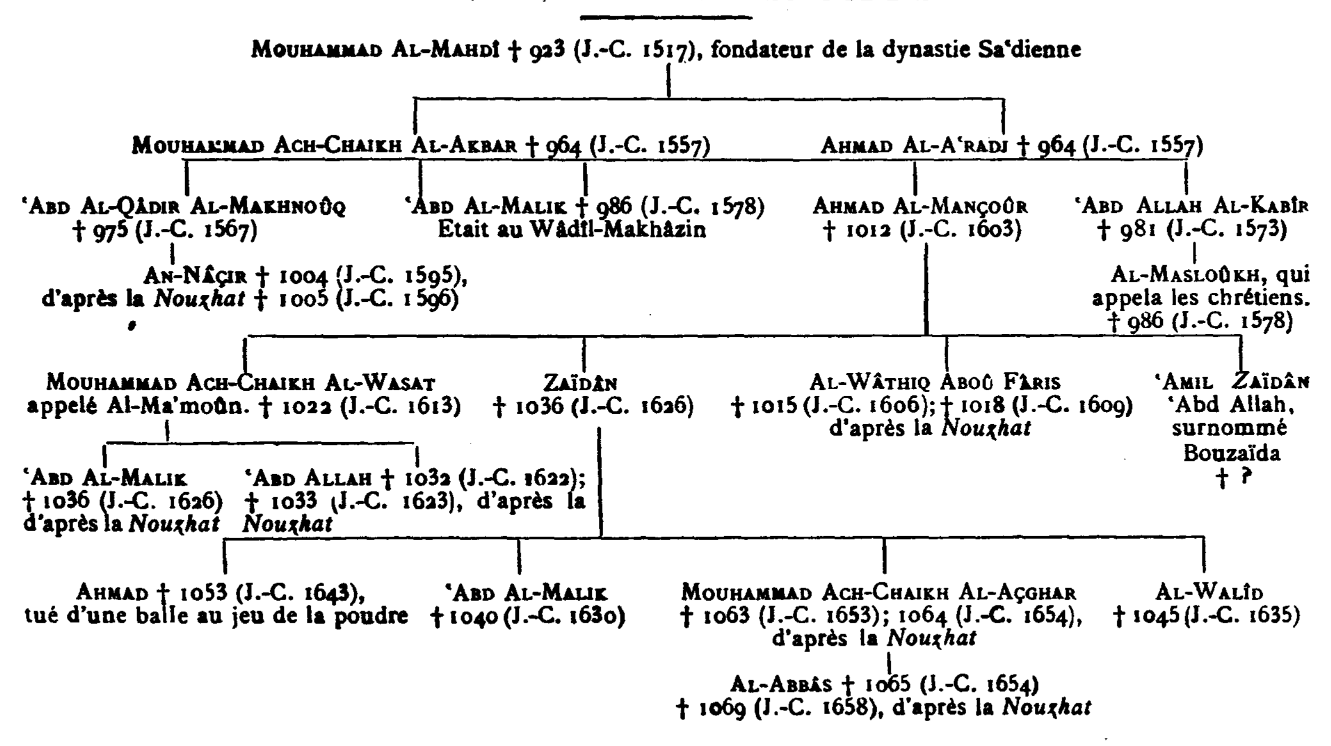
Celui qui, pareil à moi, connaît ses péchés est digne d'en obtenir le pardon.

Le Dieu de bonté a dit : « Il sera fait selon les sentiments de la créature à Mon égard ».

1. Cf. *Daouhat An-Nâchir*, t. XIX des *Archives Marocaines*, p. 178. — *Nouzhat Al-Hâdî*, trad. O. Houdas, p. 42.



GÉNÉALOGIE DES SA'DIENS



O toi qui viens sur ma tombe, sollicite pour moi la clémence divine! Car les prières en ma faveur sont trop rares.

J'ai présidé aux affaires des croyants, j'ai régné sur eux : ma renommée est illustre sur la terre.

Mais je suis maintenant couché dans la tombe et ni qâïds ni vizirs ne me sont plus utiles.

Nous avons, dans les vers qui suivent et suivant l'ordre des règnes, indiqué la date de la mort de chaque sultan sa'dien.

Louange au Créateur des humains, à Celui qui a décrété le retour de la créature au néant !

Puisse le Seigneur répandre Ses bénédictions sur la meilleure et la plus glorieuse des créatures des deux mondes, sa famille, ses compagnons et ses fidèles !

Voici des chronogrammes dans lesquels sont donnés tous les rois du Maroc

A qui l'on a donné le nom de Sa'diens par erreur ou par iniquité,

Car ils descendent uniquement du Prophète et appartiennent aux charîfs qui demeurent au Maghrib.

Mouhammad Al-Qâïm, K Dj Gh (923 ; J.-C. 1517) ; A'radj et Ach-Chaikh, Ç D Gh (964 ; J.-C. 1556).

Gh Nâ' (951 ; J.-C. 1544) vit la déposition de A'radj et Ch N W (956 ; J.-C. 1549) la prise de Fès-la-brillante[1].

Vient enuite la mort du fils d'Ach-Chaikh, 'Abd Allah, Gh Fâ' (981 ; J.-C. 1573). Ahmad Al-Mançoûr reçoit le serment de fidélité en faveur de son fils Mouhammad (Ach Chaikh Al-Ma'moûn), le fou[2], en Gh F W A (987 ; J.-C. 1579).

Le souverain pieux, le meilleur des assistés de Dieu, l'imâm Ahmad Al-Mançoûr, mourut en Ch Y B (1012. J.-C. 1603).

Ici se place toute une série de révoltes : les prétendants se succèdent à un trône près de tomber.

Ach-Chaikh est mort en Ch B K (1022 ; J.-C. 1613) et son fils 'Abd Allah en Ch B L (1032 ; J.-C. 1622). Le prestige de la dynastie tombe.

Zaïdân est compris dans Ch L W (1036 ; J.-C. 1626) ; en Ch M M (1040 ; J.-C. 1630) se trouve un 'Abd joint à Al-Malik[3].

1. L'année 956 (J.-C. 1549) marque la chute du dernier des Mérinides à Fès et l'entrée dans cette ville de Mouhammad Ach-Chaikh Al-Akbar.

2. C'est lui qui livra Larache aux Espagnols.

3. C'est-à-dire « 'Abd Al-Malik ».

Vient ensuite Al-Walîd, H M Ch (1045 ; J.-C. 1635) ; les trois autres fils de Zaïdân, dont Ach-Chaikh Al-Açghar, se disputent le trône.

Dj Ç *plus* Mille (1063 ; J.-C. 1653) vit la mort d'Ach-Chaikh[1] et Ch H Ç (1065 ; J.-C. 1655) la fin de la dynastie[2].

On a donné à ce dernier Ach-Chaikh le nom d'Al-Açghar (le dernier en date), parce qu'il y a trois personnages de ce nom ; Al-Akbar, le premier en date, est fils du Qâïm — Al-Wasat, le deuxième en date, est le fils d'Ahmad Al-Mançoûr — et Al-Açghar, le dernier, le fils du Zaïdân dont nous avons parlé. Dieu en sait davantage.

AN 1013 (J.-C. 1604).

(*P. 84.*)

Le vertueux, le saint, le docte Ahmad ben Abîl-Qâsim ben Mouhammad ben Sâlim ben 'Abd Al-'Azîz ben Chou'aïb Ach-Chou'abî Al-Harawî, patron de la Zâwiyat Aç-Çaouma'a dans le Tâdla.

Les noms ethniques donnés ici à ce personnage sont tirés du *Matmah*, mais je ne sais point de quelle tribu (شعب) il est lui-même originaire. Citant les paroles d'Al-Hamdânî, l'imâm 'Abd Al-Haqq déclare : « que la

1. Mouhammad Ach-Chaikh Al-Açghar ben Zaïdân.
2. Voici en entier et présenté à la manière arabe le mode de chronogrammes employé au Maroc.

50 40 30 20 — 10 9 8 — 7 6 5 — 4 3 2 1

ابجد — هوز — حطي — كلمن

1000 900 800 — 700 600 500 — 400 300 200 100 — 90 80 70 60

صعفض — قرست — ثخذ — ظغش

tribu arabe (شعب) de Koûfa se compose d'Arabes Hamdân celle de Baçra d'Azd et d'Achâ'ir et celle de l'Yémen, d'Himyarites. Hamdân, fils de Ma'di Karib ben Djoucham ben Hâchid a fondé une tribu (شعب) qui a existé dans le Maghrib. » Quant au nom d'Al-Harawî, je ne lui connais pas d'autre origine que celle de Harât, pays du Khorâsân.

Ach-Chou'abî Al-Harawî fut un étendard de la science. « Il fut, dit l'auteur du *Matmah*, un saint illustre. Versé dans les diverses parties de la science, il posséda les doctrines çoufiques, sur lesquelles il fit des études écrites ; il composa des ouvrages sur la divination par les lettres, sur les noms de la Divinité, etc. Il détint un rang sans égal par le nombre de livres qu'il recueillit dans sa maison et près de mille quatre-vingts furent trouvés chez lui à sa mort.

« Il mourut dans les premiers jours de Rabî' I de l'an 1013 (J.-C. 1604) et fut enterré dans le village d'Aç-Çaouma'a, dans les pays du Tâdla. »

« Au début de ma vocation, raconte-t-il dans l'un de ses recueils, je fus tourmenté par des obsessions diaboliques au sujet de la pureté ; elles se portèrent ensuite sur les articles de foi et, malgré mes certitudes basées sur des preuves irréfutables, j'étais dominé par elles et ne trouvais de répit que dans le sommeil : il m'arrivait parfois même de m'endormir quelques instants pour arracher mon cœur à leur ténacité. Après un certain temps Dieu me délivra de mes tourments ; je ne saurais dire la cause qui fit s'enfuir le démon : le long acharnement qu'il mit à me poursuivre lui fit perdre sans doute tout espoir d'arriver à ses fins. Il s'enfuit, par Dieu ! sans que je susse comment : j'instruisais les enfants et les tolbâ ; je m'attachai à dire les formules pieuses [1] des *Dalâïl Al-Khâïrat* [2] et des livres

1. *Aourâd*, pluriel de *wird*.
2. Œuvre célèbre d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïmân Al-Djazoûlî, le fondateur de la *Tarîqa* qui porte son nom.

analogues et parvins à réciter jusqu'à cent mille fois les noms de la divinité ; tantôt je récitais le Qorân en entier et tantôt je redisais soixante-dix mille fois les deux formules : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! Il n'y a point d'autre dieu que Dieu.* Dieu connaît là-dessus toute la vérité.

« J'entendais dire que la récitation fréquente de la Sourate de l'Unité de Dieu [1] augmentait la force de la croyance en l'unité divine. Je me mis à la réciter à l'exclusion de tout autre et en fis mon *wird* pendant longtemps ; je la récitais près de quarante mille fois par jour. Peut-être est-ce dans ce fait que réside la cause de la solidité qu'elle engendre de la croyance en l'unité divine. J'apportais en outre un soin extrême dans le *dhikr*.

« Je m'échappai dans la solitude, plein de haine pour le commerce des hommes ; quand j'apercevais quelqu'un, je m'enfuyais aussitôt à droite ou à gauche. Par la volonté de Dieu, plusieurs bêtes sauvages venaient s'accroupir auprès de moi et mon cœur était très pur. Que ces paroles sont belles :

On aime les endroits où la fortune nous sourit et l'on s'y habitue aisément !

L'étude approfondie de ce personnage sortirait des limites que je me suis tracées.

« J'ai fréquenté, ajoute-t-il, la plupart des disciples de Sayyidî AtTabbâ', mais celui que surtout je revendique comme maître est Sayyidî 'Alî ben Ibrâhîm, enterré à Gart. » 'Alî ben Ibrâhîm est ce personnage qui soutint une discussion fameuse avec Al-Ghazwânî, à propos de Sayyidî 'Abd Allah ben Sâsî.

Ach-Chou'abî Al-Harawî a suivi en outre l'enseignement du chaikh Ya'zâ Al-Kharroûbî, l'un des disciples de Sayyidî Mouhammad Al-Khattâb et du chaikh Zarroûq.

1. Chap. CXII du Qorân. Cf. traduction Kasimirski.

Il a fréquenté la compagnie de Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân le Charîf, disciple lui-même de Barakât Al-Hattâb, disciple de son propre père, disciple du chaikh Zarroûq.

« J'ai rencontré ce personnage, raconte le chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî, à la Cour du Sultan, puisse Dieu la garder ! J'ai suivi son cours, plein de profit pour moi. Il fut — que Dieu nous le rende profitable lui et ses sciences, amen ! — il fut un prodige du Créateur par la piété austère dont il ne se départit jamais. Il était absorbé nuit et jour dans les pratiques diverses du culte : prière, *dhikr*, récitation du Qorân ; son enseignement des sciences mystiques en témoigne. Plusieurs de ses propres ouvrages étaient étudiés à son cours. Sa mémoire était riche d'anecdotes relatives aux saints et je l'ai constaté par moi-même ; en quelque lieu qu'il se trouvât, il racontait tout ce qui s'y rapportait, citant même des faits avec leur date. Il aimait l'étude avec passion et montrait une vive ardeur à se procurer des livres.

« On venait le visiter des pays lointains, puisse Dieu le préserver de tout mal et l'agréer ! Je le vis un vendredi à la mosquée des Koutbiyîn [1], dans la capitale imâmienne et gardée du Seigneur : les fidèles se pressaient autour de lui pour embrasser sa main et lui demander sa bénédiction et il ne pouvait leur échapper qu'avec peine ; que Dieu récompense leur foi !

« A ma demande il m'accorda (puisse Dieu l'agréer !) un diplôme sur toutes les sciences dont il avait lui-même le diplôme, sur tous ses ouvrages et tout ce qu'il avait appris de ses professeurs, tels que le célèbre imâm Aboû 'Abd Allah Al-Kharroûbî At-Taraboulousî et bien d'autres qu'il serait long d'énumérer.

1. Célèbre mosquée de Marrâkech.

Ouvrages d'Ach-Chou'abi Al-Harawî, que Dieu l'agrée!

Le *Sirâdj Al-Mabâhith fî Charh Al-Mabâhith*, en trois volumes ; un *Résumé* de ce même ouvrage et un *Résumé du Résumé*.

Les *Dourar An-Nafîsa*, sur les vertus des invocations sacrées, et la *Zouhrat Al-Mounîfa Fî Fadhl Al-Hizb Al-Mourîd Al-Hâdhiq*.

Le *Loubâb Al-Loubâb*, sur les rapports avec le Roi de générosité ; un *Résumé* de cet ouvrage en deux volumes et un *Résumé du Résumé* en un seul.

La *Zouhrat Al-'Aliyya*, sur les vertus de la *Wasîlat Al-Kâfiya*.

La *Bidâyat Al-Mourîd Al-Miqdâm wa-Mouqaddimat Al-Ahlâm fî Tahqîq Mabâdî Al-Islâm*.

Le *Taçhîh Al-Bidâya wa-Tahqîq An-Nihâya*.

Les *Matâli' Al-Anwâr As-Saniyya*, sur quelques significations des *Hikam Al-'Atâ'iyya*, en quatre volumes ; un *Résumé* de cet ouvrage en deux volumes et un *Résumé du Résumé* en un seul.

La *Bidâyat Al-Mourîd fîl Djidd wâl-Moudjâhada wa-Tahqîq Al-Mourâqabat wal-Mouchâhada* [1].

La *Nouzhat An-Nâdhir wa-Miçbâh As-Sâlikîn wa-Choumoûs Al-'Arifîn* [2], sur quelques significations des degrés hiérarchiques des *Sâlikîn* ; un *Résumé* de cet ouvrage et un *Résumé du Résumé*.

La *Ourdjoûza Miftâh As-Sa'âda* [3], exposé des dix degrés de la hiérarchie (çoufique) : cet ouvrage a été complété par Al-Ançârî et un résumé en a été fait par Ibn Al-'Arîf ; il comprend plus de mille vers.

Un volume sur les personnages dont notre auteur a fréquenté la compagnie, étendards de la science, et maîtres qui occupent un rang dans la hiérarchie çoufique.

Le *Noûr Al-Miçbâh*, en un seul volume, sur les vertus du Hizb de la félicité [4].

Un poème en vers *radjaz* sur les *Hikam* intitulé : *Natâîdj Al-Afkâr* et comprenant plus de mille vers.

Un poème en vers *radjaz*, qui est une exhortation au bien ; c'est le commentaire d'un de ses poèmes du même mètre sur les quarante

1. Débuts du disciple dans l'austérité et dans les efforts vers le bien : vérification de la vision et de la contemplation de la Divinité.

2. L'Agrément de l'observateur, la lampe de ceux qui marchent (dans la voie du salut), les soleils de ceux qui possédent la connaissance de la Divinité.

3. Le Poème en vers du mètre *radjaz* sur la Clef du Bonheur.

4. *Hizb al-Falâh*, par Abou 'Abd Allah Mouhammad ben Soulaïman Al-Djazoûlî.

hadîth traitant de la pratique du bien et de la manière de secourir l'affligé.

Un poème en vers radjaz intitulé *Naçîhat Ar-Râghib fî Dourrat Al-Mounîf.*

Un autre ouvrage du même genre, intitulé *Wasîlat Aç-Çiddîq youçal bih li-Ka'bat At-Tahqîq.*

La *Ghanîmat Ad-Dahr*, sur les invocations et les *dhikrs* ainsi que certaines de leurs vertus, sur le nom le plus grand[1] de la Divinité et sur le commentaire du Hizb de l'Océan[2].

Le Commentaire de la *Charîchiyya* d'Aboûl-'Abbâs Ach-Charîchî, *sur les rangs de la hiérarchie çoufique;* l'ouvrage en question de ce dernier auteur est la *Râîya*[3] bien connue.

Les faits et gestes[4] *du Chaikh Aboû Ya'zâ* (puisse Dieu l'agréer et nous combler par lui de bienfaits!). Dans le même ouvrage sont donnés en outre les faits et gestes du chaikh Aboû Madiân et du chaikh Aboûl-'Abbâs As-Sabtî. Que Dieu agrée tous ces personnages et par leur intercession nous accorde Ses grâces!

Le *Chams Al-Marâsim*, sur la connaissance du Saint et la signification vraie de la Sainteté, sur le Pôle, le Ghaouth et le Khâtim.

Le *Inchâd Ach-Charîd ilâ Maqâmât Haqâîq At-Tafrîd,* ouvrage traitant des *Réponses* d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Abd Allah As-Sidjlamâsî sur la signification vraie du saint, du pôle, sur les mystères relatifs à cet ordre d'idées et sur quelques vérités des lumières du pôle et du saint.

Un *Commentaire* en soixante-dix-huit fascicules, autre que celui dont il a été parlé plus haut, sur les *Hikam Al-'Atâîya.*

Le *Hizb Al-Wâsîlat Al-Kâfiya*, dédié à celui qui désire obtenir de Dieu le salut dans ce monde et dans l'autre; il doit être récité matin et soir.

Le *Hizb Al-Mourîd Al-Hâdhiq.*

Le *Hizb Al-Fath Al-Moustabyin.*

« Ach-Chou'abi (puisse Dieu être satisfait de lui!) a composé d'autres ouvrages, mais je n'ai pas le titre présent à la mémoire. Le jour que je lui demandai mon diplôme, il me plaça devant les yeux soixante livres de sa composition. »

Ici prend fin le dire du savant Al-Maqqarî.

1. Celui des noms de la Divinité qui nous est demeuré inconnu.
2. *Hizb Al-Bahr*, par Aboûl-Hasan 'Alî Ach-Châdhilî.
3. La *Râîya* est un poème dont les rimes sont toutes en *râ*.
4. *Maâthir.*

Le même personnage ajoute: « Al-Harawî m'a demandé avec insistance de solliciter en sa faveur un diplôme de notre vénéré maître [1], notre oncle paternel, le chaikh, le mouftî, l'étendard de la science, Aboû 'Outhmân Sayyidî Sa'îd, fils de notre maître [2], notre vénéré grand-père Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Abî Yahyâ ben 'Abd Ar-Rahmân ben Abîl-'Aïch Al-Maqqarî, que Dieu prolonge sa vie!

« Il faut voir dans ce fait un désir ardent de notre personnage d'embrasser diverses parties de la science. Il fut également le compagnon d'études de notre oncle paternel, dont il avait à peu près le même âge, au cours d'Al-Kharroûbî et d'autres professeurs; il vécut en effet jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

« Al-Harawî occupait dans le Tâdla une zâwiya dans laquelle il offrait l'hospitalité; venu se fixer à Marrâkech, il la laissa aux mains d'un de ses fils, à qui il confia spécialement le soin de continuer le passé. »

Tels sont les renseignements donnés par le *Matmah*.

Ach-Chou'abî Al-Harawî (Dieu lui fasse miséricorde!) déclare qu'il fut délivré de ses obsessions diaboliques par la récitation du Qorân et la prière pour le Prophète, que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut! Suivant des traditions bien connues et nombreuses le remède aux obsessions mauvaises réside dans la mention fréquente des noms de la Divinité.

Les paroles élogieuses à son égard du grand homme qu'est Sayyidî Ahmad Al-Maqqarî et l'admiration que ce dernier lui porte constituent un témoignage manifeste de l'élévation de son rang, de sa gloire de savant et de la richesse de ses connaissances.

Nous lisons dans les *Mouhâdharât* de l'imâm vérificateur

1. Maoulânâ.
2. *Hadîth*, pluriel *ahadîth*.

Sayyidî Al-Hasan Al-Yoûsî l'anecdote suivante, empruntée à des personnages vertueux du Tâlda : « Lors de la révolte d'An-Nâçir, cousin ou neveu d'Ahmad Al-Mançoûr, contre ce dernier, Sayyidî Ahmad ben Abîl-Qâsim Aç-Çaouma'î (Ach-Chou'abî) crut que le révolté allait entrer en souverain dans le Tâdla. « Pauvre Bâbâ Ahmad[1] ! fit Sayyidî Mahammad Ach-Charqî en apprenant la chose ; il a vu la tête d'An-Nâçir pénétrer dans le Tâdla et auguré du fait l'arrivée de cet homme au pouvoir ! » Les événements confirmèrent la prévision : An-Nâçir fut mis en déroute dans les environs de Tâzâ ; sa tête fut tranchée et emportée à Marrâkech à travers le Tâdla, par où la route passait.

(L'erreur commise par Ach-Chou'abî résulte d'une fausse interprétation des choses.) Pareille divergence d'idées se produit chez les plus perspicaces des saints ; on les accuse d'imposture, alors qu'il faut seulement incriminer le manque d'inspiration, une erreur dans l'interprétation des faits entrevus ou toute chose analogue.

Nous ferons plus loin l'étude de quelques-uns des descendants de ce personnage.

Le vertueux, le saint, celui qui possède la connaissance de la Divinité sublime, Sayyidî Ahmad connu sous le nom de Houbayyib Al-Andalousî Ar-Roundî.

Ce personnage est enterré hors de Bâb Al-Foutoûh, en face et en bas du *haouch* de Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî, qui entoure les coupoles. Sur la tombe s'élève un monument en forme d'arc ; en face d'elle et à un jet de pierre ou deux à la gauche de celui qui gravit la montée menant à la coupole de Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî, se trouvent les tombeaux des disciples de ce dernier.

1. Ach-Chou'abî.

Houbayyib est mort en l'an 1013 (J.-C. 1604), suivant le *Kounnach* de l'oncle de notre vénéré père, Aboû Mouhammad Al-'Arbî Al-Qâdirî Al-Hasanî. Le même auteur nous apprend que « ce personnage a fréquenté l'enseignement du chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Ghoumârî Al-Fâsi, enterré au Baqî' Ach-Charîf[1] et qui avait de son côté suivi les cours d'Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Hassânî Al-Andalousî, enterré à la Raoudhat Al-Anwâr, en dehors de Bâb Al-Foutoûh ; ce dernier avait été le disciple d'Aboûl-Hasan 'Alî Çâlih, enterré dans la même raoudha et disciple lui-même du chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz At-Tabbâ', élève du chaikh Al-Djazoûlî ».

« Ce personnage, dit l'auteur du *Matmah*, fut un saint ami de Dieu et l'un de ces pieux serviteurs dont on atteste qu'ils possèdent des barakas. Gardien de la science, il avait fréquenté la société d'Aboû' Abd Allah Al-Ghoumârî Al-Mâliguî[2], le patron de la zâwiya d'Al-Makhfiya[3], mort en 968 (J.-C. 1560).

« L'année 968 (J.-C. 1560) est celle (de la prise d'Al-Bourîdja[4] que Dieu la délivre de la captivité ! Elle vit la mort du qâdhî de Touât, Sâlim ben Mouhammad Al-'Açmoûnî, et celle de l'écrivain Soulaïmân ben Ibrâhîm ben-Soulaïmân At-Tâmlî.

« Al-Ghoumârî a suivi l'enseignement d'Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Hassânî.

« A l'arrivée à Fès du chaikh Aboûl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî, Sayyidî Houbayyib fut l'un des premiers à accourir en sa société. Il mourut au cours d'une vieillesse avancée à l'âge de quatre-vingt-seize ans environ, avant le lever du soleil du vingt-sept Dhoûl-Qa'da-le-sacré. Il fut enterré après la prière du *Dhouhr*, au delà de Bâb Al-Foutoûh, en

1. Hors des murs de Médine.
2. Originaire de Malaga.
3. A Fès.
4. Mazagan : l'événement dont il est question est la prise de cette ville par les Portugais; il se serait passé en 969 (1561) d'après l'*Istiqçâ*.

face et à un jet de pierre du tombeau du chaikh Aboûl-Mahâsin, près du tombeau de Sayyidî Al-Hasan Al-Djazoûlî.

« Sayyidî Houbayyib a été le disciple du chaikh Aboûn-Na'îm Ridhwân ben 'Abd Allah Al-Djanoûî.

« Une nuit, c'était avant que je connusse le chaikh, je me trouvai en songe, raconte notre personnage, dans une vaste mosquée au milieu de laquelle était une cour magnifique. Quelqu'un s'y trouvait assis sur une estrade élevée; il était au milieu de la cour, accompagné de quatre hommes et dans un aspect imposant, tandis que plusieurs autres personnes se trouvaient à l'intérieur de la mosquée; une lumière émanait de son visage et se répandait sur les quatre hommes qui l'accompagnaient. « Qui est cet homme, de qui émane cette lumière? demandai-je. — Le saint Ridhwân! » me répondit-on. Et, m'approchant de lui, je l'interrogeai et lui demandai sa bénédiction. Aussitôt il me prit sous l'aisselle et m'enleva dans les airs. J'étais persuadé qu'il m'avait fait franchir une distance considérable quand tout à coup je l'entendis dire: « Voici la Mecque! » et il se mit à en faire le tour et moi, sur son dos, j'aperçus la ville telle qu'elle est en réalité. Il continua sa course : « Voici Médine! dit-il encore une heure après; voici la ville du Prophète, que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut! » Il s'arrêta un instant puis repartit. Or nous ne nous arrêtâmes qu'à notre retour auprès de la mosquée d'où nous étions partis.

« Je racontai cette aventure à l'un de mes compagnons et lui demandait s'il connaissait quelqu'un du nom de Ridhwân : « Nous savons de lui telle et telle chose, me répondit-il; il habite à tel endroit. » J'allai chez Ridhwân le même jour; je le trouvai faisant son cours aux jeunes gens. Mes yeux le reconnurent aussitôt: « C'est lui! » dis-je alors, et je reconnus la vérité de mon songe.

« Sayyidî Ridhwân répondit à mon salut; il m'accorda

la bienvenue et me demanda mon nom, que je lui donnai aussitôt. Il me demanda ce qui m'avait amené auprès de lui. Apprenant le songe que j'avais eu, il se mit à pleurer et appela sur moi les bénédictions divines. Je lui demandai ce qu'il pensait de mon songe : « Ne veux-tu point apprendre quelque chose? me dit-il alors. — Volontiers ! — Tu vas accomplir avec moi une *khatma*[1] du Qorân, c'est la seule chose que je pense s'imposer à toi. » Et il ne me laissa partir que sur ma promesse de le faire.

« Je suivis dès lors son enseignement ; il me serait impossible de décrire ni de préciser ce qu'il me fut donné de constater en le chaikh de piété, de crainte du Seigneur et d'observation des préceptes religieux. Je venais tous les jours auprès de Sayyidî Ridhwân pour lire la planchette. Parfois il m'arrivait de le trouver occupé : j'attendais alors qu'il en eût fini avec ce qui le retenait ; puis il commençait la récitation, dont il vantait l'efficacité. Il versait des larmes et j'attendais qu'il se fut repris. Tantôt ces pleurs cessaient aussitôt, tantôt ils augmentaient de violence et le chaikh tombait par terre : il faisait alors signe de la main au tâleb le plus rapproché de lui (de venir le relever). Certaines fois je n'arrivais à remplir ma planchette que très tard dans la journée.

« Tel fut le genre de vie que je menai avec Sayyidî Ridhwân jusqu'à la fin de la *khatma*, travail qui me coûta quatre ans d'effort. C'est là la première manifestation d'une baraka que j'ai vue émaner de lui. »

(Fin des renseignements donnés par le *Matmah.*)

« A côté du tombeau du chaikh Aboûl-Mahâsin, lisons-nous dans l'*Ibtihâdj*, est celui du vertueux faqîh Aboûl-Hasan 'Alî Houbayyib, dont la mosquée qui porte son nom se trouve à Al-Makhfiya, de même que le lieu d'école

1. L'achèvement d'une lectue partielle ou totale d'un ouvrage quelconque, surtout du Qorân.

où il enseignait les enfants. C'était un homme de bien, un personnage béni. Il est mort en l'an 853 (J.-C. 1449). »

Tel est le texte de l'*Ibtihâdj ;* l'auteur y veut parler sans doute du tombeau d'un autre personnage que celui qui nous intéresse, sinon il commet une erreur; Dieu sait ce qu'il en est.

Le faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Wihrânî.

(*P. 89.*)

Il remplit plusieurs fois les fonctions de suppléant dans les charges de prédicateur et de qâdhî. Sa mort se place dans les premiers jours de Rabî' II de l'an 1013 (J.-C. 1604).

Ces quelques renseignements sont fournis par le *Matmah;* l'auteur n'en dit pas davantage.

Le grand saint, le personnage célèbre par sa connaissance de la Divinité, l'imâm de la confrérie châdhilite à Fès et en d'autres villes, le vaste et profond savant, Aboûl-Mahâsin Yoûsouf, fils du saint Sayyidî Mouhammad ben Yoûsouf Al-Fâsî Al-Fahrî.

Ce personnage appartient aux Banoûl-Djadd, les Fahriyîn connus en Andalousie par leur science.

L'étude du nom d'Al-Fahrî nous révèle que l'origine en remonte à Fahr ben Mâlik ben Mâlik ben An-Nadhr ben Kinâna, à Qouraïch, seule tribu dans laquelle on le remontre. Suivant l'une des vingt versions relatives à la chose, Fahr ne serait autre que Qouraïch. Tout un groupe de personnages revendiquent en leur honneur le nom d'Al-

Fahrî, au nombre desquels on peut citer le parent d'Aboûl-Mahâsin Yoûsouf, Mouhammad ben 'Abd Allah ben Yahyâ ben 'Abd Allah ben Faradj ben Al-Djadd Al-Fahrî.

L'auteur de l'*Ihâta* parle de ce dernier en ces termes : « ... Le noble gardien de la science surnommé Aboû Bakr, le grand homme de Séville, le prince de l'époque en connaissances scientifiques, le Sévillanais originaire de Loubla. Appelé à Grenade par le sayyid Aboû Sa'îd, il y séjourna plusieurs années auprès de lui en la société de plusieurs personnages, ses égaux en mérite personnel. Il était en matière de droit un océan de science où l'on puisait de tous côtés; jamais rien de ce qu'il avait étudié ne sortit, dit-on, de sa mémoire. Son origine et sa grandeur étaient évidentes; sa renommée parvint au loin et le lieu de sa demeure était bien connu. Il avait accès auprès des rois et faisait le prône en leur présence, ce en quoi il se montrait un orateur merveilleux. Il fut l'élève d'Ibn 'Attâb, pour le *Mouwattâ*, et de plusieurs autres professeurs. Il a été parlé de lui par Aboûl-Hasan ben Zarqoûn, le docte Aboû Mouhammad Al-Qourtoubî[1] et tout un groupe de grands savants.

« Aboû Bakr naquit en Rabî' I de l'an 496 (J.-C. 1102); il mourut en Chawwâl 586 (J.-C. 1190). »

Énumérant les tribus arabes d'Andalousie, l'auteur du *Nafh At-Tîb*[2] parle des Banoûl-Djadd, « les hauts personnages et les 'oulamâ ». Il ajoute : « Parmi les descendants d'Al-Hârith ben Fahr on compte Yoûsouf ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Fahrî, le sultan d'Andalousie préposé à ce trône par 'Abd Ar-Rahmân Al-Amawî Ad-Dâkhil et dont l'aïeul est 'Ouqba ben Nâfi' Al-Fahrî, le conquérant de l'Afrique. »

1. Originaire de Cordoue.
2. Ahmad Al-Maqqarî.

« Les Banoûl-Djadd, dit à son tour Ibn Hazm, sont nombreux en Andalousie, où ils possèdent une grosse fortune. Plusieurs d'entre eux se rattachent à la famille des Kinâna : on les rencontre à Tolède et dans les dépendances de cette ville. C'est à ces derniers que font remonter leur origine les Qouraïchites[1] Kinâniens, hauts personnages et gens de vertu, à qui appartiennent le qâdhî Aboûl-Walîd et le vizir Aboû Dja'far. » (Cité textuellement.)

Il existe tout un groupe de Fahrîs en Andalousie. Un de leurs membres est le prédicateur de Grenade, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Rouchaïd, dont l'auteur de l'*Ihâta* parle en ces termes : « Il a composé des poésies qui lui demandaient le plus grand soin, coutumier qu'il était de mesurer ses vers à la balance de la prosodie. » Quand j'allai à Damas, raconte-t-il lui-même, et que j'entrai à Dâr Al-Hadîth-la-sacrée pour y contempler et embrasser les chaussures précieuses de l'Élu (puisse Dieu le bénir!), l'inspiration me dicta ces vers :

Bénis soient les yeux qui ont vu les chaussures d'Ahmad ! O mon ancêtre fortuné, j'ai obtenu le bonheur!

Je les ai embrassées avidement et mon avidité s'en est accrue. O prodige! Ma soif est devenue plus vive au moment où je l'étanchais !

Par Dieu! Ce baiser est plus doux que celui des lèvres sur une joue rose!

Ce jour est un jour de fête, par Dieu! et je l'ai noté comme marquant la naissance de mon bonheur.

Prions pour Mouhammad une prière au parfum suave comme la bénédiction que le Seigneur lui réserve!

« Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Rouchaïd est mort à Fès le huit Mouharram, au commencement de l'année 721 (J.-C. 1321); il a été enterré au cimetière situé en dehors de Bâb Al-Foutoûh, à la *raoudha* connue sous le nom de

1. L'édition du *Nafh At-Tîb* publiée à Leyde par William Wright en 1855, 1re partie, p. 185, ligne 6, porte les « Waqqachites » (الوقشيون).

Matrah Al-Djilla[1] et qui contient les tombeaux des docteurs, saints et homme d'élite étrangers venus à Fès. Il était né à Ceuta en 657 (J.-C. 1259). »

Tels sont les renseignements fournis par l'*Ihâta*.

Le mot *djilla*, avec la lettre l, est le pluriel de *djalîl;* de nos jours on dit *djanna* avec la lettre n, ce qui évoque une idée noble.

En résumé les Banoûl-Djadd appartiennent aux maisons les plus illustres d'Andalousie; la science, l'autorité, le courage et la noblesse dont ils ont fait preuve leur donnent droit à ce titre.

Voici les paroles textuelles de Lisân Ad-Dîn Ibn Al-Khatîb, extraites du passage où, dans son livre des *Mithlaï At-Tarîqa fî Dhamm Al-Wathîqa*, l'auteur condamne la rétribution des témoignages : « Il y avait dans les villes considérables de l'Andalousie (Dieu rétablisse sa prospérité!) des personnages connus par leur désintéressement, tels que les Banoûl-Djadd à Séville, les Banoû Khalîl et d'autres; ils restaient chez eux et vivaient du produit de leurs biens et des revenus de leurs maisons, dans la pratique de l'équité et l'étude des auteurs et des *fatwâs*[2]. On avait recours à leur témoignage : ils traitaient avec bonté ceux qui venaient à eux, bénissaient leurs entreprises et les guidaient vers le chemin de la justice; ils n'exigeaient en retour que l'observation des principes sacrés, le respect pour le Sultan et, dans la nécessité, la résignation à ses ordres. On ne leur dispensait ni éloges outrés ni marques d'honneur extrêmes; ils attendaient de Dieu (gloire à lui!) leur rétribution et leur récompense. »

1. « L'endroit des grands hommes. » La *raoudha* dont il est question s'appelle de nos jours *Matrah Al-Djanna*, « l'endroit du paradis »; le mot *Djilla* signifiant à la fois « grands hommes » et « fiente », il pouvait se produire une confusion déplorable qu'il fallait éviter.

2. Décisions juridiques, réponses à des consultations de droit.

Revenons au sujet :

L'époque à laquelle l'aïeul du chaikh Aboûl-Mahâsin émigra de l'Andalousie a été établie par le propre fils de ce dernier, Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-'Arbî, savant écouté en matière de généalogies. Au chapitre II de la deuxième partie de la *Mir'at Al-Mahâsin*, l'auteur déclare : « Ceux des Banoûl-Djadd qui composaient la famille d'Aboûl-Hadjdjâdj Yoûsouf ben 'Abd Ar-Rahmân, grand-père de notre personnage, abandonnèrent Malaga en raison des troubles qui la désolaient; ils arrivèrent à Fès aux alentours de l'année 880 (J.-C. 1475) et s'y établirent.

« Aboûl-Hadjdjâdj naquit et fut élevé dans la capitale. Plus tard les exigences de son commerce l'amenant souvent à Al-Qçar, on finit par l'y appeler Al-Fâsi [1]; ce nom prévalut et dans la suite se transmit à ses descendants. Les noms tirés du pays d'origine se rencontrent fréquemment dans les temps anciens comme de nos jours. » (Fin de la citation, que nous n'avons donnée qu'en abrégé.)

L'auteur de la *Mir'at Al-Mahâsin* ajoute en ces propres termes : « Les Banoûl-Djadd faisaient remonter leur origine à Fahr. Leurs ancêtres avaient d'abord établi leur demeure à Loubla, puis s'étaient fixés à Séville; de leurs membres était, dans cette dernière, le gardien de la science Aboû Bakr Mouhammad ben 'Abd Al-Haqq ben Yahyâ. A la prise de Séville par les Chrétiens (Dieu les anéantisse !), le lundi cinq Cha'bân 646 (J.-C. 1248), ils quittèrent le pays. » Loubla est un village d'Andalousie.

Le père d'Aboû Bakr s'appelait 'Abd Allah, en joignant le nom de 'Abd à celui de la Divinité sublime, et c'est celui-là même dont il a été parlé dans notre citation de l'*Ihâta* : sa généalogie a déjà fait l'objet de diverses études.

1. L'homme de Fès.

La *Mir'a* lui donne le nom de 'Abd Al-Haqq, avec l'adjonction du terme 'Abd à celui d'Al-Haqq[1], l'une des qualifications de la Divinité souveraine : on retrouve ce même nom dans *Adh-Dhaïl wat-Takmila li-Kitâb Al-Maouçoûl wac-Çila* par Ibn Al-Abbâr.

Le chaikh Aboûl-Mahâsin, celui-là même dont nous étudions la vie, était un mont solide pour l'imitation de la *Sounna* et l'obéissance à elle. Il recherchait avec passion la vérité et tout ce qui s'y rattache. La multitude de ses fidèles et la gloire des disciples qu'il compta de son temps expliquent le grand nombre des ouvrages composés par les 'oulamâ sur ses miracles et sa vie. L'un des plus remarquables, des plus utiles, des plus précieux et des mieux composés est la *Mir'at Al-Mahâsin*, par son fils, l'imâm Aboû Hâmid, le roi de son époque, Sayyidî Al-'Arbî; c'est une œuvre solide, achevée et d'une entière perfection et dont chaque mot a une portée utile et critique; sous la plume de l'auteur se pressent les merveilles les plus étranges et les plus rares; le critique partial est brisé, les efforts du dénigrateur restent vains.

Il afflige ses envieux : il irrite ses ennemis; Cela est évident pour qui voit et entend bien.

On peut citer encore la *Raoudhat Al-Mahâsin Az-Zâhiya bi-Ma'âthir Abîl-Mahâsin Al-Bâhiya*, par l'arrière-petit-fils de notre personnage, l'imâm, le vérificateur écouté, Aboûl-Irchâd Sayyidî Al-Mahdî ben Ahmad ; l'auteur s'y est borné à l'étude de tout ce qui est relatif aux paroles du chaikh et aux diverses particularités de sa vie;

Les *Djawâhir Aç-Çafiya bil-Mahâsin Al-Yoûsoufiya* du même ;

L'*Ibtihâdj Al-Qouloûb, sur l'étude du Chaikh et celle de*

1. Le Dieu de Justice.

son maître Al-Madjdhoûb, par son autre arrière-petit-fils l'imâm, le gardien de la science, l'homme de haute condition, l'incomparable savant, Aboû Zaïd Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân.

La vie d'Aboûl-Mahâsin a été, dans ces ouvrages, étudiée tout entière et dans ses moindres détails, de même que celle de ses disciples. Ces diverses études ont été accueillies de tous avec faveur et approuvées par les savants les plus circonspects. Des critiques pourraient élever des suspicions sur elles en disant qu'elles sont faites d'éloges émanant de parents de Sayyidî Yoûsouf[1] et que quiconque vante la gloire de sa famille ne cherche en réalité que la sienne. Mais qu'importe ! Les Fâsiyyîn, les premiers comme les derniers, sont connus pour leur justice et nous nous conformons à leur dire.

Comment saurait-on ne pas ajouter foi aux auteurs de ces œuvres, quand la plupart des vertus de nos saints aïeux (puisse Dieu les agréer !) sont parvenues jusqu'à nous par les membres et les principaux personnages de leur famille, quand aucun imâm ne les a chez nous révoquées en doute ? Le parent n'est-il pas d'ailleurs plus sagace dans l'examen de son propre parent, et n'est-il pas mieux placé pour rechercher ce qui mérite ou l'éloge ou le blâme ?

La justice nous commande d'agréer leurs paroles ; les vertus de ces sayyids sont notoires et le rang qu'ils occupent ne fait aucun doute pour les savants. On connaît leurs œuvres de bien, et l'on sait combien profondément la science et la vertu sont en eux. De tous temps et même de nos jours la profondeur de leur connaissance de la *Tarîqa* et l'immensité de leur savoir ont réuni l'accord unanime de tous ; elles sont apparues manifestes, louange à Dieu ! en plusieurs parents d'Aboûl-Mahâsin.

Avec la grâce divine nous avons composé un ouvrage en

1. Les ouvrages dont il est question sont dus à des personnages de la famille des Fâsiyyîn.

vers sur ce personnage, son frère et ceux de ses enfants qui ont été des 'oulamâ; il comprend deux cent quatre-vingt-quatre vers et porte le titre de *Ad-Dourrat Al-Farîda fîl-'Atrat Al-Madjîda* ou encore de *Ad-Dourr Aç-Çajî min Al-Djamâl Al-Yoûsoufî*.

Les fils et tous les descendants du chaikh (puisse Dieu l'agréer!) se sont montrés les dignes héritiers du maître, louange à Dieu! Ils sont plus de trente grands 'oulamâ, qui tous sont de glorieux imâms, et on ne saurait préciser le rang qu'ils occupent. Il n'y a parmi eux que des hommes qui enseignèrent la science en faisant œuvre de vérificateurs, qui la définirent avec précision et rendirent libres ses voies; les bienfaits de leur science se sont répandus sur tous les fidèles et sont arrivés partout : le plus grand nombre des savants qu'on voit à Fès et dans les environs se réclament de leur *Tarîqa* ou appartiennent à leurs élèves ou disciples.

La capitale avait connu une époque de négligence complète ; ils lui rendirent son ancienne splendeur ; les fêtes religieuses étaient près de tomber : ils leur donnèrent un éclat nouveau. Fès acquit une renommée incomparable et, dans le Maghrib entier, on ne parla plus que d'elle.

Voici un extrait de notre ouvrage en vers dont nous venons de parler et qui relate plusieurs circonstances de la vie des Fasiyîn :

Voici la Perle du *Dourr Aç-Çafî* : elle révèle les bienfaits que nous devons à la beauté d'âme des Yoûsoufis,

Eux qui sont des imâms, pleines lunes qui montent dans le ciel, créatures parfaites et au mérite glorieux.

Aboûl-Mahâsin Yoûsouf grandit à Al-Qçar Al-Kabîr ; c'est là qu'il était né le dix-neuf Rabî' I de l'an 937 (J.-C. 1530), dans la nuit du mercredi au jeudi. Venu à Fès avec son père quelque temps avant l'année 960 (J.-C. 1553), il y sui-

vit les cours d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Yasitnî, mort dans cette ville en Mouharram 959 (J.-C. 1552), d'Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq, mort assassiné à Fès également en 961 (J.-C. 1554), et du prédicateur des Qarawiyîn, 'Abd Ar-Rahmân ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî, mort en 962 (J.-C. 1555).

De retour à Al-Qçar, Aboûl-Mahâsin fit encore un second voyage à Fès après 960 (J.-C. 1553) et y fréquenta la société de Kharoûf At-Toûnousî. Kharoûf avait enduré les rigueurs de la captivité et le sultan de Fès, Ahmad ben Mouhammad Al-Wattâsî, avait payé sa rançon; il connaissait les *Açlaïn*, la métaphysique et la logique, sciences dans lesquelles on le reconnaît vraiment pour maître, et possédait une échoppe dans laquelle il recevait les témoignages[1]; il mourut en 966 (J.-C. 1558).

Aboûl-Mahâsin a été encore le disciple de Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djallâl At-Tilimsânî, mouftî de Fès et prédicateur de la mosquée des Qarawiyîn. Ce dernier personnage était né en 908 (J.-C. 1502); venu à Fès en l'année 958 (J.-C. 1551) avec le sultan Mouhammad Ach-Chaikh Al-Hasanî, il remplit les fonctions de prédicateur huit ans en la mosquée des Andalous et treize en celle des Qarawiyîn; il mourut dans les premiers jours de Ramadhân de l'année 981 (J.-C. 1573), après avoir compté notre personnage au nombre de ses élèves les plus assidus. Ibn Djallâl avait reçu l'enseignement d'Aboû 'Outhmân Al-Kafîf, disciple lui-même du chaikh As-Sanoûsî.

Aboûl-Mahâsin a fréquenté en outre le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdhoûb, le savant (en la Divinité), dont la compagnie lui a été des plus profitables.

Notre personnage a eu encore d'autres professeurs : Sayyidî Ibrâhîm Az-Zawârî, enterré à Bâb 'Aguîsa, Sayyidî Ahmad ben Mançoûr Al-Hîhî, Sayyidî Kânoûn Al-Moutâ'î,

1. C'est-à-dire qu'il était *'adil*.

Sayyidî 'Abd Allah Al-Habtî, Sayyidî Al-Hasan ben'Isâ Al-Miçbâhî et bien d'autres encore.

Aboûl-Mahâsin n'a pas vu les derniers moments d'Al-Madjdhoûb. Atteint de la maladie qui devait l'emporter, le chaikh avait réuni ses disciples et, après leur avoir fait ses recommandations, les avait renvoyés dans leurs familles pour célébrer les jours de fête au milieu de leurs enfants; il mourut sur ces entrefaites pendant la nuit qui précède la fête des sacrifices.

Le lendemain, de bonne heure, notre personnage passait par Bab Al-Wâdî, une des portes d'Al-Qçar, quand il rencontra un saint illuminé : « Où est ton chaikh ? lui demanda celui-ci. — Dans son pays ! — Il est mort, car il n'était pas avec nous hier sur la montagne de 'Arafa[1]; il n'omettait jamais de le faire chaque année. Ses pouvoirs surnaturels[2] ont été transmis à Sayyidî 'Abd Allah ben Housaïn à Tameslouht. » Le chaikh Aboûl-Mahâsin dit alors : « Pour nous, notre salaire nous viendra de Dieu ! — Non ! répondit le saint : car cela te reviendra. »

Abd Allah ben Housaïn fit demander au chaikh Aboûl-Mahâsin de venir en sa présence : « Je détiens, lui dit-il, les secrets de ton maître. » Mais le chaikh refusa d'accéder à son désir en disant : « Une grâce pourrait surgir en moi, dont on dirait peut-être qu'elle émane de Sayyidî 'Abd Allah ben Housaïn. S'il doit m'arriver quelque bien il m'arrivera, si Dieu le veut ! »

Ces paroles se réalisèrent. Sur le point de mourir, Sayyidî 'Abd Allah légua au chaikh Aboûl-Mahâsin quelques menus objets de l'héritage qui lui avait été confié par son maître Al-Madjdhoûb. Or, à l'annonce de la mort de 'Abd Allah

1. Montagne sacrée de la Mecque. Le saint en question devait donc appartenir à ceux de la *Khatwa*.

2. حال, *hâl*.

ben Housaïn, notre personnage s'écria : « Maintenant j'irai à lui ! » et il se rendit sur sa tombe. La famille de Sayyidî 'Abd Allah l'informa de la part d'héritage qui lui revenait : c'était entre autres une ceinture; il prit ce qui lui était échu et s'en revint. La mort de 'Abd Allah ben Housaïn est, à ce qu'on dit, postérieure à celle d'Al-Madjdhoûb d'environ six mois.

Aboûl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî (puisse Dieu lui faire miséricorde!) fut vraiment digne d'occuper la dignité de chaikh dans les deux sciences de la Charî'a et de la vérité pure. Sa compagnie fut profitable à plusieurs personnages tels que son frère consanguin, le docte (en la Divinité), Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, Sayyidî 'Alî Aboûch-Chakâwî et nombre d'autres; l'auteur de la *Touhfat Ahl Aç-Çiddîqiyya* en a étudié une quarantaine.

Il mourut à Fès, à la fin du premier tiers de la nuit du samedi au dimanche 18 Rabî' I de l'an 1013 (J.-C. 1604), et fut enterré dans la célèbre *raoudha* qui porte son nom, en dehors de Bâb Al-Foutoûh. Son tombeau est surmonté d'une coupole.

Gloire à l'Éternel, à Celui-là seul dont la face demeure, au Dieu de noblesse et de majesté !

Le grand savant, l'illustre saint, Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Hassoûn, enterré à Salé.

(*P. 94.*)

L'auteur de la *Dourrat Al-Hidjâl* lui donne le nom de « 'Abd Allah ben Ahmad ben Al-Hasan Al-Khâlidî As-Salâsî et déclare qu'il est connu sous celui d'Ibn Hassoûn, le vertueux, le saint, l'ascète, l'homme à la vie austère.

« Ce personnage a reçu l'enseignement d'Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid ben Abîl-'Abbâs Al-Wancharîsî, d'Aboûl-Hasan 'Alî ben Hâroûn, de 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq, d'Aboûl-

'Abbâs Al-Habbâk, de 'Abd Ar-Rahmân ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî et d'autres. Il savait le *Moukhtaçar* de Khalîl, mais, à ce qu'on m'a raconté, il n'avait pas étudié les *hadîth* il ne demanda jamais de diplôme à personne. Il me récita un jour ce vers de 'Abd Allah ben Al-Moubârak :

Si le Khilâfa n'avait point assuré la sécurité des chemins, le faible serait chez nous dépouillé par le fort.

(Fin de cette citation abrégée.)
Ibn Hassoûn est mort en l'an 1013 (J.-C. 1604).

Il a eu entre autres disciples Sayyidî Mouhammad As-Sâyih, enterré à Fès, à la Qoulaï'a située à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh.

Un haut personnage le vit un jour, les jambes étendues, au milieu d'Arabes prosternés devant lui et qui lui embrassaient les mains et les pieds ; une idée (de réprobation) lui monta aussitôt à l'esprit. Ibn Hassoûn (devina ce qu'il pensait et) ne put se retenir de prononcer ces mots : « O hommes ! Un saint à qui l'on a dit que celui qui touchera la chair de son corps sera préservé du feu de l'enfer pourrait-il se montrer avare de sa chair envers les musulmans ? » Et le personnage revint à de meilleurs sentiments.

Ibn Hassoûn a vu s'accomplir autour de sa personne des faits étranges de toute nature : c'est ainsi que les aumônes et les vêtements à lui apportés en cadeau étaient, dans une chambre, abandonnés aux mites et que chaque matin des accords musicaux étaient perçus dans sa demeure.

Parlant sur la foi de témoins sûrs qui ont assisté à ces faits, le chaikh Al-Hasan Al-Yoûsî déclare dans ses *Mouhâdharât :* « Il ne faut chercher à cet abandon des vêtements d'autre cause que l'indifférence absolue du chaikh à l'égard des choses du monde. Pareil fait est connu pour se produire auprès des hommes de sa nature toujours plongés

dans le dhikr, c'est ainsi que l'imâm Ach-Chiblî lança un jour un bonnet dans le Tigre ; l'explication de ce fait est bien connue des hommes de la *Tarîqa* et nous ne nous y étendrons point.

« Quant à l'audition d'accords musicaux, notre personnage y découvrait des secrets et des significations mystérieuses. Un fait analogue a été rapporté dans le *Sirâdj Al-Mourîdîn* de l'imâm Aboû Bakr ben Al-'Arabî ; il se rapporte au chaikh Aboûl-Fadhl Al-Djaouharî. Ce dernier entendit une nuit, non loin de lui, des instruments de musique résonner, dont les accords le détournèrent de son *wird*. Dans la matinée du lendemain il dit aux tolbâ rassemblés à son cours : « Des individus ont, à côté de moi, hier, passé la nuit à me remplir les oreilles de science et de maximes de sagesse. L'un disait : *A moi ! A moi ! A moi*[1] ! et l'autre : *A moi et à toi*[2] ! un troisième disait : *C'est ainsi*[3]. » Le chaikh déclara qu'il s'agissait d'une discussion entre deux personnages ; il parla sur la chose et le cours se passa en toutes sortes de pensées philosophiques, d'anecdotes et de choses relatives aux mystères.

« C'est là un des prodiges accordés par Dieu aux saints : il les rend insensibles aux vaines apparences pour ne leur montrer que la réalité cachée.

« *En toute chose Dieu a caché un mystère pour témoigner qu'Il est l'Unique.*

« Faut-il attribuer ce fait au rang de *djamâlî* qui se manifeste à un moment donné et de là faire découler les émotions de l'âme particulières aux extatiques ? Faut-il l'attribuer au rang de Pôle et croire dans ce cas à une musique royale ?

1. Lî, lî, lî (لى لى لى).
2. Lî wa-lak (لى ولك).
3. Kadhâ (كذا).

« Dis aux rois de la terre de se consumer en efforts, car cette royauté[1] *ne se vend pas ni n'est offerte en présent. »*
(Fin du dire du chaikh Al-Yoûsî.)

Selon les paroles d'un personnage vertueux de Salé, un *raïs de la mer* demanda un jour à Sayyidî 'Alî Aboûch-Chakâwî s'il pouvait prendre la mer : « Ne le fais pas ! répondit le saint homme ; tu n'y gagnerais rien ! » Et le raïs s'en vint consulter Sayyidî 'Abd Allah ben Hassoûn, qui lui dit : « Va ! Tu iras sain et sauf et tu feras du butin ! » Le marin prit la mer, mais tout son équipage tomba entre les mains des Roûm ; survinrent des vaisseaux musulmans qui livrèrent bataille à ces derniers et délivrèrent les captifs. Ceux-ci revinrent chez eux sains et saufs et chargés de butin.

Les prédictions de cette sorte sont très fréquentes chez le saints.

« Celui qui considère les tables du *mahw* et de l'*ithbât*[2], a dit Ach-Chou'rânî, ne doit pas élever la voix. Celui-là seul doit parler qui regarde la Table elle-même : l'arrêt qu'elle porte est en effet irrévocable, tandis que ce qui est écrit sur les autres tables est sujet au changement, selon les paroles du Très-Haut : *Dieu effacera et rétablira à Sa volonté*[3]. »

1. Il s'agit de la royauté inhérente à la qualité de Pôle.
2. Littéralement : « la table où l'on efface et où l'on rétablit » tandis que la « Table elle-même » est ce que l'on appelle *Al-Louh Al-Mahfoûdh* « la Table bien gardée », où sont écrites d'avance les destinées du monde.
3. Qorân, chap. XIII, v. 39.

AN 1014 (J.-C. 1605).

(*P. 96.*)

Le saint imâm, le digne modèle à suivre, le grand madjdhoûb, *le docte en la Divinité et le chéri d'Elle, le personnage aux transports mystiques, aux miracles multiples, à la baraka et à la grâce immenses, le maître fin, profitable et aux disciples nombreux, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Ach-Châwî, enterré sur le bord de la 'Oudwat Al-Qarawiyîn.*

Ce personnage appartient aux Arabes des Châwiya. Ce peuple habite le pays de Tâmesnâ ; il se rattache aux Arabes Hidjâzis, des tribus des Banoû Hilâl et des Banoû Soulaïm, qui, transportés à Ça'îd, en Égypte, par les 'Oubaïdites, souverains de ce pays, furent dans la suite refoulés vers Barqa, puis en Tunisie et enfin au Maghrib où les implanta Ya'qoûb Al-Mançoûr Al-Mouwahhidî. Les causes qui provoquèrent ces événements ont été établies par Ibn Khaldoûn.

Ahmad ben Mouhammad Ach-Châwî vint à Fès après avoir atteint sa majorité. Il se lia d'amitié avec l'illustre saint, Aboûl-Abbâs Sayyidî Ahmad ben Yahyâ Al-Lamtî, enterré aux Nawâ'îrîn de Fès Al-Qarawiyîn, et se consacra à son service. Il n'assista ni à des concerts musicaux, ni à des réunions. « La qualité de faqîr ne consiste point dans la récitation des litanies sacrées et du dhikr, ni dans l'obéissance à des pratiques spéciales de piété, a dit Sayyidî Ahmad ben 'Abd Allah, le savant en la Divinité, mais dans l'attachement du cœur à Dieu. »

Marié par le chaikh, il travaillait à l'extérieur de sa maison, tandis que sa femme s'occupait de l'intérieur.

Il recherchait à la fois les biens de ce monde et ceux de l'autre; d'après un élève de Sayyidî 'Abd Ar-RahmanAl-Fâsî, il demandait un coffre rempli d'or lorsqu'il se prosternait : « C'est mon *hâl* qui le veut, disait-il, et cela est indépendant de ma volonté. » Un jour qu'il était sorti pour une promenade avec les faqîrs il fut réprimandé par le chaikh et dut rentrer chez lui. « Cela augmente le secours qui m'est accordé, dit-il, sous le coup du blâme : il accroît chaque fois dans la fréquence et la mesure des blâmes de mon maître et à la fin mon être en sera rempli ! »

Lors de sa maladie et sur le point de mourir, le chaikh de notre personnage prononça à diverses reprises ces paroles : « Allez voir qui est à la porte ! » On y trouva chaque fois Ahmad Ach-Châwî; et chaque fois on vint rapporter la chose au chaikh. Il n'y a point d'autre dieu que Dieu ! dit-il enfin : Dieu n'a pas d'autre élu qu'Ach-Châwî[1] ! »

Ce récit a été rapporté par notre vénéré grand-père, qui l'avait reçu de Sayyidî Al-Mahdî Al-Fâsî, qui le tenait du sayyid possédant la connaissance de la Divinité, Mouhammad Ibn 'Abd Allah Ma'n.

Ahmad Ach-Châwî s'éleva au rang de chaikh à la mort de son maître dont nous venons de parler. Il eut de nombreux disciples et sa compagnie fut des plus profitables. Il forma un groupe d'élèves, au nombre desquels on cite le sayyid vertueux et saint, Moûsâ ben Sa'îd Ad-Darâwî, enterré dans sa *raoudha* à l'endroit dit Al-Djourf, — Sayyidî 'Abd Allah ben Nâçir, au « lieu de pèlerinage » de la Tâl'a de Fès, et d'autres encore. Mention est faite de ces personnages dans notre livre intitulé : *Al-Kaoukab Adh-Dhâwî*.

Ahmad Ach-Châwî est le patron de plusieurs zâwiyas : la première se trouve à Fès, sur l'emplacement actuel de son

1. Littéralement : « Dieu ne veut qu'Ach-Châwî. »

tombeau, — la deuxième à Kirbâch, village sur le Seboû, au gué dit de Sayyidî Ahmad Ach-Châwî, — la troisième aux Banoû Dhahîr, autre village sur le Seboû, au gué d'Ibn Zimâm qui mène au mausolée de Sayyidî Aboûch-Chitâ, — la quatrième à Aboû Châbil — et la cinquième au Gtâwî, soit en tout cinq zâwiyas.

Il possédait une immense fortune, qu'il employait sans compter à des œuvres charitables de toutes sortes. C'est ainsi qu'il fit édifier à Fès, près de Sayyidî Aboû Djîda, le pont d'Ibn Tâtoû qui avait été emporté par les eaux torrentueuses. On retira de son emplacement une telle quantité de vase et de pierres que pareille entreprise eût découragé tout autre homme : les eaux avaient, sur les rives du fleuve, démoli toutes les maisons et la vase, retenue, s'était accumulée. Il rectifia de même, sur tout son parcours à travers le quartier des Andalous, le cours d'eau qui passe du côté de Bâb Al-Hadîd et restaura l'arche qui sert de passage à Bâb Al-Djadîd.

L'ensemble de ces travaux revint à sept mille onces[1]. Ils ne furent exécutés qu'après la mort du chaikh, le montant de la somme ayant été par lui fixé de son vivant.

De nombreux témoignages, émanant des hommes les plus considérables de l'époque, ont été recueillis en sa faveur tels que ceux de Sayyidî Aboûch-Chitâ, enterré dans les Fichtâla, de Sayyidî Mahammad Ach-Charqî, enterré à Aboûl-Dja'd, de Sayyidî Mouhammad Al-Goûmî, du savant écouté Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad ben 'Abd Allah Ma'n et d'Aboû Zaïd Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî ; ces personnages ont rapporté sur lui plusieurs anecdotes.

1. Il y a dix onces au *mithqal*. Au commencement du dix-septième siècle le *mithqal* valait environ dix pésètes, c'est-à-dire que l'once valait 1 pésète. Aujourd'hui il y a 14 *mithqal* au douro — 7.000 onces valent 250 pésètes. — Cf. *Archives marocaines*, vol. XVII, pp. 285 et 286.

Sa table était constamment hospitalière et le Maoulid prophétique[1] était de plus chez lui l'occasion de festins et d'allégresses. On ne saurait énumérer ses révélations ni ses miracles; ces derniers se sont continués jusqu'à nos jours et il nous a été donné de voir à ce propos des prodiges étranges. Ses vertus de saint sont connues à Fès : tous ceux qui vont l'implorer auprès de sa tombe voient leur demande exaucée aussitôt; c'est là un fait dont nous avons vérifié la certitude.

J'ai dit à son sujet :

Maître, tu es le Pôle qui domine tout : ton élévation est plus grande que celle de tous les cieux !

Les rimes ne viennent heureuses que pour chanter les grâces que Dieu t'a généreusement accordées.

La langue la plus éloquente ne saurait dire ta noblesse, ton mérite ni ta perfection.

O Sayyidî Ach-Châwî, pour quiconque cherche un secours contre des ennemis, tu es l'étendard de la victoire !

Tu es un océan de science comme aussi un océan de mystère, par la grâce du Seigneur généreux sans limite !

Ahmad Ach-Châwî (puisse Dieu l'agréer !) mourut le mercredi 26 Mouharram 1014 (J.-C. 1605), un peu avant le lever de l'aurore, et fut enterré dans la matinée du même jour ; à ses funérailles assista une foule nombreuse de fidèles de toutes classes.

Le lecteur qui désire savoir tout ce qui est relatif à ce personnage devra consulter l'ouvrage de notre vénéré grand-père (que Dieu lui fasse miséricorde !) intitulé *Mou'tamid Ar-Râwî*, ouvrage auquel nous avons ajouté un appendice, le *Kaoukab Adh-Dhâwî*.

Puisse Dieu nous combler des bienfaits de Sa grâce !

1. Cf. p. 171, n. 2.

Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Ak'hal[1].

(*P. 98.*)

L'auteur du *Moumatti' Al-Asmâ'* parle de lui en ces termes : « Le savant (en la Divinité), l'homme assisté de Dieu et aux transports mystiques intenses. Son appellation d'Al-Ak'hal n'a rien de commun avec la couleur noire du teint ; c'est un simple surnom.

Il ne faut pas confondre ce personnage avec le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Ak'hal, qui vécut également au onzième siècle (dix-septième siècle de l'ère chrétienne), habita la Haoumat Al-'Ouyoûn et mourut entre 1041 et 1050 (J.-C. 1631-1640). Celui-ci porte le surnom d'Agamgâm et nous ne lui connaissons point de chaikh ; il fut un extatique.

« Notre personnage a été le disciple de Sayyidî Yousoûf Al-Fâsî. Le vénéré sayyid, l'imâm Mouhammad ben 'Abd Allah citait ses paroles à propos de la *Tarîqa* et parlait d'après lui : « Notre *Tarîqa*, racontait-il souvent en rapportant les dires de son maître, notre *Tarîqa* est la suivante : Tu ne possèdes rien, tu ne possèdes rien, tu ne possèdes rien ! Mais celle de ces hommes vains, tels les hommes de notre temps est tout autre : Je possède, je possède, je possède ! » La *Tarîqa* d'Al-Ak'hal reposait sur le néant du monde, le détachement absolu des biens éphémères et les visions de l'âme. Comme on le questionnait sur le fait de savoir si la sincérité de l'homme pouvait être établie par ces doctrines de vanité, il blâma fortement son interlocuteur et désapprouva la chose. « Le faqîr[2], disait-

1. Le Noir.
2. Le disciple.

il encore, ressemble à celui qui est frappé par un chameau et que ce coup a rendu débile. Il est comme un homme que l'on poursuit et qui échappe chaque fois qu'on croit l'atteindre.

« Aboû 'Abd Allah Mouhammad Al-Ak'hal est mort aux alentours de l'année 1014 (J.-C. 1605). Il a été enterré dans la *raoudha* de son chaikh ; son tombeau se trouve derrière celui de Sayyidî Ibrâhîm Aç-Çayyâd, dont il est séparé par deux autres. »

(Fin de ce qui le concerne dans le *Moumatti'*.)

Le docte faqîh, le qâdhî 'Abd Al-'Azîz Al-Markanî Al-Maghrâwî Al-Fildlî.

Il fut le successeur d'Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî au qadhâ de Fès. Al-Maklâtî a dit à propos de la mort de ce personnage :

بواها لاحكم توارى شها بُها [1] بعبد العزيز المركنى المعدل

1. Ce vers fait partie d'un long poème chronologique d'Al-Maklâtî et n'a d'autre but que d'indiquer la date de la mort de « Abd Al-'Aziz Al-Markanî, l'homme juste ». La date se trouve dans le chronogramme suivant : شها بها

ش = 1.000
ه = 5
ا = 1
ب = 2
ه = 5
ا = 1

1.014

Le chaikh béni Mouhammad As-Saba' ben Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdhoûb.

« Préposé par son père au service du chaikh Aboûl-Mahâsin, il fut un saint personnage. La date de sa mort se place en l'an 1014 (J.-C. 1603). »
(Tiré de l'*Ibtihâdj.*)

(*P. 99.*)

AN 1015 (J.-C. 1606).

Le faqîh Aboû 'Abd Allah Mouhammad, fils du qâdhî Sayyidî Aboûl-Qâsim Ibn Soûda.

Nous avons parlé de son père à l'an 1004. Il laissa lui-même comme fils le qâdhî Sayyidî Mouhammad Ibn Soûda dont l'étude viendra à l'an 1076 (J.-C. 1665). Il tint un cours d'enseignement en la mosquée des Qarawiyîn. La date de sa mort se place en l'année 1015 (J.-C. 1606).

Ahmad ben Chou'aïb.

Ce personnage a reçu l'enseignement de Sayyidî Al-Hasan Az-Ziyâtî. Il savait les sept modes de récitation qoranique; on lui doit un ouvrage intitulé *Itqân Aç-Çan'a fî Qirâ'at As-Sab'a* [1].

1. « Perfectionnement dans l'art des sept lectures. »

L'écrivain disert Ahmad ben 'Alî Al-Fichtâlî.

Il a été fait allusion à la mort de ce personnage, comme à celle du personnage étudié ci-dessus, dans ce chronogramme d'Al-Maklâtî :

« Ahmad Al-Fichtâlî a rejoint Chou'aïb dans la tombe en *Ch Djâ Yâ*. Il avait le don d'écrire dans un style incomparable. »

Le vertueux et saint Ahmad ben 'Abd Allah Al-Ba'âdj Aç-Çoubaïhî, enterré en dehors de Bâb 'Aguîsa.

« C'était un personnage aux transports mystiques intenses, à la vie intérieure parfaite et d'une pénétration d'esprit juste. Disciple du chaikh At-Talîdî, il disait lui-même : « N'eût été l'amitié de Sayyidî Yoûsouf At-Talîdî, je serais mort dans l'infidélité. » Il assistait à ses cours avec les autres disciples de ce personnage dans la mosquée des Qarawiyîn, à Fès.

« Il est mort le 8 Rabî' I 1015 (J.-C. 1606). »

(Tiré du *Moumatti'*.)

L'illustre saint, Aboûl-Hasan Sayyidî 'Alî Warzag As-Soûsî, enterré à Fès, au-dessus de l'ancien Soûq Al-Khamîs.

C'était un homme de teint brun, aux cheveux blancs et qui resta inconnu la majeure partie de sa vie ; il demeurait dans une boutique à Fès Al-Djadîd. Il mourut sur une natte ou sur un vieux tapis après avoir fait preuve, avant son

isolement du monde, de vanité et d'une grande bravoure et avoir joui de la plus haute considération auprès du roi de son époque, le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh Al-Aousat. Il avait un cheval qu'il montait ; le sultan insistait fortement pour qu'on l'attachât dans sa propre écurie.

Warzaq As-Soûsî a accompli plusieurs miracles dans la société de ses compagnons.

A ses funérailles assista une foule nombreuse ; tout le monde se disputa l'honneur de subvenir aux frais de l'enterrement.

Tous ces renseignements ont été empruntés à un manuscrit d'Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb, fils du qâdhî Aboû Mâlik Al-Houmaïdî.

Notre personnage était anéanti dans le culte du Dieu unique. Il accordait la bienvenue au révolté qui venait à lui et le faisait approcher ; mais s'il recevait la visite d'un fidèle à la vertu évidente, vivant dans la prière et le jeûne, il le chassait aussitôt sans aucun égard pour lui. Il agissait en cela au contraire de Sayyidî 'Abd Al-Madjîd, dont la condition était l'anéantissement dans le Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !). « De ces deux personnages, le véritable éducateur est Sayyidî 'Alî, a dit Sayyidî Mouhammad Ibn 'Abd Allah Ma'n, d'après l'oncle paternel de notre père. C'était un malâmatî [1] à la conduite apparente blâmable. »

Warzaq As-Soûsî est mort au commencement de Çafar de l'an 1015 (J.-C. 1606).

On raconte qu'il a donné son enseignement à Sayyidî Moûsâ, enterré au Djarnîz de Fès et qu'il a été lui-même disciple de Sayyidî Sa'îd ben 'Abd Al-Moun'im, disciple d'At-Tabbâ'.

1. Cf. *Arch. maroc.*, volume XIX, p. 171.

Le chaikh Çibghat Allah Ibn Roûh Allah Al-Housaïnî Al-Madanî.

(*P. 100.*)

Il a été le disciple de Wadjîh Ad-Dîn Al-'Alawî, disciple du chaikh Mouhammad ben Hadhîr Ad-Dîn Al-Housaïnî, du pays de Kadâliar dans la partie la plus reculée de l'Inde.

La date de sa mort se place en l'année 1015 (J.-C. 1606), le 17 Djoumâdhâ I.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1015 (J.-C. 1606).

L'an 1015 (J.-C. 1606) vit l'arrestation par 'Abd Allah ben Mouhammad Ach-Chaikh de son oncle, Aboû Fâris, qu'il fit étrangler, et la mort des personnages dont les noms suivent : le prédicateur Mouhammad, surnommé Hammoû ben Djallâl, l'écrivain Mouhammad ben Ahmad ben Ridhwân An-Nadjdjârî et Aboû 'Abd Allah Mouhammad As-Sam'anî At-Tétouânî.

AN 1016 (J.-C 1607).

(P. 100.)

Le grand chaikh, l'auteur illustre Aboûn-Nadjâ Sâlim ben Mouhammad As-Sanhoûrî, commentateur du Moukhtaçar *de Khalîl.*

« Faqîh, traditionniste et grand savant versé dans les diverses parties de la science, il a été l'un des chaikhs de son époque. Il a connu An-Nâçir Al-Laqqânî, a étudié le droit avec An-Naboûfrî et a reçu les hadîth d'An-Nadjm Al-Ghaïtî. Son enseignement et les décisions juridiques qu'on lui doit lui ont acquis une certaine notoriété : il est aujourd'hui encore le chaikh des Malékites en Égypte. Il a laissé des *Annotations* [1] sur le *Moukhtaçar* de Khalîl.

« Ces renseignements m'ont été transmis par un de ses disciples.

« Que Dieu le protège et nous accorde Son secours ! » (*Kifâyat Al-Mouhtâdj*).

Les *Annotations* dont il vient d'être parlé constituent un excellent commentaire où l'auteur a résumé le *Ta'lîq* du chaikh Al-Hattâb ; j'en ai vu des fascicules.

As-Sanhoûrî est originaire d'une bourgade d'Égypte qui porte ce nom.

Il est mort en 1016 (J.-C. 1607).

1. *Ta'lîq.*

Sayyidî Mouhammad Al-Khoultî.

D'après un manuscrit de l'oncle de notre père, « l'ami de Dieu Sayyidî Mouhammad Al-Khoultî est mort le dimanche 30 Mouharram 1016 (J.-C. 1607); il a été enterré auprès du tombeau de Sayyidî Mas'oùd Ad-Darâwî ».

Ce dernier personnage a été étudié précédemment ; sa coupole se trouve à Fès non loin de la Mouçallâ de Bâb Al-Foutoûh.

AN 1017 (J.-C. 1608).

(*P. 101.*)

Le chaikh Mouhammad ben 'Alî Al-Hâdjdj.

On lit dans le *Moumatti' Al-Asma'* : «... Parmi les disciples de Sayyidî Aboûch-Chitâ il faut citer encore le sayyid Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Sayyidî 'Alî Al-Hâdjdj Al-Aghçâwî, assassiné par ordre de l'émir qui gouvernait à Fès à cette époque; c'était un personnage aux ravissements mystiques. »

Son nom a été consigné dans une « chaîne » par Sayyidî Aboûch-Chitâ. Sayyidî Mas'oûd Ach-Charrât disait de lui qu'il était le pâchâ de ce dernier.

Il avait de nombreux disciples, découvrait le caché et possédait la clef des mystères.

Un jour qu'il se trouvait dans son pays des Aghçâwa, il s'écria dans un accès de mysticisme : « Proclamez-moi !

Proclamez-moi ! » Apprenant ces faits, le sultan Aboû 'Abd Allah Mouhammad Ach-Chaikh ben Al-Mançoûr craignit de le voir se dresser en prétendant au trône, crainte d'autant plus vive que le chaikh lui avait par écrit adressé des apostrophes violentes à la nouvelle de la remise par lui de Larache aux Chrétiens. Il le fit amener à Fès par ses fidèles, le couvrit de liens et le tua. L'affaire de Larache va bientôt venir, à l'an 1019 (J.-C. 1610).

Le tombeau de Mouhammad ben 'Alî Al-Hâdjdj est à Fès un but de pèlerinage bien connu.

Tous ces renseignements sont donnés dans le *Ta'lîf* attribué à Ibn 'Aïchoûn.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1017 (J.-C. 1608).

En cette année les derniers musulmans qui restaient en Andalousie se dérobèrent à la domination des infidèles et s'enfuirent par milliers à Fès et à Tlemcen ; la majeure partie se retira à Tunis (1). Dominés par les Arabes et par tous les impies et spoliés de leurs biens, ils furent détruits : des musulmans Andalous de Fès et de Tlemcen il ne survécut qu'un petit nombre. Seuls échappèrent à la ruine ceux qui avaient cherché un refuge en Tunisie. Ces derniers peuplèrent les bourgades vides ; ils se sont maintenus jusqu'à nos jours. Il en fut de même à Tétouan, à Salé et

1. Le texte porte : « ... se retira de Tunis » (خرج من تونس) ; c'est là une erreur évidente et il faut lire خرج بتونس, comme partout ailleurs.

sur les plateaux de l'Algérie. Le sultan du Maghrib extrême organisa les Andalous en corps de troupe et les cantonna à Salé. On a présents encore à la mémoire leurs exploits sur mer. Ils fortifièrent la citadelle de Salé et y bâtirent des maisons, des châteaux-forts et des bains. Telle est encore leur situation actuelle.

Certains émigrants cherchèrent un refuge à Constantinople-la-Grande, en Égypte, en Syrie, etc.

Nous avons puisé ces renseignements dans le *Nafh At-Tîb*. On lit dans un autre ouvrage : En l'année 904 (J. C. 1498) les infidèles[1] avaient rompu tous les pactes au détriment des musulmans; ils leur avaient imposé des obligations de toutes sortes et l'appel à la prière du haut des minarets avait été interdit.

On trouvera toutes les nouvelles relatives à la fin de l'Islâm dans la Péninsule dans le *Kitâb Akhbâr Al-'Açr fî Inqidhâ Daoulat Banî Naçr*[2].

« Le Sultan qui vit l'effondrement de l'Islâm en Andalousie est Mouhammad, fils du Sultan Aboûl-Hasan, fils du Sultan Sa'd, fils de l'Emir 'Alî, fils du Sultan Yoûsouf, fils du Sultan Mouhammad Al-Ghânî Billah Al-Ançârî Al-Khazradjî.

« Venu à Fès avec ses gens et sa famille, après s'être arrêté quelque temps à Melilla, il y construisit des châteaux en style andalous. Il mourut à Fès en 940 (J.-C. 1533) et fut enterré devant la Mouçallâ, en dehors de Bab Ach-Charî'a. Il laissa deux fils, Yoûsouf et Ahmad.

« Ses descendants se trouvent actuellement à Fès, en cette année 1037 (1627); ils vivent sur les habous des pauvres et des indigents et sont comptés au nombre des

1. Les Espagnols.
2. « Histoire de l'époque; fin de la puissance des Bani Naçr. » (Manuscrit de l'Escorial, publié par Marc Jos. Müller, édité à Munich, chez Christian Kaiser, 1863.)

mendiants. Que la volonté du Dieu sublime soit faite! »
(*Nafh At-Tîb*, commencement du tome III.)

Nous avons connu nous-même à Fès des gens qu'on appelait « descendants d'Ibn Yoûsouf »; on raconte qu'ils appartenaient en effet à la postérité du Yoûsouf dont il vient d'être question. Leur famille s'est éteinte et il n'en reste plus un seul membre.

Chihâb Ad-Dîn Al-Khaffâdjî a pleuré dans sa *Rihla* la ruine des Andalous : « Tu verseras des larmes là-bas pour éteindre les feux de la douleur, car l'Andalousie est terre d'Islâm et les mécréants s'en sont emparé ; ils ont fait succéder les ténèbres à la lumière ; les mosquées ont fait place aux églises et les lions sont devenus la proie des chiens infidèles. La grande mosquée de Cordoue est remplie de livres, mais les portes en sont closes ! Elle est devenue la demeure des insectes et la couche des chiens.

« Les Roûm ont répandu les trésors pour leur flotte ; leurs soldats et leurs chefs ont pris les équipements de guerre et prélevé la capitation sur les musulmans pauvres. Ils croyaient, à leur retour dans nos terres, être des guerriers victorieux ; sans le peuple du Maghrib et d'Alger, la religion se serait trouvée sans défenseur ni soutien. Mais Dieu a envoyé contre eux les Banoû Açfar[1] et ils ont péri dans la mort sanglante.

« La peste ravagea Constantinople ; le cœur des habitants trembla et leurs yeux ne tarirent point de larmes. Tu verras ces demeures incendiées, tu verras nuit et jour les flammes s'élever dans le ciel à cause de la noirceur d'âme des vizirs, car ceux-ci ont dépassé les bornes de la justice avec des savants et des qâdhîs dont l'ignorance a couvert de honte toutes les créatures.

« Par ta vie ! Les flammes ont envahi toute une ville, semblables aux feux de l'enfer.

1. Les Hommes jaunes. Cette expression est employée au Maroc pour désigner les Français.

« Fermez les portes de la ville! a-t-il[1] dit; recevez un salaire à cet effet! Des ruines de l'ancienne une cité nouvelle renaîtra.

« Les habitants ont demandé à mettre le feu à la ville : le Sultan n'avait plus leur confiance.

« Les injustices ont écrasé le peuple et les présents corrupteurs et l'usure sont devenus licites.

« Tels sont les trois signes précurseurs de la ruine d'un peuple et l'annonce du châtiment le plus terrible. « Lorsque « nous voulûmes détruire une cité, a dit le Très-Haut, nous « adressâmes d'abord nos ordres à ses citoyens opulents; « mais ils se montrèrent criminels. L'arrêt fut prononcé et « nous l'avons exterminée[2]. »

« Telle est la raison des incendies de cette sorte; personne ne l'a donnée avant moi, mais je l'ai remarquée ensuite dans ces vers d'Aboûl-Hasan Al-Mounadjdjim :

J'ai vu, dis-je, les flammes s'élever brûlantes et sans fumée de la maison d'Ibn Saoura.
Toutes les œuvres de l'injustice ne tardent pas à être détruites.
Ce n'est qu'un impie, dont la vie s'est prolongée : las de l'attendre, l'enfer est venu à lui.

(Fin du dire textuel d'Ach-Chihâb.)

Parmi les événements de l'an 1017 (J.-C. 1608) on doit encore citer la défaite de 'Abd Allah par son oncle Zaïdân ben Ahmad Al-Mançoûr et la fuite devant ce dernier, son frère, de Mouhammad Ach-Chaikh (Al-Wasat Al-Ma'moun), père de 'Abd Allah[3]. Mouhammad Ach-Chaikh s'échappa chez les Chrétiens; c'était en Dhoûl-Qa'da : fait captif par eux pour avoir pénétré sur leur territoire sans autorisation, il ne put se racheter qu'au prix de leur établissement dans la forteresse de Larache. Dieu en sait davantage.

1. Sans doute le sultan, Ahmed Ier, qui régna à Constantinople de 1603 à 1617.
2. Qorân, chap. XVII, v. 17. Traduction Kasimirski.
3. Voir l'arbre généalogique des Sa'diens, p. 178.

AN 1018 (J.-C. 1609).

(*P. 103.*)

Le célèbre charîf, le grand saint, le chaikh Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad, le charîf 'Alamî Al Younsî, fils de 'Alî, fils de Raïsoûn et de 'Isâ ben 'Abd Ar-Rahmân ben Al-Hasan ben Moûsâ ben Al-Hasan ben 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî ben Mouhammad ben 'Abd Allah ben Yoûnous fils de Aboû Bakr, l'ancêtre et le précurseur du Pôle, notre seigneur 'Abd As-Salâm ben Machîch (que Dieu nous comble par lui de bienfaits!).

« ... Le Charîf Al-Hasanî Al-Idrîsî Al-Mouhammadî Al-Younsî, dit l'auteur de la *Mir'a*. Ce personnage est connu sous le nom d'Ibn Raïsoûn ; Raïsoûn était la mère du sayyid 'Alî, son père ; il demeurait à Taçroût. Il est mort dans la matinée du jeudi 18 Mouharram 1018 (J.-C. 1609) et a été enterré dans cette même ville qui appartient au territoire des chourafâ du 'Alam. »

Le même auteur ajoute ensuite : « C'était un homme de science et de sainteté et qui possédait des *barakas* manifestes. Il eut de nombreux disciples ; sa compagnie fut très profitable à tous et il parvint à une haute renommée. Sa nature généreuse, l'aménité de son caractère, sa connaissance des traditions et ses multiples qualités attirèrent chez lui de nombreux visiteurs. Plusieurs fois je me suis rendu auprès de lui à Taçroût ; sa société m'a valu de nombreux avantages ; parfois même il me consacrait des cours à moi seul depuis le *dhouhr*[1] jusqu'au coucher du soleil ou à la

1. 1 heure de l'après-midi.

nuit noire, et souvent il me faisait étudier les livres de çoufisme. En un mot la rencontre d'un personnage semblable est l'un des titres de gloire les plus justes dont on puisse s'honorer. Louange à Dieu pour les bienfaits de cette sorte que nous Lui devons ! »

(Fin de notre citation de la *Mir'a*.)

Voici les paroles de notre vénéré grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde ! « Ibn Raïsoûn, dit-il dans le *Dourr As-Sanî*, était un vertueux et saint personnage, un étendard flamboyant de la science, un être rayonnant de lumière : il découvrait les secrets, détenait plusieurs *barakas* et accomplissait de nombreux miracles. Homme d'une grande valeur il parvint à une haute célébrité. Les créatures rencontrèrent le bien auprès de lui et son cours fut suivi par de nombreux élèves et disciples.

« Il a reçu l'enseignement du chaikh et très docte imâm Aboû Mouhammad 'Abd Allah ben Housaïn, le charîf : il se rendait souvent en effet auprès de lui, à Tameslouht, près de Marrâkech, et fréquentait son cours ; il reçut du chaikh des vœux de bonheur et de prospérité dans ce monde et dans l'autre. C'est de lui qu'il se réclama.

« La date de sa mort se place en l'année indiquée plus haut ; je l'ai donnée dans le chronogramme suivant :

Ibn Raïsoun, le saint Mouhammad, est mort en Dh. R. Y. H. (1018 ; J. C. 1609) [1] ; son mausolée est très vénéré et constitue un but de fréquents pèlerinages.

1. Dh, ظ = 800.
R, ر = 200.
Y, ي = 10.
H, ح = 8.
Total : 1.018

Le très docte faqîh, le qâdhî de la djamâ'a à Fès, Aboûl-Hasan 'Alî, fils du faqîh grammairien 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmad ben 'Imrân As-Salâsî.

(*P. 104.*)

« Ce personnage savait par cœur le *Moukhtaçar* de Khalîl et était versé dans les sciences grammaticales et autres, dit l'auteur de la *Dourrat Al-Hidjâl*. Il a reçu les traditions prophétiques d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Qâsim Al-Qaççâr et d'Aboû Râchid Ya'qoûb ben Yahyâ Al-Yadrî.

« Avec ce dernier il étudia en outre et entièrement le livre d'Al-Hoûfî et le *Talkhîs* d'Ibn Al-Bannâ. J'ai été son compagnon d'étude, depuis le chapitre du *Talkhîs* sur les Dispositions testamentaires jusqu'à la fin de l'ouvrage, et, pour le *Hoûfî*, depuis le commencement jusqu'au chapitre sur le Partage des successions; cela se passait quelque temps avant la mort du chaikh (que le Très-Haut lui fasse miséricorde!).

« As-Salâsî a été, dans les sciences grammaticales, le disciple d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Al-Qaddoûmî et d'autres. Il vit encore à l'époque actuelle. »

(Citation textuelle.)

Notre personnage a fréquenté les cours de Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî, dont il invoquait l'autorité dans les questions difficiles. Il a eu un groupe de disciples au nombre desquels on cite l'auteur de la *Mir'a*. Ce dernier a étudié avec lui le *Moukhtaçar* de Khalîl, le *Moughnî* d'Ibn Hichâm, quelques parties du résumé de la *Moudawwana* d'Al-Baradhi'î, l'exégèse et l'histoire biographique. Le cours d'As-Salâsî, dit-il, était incomparable par l'éloquence du langage, la clarté de la logique, la beauté de la pensée et la tournure élégante de la phrase. Nommé qâdhî de Fès par le

sultan le 16 Dhoûl-Qa'da 1004 (J.-C. 1595), il éprouva en 1007 (J.-C. 1598) les tristesses de l'emprisonnement à Fès Al-Djadîd; en cette circonstance il reçut ces vers du lettré Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad Al-Maklâtî :

Le croissant de la lune s'enfuit à nos yeux et disparaît : il apparaît ensuite lumineux dans la nuit obscure.

Supportez avec résignation les temps qui ont causé votre peine : vous êtes grand, et l'homme grand est résigné !

Ma promesse s'accomplira, car vous êtes une âme noble : après l'éclipse la lune reparaîtra.

Comme le mort qui ressuscite, la grandeur passée renaîtra.

Je t'aime encore, Aboû Hasan : je t'aime d'un amour comparable à celui de Thabîr !

En moi se trouve l'eau de votre amour durable, dont la saveur est agréable et douce.

Sur vous soient les bénédictions divines aussi abondantes que la pluie du ciel !

Que la paix soit avec vous aussi éternelle que, dans les jardins, le chant des oiseaux sur les branches !

A la lecture de ces vers, As-Salâsî se mit à verser des larmes si amères que, dit le conteur, « je crus qu'il allait mourir. Puis il reprit ses sens et s'exclama : Dieu seul est tout-puissant avant et après ! »

Quelques jours après il répondit par les vers suivants :

Des poésies sont écloses des fleurs du printemps : elles sont en effet un parterre et un jardin fleuri.

Tu as chassé la tristesse de ma poitrine blessée; tu es le maître de la parole.

Existe-t-il de nos jours un poète comme toi, ô Mouhammad, qui puisse balancer ta gloire en Orient comme en Occident?

Ainsi est l'amour, ô mon cher enfant ! Je chante et mon cœur est brisé par les chagrins !

Quand pourra le temps détourner sa course ? Car, dans son inconstance, la fortune m'a abandonné.

Nous réaliserons alors l'objet de nos espérances, nous obtiendrons le bonheur et des temps nouveaux succéderont aux anciens.

Puisse la paix divine régner en vous! Moi, je suis un étranger captif dans le fin fond du Maghrib!

As-Salâsî est mort empoisonné, en Rabî 'II, dans la mosquée du Michwâr, alors qu'il était prisonnier de Zaïdân ben Ahmad Al-Mançoûr. Que Dieu Très-Haut lui fasse miséricorde et l'agrée! C'est à Lui qu'iront toutes les disputes. Justice sera rendue à l'opprimé contre l'oppresseur. Dieu a dit : « Nous établirons des balances justes au jour de la résurrection. Pas une âme ne sera traitée injustement, quand même ce que nous aurions à produire de ses œuvres serait du poids d'un grain de moutarde. Il suffit que nous ayons établi ce compte[1]. »

Le docte et vertueux charîf Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad ben 'Alî Al-Marîî.

(*P. 105.*)

Ce personnage est dépeint comme il suit dans l'*Ibtihâdj*: « ... Le faqîh, le parfait récitateur du Qorân, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Alî ben Mouhammad ben 'Alî Al-Marîî Al-Andalousî, connu sous le nom d'Al-Djazoûlî. C'est un disciple d'Al-Qaddoûmî. Il a rédigé pour le chaikh Aboûl-Mahâsin une copie du Boukhârî et une autre du Mouslim; il s'est attaché à lui, a suivi son cours et reçu sa bénédiction. »
(Cité textuellement.)

L'auteur de la *Mir'a* parle à son tour avec éloge d'Al-Marîî. Sayyidî Ibrâhîm Al-Djoulâlî lui donne dans son *Tanbîh* la qualité de charîf; le chaikh Mayyâra, commentateur du *Mourchid*, la reconnaît à son fils.

Il a donné son enseignement à un groupe de disciples,

1. Qorân, chap. xxi, v. 48. Traduction Kasimirski.

parmi lesquels se trouvent Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî et Sayyidî Ibrâhîm Al-Djoulâlî déjà cité.

Al-Marîî est mort en l'année 1018 (J.-C. 1609).

Le chaikh Aboûl-Qâsim ben Az-Zoubaïr ben Mouhammad ben Abî 'Asriyya Al-Miçbâhî Az-Zanâtî Ach-Châwî.

C'est ainsi que ce personnage est dépeint dans la *Mir'a;* l'auteur ajoute : « Le chaikh Aboûl-Qâsim m'a déclaré que sa famille appartenait aux Zanâta. C'était un homme manifestement béni, dont la Tarîqa était connue et qui avait de nombreux disciples. Plein d'obéissance pour les préceptes de la loi, attentif aux prescriptions du culte, indifférent aux choses du monde, il était incapable de distinguer la valeur de l'argent d'avec celle de l'or. Des ravissements mystiques le prenaient parfois, mais sans troubler les heures de la prière, et rien en eux n'était répréhensible. Il assistait aux cours de science, faisait de fréquentes prières supplémentaires et ne s'arrêtait qu'aux choses nécessaires du monde, à l'exclusion de toutes les autres.

Ce personnage, né aux alentours de 943 (J.-C. 1536), est mort à Al-Qçar et a été enterré à l'intérieur de la ville, un mercredi de l'an 1018 (J.-C. 1609), au commencement de Mouharram. Son tombeau est connu; il est surmonté d'une coupole.

Aboûl-Qâsim ben Az-Zoubaïr a reçu l'enseignement de son parent Al-Hasan ben 'Isâ Al-Miçbâhî et du chaikh Aboû 'Abd Allah Mahammad At-Tâlib, tous deux disciples d'Aboû Mouhammad Al-Ghazwânî, disciple lui-même d'At-Tabbâ', disciple d'Al-Djazoûlî.

On lit dans le *Moumatti'* et la *Mir'a* une anecdote relative à son père, Sayyidî Az-Zoubaïr. « Le sultan de Fès,

Ahmad ben Mouhammad Al-Wattâsî, secondé par le peuple de la ville, était en lutte contre le sultan du Soûs, Ahmad surnommé Al-A'radj, et son frère Mouhammad Ach-Chaikh Al-Mahdî[1], tous deux fils du Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf[2], qui avait fait valoir les droits de sa famille au trône.

« La rencontre eut lieu en 943 (J.-C. 1536) près du Wadîl-'Abîd, au gué de *Boû 'Ouqba*. Le Wattâsî fut mis en déroute et ses troupes dispersées : aussitôt la cavalerie lui donna la poursuite. Le sultan allait tomber aux mains de ses adversaires quand un homme à cheval s'interposa entre eux, et lui dit : « Passe, Ahmad! Ne crains point! » dit-il, et il resta avec lui jusqu'à ce que la poursuite eût pris fin ; ses paroles devaient être exaucées.

« Le sultan avait remarqué l'aspect extérieur de cet homme et se l'était gravé dans la mémoire; il ne cessa de s'informer de quiconque répondait à ce signalement : « Il « s'agit de Sayyidî Az-Zoubaïr ben Mouhammad Al-Miç- « bâhî », lui dit-on enfin : c'était en effet l'entière vérité.

« Venu à Tétouan, le Wattâsî y épousa en Rabî' I 948 (J.-C. 1541) « Al-Hourra[3] », fille de l'émîr Aboûl-Hasan 'Alî ben Moûsâ ben Râchid Ach-Charîf. Il se rendit un jour auprès de Sayyidî Az-Zoubaïr et reconnut en lui l'homme qui l'avait secouru. Il s'inclina devant lui et lui raconta son aventure, qu'il rendit ensuite publique.

« Seigneur! s'exclama le chaikh; comment la vie me « serait-elle possible au milieu d'une telle célébrité? Appelle- « moi à Toi! »

« Sayyidî Az-Zoubaïr mourut cette année même. »

1. Mouhamad Ach-Chaikh Al-Akbar.
2. Mouhammad Al-Qâïm Biamr-Allah.
3. Ce nom n'est pas connu comme nom propre de femme. Il doit sans doute signifier « fille de femme blanche ».

HISTOIRE DE LA DYNASTIE SA'DIENNE DEPUIS SES DÉBUTS JUSQU'A L'AVÈNEMENT D'AHMAD AL-MANÇOÛR ADH-DHAHABÎ

Al-A'radj fut proclamé sultan dans la région du Soûs en l'an 913 (J.-C. 1507) : c'est là du moins la version commune et là-dessus Dieu seul connaît la vérité. L'investiture de ce prince eut lieu du vivant de son père, mort en 923 (J.-C. 1517), et sur son indication ; Dieu en sait davantage.

Ahmad Al-A'radj fut dépossédé du trône et fait prisonnier en 946 (J.-C. 1539) par son frère Mouhammad Ach-Chaikh Al-Mahdî[1]. Le nouveau sultan ayant à son tour été trahi et assassiné par un groupe de Turcs dont il avait fait sa garde particulière, l'un des hommes de son escorte courut auprès d'Al-A'radj et, craignant de le voir remonter sur le trône, le tua dans sa prison avec ceux de ses enfants qui étaient avec lui ; cet événement se passa vers la fin de 964 (J.-C. 1556).

Les Sa'diens ne purent régner sur Fès ni sur les environs de cette ville qu'aux alentours de l'année 955 (J.-C. 1548) ; le peuple y avait en effet proclamé le Wattâsî et les tolbâ et 'oulamâ de la capitale refusaient de prêter serment en faveur de quiconque était l'ennemi de cette famille. Le peuple finit par se rallier autour du Mérinide. Mis en demeure de lutter contre ceux qui en voulaient à son trône ou de se désister du pouvoir, celui-ci opta pour la déchéance et les 'oulamâ dressèrent l'acte de son abandon du trône.

Cet acte fut, à ce qu'on raconte, rédigé par l'illustre imâm Sayyidî 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Al-Wancharîsî ; ce personnage fut le premier à le signer, fatigué qu'il était de défendre en vain le sultan. Cela lui valut la haine d'un impie de Fès. Al-Wancharîsî tenait un cours d'enseignement, après le coucher du soleil, sur la chaire de la porte des Qarawiyîn, face au fondouq de Sayyidî 'Abd Al-Madjîd,

1. Mouhammad Ach-Chaikh Al-Akbar.

au côté est de la mosquée. Le criminel vint l'attendre : il le tua sur la chaire tandis que les tolbâ abandonnaient le madjlis en fuyant.

Le chaikh périt martyr dans la nuit du dimanche au lundi, le 27 Dhoûl-Hidjdja 955 (J.-C. 1548); sur lui soit la miséricorde divine!

D'après la *Dourrat Al-Hidjâl* d'Ibn Al-Qâdhî, « il aurait été la victime d'un brigand. L'émir des croyants, Mouhammad Al-Mahdî, assiégeait Fès. Le faqîh, d'accord avec la masse du peuple, refusait d'entrer sous son obéissance : l'émir donna l'ordre à des bandits de le lui amener vivant, mais, à sa grande colère, les décrets divins voulurent qu'il fût tué. Au moment de sa mort, le faqîh était sur sa chaire en train d'expliquer le passage suivant du *Çahîh* d'Al-Boukhârî : *La plus claire de mes richesses*... et il en était à ces mots : *Ils sortirent tous deux*.

Il est probable que la colère du sultan occasionnée par la mort du chaikh vint de ce qu'il voulait le faire comparaître devant lui pour lui adresser des réprimandes ou pour tout autre motif analogue. Ce qui fait supposer cela, c'est que les personnages qui étaient en communauté de vues avec Al-Wancharîsî, tels que Sayyidî 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq et Sayyidî 'Alî Harzoûz comparurent devant le sultan et finirent par être mis à mort. Nous recourons à Dieu contre les révolutions et tout ce qui peut les amener; elles coûtèrent la vie à plusieurs savants de Fès, entre autres le qâdhî Aboû 'Abd Allah At-Taroûn et son frère Ahmad.

A la mort de Mouhammad Ach-Chaikh, son fils 'Abd Allah[1] monta sur le trône. Le règne du nouveau souverain s'étend de l'année 965 (J.-C. 1557) à l'année 981 (J.-C. 1573). Suivant la version commune, 'Abd Allah mourut pendant la prière, alors qu'il était prosterné contre le sol.

1. 'Abd Allah Al-Kabîr, fils de Mouhammad Ach-Chaikh Al-Akbar.

Il laissa comme successeur, en vertu d'un engagement, son fils Mouhammad surnommé Al-Masloûkh [1]. Détrôné par le frère de 'Abd Allah, Abd Al-Malik ben Mouhammad Ach-Chaikh (Al-Akbar), Mouhammad dut s'enfuir auprès des chrétiens : il implora leur secours et avec eux marcha contre son oncle 'Abd Al-Malik. Les deux armées en vinrent aux mains sur les bords du Wâdîl-Makhâzin ; les chrétiens furent battus et mis en déroute dans la grande et célèbre bataille qui porte ce nom.

Mouhammad Al-Masloûkh prit la fuite et vint se jeter dans les eaux du Lekkoûs. On le retira du fleuve; son corps fut dépouillé et de là vient le surnom d'Al-Masloûkh qui est resté attaché à ce prince; sa peau fut bourrée de paille et promenée (dans les villes). C'était en l'an 986 (J.-C. 1578), à la fin de Djoumâdhâ I, un lundi, à midi.

'Abd Al-Malik avait péri au cours de cette bataille, empoisonné sur l'instigation de son renégat [1], Ridhwân, le chef des Turcs : ceux-ci voulaient en effet s'emparer de Fès et y établir leur souveraineté. Le trône échut alors à son frère Ahmad Al-Mançoûr, surnommé Adh-Dhahabî, dont l'histoire a été faite précédemment à l'an 1012 (J.-C. 1603) [2].

J'ai entendu dire que l'investiture du Dhahabî fut marquée par le meurtre de Ridhwân, en punition du recel par lui de la mort de 'Abd Al-Malik. Le sultan aurait voulu au contraire rendre publique la nouvelle de cette mort pour s'attribuer à lui-même toute la gloire de la victoire. Peut-être Ridhwân fut-il mis à mort pour avoir empoisonné 'Abd Al-Malik sur l'ordre de son frère, qui nourrissait le dessein secret de s'emparer de Fès. Dieu seul connaît là-dessus toute la vérité.

1. L'Écorché.

2. علج; chrétien converti à l'Islâm.

3. Cf. pp. 159 et 173, où l'on trouvera la fin de l'histoire des Sa'diens.

Le vertueux chaikh Moûsâ ben Wâzghâl Ach-Chouqrânî.

(*P. 108.*)

Il fut employé au service du chaikh Al-Madjdhoûb et d'Aboûl-Mahâsin.

Mouhammad ben Abîl-Qâsim Aç-Cinhâdjî Al-Bastî Al-Fâsî.

Ce personnage est connu sous le nom d'Al-Lakkâf.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1018 (J.-C. 1609).

En cette année les chrétiens [1] vinrent d'Andalousie et se répandirent sur le territoire du Maghrib.

Une révolution éclata à Fès entre les habitants de la ville et ceux de la Qaçba.

Il n'y a de force et de puissance qu'en le Dieu Grand et Sublime !

1. Il s'agit des Espagnols.

AN 1019 (J.-C. 1610).

(*P. 108.*)

Aboû 'Abd Allah Mouhammad As-Sam'ânî At-Tétouânî.

Disciple d'Aboûl-Mahâsin (Yoûsouf Al-Fâsî), il fut l'un de ceux dont on atteste qu'ils sont des hommes de bien.

ENTRÉE DES ESPAGNOLS A LARACHE EN 1019 (J.-C. 1610). DIGRESSION SUR LA PRISE DE CEUTA EN 818 (J.-C. 1415) PAR LES PORTUGAIS.

Le 4 Ramadhân de l'année 1019 (J.-C. 1610) vit l'établissement des chrétiens à Larache; la forteresse leur avait été remise par Mouhammad Ach-Chaikh Al-Ma'moûn. Que Dieu extermine les ennemis de la religion! Quel crime épouvantable commis à l'époque de l'année la plus sainte!

On lit dans la *Mir'a*, au chapitre consacré à Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Al-Fâsî : « Le gouvernement avait été chassé de Fès, les héritiers du sultan étaient dans un complet désaccord, les défaites et les pillages se succédaient sans interruption et les tribus étaient devenues insolentes. Au milieu de cette situation surgirent les événements qui se produisent d'habitude en pareilles circonstances; les

gens de vertu durent s'immiscer dans des affaires où leur conscience ne trouvait pas son compte et que leur piété devait leur interdire.

« Au nombre des faits les plus odieux de cette sorte qui se produisirent alors il faut citer le suivant : animé d'intentions perfides et abusant le peuple par des excuses sans valeur, le sultan traita avec les chrétiens (puisse Dieu les détruire !) de leur occupation de Larache. Il voulut repousser le blâme qui allait atteindre sa personne et manda des émissaires auprès des 'oulamâ pour obtenir leur adhésion au traité.

« De ces 'oulamâ les uns ne purent se soustraire à ce qu'on exigeait d'eux, les autres trouvèrent un refuge dans la piété. Notre vénéré chaikh Aboûl-'Abbâs[1] quitta Fès avant que les ordres du sultan fussent portés à sa connaissance ; il abandonna la ville et n'y revint que lorsque tout fut fini.

« Les chrétiens (Dieu les extermine !) entrèrent à Larache (Dieu la rende à l'Islâm !) dans les premiers jours de Ramadhân 1019 (J.-C. 1610).

« Notre vénéré chaikh Aboûl-'Abbâs[1] crut devoir quitter Fès avec sa famille, pour fuir les dissensions religieuses et les troubles qui la désolaient. Je sortis de la capitale, ajoute l'auteur, avec ma famille et quelques membres de la sienne dans la matinée du samedi 19 Çafar 1020 (20 avril 1611). Quant à lui, resté d'abord à Fès, il vint nous rejoindre chez les Banî Yahmad[2]. Aboûl-'Abbâs vécut loin des troubles jusqu'à sa mort à Aboû Zîrî, dans les montagnes des Maçâmida, ainsi que nous le dirons, s'il plaît à Dieu, dans l'étude qui lui sera consacrée ; que Dieu lui fasse miséricorde !

« Dans le même ordre de faits — la chose sera racontée

1. Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Abîl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî, frère et professeur de l'auteur de la *Mir'a*.
2. Dans les Aghçâwa, actuellement Ghezâwa.

plus loin en détail — on peut citer les événements qui se produisirent lors de la prise de Ceuta, que Dieu la fasse rentrer dans le domaine de l'Islâm !

« J'ai vu dans un recueil écrit par un homme de foi et qui fait autorité que les chrétiens maudits apportèrent devant le port de grosses caisses cadenassées et les débarquèrent conformément aux usages du temps de paix, à l'aurore d'un vendredi de l'an 818 (J.-C. 1415). Ces caisses passaient pour renfermer des marchandises; elles étaient remplies d'hommes, tous jeunes combattants au nombre de quatre mille. Les habitants furent traîtreusement chassés de la ville. Vêtus de cilices, de chaussures noires et d'étoffes en poils de chèvre ou de chameau, ils vinrent à Fès, hommes, femmes et enfants, implorer le secours de l'émir. Celui-ci les fit installer au quartier des musulmans et de là, impuissant à leur venir en aide, il les fit ramener dans le Fahç[1], près de leur pays; ils finirent par se disperser : que soit faite la volonté du Dieu grand et sublime !

« D'après ce que j'ai entendu dire, l'entrée des Portugais à Ceuta (Dieu sait la vérité !) fut occasionnée par une concession faite aux chrétiens maudits moyennant un impôt annuel déterminé; ils avaient le droit d'agir à leur volonté dans le port sans être soumis à aucun contrôle ni à aucune déclaration. Si les musulmans avaient été les maîtres, ils n'auraient pas laissé débarquer des caisses dont ils ignoraient le contenu; ils n'auraient autorisé le débarquement que de ce qui aurait été dûment su et connu. Et ainsi l'affaire odieuse de Ceuta eût été évitée. »

Je dis à mon tour : Larache a été, louange à Dieu ! rendue au domaine de l'Islâm par notre maître, le sultan magnanime et glorifié par Dieu, le descendant du Prophète élu (sur lui le salut et la paix !), notre vénéré seigneur, Ismâʿîl

1. Banlieue de Tanger.

ben Ach-Charîf Al-Hasanî. C'est là une de ses actions d'éclat et l'un de ses plus beaux titres de gloire. Il sera parlé de la conquête de Larache, s'il plaît à Dieu, à l'an 1101 (J.-C. 1689).

Quant à Ceuta, elle a été longtemps assiégée par le même sultan ; mais les efforts et tout le zèle de Maoulay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) sont demeurés vains ; Dieu n'a point voulu lui en accorder la conquête.

Nous espérons du Très-Haut qu'elle retournera bientôt à l'Islâm avec le glorieux sultan, notre seigneur, l'émir des croyants, le prince des 'oulamâ, le plus docte des souverains, Sayyidî Mouhammad, fils de notre seigneur 'Abd Allah, fils de notre seigneur Ismâ'îl ; il apporte (puisse-t-il satisfaire le Très-Haut !) le plus grand zèle dans tout ce qui a trait à la guerre sainte. Nous avons l'espérance qu'il sera l'instrument avec lequel Dieu effacera des terres du Maghrib la trace des infidèles, des iniques et des opiniâtres et fera revivre la nation et le pays tout entiers. Puisse Dieu secourir encore et consolider toujours sa puissance ! Que pour les musulmans il étende jusqu'au jour de la résurrection Sa miséricorde sur lui et sur ses nobles fils !

AN 1020 (J.-C. 1611).

(P. 110.)

L'imâm (l'astronome) qui détermine les heures, Aboû Zaîd Al-Bou'qîlî.

Il est le commentateur de la *Raoudhat Al-Azhâr*, ouvrage d'Al-Djâdîrî sur la détermination de l'heure ; tels sont à peu près les termes dans lesquels il a parlé de lui dans le *Mouqni'* d'Ibn Saîd. L'auteur le dépeint sous le nom d'Aboû Zaîd

Ar-Ridhâ As-Soûsî... Il ajoute en parlant de son commentaire : « Le docte faqîh, le déterminateur des heures, le mathématicien, le grammairien, le chroniqueur, l'imâm de son époque dans la capitale de Marrâkech pour la Tarîqa Mouhammadiyya et Sanousiyya, le chaikh de nos chaikhs, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân As-Soûsî Al-Djazoûlî Al-Bou'qîlî. » Il ajoute qu'il mourut entre les années 1011 et 1020 (J.-C. 1602-1611).

La date précise de sa mort se place en l'an 1020 (J.-C. 1611).

On retrouve encore son commentaire de la *Raoudhat Al-Azhâr;* il dénote le talent de l'auteur et la place élevée qu'il occupe dans la science.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1020 (J.-C. 1611).

Nous donnerons ici la fin de la citation de la *Mir'a* que nous avons commencée dans les pages précédentes [1].

« A peu près à l'époque de notre fuite de Fès, qui eut lieu le vendredi 21 Rabî' I 1020 (J.-C. 1611), éclata dans la ville la révolte d'Aboûr-Rabî' Soulaîmân ben Mouhammad Az-Zarhoûnî. Mouhammad Al-Marboû' Al-Lamtî épousa la cause de ce dernier et le peuple tout entier fut pour eux. On massacra plusieurs soldats qui appartenaient aux troupes du Sultan ; les autres furent chassés de la ville. Ce fut l'origine des révolutions qui, durant plusieurs années,

1. Pages 233 et suivantes.

devaient soustraire Fès à l'autorité du Sultan, et laisser jusqu'à nos jours le peuple dans l'anarchie.

« Dieu est le roi des rois ; Il donne la royauté à qui Il veut et la retire de même. La terre Lui appartient et Il la donne en héritage à ceux de ses serviteurs qu'Il a choisis. »

Les troupes du Sultan étaient composées d'hommes de Tlemcen et d'autres endroits ; elles étaient réparties dans les divers quartiers de Fès : dans les fondouqs, dans la Qaçaba de la Tâl'a et dans celle d'un autre quartier et près de Bâb Al-Mousâfirîn [1].

« Soulaïmân fut trahi par Al-Marboû', ajoute l'auteur de la *Mir'a ;* il périt assassiné le samedi 4 Çafar de l'an 1026 (J.-C. 1617). »

D'après le *Mou'tamid Ar-Râwî* de notre vénéré grand-père, « Ahmad, le frère du Soulaïmân Az-Zarhoûnî qui avait régné en maître à Fès voulut venger sa mort et brigua le pouvoir suprême. Il entra dans la capitale à la tête de quatre cents Zarhoûnîs pour y combattre les Lamtîs, auteurs du meurtre de son frère. Mais ces derniers le vainquirent avec le concours entier du peuple, lui tuèrent la plupart de ses hommes et le forcèrent à la fuite. Sur le point d'être atteint, Ahmad chercha un refuge dans la *raoudha* du chaikh Sayyidî Ahmad Ach-Châwî, avec quatre-vingts soldats.

« Le chef des Lamtîs, le meurtrier même de Soulaïmân, le faqîh Mouhammad Al-Marboû', vint les y envelopper à la tête d'une forte armée de Lamtîs et de nombreux contingents d'autres troupes. Les assiégés se retranchèrent dans les chambres : Al-Marboû' fit donner l'assaut et la lutte prit fin avec la mort de tous ceux qui étaient dans la maison.

« La puissance d'Al-Marboû' se maintint quelque temps

1. Aujourd'hui « Bâb Sayyidî Abî Djîda ».

encore. Il fut ensuite arrêté et mis à mort par le sultan 'Abd Allah ben (Mouhammad) Ach-Chaikh ben Ahmad Al-Mançoûr Al-Hasanî ; son corps fut pendu au Fort Neuf[1], à l'extérieur de Bâb As-Sab'a, à Fès El-Djadîd ; après quoi le sultan donna l'ordre de le décrocher et on fit autour de lui le « jeu des chevaux[2] ».

« Al-Marboû' était originaire du village de Khalf, dans les Lamta. »

Les troupes du Sultan qui avaient été chassées par le peuple de Fès étaient composées de Tlemceniens et de Cherâga.

Le 8 Djoumâdhâ I marque la date d'une bataille qui se produisit non loin de Fès, dans un endroit appelé Al-Matrab : 700 Fâsîs y périrent en un seul jour, la plupart de soif.

Le 15 Radjab se produisit un tremblement de terre.

AN 1021 (J.-C. 1612).

(*P. 111.*)

L'imâm, le gardien de la science du Maghrib, Aboûl-'Abbâs Sayyidî Ahmad ben Ach-Chaikh Abîl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî Al-Fahrî.

Nous avons étudié plus haut l'origine de ce personnage dans la biographie de son père.

C'était un porteur de hadîth[3].

1. Bourdj Al-Djadîd.
2. C'est-à-dire la « fantasia ».
3. C'est-à-dire qu'il connaissait et savait de mémoire les traditions relatives au Prophète.

D'après la *Mir'a,* il connaissait les traditions prophétiques des deux *Çahîh* [1] : il savait les hadîth sur lesquels les deux auteurs vont de pair, ceux sur lesquels ils ne le font pas et les variantes qui se rencontrent chez les deux auteurs. On avait recours à la sûreté de sa mémoire pour vérifier les copies du Boukhârî et du Mouslim. Il savait encore par cœur les dires d'Al-Abbî et d'Ibn Hadjar. La vie des grands personnages, les imperfections des savants et tout ce que le traditionniste a le devoir de connaître n'avaient point de secrets pour lui. Il faut ajouter à cela la connaissance profonde des Deux Principes [2] et du droit.

Notre personnage faisait la nuit de fréquentes prières et l'aurore ne montait jamais qu'il n'attendît sa venue ; il récitait souvent le Qorân, le *dhikr* et les prières surérogatoires ; il exhortait les fidèles à tirer profit de la science et à suivre le droit chemin.

Ahmad Al-Fâsî est né à Al-Qçar Al-Kabîr, le 6 Dhoûl-Hidjdja 971 (J.-C. 1563), dans la nuit du samedi au dimanche, un peu avant le lever de l'aurore ; c'est là qu'il grandit et qu'il fut élevé au milieu des faqîrs et des saints personnages, à l'exclusion de tous autres.

Tous ces renseignements sont donnés par son frère, dans la *Mir'a,* avec plus de détails.

Notre personnage savait par cœur le Qorân : il l'avait retenu dès la première *khatma*. Il fut en langue arabe l'élève d'Aboû 'Abd Allah Mouhammad Az-Ziyâtî, pour les principes celui d'Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Mandjoûr et, en jurisprudence, celui de Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj et du qâdhî Al-Houmaïdî ; ce dernier lui enseigna durant plusieurs années le *Moukhtaçar* de Khalîl. Il étudia la logique avec Aboûl-Qâsim Ibn Soûda. Vers la fin de sa vie il fré-

1. Le *Çahîh* d'Al-Boukhârî et celui de Mouslim.
2. Les Açlaïn...

quenta les cours du chaikh Al-Qaççâr et étudia avec lui les deux *Çahîh* [1], le *Mouwattâ* [2], les *Chamâïl* [3], la *Risâla* [4], le *Chifâ* [5], etc. Il reçut de ce professeur un diplôme sur toutes les sciences qu'il avait acquises et c'est de lui qu'il se réclama.

Son père Aboûl-Mahâsin lui fit étudier des ouvrages sur le Çoufisme et d'autres encore, tels que les deux *Çahîh*, le *Qaout*, l'*Ihyâ* (d'Al-Ghazzâlî) et le *Charh Al-Hikam* [6].

Ahmad Al-Fâsî a composé un commentaire de la *Charîchiyya fîs-Souloûk* (par Ach-Charîchî) et de la *'Oumdat Al-Ahkâm* par 'Abd Al-Ghanî. On lui doit un fascicule intitulé le *Kalâm 'Alâdh-Dhikr Djamâ'a*, un commentaire marginal du *Commentaire de la Çoughrâ* [7], un fascicule intitulé le *Waẕn Al-A'mâl wa-Takjîr An-Niyâl*, un fascicule intitulé les *Aoulâd Al-Mouchrikîn*, un fascicule sur le *Samâ' et tout ce qui s'y rattache*, enfin un *Commentaire marginal du Çahîh de Mouslim*, qu'il a laissé inachevé.

Ce personnage, ainsi que nous l'avons dit précédemment, abandonna Fès, fuyant les révolutions qui la désolaient, à l'époque où le Sultan voulut établir les Chrétiens à Larache: Dieu ne voulut point le faire assister à ce malheur. Réfugié sur la montagne d'Aboû Zîrî, dans la demeure de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdhoûb, il y mourut vers les premiers jours de Rabî' II 1021 (J.-C. 1612). Il fut enterré dans la *raoudha* de Sayyidî Mouhammad As-Saba', fils de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdhoûb. A ses funérailles assistèrent entre autres une foule innombrable de gens du

1. Voir la note 2 de la page précédente.
2. De Mâlik ben Anas.
3. Il existe plusieurs *Chamâïl*; les plus connus sont les *Chamâïl* d'At-Tirmidhî.
4. Probablement la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd.
5. Du qâdhî Iyyâdh.
6. Le commentaire des *Hikam* d'Ibn 'Atâ Allah.
7. La *Çoughrâ* est une des œuvres les plus célèbres d'As-Sanoûsi.

Habt. Ce fut son frère Aboûl-Hasan qui récita sur son corps les prières funèbres.

La date de sa mort a été indiquée par Al-Maklâtî dans ce vers :

Je n'ai aucun *doute* [1] sur le fils de Yoûsouf, Ahmad : sa chaîne mystique remonte jusqu'au Prophète.

Le vertueux et saint sayyid, Aboû Bakr ben Mouhammad ben Sa'îd Ad-Dilâî Al-Bakrî Aç-Çinhâdjî, le maître de la Zâwiya de Dilâ.

(P. 112.)

L'auteur de la *Mir'at Al-Mahâsin*, Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî, dans plusieurs passages de son livre, fait remonter l'origine de ce personnage aux Çinhâdja.

Les Çinhâdja appartiennent aux Himyarites, d'après la masse des historiens. Ibn Hazm les range au nombre des tribus berbères ; mais son opinion est différente de celle des historiens qui l'ont précédé ou suivi ; tous s'accordent à en faire des Himyarites, tels Aboû Mouhammad Ar-Rachchâtî dans l'*Iqtibâs Al-Anwâr*, l'imâm malékite 'Abd Al-Haqq dans un *Résumé* du même ouvrage, Ibn Khallikân, Al-Hamdânî, Ibn Al-Kalbî, le prince des lexicographes Aboû 'Oubaïd Al-Qâsim ben Salâm, et le grand savant de Qouraïch, Az-Zoubaïr ben Bakkâr. La même version est adoptée par l'auteur des *Houlal Al-Maouchiyya*, celui du *Qartâs* et celui du *Qâmoûs*.

1. اشك.

ا = 1
ش = 1.000
ك = 20

Total : 1.021 (J.-C. 1612).

L'opinion de tous ces auteurs est nettement en contradiction avec celle d'Ibn Hazm. Le lecteur qui le désire pourra étudier la chose.

« Le chaikh Aboû Bakr, lisons-nous dans la *Mir'a*, est l'un des plus grands chaikhs de l'Islâm, l'un des saints qui approchent de la Divinité et le personnage le plus illustre de son époque : il n'eut point d'égal en son temps ; il suivait les prescriptions de la loi et connaissait la vérité pure. »

(Fin de ce que nous voulions citer de la *Mir'a*.)

Il est né en 943 (J.-C. 1536) ; la date de sa mort se place en l'année 1021 (J.-C. 1612), le samedi 10 Cha'bân, au lever du soleil : il a été enterré dans sa zâwiya de Dilâ.

Aboû Bakr Ad-Dilâî a reçu l'enseignement du chaikh Aboû 'Amar Al-Qastallî, personnage dont le tombeau se trouve à Marrâkech ; il a fréquenté en outre la société d'Aboût-Tayyib Al-Maïsoûrî.

Il est fait allusion à la date de sa mort dans le vers suivant d'Aboû 'Abd Allah Al-Fichtâlî :

Aboû Bakr est une brume légère (غمام بلجه) : les grâces tombent à profusion des hauteurs du ciel [1].

— Le chronogramme (غمام بلجه) [1] doit s'écrire avec le ه : écrit avec le ة il donnerait une date inexacte.

Selon le *Moumatti' Al-Asmâ'*, Aboû Bakr Ad-Dilâî témoignait à chacun le respect inhérent à sa dignité personnelle et distribuait de la nourriture ou fine ou grossière suivant la condition de chacun de ses hôtes ; il imitait en cela la conduite et la Tarîqa de son chaikh, Sayyidî Abo'û 'Amar. « Ton hospitalité est pleine d'hypocrisie, lui dit-on un

1. Le texte arabe renferme un jeu de mots sur le terme *dalou*, plur. *dilâ*, qui signifie « seau de cuir ».

jour : celle de Sayyidî X était égale pour tous. — Celui-là est fou, répondit notre personnage, qui met tous les hommes sur le pied d'égalité et certes il n'est point de remède à sa folie. Les hommes sont divisés en plusieurs catégories et chacun doit manger selon son habitude quotidienne : le paysan habitué à une nourriture grossière et lourde ne serait point rassasié par des mets délicats et passerait la nuit dans la faim ; le citadin au contraire, qui se nourrit de mets délicats, ne saurait être satisfait d'aliments grossiers et resterait affamé la nuit. Or, c'est mépriser quelqu'un, ce n'est point lui donner l'hospitalité que de le laisser la nuit dans les tourments de la faim et de ne pas lui offrir une nourriture conforme à son goût. » Le Prophète (que Dieu lui accorde ses bénédictions et le salut!) a dit : « Que celui qui croit en Dieu et au jour dernier traite bien son hôte ! »

Aboû Bakr Ad-Dilâî a été l'auteur de divers miracles. Sa noblesse et sa générosité l'ont fait placer à l'un des rangs les plus hauts.

Dieu en sait davantage.

Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Ghardîs.

(*P. 113.*)

Ce fut un savant, un écrivain, un historien et un généalogiste ; sa famille se rattache aux Banoû Taghlib.

Nous citerons de lui les vers suivants :

Lorsque je dépassai soixante-dix ans et que je sentis la mort approcher, je me demandai anxieusement le sort qui m'attendait.

Mon être devint tout autre et la maladie éteignit tous mes désirs.

Je ne suis plus assez vivant pour espérer de grandes choses, mais je ne suis pas encore mort pour mériter les funérailles.

Le saint faqîh, le pieux ascète, Sayyidî 'Alî ben Mouhammad Az-Zarhoûnî, connu sous le nom d'Ad-Douchaïch.

Ce personnage est mort à Fès, où se trouve son tombeau, à la 'Oudwat Al-Qarawiyîn, dans le quartier de Ziqâq Ar-Roummân. Il a été dépeint par Sayyidî 'Alî Al-Battoûî comme étant un çoufiste, un homme abstinent et pieux. Il fut un grand ascète.

Il a eu comme professeur Sayyidî Ridhwân et entre autres disciples Sayyidî Ahmad ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî.

Le faqîh, l'élégant écrivain, Mouhammad ben 'Alî Al-Fichtâlî.

Il fut secrétaire d'Al-Mançoûr Ahmad Adh-Dhahabî, dont il glorifia la cour et célébra la grandeur.

Parmi ses œuvres les plus merveilleuses il faut citer son poème [1] chronologique : c'est la mise en vers de l'ouvrage d'Ibn Qounfoûdh intitulé *Wafayât Al-A'yân* [2] et qui s'étend depuis la période du prophète Mouhammad jusqu'à la fin du huitième siècle ; il a porté cet ouvrage jusqu'à la fin de l'an 1000 (J.-C. 1592).

A ce poème un *Appendice* d'une valeur incontestable a été ajouté par le lettré Aboû 'Abd Allah Al-Maklâtî : il y

1. *Al-Qaçîdat At-Târîkhiyya.*
2. « Les décès des grands hommes. » Les ouvrages qui portent ce titre sont très nombreux. On peut citer entre autres les *Wafayât Al-A'yân* d'Ibn Khallikân.

est fait allusion à la mort de notre personnage dans le chronogramme suivant :

Les perles *ont pleuré*[1] la perte d'un poète et versé des larmes sur un àmi qui est mort.

L'*Appendice* d'Al-Maklâtî a été complété par celui d'Al-Ḥâfidh Al-Fâsî.

Le faqîh Mouhammad ben 'Abd Al-Halîm Al-Hadhrî As-Sabtî.

Ce personnage a été l'élève de Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj, dont il avait épousé la fille.

Il présida aux fonctions de mouftî à Fès. Il mourut le 7 Ramadhân.

Sayyidî Ahmad ben Djâmi'.

(*P. 114.*)

D'après la *Touhfat Al-Ikhwân* d'Aboûl-'Abbâs Al-Mourâbî, il fut un des plus grands amis de la Divinité sublime. Il demeurait sur les montagnes du Habt.

Docte personnage du rite sunnite, il pratiqua souvent l'*idjtihâd*.

Il a reçu l'enseignement du qâdhî Al-Houmaïdî et a rencontré Sayyidî Ridhwân, au cours duquel il assistait comme un vrai disciple.

1. شكى. Ce chronogramme donne la date 1031 (J.-C. 1622); il faut vraisemblablement lire شكا, ce qui donne 1021 (J.-C. 1612).

Le faqîh Aboûl-Qâsim ben 'Abd Al-Djabbâr Al-Figuîguî.

Il a été l'auteur d'un commentaire du Poème cynégétique d'Ibrâhîm ben 'Abd Al-Djabbâr Al-Figuîguî, poème qui débute par le vers suivant :

On blâme ma passion pour la chasse, alors qu'elle réunit pour l'homme tous les avantages !

Le vertueux et saint sayyid, Ahmad Al-Yaçloûtî, fils de de Sayyidî Mouhammad, fils du saint qui possède la connaissance de la Divinité, Sayyidî 'Abd Al-Wârith.

Ce personnage appartient à la famille des Banoû Yaçloût, tribu des Ghoumara.

Compagnon d'Aboûch-Chitâ, il fut enchaîné et enfermé par lui dans une chambre pendant plusieurs années ; il fut ensuite rendu à la liberté.

Il eut de nombreux disciples et parvint à la plus haute réputation. En tous ceux qui fréquentèrent sa compagnie apparurent les insignes de la sainteté la plus haute.

Il fit une fois à l'un de ses compagnons les recommandations suivantes : « Si tu invoques le nom du Seigneur, cela est bien, continue ! Sinon va te coucher ! »

Ahmad Al-Yaçloûtî vint à passer un jour près d'une source où des petites filles puisaient de l'eau. Un de ceux qui l'accompagnaient l'ayant devancé de ce côté, il lui cria de revenir en raison de cette circonstance : « Mais, dit l'homme, ce ne sont que des petites filles toutes jeunes ! — Elles ressemblent à des scorpions ! fit le chaikh : grandes ou petites, elles piquent. »

(Tiré de la *Mir'a*.)

Le vertueux chaikh 'Alî ben Wâfî.

Il appartint à la catégorie des personnages qui pratiquent le *hizb* d'Aboûl-Mahâsin.

AN 1022 (J.-C. 1613).

(*P. 114.*)

L'illustre saint, le grand madjdhoûb[1], *Sayyidî 'Alî ben Dâwoûd As-Soûsi Al-Marnîsî.*

Il demeurait dans la tribu de Marnîsa sur les bords du fleuve de l'Ouergha; on prétend qu'il était originaire du Soûs. Disciple d'Aboûch-Chitâ, il accomplit de fréquentes divinations. Assis dans sa maison, d'où il ne sortait jamais, il restait inaccessible à tous; un serviteur, à qui il s'adressait à travers la porte, rapportait sa réponse à ceux qui étaient venus le consulter sur des affaires diverses et leur disait s'ils devaient attendre ou repartir.

Les miracles impressionnants qu'il accomplissait et les barakas manifestes dont il était le détenteur lui valurent dans ces montagnes, avec une haute renommée, le respect et la vénération de tous.

Il vécut ainsi vingt-cinq ans, déclare l'auteur du *Maqçad.*

1. Le « madjdhoûb est celui que le Dieu de vérité Très-Haut a attiré à Lui, qu'Il a choisi pour compagnon et qu'Il a purifié avec l'eau de Sa gloire. Le madjdhoûb reçoit, dans les divers rangs (de la hiérarchie çoufique), toutes sortes de bienfaits et de grâces, et cela sans aucun effort ni fatigue de sa part. » *Archives Marocaines*, t. XIX, p. 219.

Sayyidî Qâsim Al-Khaççâcî vint un jour le voir du vivant de son chaikh, Sayyidî Moubârak, et resta deux mois avec lui. Quand il voulut repartir : « J'ai laissé en vie mon chaikh et ma mère, dit-il à notre personnage, et je n'ai plus d'eux aucune nouvelle. Or la route et le pays sont infestés de brigands... — Tu retrouveras vivants ton chaikh et ta mère, répliqua Ibn Dâwoûd ; je te prends sous ma protection : il ne t'arrivera aucun malheur en chemin! »

Le chaikh lui fit ses adieux et partit. En cours de route il rencontra un brigand qui, une lance à la main, marcha vers lui : « D'où viens-tu ? demanda-t-il. — D'auprès de Sayyidî 'Alî ben Dâwoûd ! » Le brigand s'avança hardiment, puis il recula et, debout appuyé sur sa lance, il se prit à réfléchir : « Oui, o mon frère, passe ! » reprit-il ensuite en se frappant le front et il répéta ces paroles. Débarrassé de cet homme, Al-Khaççâcî ne rencontra plus aucun obstacle en chemin ; de retour dans sa demeure, il retrouve en vie son chaikh et sa mère, tout comme le lui avait annoncé notre personnage.

Sayyidî 'Alî ben Dâwoûd As-Soûsî Al-Marnîsî est mort vers l'an 1022 (J.-C. 1613) ; puisse Dieu l'agréer !

Le chaikh docte, pratiquant le culte et possédant la connaissance de la Divinité, Sayyidî Mouhammad ben Ahmad ben Mouhammad ben Moutrif ben 'Azîz At-Tadjîbî.

(*P. 115.*)

Ce personnage est l'un des plus grands étendards de la science, l'un des plus grands parmi ceux que Dieu a destinés à la revivification de la foi musulmane.

Nous nous en tiendrons à l'opinion d'Ar-Rachchâtî sur l'origine de son nom éthnique : « On fait, dans la tribu de

Kinda [1], dit-il, remonter l'origine du nom d'At-Tadjîbî à Tadjîb. »

Notre personnage est né en l'an 954 (J.-C. 1547). Il a été le disciple d'Al-Qaddoûmî, d'Al-Mandjoûr, d'Al-Houmaïdî, d'As-Sarrâdj, d'Aboû Ishâq Ibrâhîm ben 'Abd Al-Djabbâr Al-Figuîguî et de Mouhammad ben 'Alî Ach-Châmî. Son élève, le chaikh Ibn 'Achir, a raconté de lui des miracles : au nombre de ses merveilles il suffit de rappeler le degré de perfectionnement auquel la baraka du maître a porté le disciple.

Son tombeau est un but de pèlerinage et se trouve à Fès, à la 'Oudwat Al-Qarawiyîn.

Puisse Dieu nous combler par lui de bienfaits ! Amen !

L'auteur de prodiges et de miracles, Aboûl-Barakât 'Alî ben Yahyâ At-Tilimsânî, l'un des professeurs du très docte imâm, l'ascète, Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî.

Vici, tirées du *Badhl Al-Mounâçaha*, les paroles du sayyid Ahmad dont nous venons de citer le nom et qui est l'auteur de cet ouvrage :

« ... Sayyidî Moubârak [2], l'éminent savant universel, encore en vie à l'époque actuelle ; de tous les personnages que j'ai rencontrés et encore en vie il est le seul que j'aie mentionné. Il a été mon professeur dans la *Mouqaddima* du chaikh As-Sanoûsî et a, m'a-t-il dit, reçu lui-même l'enseignement du chaikh Sayyidî Sa'îd Al-Maqqarî et du frère de ce dernier.

« Sa naissance se place en l'année 923 (J.-C. 1517), sa mort en Ramadhân 1022 (J.-C. 1613), à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans.

1. Kinda est une tribu du Yémen.
2. Aboûl-Barakât.

« Sayyidî Moubârak a été encore l'élève du chaikh Sayyidî Sa'îd Al-Manoûî, disciple lui-même du chaikh As-Sanoûsî. Il a connu deux personnages qui tous deux avaient rencontré l'imâm As-Sanoûsî, le sayyid Ahmad Al-Qâïd Al-Wihrânî et le sayyid Aboû 'Iyyâd Al-Tilimsânî.

« Il m'a raconté un hadîth du Roi des génies que lui avait transmis le chaikh Al-Maqqarî, dont le nom est cité plus haut : Al-Maqqarî l'avait reçu du chaikh Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djalâl, mort en 980 (J.-C. 1572), qui tenait du chaikh Al-Manouî déjà nommé, qui le tenait du chaikh, l'imâm Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Zakrî, mort en 899 (J.-C. 1493), qui le tenait de Sayyidî Mouhammad Al-Mayoûrqî, qui le tenait du Roi des génies, qui le tenait du Prophète (puisse Dieu répandre sur lui Ses bénédictions et lui accorder le salut !) :

HISTOIRE MERVEILLEUSE

(*P. 116.*)

Celui qui prend une forme autre que la sienne peut être mis à mort impunément[1].

« Sayyidî Moubârak m'a raconté l'aventure suivante : Al-Mayoûrqî demeurait à Tlemcen. C'était un homme riche, mais qui ne pouvait nullement se servir de son bien; le trésor se refermait toutes les fois qu'il étendait la main vers lui. Ils se trouvaient de ce fait, lui et sa famille, dans la situation la plus gênée et ils menaient une vie de labeur et de misère.

« Al-Mayoûrqî se promenait un jour dans un jardin qui lui appartenait quand tout à coup il aperçut une vipère blanche qui fuyait devant une vipère noire. Il tua la vipère

1. Paroles du Prophète Mouhammad passées en proverbe.

noire. A peine achevait-il son œuvre qu'il fut entouré par des gens[1] inconnus, saisi au collet et entraîné dans un autre jardin qui ne lui appartenait pas : « Tu as tué notre frère ! » lui dirent-ils. Et notre personnage fut traduit devant l'Émir[2].

« Une femme vint le trouver qui lui dit : « Quand tu « seras devant l'Émir, dis-lui que tu n'as tué qu'une vipère « et ne varie pas dans ton dire ! »

« Arrivés devant ce dernier, les accusateurs d'Al-Mayoûrqî dressèrent leur plainte. « J'ai tué seulement une vipère ! répliqua celui-ci ; je n'ai point tué votre frère ! » Et l'Émir de répondre aux accusateurs ! « Vous ne pouvez rien contre « l'accusé. J'ai entendu les paroles suivantes de la bouche « du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et « lui accorde le salut !) : *Celui qui prend une forme autre « que...* » Et il cita le hadîth en entier.

« La femme en question vint alors dire au Mayoûrqî : « Demande ! Il te sera donné ! Tu as délivré mon fils et « tué son ennemi ! — Demande-lui sa dot ! » lui déclara une seconde femme. Al-Mayoûrqî lui réclama donc sa dot. Elle hésita, puis obéit. Depuis ce jour, le sort qui pesait sur les biens de ce personnage fut détruit. Il fit bâtir une mosquée, connue encore à Tlemcen sous le nom de Mosquée d'Al-Mayoûrqî. Quant à la dot de la femme, elle était en sa possession, mais il ne put en disposer qu'après l'affaire que nous venons de raconter. »

(Fin de notre citation du *Badhl Al-Moundçaha* par Sayyidî Ahmad ben 'Alî.)

Une aventure analogue a été rapportée dans la *Hilya* par le docte Aboûn-Nou'aîm Al-Isbahânî, au chapitre consacré à la biographie de 'Oumar ben 'Abd Al-'Azîz (puisse Dieu l'agréer !). L'auteur parle d'après Al-'Abbâs ben Râchid, qui tenait lui-même ce récit de son père Râchid.

1-2. Il s'agit de génies et de leur chef, comme on le verra plus loin.

« 'Oumar ben 'Abd Al-'Azîz avait fait une visite à mon maître[1] et voulait s'en revenir ; ce dernier me dit d'aller le reconduire. Or voici qu'en cours de route nous aperçûmes morte, sur le chemin, une vipère noire ; 'Oumar mit pied à terre et l'enfouit. Aussitôt une voix se fit entendre qui disait : « Kharqa ! Kharqa ! J'ai entendu le Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) dire à cette vipère : Tu mourras dans un coin désert de la terre et tu seras enfouie par le meilleur des hommes de ce monde ! — Je t'adjure par Dieu ! fit 'Oumar ; si tu es un être visible, apparais à mes yeux ! — Je suis l'un des sept qui, sur les bords de ce fleuve, ont reconnu l'autorité du Prophète (puisse Dieu répandre sur lui Ses bénédictions et lui accorder le salut !) et je l'ai entendu dire à cette vipère : Tu mourras dans un coin désert de la terre et tu seras le même jour enfouie par le meilleur des hommes de ce monde ! » A ces mots 'Oumar fondit en pleurs et faillit tomber de sa monture. « Râchid, dit-il ensuite, je t'adjure au nom du Seigneur de ne raconter cette aventure à personne, tant que la terre n'aura point recouvert mon corps. »

On connaît l'histoire de la députation envoyée par les génies auprès du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !) : elle est célèbre et est rapportée dans les deux *Çahîh* et en d'autres ouvrages.

Dans l'histoire que nous venons de raconter il est dit que le Roi des génies avait entendu des paroles du Prophète (Dieu lui accorde Ses bénédictions et le salut !). Le génie dont parle Al-Mayoûrqî avait vécu jusqu'à son époque ; les génies vivent en effet et leur existence dure fort longtemps ; cela nous est connu par des hadîth dont certains nous ont été transmis par les *Khaçâïç Al-Koubrâ* d'Al-Djalâl As-Souyoûtî.

1. Maoulâya, مولاي. Ce terme prend ici le sens de « chaikh ».

Il en est de même du génie invisible qui s'adressa à 'Oumar (ben 'Abd Al-'Azîz) : il avait entendu des paroles du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui donne la paix !).

« Quiconque a rencontré l'Envoyé de Dieu (sur lui soient les bénédictions divines et la paix !) a cru en lui et est mort dans la foi de l'Islâm. » Tels sont les termes d'Ibn Hadjar[1] à propos du *çahâbî*[2] ; ils sont tirés du commencement de son livre de l'*Içâba*[3]. L'auteur ajoute : « Nos paroles *Quiconque a rencontré l'Envoyé de Dieu a cru en lui* s'appliquent à tout être responsable, homme ou génie ; elles s'étendent donc à celui dont on a conservé le nom comme appartenant aux *çahâba*[4] et qui était l'un des génies convertis à la foi en vertu du principe que nous venons d'énoncer. La critique par Ibn Al-Athîr des allégations d'Aboû Moûsâ sur certains génies connus dans les livres des çahâba n'infirme en rien nos paroles.

« Si nous nous en rapportons à Ibn Hazm, au chapitre sur les décrets de son ouvrage intitulé *Al-Mouhallâ*, nous déclarerons mensongère envers le peuple de l'Islâm toute parole tendant à affirmer que l'opinion générale des docteurs exclut les génies du nombre des *çahâba*. Dieu nous a fait connaître en effet qu'un certain nombre[5] de génies ont cru et qu'ils ont entendu le Qorân de la bouche du Prophète (sur lui soient les bénédictions et la paix !) : ces génies sont donc de vertueux *çahâba*.

« Mais comment a-t-on pu alléguer une dénégation unanime de la part des docteurs ! Nous n'ajoutons pas foi à une pareille affirmation d'Ibn Hazm. Nous avons tenu à

1. Ibn Hadjar est né en 773 (J.-C. 1371) et est mort en 852 (J.-C. 1448).
2. Voir la page 256 n. 3. Le çahâbî dont il est question ici, n'est autre que le Roi des génies dont il est parlé plus haut.
3. *Al-Içâba fî Tamyîz Asmâ' Aç-Çahâba.*
4. Pluriel de *çahâbî.*
5. *Nafar :* un nombre de 3 à 10. Cf. plus haut, p. 253 : « Je suis l'un des sept... »

rapporter les paroles de ce personnage et avons voulu établir que les génies sont des *çahâba.* »

(Fin du dire d'Ibn Hadjar.)

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Moûsâ As-Sarîfî, connu sous le nom d'Al-Fadjdjâdj.

(*P. 117.*)

D'après la *Mir'a* ce personnage appartient à la catégorie de ceux qui, insouciants des choses de ce monde, se montrent pleins de sagacité pour celles de l'autre. Il ressemblait à un homme à l'esprit entièrement absorbé ; il approuvait tout ce qu'on faisait et tout ce qu'on lui disait.

Il a été le disciple d'Aboûch-Chitâ, enterré dans les Fichtâla, et d'Aboûl-Mahâsin (Yoûsouf) Al-Fâsî.

L'auteur du *Moumatti'* le fait mourir à la fin de la troisième décade[1], mais la date probable de sa mort se place en l'an 1022 (J.-C. 1613).

Le faqîh, le qâdhî Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb Al-Houmaïdî, fils du chaikh de la djamâa, *le qâdhî Aboû Mâlik 'Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî.*

Nommé qâdhî de Fès à la suite des troubles incessants qui désolaient la ville et après la destitution d'Ibn Abîn-Noua'îm, il fut révoqué à son tour en faveur de ce même personnage.

1. C'est-à-dire vers l'an 1030 (J.-C. 1621).

Le faqîh grammairien, Qâsim ben Mouhammad ben Mouhammad ben Qâsim ben Abîl-'Afiya, connu sous le nom d'Ibn Al-Qâdhî.

L'origine de sa famille remonte à Ibn Abîl-'Afiya, ainsi que nous l'apprend la *Djadhwat Al-Iqtibâs*, œuvre de l'un de ses proches, Aboûl-'Abbâs.

C'était un auditeur assidu du madjlis d'Aboûl-Mahâsin (Yoûsouf) Al-Fâsî. Son cours d'enseignement grammatical lui valut une grande célébrité.

Il a été le disciple de Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj, d'Ibn Madjbar Al-Massârî, d'Aboûl-'Abbâs Al-Qaddoûmî, d'Aboû 'Abd Allah Ibn 'Ardhoûn, du chaikh Al-Mandjoûr et de Ya'qoûb Al-Yadrî ; il a formé à son époque tout un groupe d'élèves, parmi lesquels il faut citer l'auteur de la *Mir'a*.

Nous devons à ce personnage un commentaire du *Taçrif* du chaikh Al-Makkoûdi.

Nous donnerons ici, tirés de sa *Fihrisa*, ces quelques vers énigmatiques qu'il a recueillis entre autres de la bouche de son chaikh Ya'qoûb Al-Yadrî ; ils sont l'œuvre d'Ibn Ghâzî.

Quand, dans la tombe, le mort goûte les aliments déposés auprès de sa tête, il se met à parler ;

Il se lève et va, parlant sans bruit, pour revenir ensuite au tombeau d'où il est sorti.

Il n'est pas vivant, car on peut accomplir un pèlerinage à sa tombe, mais il n'est pas mort, puisqu'il espère encore la clémence divine !

Voici encore des vers entendus par notre personnage

1. *Conjugaison*. Al-Makkoûdî a composé de nombreux ouvrages en vers sur les sciences grammaticales; ils sont désignés ordinairement du nom de l'auteur.

d'Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr : ils sont relatifs à ceux qui ont reçu les hadîth :

Tu as été réconforté par leur aide au moment des adieux et ils t'ont laissé derrière eux après leur départ,

Mais tu t'es mis à formuler des prohibitions sans rien t'interdire à toi-même, à sermonner le prochain sans tenir compte de ce que tu dis.

O pierre à aiguiser, jusques à quand affileras-tu le fer sans devenir tranchante ?

Le même Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr lui a raconté en outre que notre vénéré sayyid Chou'ba ben Al-Hadjdjâdj, lui ayant apparu en songe, lui récita les vers qui suivent :

Dieu m'a donné dans le paradis une *coupole* à mille portes d'argent et de pierres précieuses.

Chou'ba ! m'a dit le Très-Puissant ; o toi qui es l'océan de toutes les sciences,

Jouis de mon approche ! Je suis satisfait de toi et de Mon serviteur Mis'ar, qui se lève la nuit pour M'adorer.

Mon amour pour Mis'ar lui permet seul de venir à Moi. Je découvrirai devant lui Mon visage afin qu'il approche et Me contemple.

C'est ainsi que Je fais envers ceux qui Me craignent et qui n'ont point un passé de mal [1].

Ibn Al-Qâdhî nous fait part encore d'une discussion qu'il tenait d'Ahmad Al-Mandjoûr : des deux formules *Louange à Dieu* et *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu*, employées l'une par Ibn Rouchd et l'autre par Maïmoûn Al-Harawî, quelle est la meilleure ?

Voici ce que dit Maïmoûn :

Considère ce que j'ai écrit : tu ne seras pas dépourvu de flèches pour lutter hardiment contre ton adversaire !

Il t'échoit de confier la science aux hommes de science et tu n'auras qu'à t'en remettre à elle.

1. Suit une explication grammaticale de certains mots arabes employés dans ces vers ; comme elle est entièrement dépourvue d'intérêt, nous avons cru devoir la passer sous silence.

Ibn Rouchd réplique :

Doucement ! Ne réveille pas ce qui dort en moi ! Allons ! Écoute, si tu le veux !
Tu as abandonné Ibn Rouchd comme ceux à qui tu avais fait des promesses, mais sans lui tu auras en face des lions inattaquables.
Si pour la science tu t'en étais remis aux savants, tu n'aurais pas à discuter ainsi.
Si un madjlis nous met en présence, au moment de la lutte nous te verserons un breuvage empoisonné qui étanchera ta soif à jamais.

Nous lisons dans la *Fihrisa* d'Ibn Al-Qâdhî le récit d'une aventure à lui racontée par son chaikh Ya'qoûb Al-Yadrî. Ya'qoûb fut un jour interloqué sur le chemin de Mékinès par le génie 'Abd Al-Mannân, qui lui dit :

Vous avez mangé les poissons[1] qui nagent dans les profondeurs de l'océan et vous n'avez pas laissé s'envoler les oiseaux !
Telle est votre œuvre : vous allez périr ! Qu'adviendrait-il si vous étiez immortels, ô méchants ?

Ce même 'Abd Al-Mannân étant entré chez un émir de son époque lui fit le soir le salut du matin. « Te moques-tu de moi ? » s'écria l'émir ; le génie lui récita ces vers :

Je lui ai fait le soir le salut du matin : il m'a demandé ce que je disais et a pris mes paroles pour de la raillerie.
L'éclat de ton visage m'a trompé, ai-je répondu : j'ai pris le soir pour le matin !

Ibn Al-Qâdhî a laissé de savants disciples; il faut nommer entre autres ses deux fils: le faqîh versé dans la science des successions, le mathématicien, le grand voyageur, Aboû 'Abd Allah Mouhammad, dont nous étudierons la vie à l'An 1040 (J.-C. 1630), et le maître, le professeur,

1. Plus exactement : « tous les animaux, ce qui nage dans les eaux ».

le chaikh de l'enseignement en son époque, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, dont il sera parlé à l'an 1082 (J.-C. 1671).

(*Chou'ba ben Al-Hadjdjâdj.*)

Il a été question de Chou'ba plus haut, à l'occasion d'un récit entendu par Ibn Al-Qâdhî de la bouche de son chaikh Al-Mandjoûr. Ce personnage s'appelle Chou'ba ben Al-Hadjdjâdj Aboû Bistâm Al-'Atakî, de la tribu de Azd dont il est le patron, le gardien de la science, l'un des maîtres de l'Islâm, à qui on a donné le surnom d'émir des croyants en matière de traditions prophétiques. Né à Wâsith[1], il grandit à Baçra, où il établit sa demeure.

Il a connu[2] Al-Hasan (ben Al-Hasan ben 'Alî) et Ibn Sîraïn. Il a rapporté ses traditions d'après un nombre considérable de grands adeptes de la deuxième heure[3] et c'est d'après lui que d'autres personnages ont transmis les leurs : parmi ces derniers on compte Ayyoûb As-Sakhtayânî, Sa'd ben Ibrâhîm et Ibn Ishâq, qui ont été ses chaikhs, Soufyân Ath-Thaourî et tout un groupe de *Tâbi'oûn*. Il est le plus grand personnage de son époque : « Chou'ba était l'émir des croyants en matière de traditions prophétiques » a dit Soufyân Ath-Thaourî, dont les paroles ont été relatées par Ibn Mahdî. « N'eût été Chou'ba, déclare Ach-Châfi'î, les traditions seraient restées inconnues dans le 'Irâq. » — « Je n'ai pas vu d'homme plus miséricordieux envers les pauvres que Chou'ba », déclare de son

1. « Nom d'une ville située à moitié chemin entre Bassora et l'ancienne Coufa, et fondée par Yousouf ben Hadjdjâdj. » (KASIMIRSKI, *Dict. ar.-fr.*).
2. Littéralement : « il a vu ».
3. Nous traduisons ainsi, quoique d'une façon imparfaite, le mot تابعون (*tâbi'oûn*). Les Tâbi'oûn sont les adeptes de l'Islâm venus immédiatement après les Açhâb, compagnons du Prophète.

côté An-Nadhr ben Choumaïl. Et Soufyân Ath-Thaourî affirme à son tour à la mort de Chou'ba que « ce dernier emporte avec lui les *hadîth* dans la tombe ».

Selon les paroles de Yahyâ Al-Qattân : « Chou'ba avait dix ans de plus que Soufyân et vingt ans de plus qu'Ibn 'Ouyaïna. »

C'est le premier personnage qui ait parlé des saints : il a été en cela continué par Yahyâ Al-Qattân, qui lui-même a été suivi par Ahmad ben Hanbal et Yahyâ ben Mou'în.

« Chou'ba, dit Al-Hâkim Aboû 'Abd Allah, est à Baçra le maître des maîtres dans la connaissance des traditions prophétiques. Il a connu Anas ben Mâlik et 'Oumar ben Abî Salama, le compagnon du Prophète, et a entendu les dires de quatre cents *Tâbi'oûn.* »

Sa naissance se place, d'après Aboû Zaïd Al-Harawi, en l'année 82 de l'hégire (J.-C. 701).

Yahyâ Al-Qattân déclare l'avoir entendu prononcer les paroles suivantes : « Je suis l'esclave de tous ceux grâce auxquels j'ai pu écrire un *hadîth.* Qatâda[1] m'interrogeait sur la poésie et je lui répondais : Je te débiterai une strophe et tu me raconteras un hadîth. » « Nous n'avons jamais vu, déclare Al-Açma'î, un poète plus grand que Chou'ba. » 'Abd Ar-Rahmân ben Mahdî prétend l'avoir entendu dire : « Ces propos vous détourneront du *dhikr* de Dieu, de la prière et de la visite des parents. Ne vous en abstiendrez-vous donc pas? » Aboû Qatan rapporte à son tour du même personnage les paroles suivantes qu'il a entendues de ses propres oreilles : « Je ne sais rien de plus redoutable à mes

1. Qatâda ben Ad-Di'âma, *tâbi'î,* mort en 118 (J.-C. 736); il a connu Al-Hasan ben Al-Hasan ben 'Alî pendant douze ans. Il ne faut pas le confondre avec Qatâda ben An-Nou'mân, le *çahâbî* ou compagnon du Prophète mort en 23 (J.-C. 644). (Cf. le *Tahdhîb Al-Asmâ* par Yahyâ An-Nawâwî.)

yeux qu'un *hadîth* douteux, susceptible de me valoir l'enfer. »

Chou'ba est mort au commencement de l'année 160 (J.-C. 776).

(Abrégé du *Tahdhîb :* l'auteur, Al-Hâfidh Adh-Dhahabî, a fait de cet ouvrage un appendice au *Tahdhîb Al-Kamâl* d'Al-Mourrî et l'a intitulé *Tadhhîb At-Tahdhîb.* Le *Kamâl fî Asmâ' Ar-Ridjâl*, œuvre d'Al-Hâfidh Al-Bourzâlî, a servi de base aux deux autres.)

On a dit plus haut que Chou'ba a vu Anas ; la chose est évidente : Anas est mort en effet en 92 ou 93 de l'hégire (710 ou 711 de J.-C.). Chou'ba était né en 82 (J.-C. 701) : il avait dix ans environ à la mort d'Anas.

(*Mis'ar.*)

Ce personnage a été cité dans les vers qui précèdent en même temps que Chou'ba; il s'appelle Mis'ar ben Kidâm Aboû Salama Al-Hilâlî Al-Koufî. Étendard de la science, il a été le disciple de 'Atâ, de Sa'îd ben Abî Bourda et de Qaïs ben Abî Mouslim; il a transmis son enseignement au Qattân et à Yahyâ ben Adam. « Je n'ai pas vu d'homme semblable », a dit Al-Qattân. « Nous l'appellions le *Mouçhaf*[1], a déclaré Chou'ba, en raison de la solidité de ses connaissances. »

C'était un serviteur pieux et qui pratiquait le culte avec assiduité.

La date de sa mort se place en l'année 155 (J.-C. 772).

(Tiré du *Kâchif* d'Adh-Dhahabî.)

1. Le livre par excellence. On désigne souvent ainsi le Qorân.

Retour à Ibn Al-Qâdhî.

Nous nous sommes laissé entraîner à ces diversions en raison des enseignements moraux que comporte l'étude d'Ibn Al-Qâdhî.

Les frères du Sultan de cette époque, Zaïdân, fils du sultan Ahmad Al-Mançoûr Ach-Charîf, s'étaient révoltés contre lui, dans leur colère de le voir monter sur le trône aussitôt après la mort de leur père. Zaïdân était établi dans la capitale de Marrâkech quand il résolut de venir à Fès.

Notre personnage s'était tenu à l'écart; il était resté à Fès et n'était pas allé à sa rencontre : il craignit pour lui-même le courroux du sultan. Mais Dieu le préserva de tout malheur.

C'est alors qu'il écrivit la *Fihrisa* dont nous avons parlé, avec le désir de la porter à la connaissance du souverain, ainsi qu'on peut le deviner au titre qu'il lui donna : *Tanwîr Az-Zamân bi-Qoudoûm Maoulânâ Zaïdân*[1]. Il n'y prodigua cependant ni la louange ni les éloges : on y remarque, isolés de la trame du discours, six vers qui nous sont venus des anciens et à qui l'auteur a donné une signification allégorique en les joignant à son œuvre.

Puisse Dieu accorder à tous ces personnages la grâce de sa miséricorde !

Le chaikh, le très docte imâm, Sayyidî Housaïn Az-Zarwîlî.

(*P. 121.*)

Nous n'avons conservé aucun souvenir de ce personnage;

1. « L'éclat lumineux jeté sur l'époque par la venue de notre maître Zaïdân. »

nous pouvons dire seulement qu'il fut, à Fès, un de ces hommes pieux et auprès de qui on trouve la bénédiction.

Son tombeau se trouve dans cette dernière ville, à Bab 'Aguîsa.

Le faqîh çoufiste, le raïs Ahmad ben 'Abd Allah Aboû Mahallî Al-Filâlî.

Nous empruntons les renseignements qui suivent aux *Mouhâdharât* du chaikh Sayyidî Al-Hasan Al-Yoûsî, au passage où il est traité des erreurs commises dans la prescription du bien et l'interdiction du mal par des personnes non qualifiées.

« Parmi ceux qui récemment furent soumis à une épreuve analogue, il faut citer Ahmad ben 'Abd Allah Aboû Mahallî. Disciple d'Ibn Al-Moubârak At-Tâstâoutî, il finit par s'attacher fortement à sa doctrine [1] et nous en trouvons une preuve dans les ouvrages qu'il composa sur elle. Il se persuada qu'il devait prêcher ses idées aux hommes.

« Il avait été au début l'ami intime d'Ibn Abî Bakr Ad-Dilâî. A cette époque la perversité régnait en maîtresse sur le pays et s'était répandue de tous les côtés. « Ne voudrais-tu pas, dit un jour notre personnage à Ibn Abî Bakr, ne voudrais-tu pas que nous allions au peuple demain lui prêcher le bien et proscrire le mal? » Mais devant la difficulté extrême de la chose, en raison de la corruption des temps et de la gravité du mal, l'autre ne partagea point son avis. Le lendemain, de bonne heure, ils sortirent tous deux.

« Ibn Abî Bakr se dirigea vers la rivière : il y lava ses vêtements, se rasa la tête et fit ses prières et ses *wirds* aux heures voulues.

« Ibn Abî Mahallî persista dans ses desseins : il alla de

1. Tarîq.

l'avant, mais il tomba dans l'infortune, et ses démêlés avec le peuple lui firent oublier les moments de la prière; il n'obtint aucun résultat.

« La nuit venue, les deux hommes se retrouvèrent. « Pour « moi, dit Ibn Abî Bakr, j'ai accompli tous mes devoirs : « j'ai observé ma religion et je suis revenu ici pur et en paix ; « celui qui a fait le mal devra en rendre compte à Dieu « (Telles sont à peu près les paroles qu'il prononça). Quant « à toi, regarde où tu en es arrivé ! »

« Ibn Abî Mahallî se dirigea du côté de l'est[1]. Il déclara qu'il était le Mahdî et qu'il avait décidé la guerre sainte et se posa en prétendant : la populace se laissa séduire et suivit sa destinée. Il pénétra dans la contrée de Sidjlamâsa, battit et fit prisonnier le gouverneur des Sa'diens, chassa ces derniers du Dar'a et les poursuivit jusqu'à Marrâkech, la capitale. Là régnait Zaïdân ben Ahmad Al-Mançoûr : vaincu et chassé de la ville, Ibn Abî Mahallî s'enfuit dans le Soûs extrême, où il implora le secours du peuple. Mais les populations marchèrent contre lui, le tuèrent et dispersèrent ses troupes de tous les côtés.

« Ainsi finit le prétendant; Zaïdân revint à son trône.

« On nous a raconté l'anecdote suivante : Quelque temps avant cette aventure, Ibn Abî Mahallî se trouvait chez son maître Ibn Al-Moubârak, quand, pris d'une inspiration soudaine, il s'écria tout exalté : « Je suis sultan! Je suis « sultan! — Ahmad, lui dit le chaikh, tu ne saurais percer « les profondeurs de la terre ni égaler la hauteur des mon- « tagnes[2]! » Une autre fois, au cours de psalmodies chantées par les faqîrs, il proclama tout hors de lui : « Je suis « sultan! Je suis sultan! » Or, dans un coin du madjlis, un faqîr eut une inspiration : « Trois ans moins trois mois, « lui dit-il, telle sera la durée de ton règne! »

1. Littéralement : « vers les pays de la *qibla* ».
2. Cf. Qorân, ch. xvii, v. 39.

« On a composé sur Ibn Abî Mahallî les chronogrammes que voici :

« Il s'est levé *insouciant* et a péri comme un *mouton* [1]. »

« Les deux chronogrammes indiquent qu'il s'est révolté en 1019 (J.-C. 1610) et qu'il est mort en 1022 (J.-C. 1613).

« Certains faqîrs, ses frères, lui avaient apporté leur concours auprès du peuple lors de son entrée à Marrâkech : ils vinrent lui apporter des félicitations et lui faire leur visite. Arrivés en sa présence, ils se mirent à lui témoigner des marques de satisfaction et à le féliciter pour la puissance qu'il avait acquise. L'un d'eux gardait obstinément le silence. « Qu'as-tu donc qui t'empêche de parler ? » lui dit Ibn Abî Mahallî en insistant dans sa demande. L'homme répondit alors : « Tu es sultan aujourd'hui : je te dirai la « vérité si tu me donnes la promesse de ne rien tenter contre « moi. — Soit ! Je te l'accorde ! — La pelote des joueurs « entraîne après elle plus de deux cents personnes : on se « meurtrit, on se blesse, d'aucuns meurent ; l'animation et « les cris deviennent intenses. Si on considérait l'intérieur « de la pelote on n'y trouverait que de vieux morceaux « d'étoffe tout chiffonnés. » Ibn Abî Mahallî comprit la chose et se mit à pleurer. « Nous avons voulu restaurer la religion, fit-il, et nous l'avons perdue ! »

Ici prend fin notre citation du chaikh Al-Yoûsî : elle jette une lumière suffisante sur notre personnage.

1. Les mots français correspondant aux mots arabes ont été mis en italique.

طيش, *insouciant*	كبش, *mouton*
ط = 9	ك = 20
ى = 10	ب = 2
ش = 1.000	ش = 1.000
Total : 1.019	Total : 1.022

Ibn Abî Mahallî se disait le Mahdî attendu ; c'est là une prétention ancienne et qui a tenté nombre d'esprits faibles. Nous citerons encore là-dessus les paroles du chaikh Al-Yoûsî, qui font suite à celles qui précèdent : Cette prétention est fort vieille, comme l'ont déclaré certains imâms : elle a été soutenue par les chi'îtes en faveur de Zaïd ben 'Alî. Zaïd ben 'Alî se révolta contre Hichâm, mais, battu par Yoûsouf ben 'Oumar, il fut crucifié. Un poète de la famille des Banoû Marwân a dit en s'adressant aux chi'îtes :

« Nous avons crucifié votre Zaïd sur un tronc de palmier, et nous n'avons jamais vu de Mahdî crucifié sur un arbre ! »

Ibn Toûmart, Mahdî des Almohades[1].

« D'après ce que nous savons, le premier qui dans le Maghrib ait prétendu à ce rang est le Mahdî des Almohades, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Toûmart As-Soûsî.

« C'était un faqîh. Il avait fait un voyage en Orient, où il avait fréquenté les chaikhs en renom, tels que l'imâm Al-Ghazzâlî, puisse Dieu l'agréer ! De retour vers le Maghrib, il fit en chemin la rencontre de 'Abd Al-Mou'min ben 'Alî. Ce dernier était encore un jeune homme et avait entrepris un voyage dans le but de s'instruire. Ibn Toûmart possédait la science de l'avenir : il reconnut en lui l'homme des circonstances : « Viens avec moi ! lui dit-il ; je t'enseignerai toutes les sciences que tu voudras. » 'Abd Al-Mou'min s'attacha donc à la personne d'Ibn Toûmart dès l'arrivée de celui-ci au Maghrib.

« Ils arrivèrent à Marrâkech, la capitale bien gardée par

1. Dynastie qui a régné au Maroc de 544 à 668 de l'hégire (1149-1269 de J.-C.) ; elle a renversé les Almoravides et a fait place à son tour aux Mérinides.

le Très-Haut; le dernier des Almoravides n'y jouissait plus que d'un pouvoir chancelant, présage bien connu et qui annonce la fin des dynasties. Ibn Toûmart entra dans la ville et y entreprit l'enseignement des sciences rationnelles qu'il possédait. Mais les gens de la capitale, alors des paysans de la campagne, désapprouvèrent ce qu'il disait et portèrent ses menées à la connaissance du sultan. Ibn Toûmart, mandé en sa présence, discuta avec les 'oulamâ, les battit et fut laissé en liberté.

« Notre personnage resta donc dans le pays. Il se mit à prescrire le bien et à défendre le mal. Son influence grandissant toujours, il fut dénoncé au sultan une seconde fois et reçut l'ordre de quitter le territoire.

« Ibn Toûmart partit du côté des montagnes[1]; il se mit à exhorter le peuple à la piété, s'attira le concours des populations et déclara qu'il était le Mahdî. Se voyant à la tête de tout un groupe de partisans, il les exhorta à rehausser (le prestige de) la religion et à faire la guerre sainte aux corrupteurs (de la foi). Il marcha sur Marrâkech. Une lutte acharnée s'ensuivit avec les Almoravides[2] au cours de laquelle il trouva la mort. Il avait désigné comme successeur 'Abd Al-Mou'min ben 'Alî, à qui il avait préparé les voies.

« 'Abd Al-Mou'min fut donc investi du pouvoir; sa puissance devait se continuer en la personne de ses fils. Ils furent les successeurs du Mahdî et tous les partisans de Toûmart leur reconnurent cette qualité. Les fouqahâ refusèrent de les suivre en les accusant d'imposture et ceux-là ne peuvent certes que les approuver qui admettent seulement l'apparition du Mahdî à la fin du monde.

« Al-Djalâl As-Souyoûtî a composé après cette aventure son ouvrage du '*Ourf Al-Wardî*[3], de même que le *Kachf fî*

1. Il s'agit des montagnes du Tinmilelt.
2. Cf. p. 266, note 1.
3. Le titre complet de l'ouvrage est le suivant : '*Ourf Al-Wardî fî Akhbâr Al-Mahdî.*

Moudjâwazat Hâdil-Oummat Al-Alf. L'auteur s'est longuement étendu sur cette opinion que le Mahdî ne peut apparaître qu'à la fin des temps, lors de la venue de l'Antéchrist, suivie de la descente de Jésus (sur lui le salut et la paix!) [1]. Le Mahdî n'est point Ibn Toûmart ni aucun de ses imitateurs qui, jusqu'à cette époque, ont revendiqué cette qualité. »

Tel est le dire du chaikh Al-Yoûsî; je l'ai rapporté en entier parce qu'il constitue un argument à l'encontre de semblables prétentions. Dieu en sait davantage.

Ce qu'il y a d'odieux dans l'hérésie et de vain dans les égarements de la secte de Toûmart c'est qu'elle admet en faveur de ce Mahdî les immunités particulières aux prophètes et aux anges, sur eux soient la prière et la paix!

Notre vénéré chaikh, le pieux et très docte imâm, Sayyidî Al-Kabîr ben Mouhammad As-Sarghînî (Dieu lui fasse miséricorde!) nous a raconté, au moment où dans son cours il abordait l'étude de cette secte, avoir eu entre les mains une copie du *Résumé du Mouwattâ* [2] du Mahdî en question; elle portait au commencement ces mots écrits par un élève de ce personnage : « l'imâm infaillible, le célèbre Mahdî nous a raconté... »

J'ai vu moi-même cette copie un certain temps après et constaté l'entière exactitude des paroles de mon chaikh (que Dieu lui fasse miséricorde!) Il m'a semblé reconnaître cependant une similitude parfaite entre les dimensions et l'écriture de la copie et celles du *Mouwattâ*. Je ne saurais dire où se trouve le résumé en question; quant à la copie elle fait partie des ouvrages affectés à la bibliothèque de la

1. Selon de nombreux *hadîth*, la fin des temps doit être marquée d'abord par l'apparition du vrai Mahdî, ensuite par celle du faux Mahdî qui est l'Antéchrist; Jésus doit venir le dernier. L'Antéchrist sera condamné à l'enfer : le vrai Mahdî et Jésus monteront au ciel.

2. Il existe un ouvrage portant également le titre de *Mouwattâ* et dû à Mâlik ben Anas, le fondateur du rite qui porte son nom.

mosquée des Qarawiyîn à Fès, mais je ne sais ce qu'elle est devenue maintenant.

Retour à Aboû Mahallî.

Parmi les choses les plus invraisemblables qu'on entend raconter est qu'une fraction de la secte d'Aboû Mahallî n'a pas cru à sa mort; longtemps après cet événement elle attendait son apparition. Peut-être même, dit-on, en est-il de nos jours qui l'attendent encore. C'est là une forte aberration d'esprit, qui dénote l'absence totale de jugement et à laquelle on ne peut trouver d'explication que dans le fanatisme.

Pareil fait s'est produit dans les temps passés. La secte connue sous le nom de *Secte de Zaïd* attend encore l'apparition du sayyid Zaïd ben 'Alî ben Al-Housaïn, dont le nom a été cité un peu plus haut. Une autre attend la venue d'Al-Hasan Al-'Askarî ben 'Alî Al-Hâdî ben Mouhammad Al-Djawâd ben 'Alî Ar-Ridhâ ; elle prétend que ce personnage a laissé une postérité et donne à son frère Dja'far le surnom de Dja'far l'Imposteur[1]; celui-ci a revendiqué en effet l'héritage de son frère, et à bon droit, car Al-Hasan n'a laissé aucune descendance. On croit qu'il s'est retiré dans une caverne et, au dire des historiens, on attend sa venue.

Le faqîh, le mouftî, le prédicateur de la mosquée des Qarawiyîn à Fès, Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Mouhammad Al-Hawârî.

(*P. 124.*)

Ce personnage fut le plus grand savant de son époque et présida aux fonctions de mouftî à Fès. Il eut comme disciples Ibn 'Achir et d'autres chaikhs de cette ville.

1. Dja'far Al-Kadhdhâb.

A sa mort, la charge qu'il avait détenue de prédicateur en la mosquée des Qarawiyîn fut confiée au docte sayyid Ahmad Al-Maqqarî : ce dernier l'occupa jusqu'à son départ pour l'Orient en l'année 1027 (J.-C. 1618).

Le charîf Sayyidî Idrîs ben Ahmad Al-'Imrânî At-Toûnousî Al-Djoûtî Al-Hasanî.

La famille de ce personnage a aujourd'hui la garde du sanctuaire de notre maître Idrîs et demeure au Dar Al-Qaïtoûn.

D'après l'auteur du *Dourr As-Sânî*[1], l'un de ses ancêtres, chassé par les Banoû Wattâs, avait dû s'expatrier à Tunis en raison des événements que nous avons rapportés plus haut et relatifs à l'exercice de la souveraineté.

Les chourafâ 'Imrâniyîn revinrent plus tard à Fès, où ils reçurent le nom de Toûnousiyîn[2]; mais ils prirent en horreur le nouveau nom qui avait remplacé leur appellation première et Dieu leur donna un nom d'origine qui rappelait le souvenir de leur ancêtre le plus reculé, père de leur aïeul, le sayyid Idrîs dont nous étudions la biographie et qui est mort en l'an 1022 (J.-C. 1613); c'est de lui qu'ils tirèrent leur nom de famille tel que nous l'avons donné.

Leur nom générique était d'abord celui d'Al-'Imrânî; il tomba en raison de leur transfert à Tunis. Mais la fraction de la famille qui ne sortit point de Fès a conservé jusqu'à nos jours le nom d'Al-'Imrânî; elle n'en a jamais porté d'autre.

Ibn Al-Qâdhî a, dans la *Dourrat Al-Hidjâl*, étudié la

1. 'Abd As-Salâm ben At-Tayyib Al-Qâdirî
2. Les Tunisiens.

cause de leur émigration (à Tunis); nous allons résumer son étude.

'Abd Al-Haqq Al-Marînî Al-Açghar, irrité contre le peuple de Fès, lui avait donné comme gouverneur un juif. Parti pour une expédition dans les tribus du Habt, il avait confié à celui-ci le prélèvement des impôts. Mais le nouveau gouverneur se montra dur pour le peuple et fit même arrêter et battre une femme charîfa : comme elle invoquait le Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !), il ordonna de redoubler de sévérité à son égard. Les Fâsîs portèrent le fait à la connaissance de Sayyidî 'Abd Al-'Azîz Al-Wariâghlî, prédicateur de la mosquée des Qarawiyîn, le plus pieux des hommes de l'époque, et sur son conseil ils tuèrent le juif. Après quoi ils se révoltèrent contre 'Abd Al-Haqq en se rangeant sous les ordres du charîf Al-'Imrânî. A cette nouvelle, 'Abd Al-Haqq se prit à consulter un juif qui l'accompagnait ; ses soldats désapprouvèrent la chose : ils massacrèrent le juif et se saisirent de 'Abd Al-Haqq, qu'ils emmenèrent prisonnier à Fès. Ce dernier fut à son tour mis à mort par le sultan de la ville à cette époque, le chârîf Al-'Imrânî. Mais le peuple ayant encore une fois reconnu le pouvoir d'un Wattâsite, le chârîf Al-'Imrânî fut expulsé de la capitale avec sa famille et dut s'expatrier à Tunis.

Le lecteur pourra consulter la *Dourra :* une citation textuelle nous entraînerait à des longueurs.

Sayyidî Idrîs ben Ahmad Al-'Imrânî a péri de mort violente au Dâr Al-Qaïtoûn, assassiné par l'agitateur Soulaïmân Az-Zarhoûnî, dont le nom a été cité plus haut. Soulaïmân s'était révolté à Fès ; en raison de la résistance qu'elle lui opposait, il avait chassé de la capitale la famille du Sultan et le peuple vivait au sein des troubles et de la révolution. Le crieur public de ce personnage étant venu à passer au Soûq fut frappé de coups de bâton et couvert d'injures par le sayyid Idrîs, celui-là même dont nous

étudions la biographie. Soulaïmân et ses compagnons se présentèrent devant la maison de celui-ci, au Dâr Al-Qaïtoûn, y pénétrèrent et le mirent à mort dans la cour, près du bassin,

Le fils d'Idrîs porta plainte à ceux des gens qui assistèrent aux funérailles de son père : ils lui ordonnèrent la résignation et la patience. Il en appela au peuple : les gens de la 'Oudwa et de la Tal'a de Fès, et avec eux les chourafâ, se groupèrent autour de sa personne et marchèrent sur la maison de Soulaïmân pour venger la mort du charîf. La rencontre entre les adversaires eut lieu à l'endroit appelé Soûq-Ach-Chammâ'în. Elle tourna à la défaite et à la fuite des partisans du fils d'Idrîs. Il se fit un grand carnage : quelques charîfs y trouvèrent encore la mort. Que la volonté de Dieu soit faite !

Le qâdhî de Marrâkech, Mouhammad ben 'Abd Allah.

(*P. 125.*)

Al-Maklâtî a composé sur ce personnage le chronogramme suivant:

Les *pareils* [1] d'Ibn 'Abd Allah sont rares. Où trouverait-on un qâdh pur et juste comme lui ?

1. شبيه.

ش =	1.000
ب =	2
ى =	10
لا =	5
لا =	5
Total :	1.022

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1022 (J.-C. 1613).

L'an 1022 (J.-C. 1613) vit la mort du sultan Mouhammad Ach-Chaikh Al-Ma'moûn ben Ahmad Al-Mançoûr : il périt le cinq Radjab, assassiné par Aboûl-Lîf au milieu de sa mahalla, au Défilé du Faras [1] ; son corps resta quelque temps sans sépulture avant d'être enterré à Tétouan. L'acte odieux dont il s'était rendu coupable en livrant Larache aux chrétiens, ainsi que nous l'avons raconté plus haut [2], lui avait attiré la haine du peuple.

En 1022 (J.-C. 1613) mourut encore le qâïd 'Azzoûz ben Maoulât An-Nâs aux côtés d'Aboû Mahallî, lors de l'affaire que nous avons racontée précédemment [3].

Le blé atteignit le prix de trois cents *ouqiya* la charge : cette dernière mesure était alors la charge prophétique [4]. Nous demandons à Dieu qu'Il nous accorde sans cesse les grâces de Sa miséricorde ! Amen !

AN 1023 (J.-C. 1614).

(*P. 125.*)

L'imâm Aboût-Tayyib Al-Hasan ben Yoûsouf Az-Ziyâtî.

Ce personnage fit une étude approfondie de diverses sciences. Il apprit le *Moukhtaçar* de Khalîl avec Aboû Mâlik Al-Houmaïdî depuis le commencement jusqu'au cha-

1. Fadjdj Al-Faras dans le *Fahç* de Tanger.
2. Cf. p. 175.
3. Cf. pp. 263 et suiv.
4. L'ouqiyya vaut quatre *mouzoûna ;* la *mouzoûna* ne vaut pas tout à fait un centime de notre monnaie. On trouvera une étude très détaillée des monnaies marocaines à la p. 201, note 1, du vol. XI des *Archives marocaines.*

pitre de la dot et le *Mouwatta*, les *Deux Çahîh*, etc., avec le chaikh Al-Qaççâr, qui lui donna un diplôme général; il fréquenta la société du chaikh Aboul-Mahâsin Al-Fâsî.

Il abandonna le monde pour se consacrer au culte divin.

Il donna son enseignement avec assiduité et fut profitable à de nombreuses créatures. On lui doit les travaux dont l'énumération suit :

Un Commentaire de la *Prière* de Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch ;
Un Commentaire du *Nadhm Al-Djoumal* d'Al-Moudjrâd ;
Un Commentaire marginal du commentaire de la *Lâmiyya* d'Al-Maklâtî ;
Un Commentaire marginal de la *Çoughrâ* d'As-Sanoûsî ;
Un Commentaire marginal du *Commentaire de la Djarroumiya* de Sayyidî Ach-Charîf;
Un Commentaire de la moitié environ du *Aoudhah* d'Ibn Hichâm ;
Un Commentaire marginal du *Moukhtaçar* de Khalîl, œuvre très utile.

Lors des révolutions qui désolèrent le Maghrib, il abandonna le monde et s'enfuit avec sa religion vers la montagne de Kourt, dans le pays du 'Aouf[1], où il forma des disciples. C'est là qu'il mourut ; il fut enterré dans un endroit de la montagne appelé la Zâwiya du Habt. Puisse Dieu lui faire miséricorde !

Le chaikh qui possède la connaissance de la Divinité, le vérificateur qui joint la vérité pure à la Charî'a, *Ahmad ben Mouhammad Adhfâl*[2] *As-Soûsânî Al-Hasanî, Ad-Dar'î par le pays où il fut élevé et mourut.*

(P. 126.)

Son tombeau est au Dar'a un but de pèlerinage bien connu. On connaît ce personnage sous le nom courant d'Adhfâl mais la prononciation correcte serait Adbâl.

1. La montagne de Kourt et le pays du 'Aouf se trouvent dans la province du Gharb.
2. Voir plus loin.

Il est né aux alentours de l'année 930 (J.-C. 1524). Élève à Fès de Sayyidî 'Alî ben Hâroûn, de Sayyidî 'Abd Al-Wahhâb Az-Zaqqâq et d'autres savants, il fréquenta en outre la compagnie de tout un groupe de personnages de son pays. Au cours d'un voyage en Orient il devint le disciple du chaikh Aboûl-Makârim Mouhammad ben Abîl-Hasan Al-Bakrî Aç-Çiddîqî et, à la Mecque, rencontra Sayyidî Barakât Al-Hattâb et le neveu de ce dernier, le chaikh Yahyâ. Il reçut un diplôme de Nadjm Ad-Dîn Al-Ghaïtî et d'Al-'Alqamî.

Adhfâl porte le nom d'origine d'As-Soûsânî; ce nom est relatif à une bourgade de l'Ifriqiyya appelée Soûsâna, où était venu l'un de ses ancêtres.

Le faqîh Sayyidî Mouhammad As-Soûsî.

Ce fut un professeur éminent et qui fit œuvre de vérificateur. Il mourut à Alger.

PRISE DU HALQ SEBOÛ PAR LES CHRÉTIENS [1]

Vers la fin de Djoumâdhâ II 1023 (J.-C. 1614), le Halq Seboû tomba au pouvoir des chrétiens. Le peuple de Salé implora le secours du sultan Zaïdân, qui leur envoya Sayyidî Mouhammad Al-'Ayyâchî. Ce dernier était le chef de guerre sainte du sultan dans les parages des Doukkâla depuis la mort de son chaikh, Sayyidî 'Abd Allah ben Hassoûn.

Le Halq Seboû est connu sous le nom de Marsâ Al-Ma'moûra; il se trouve à un quart de journée de marche

1. Les Portugais.

à l'est de Salé. Dieu l'a rendu à l'Islâm par l'intermédiaire du Sultan, notre Maître Ismâ'îl ben Ach-Charîf Al-Hasanî. Ce sera pour ce dernier l'un des trésors précieux qu'il retrouvera le jour où chacun sera mis en présence du bien qu'il aura fait. (Cf. Qorân, ch. III, v. 28.)

AN 1024 (1615).

(*P. 126.*)

Le chaikh Aboû 'Abd Allah Mouhammad, surnommé Gaddâr[1], *fils du chaikh Aboû Zakariyyâ Yahyâ ben 'Allâl.*

Ce personnage a établi et écrit de sa main que sa généalogie remontait à notre vénéré 'Oumar ben Al-Khattâb.

Ce fut un homme d'une sainteté manifeste, qui défendit les prescriptions de la loi et pénétra les mystères de la vérité pure.

Il reçut l'enseignement de Sayyidî Sa'îd ben Abî Bakr, enterré en dehors de Mékinès, et rencontra Sayyidî 'Abd Allah ben Housaïn et le chaikh Aboû 'Amar Al-Qastallî.

Adepte de la tradition, il découvrait encore les mystères, révélait le caché et prédisait les événements futurs. Il ne dormait point la nuit. Un soir, comme il passait la nuit chez son gendre[2] Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî : « Va « te coucher, ô Sayyidî Gaddâr! lui dit ce dernier. — Va te

1. Chaudronnier, fabricant de marmites.
2. *Çihr* : ce mot signifie également « beau-frère ». Il faut ici le traduire par « gendre », d'après le *Moumatti' Al-Asmâ'*, p. 148.

« coucher, toi, ô Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ! répondit notre « personnage ; tu es chéri (de Dieu) ! Quant à moi, je ne « me coucherai pas ! »

Gaddâr a connu l'époque de son père : « Pars ! lui dit ce dernier; va au service des saints ! Il n'y a rien pour toi ici. »

Gaddâr vint donc à Mékinès; il y rencontra Aboûr-Rawâyin et se mit à son service. Il fréquenta ensuite la société de Sayyidî Sa'îd ben Abî Bakr Al-Mouchtarâî, dont il devint le compagnon des derniers jours.

Sayyidî 'Abd Allah ben Housaïn lui dit un jour : « Tu fabriquais autrefois des marmites qui se cassaient. Mais va ! Aujourd'hui aucune ne se brisera plus ! »

Il voulait parler de la vie mystique.

Notre personnage fit, à la mort de son chaikh, un pèlerinage à sa tombe; alors le pouvoir mystérieux [1] du maître se transmit au disciple : il entendait ceux qui parlaient en Orient et ailleurs : « Ces esclaves noirs — il voulait parler de ceux du Soudan — ces esclaves noirs m'importunent avec leurs mortiers ! » disait-il ; il s'agissait des mortiers dans lesquels on pile dans cette contrée le millet et le maïs. On rapporte de Gaddâr les paroles suivantes : « Si une brebis bêlait à Bagdâd, je l'entendrais ! »

Tous ces renseignements sont tirés du *Moumatti' Al-Asmâ'*, quelques-uns de la *Mir'a*.

Gaddâr est mort le 6 Rabî' I 1024 (J.-C. 1615), à l'âge de cent un ans. Sur sa tombe, dans la contrée du Gharb, s'élève une somptueuse coupole.

1. Hâl.

Le chaikh Sayyidî Mouhammad ben Zammâm Ar-Riyâhî Al-Fâsî, enterré dans le sanctuaire de son chaikh, le sayyid Ahmad Ach-Châwî.

(*P. 127.*)

Ce fut un éminent homme de bien, un personnage de vertu et de sainteté.

Disciple tout d'abord de Sayyidî Ahmad ben Yahyâ, il reçut ensuite l'enseignement de Sayyidî Ahmad Ach-Châwî. Ce dernier fonda à son profit une zâwiya sur les bords du Seboû et lui fit don d'une terre qu'il avait achetée. Avec l'autorisation du maître, notre personnage réunit autour de lui un groupe de disciples. Il récitait le livre de Dieu[1], faisait preuve d'une piété fervente et veillait avec soin sur les pratiques du culte; il détenait des barakas et accomplissait des miracles.

Il professait à l'égard de son chaikh le plus profond amour. Apercevant un jour dans sa maison un panier d'oranges amères qu'on avait apportées pour accommoder des olives : « Comment! dit-il; vous allez mettre les oranges de Sayyidî avec des parfums? Approchez-les de moi! » On lui présenta les oranges et il les mangea toutes.

Mouhammad ben Zammâm Ar-Riyâhî Al-Fâsî est mort en 1024 (J.-C. 1615).

Le chaikh Yoûsouf ben Yâmoûn At-Tiyâl.

Détenteur d'un *hâl* intense, il se distingua par sa dévotion et sa piété. Il avait été disciple de Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî.

1. C'est-à-dire le Qorân.

Ce personnage est mort à Tétouan le 7 Rabî' I de l'an 1024 (J.-C. 1615) et a été enterré non loin de Sayyidî Aç-Ça'îdî.

Autres personnages morts en l'an 1024 (J.-C. 1615).

Le faqîh Ahmad ben 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Al-Wancharîsî.

Aboûl-'Abbâs Ahmad Ad-Daqqoûn Aç-Çinhâdjî Al-Andalousî.

Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid Ach-Châmî.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1024 (J.-C. 1615).

(*P. 128.*)

Le deux Ramadhân une émeute éclata à Fès entre les habitants de la Tal'a et ceux d'autres quartiers ; les émeutiers sortirent le deuxième jour par la porte d'Al-Mahroûq et celle de 'Aguîsa et se livrèrent bataille. Le troisième jour la paix se fit entre eux et l'entente fut proclamée.

Le 6 Mouharram se produisit un tremblement de terre. Dieu seul dispose des choses avant comme après!

AN 1025 (J.-C. 1616).

Le saint, le grand ascète, Moubârak ben 'Abâboû, enterré à Fès en dehors de Bâb 'Aguîsa.

Ce personnage passa dans la crainte de Dieu et le célibat sa très longue vie. Il se retirait sans motif dans une salle de

la Madrasat Al-Miçbâhiyya. La façon habituelle dont il se nourrissait était la suivante : il passait par le marché et, s'arrêtant devant une boutique, il se tournait sans mot dire vers ceux qui s'y trouvaient ; si on lui donnait alors ce dont il avait besoin, il s'en tenait là et ne s'adressait point ailleurs.

Vint un temps où les vivres devinrent chers. Il se fixa dans sa chambre en disant : « Les gens ne donnent plus rien aujourd'hui ! » Mais Dieu fit qu'on lui apporta tous les jours la nourriture qui lui était nécessaire.

Les invocations de ce personnage étaient exaucées et il accomplissait des miracles et des divinations.

Il eut entre autres disciples Sayyidî Qâsim Al-Khaççâçi.

Il mourut de mort subite. Suivant de nombreux témoignages, les vœux formulés sur sa tombe se réalisaient ; il l'avait d'ailleurs prédit de son vivant : ce fait a été transmis par son élève, Sayyidî Qâsim, que nous venons de nommer ; ces paroles ont été en outre entendues par des hommes dignes de foi.

Moubârak ben 'Abâboû est mort vers l'année 1025 (J.-C. 1616) ; autour de sa tombe s'élève un monument en forme d'arc. Puisse Dieu nous combler par lui de bienfaits !

Le très docte historien Ahmad ben Mouhammad Al-Miknâsî Az-Zanâtî, connu sous le nom d'Ibn Al-Qâdhî.

Il appartient à la descendance de Moûsâ ben Abîl-'Afiya, comme il l'a expliqué lui-même dans sa *Djadhwat Al-Iqtibâs;* il y fait remonter sa généalogie à ce personnage, puis à Miknâs ben Wastîf, mais il décline toute responsabilité relativement à la conduite de son ancêtre Ibn Abîl-'Afiya envers la famille du Prophète.

Jurisconsulte, historien précis, il a été au Maghrib le disciple d'un certain nombre de chaikhs : Aboûl-'Abbâs

Al-Mandjoûr; le mouftî de Marrâkech, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid As-Sidjlamâsî Al-Hasanî; Aboû Zakariyyâ Yahyâ As-Sarrâdj; Aboû 'Abd Allah ben Djallâl; Ibn Midjbar Al-Massârî; le chaikh Al-Qaççâr et le chaikh Ahmad Bâbâ As-Soudânî. Au cours d'un voyage en Orient, il fréquenta en outre la société d'autres maîtres.

Ibn Al-Qâdhî est l'auteur d'importants ouvrages et de divers recueils; nous citerons les suivants :

La *Djadhwat Al-Iqtibâs*, sur les grands savants qui ont habité la ville de Fès;

La *Dourrat Al-Hidjâl*, sur les noms des saints;

Le *Mountaqâ Al-Maqçoûr*, sur les faits et gestes du khalîfe Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr;

Le *Laqt Al-Farâïd min Loufâdha Halwil-Fawâïd;*

Un Appendice en vers au *Raqm Al-Houlal* d'Ibn Al-Khatîb;

La *Ghounyat Ar-Râïdh*, sur les diverses catégories de mathématiciens et de légistes en matières de successions;

Le *Madkhal fil-Hindasa;*

Le *Nadhm* du *Talkhîs* d'Ibn Al-Bannâ[1];

Le *Naïl Al-'Amal fî mâ Baïnal-Mâlikiyya Djarâ Al-'Amal;*

Une *Fihrisa* intitulée *Zâïd Aç-Çalâh;*

Un discours sur les *Rubriques*[2] d'Al-Haoufî.

Ibn Al-Qâdhî a fréquenté les cours et la société du chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî.

Dans son voyage en Orient, comme il avait emprunté la voie de mer, il tomba captif des chrétiens. Il fut racheté par Al-Mançoûr pour une somme égale à vingt-mille *ouqiya*[3]. La captivité fut pour lui une dure épreuve; il endura la faim, les coups et des charges de toute nature et

1. Mise en vers du *Talkhîs*...
2. *Djadâwil.*
3. Cf. p. 273.

au-dessus de ses forces. Tout cela est raconté dans son livre du *Mountaqâ*. Notre personnage implora son rachat de la bienveillance d'Al-Mançoûr; il lui fit à ce sujet parvenir une correspondance dont nous extrayons les vers qui suivent :

Les soucis ont enveloppé le malheureux captif chargé de fers; ils ont pénétré dans tous ses membres.

Par le nom de l'imâm hâchimite qui est partout l'objet de toutes les louanges,

L'imâm élevé Al-Mançoûr, gloire des imâms et secours de ceux qui sont abandonnés !

Par lui le monde a recouvré la paix et les frontières sont devenues précises; sur les épaules ont resplendi les perles et les bijoux.

C'est un imâm magnanime et au prestige immense. Il est l'épouvante des rois puissants.

Sa main est remplie de bienfaits et de joies; les lances et les épées font pleurer les coupables.

Quelle grandeur n'a-t-il pas atteinte, à tel point que, s'il l'avait voulu, les Pléïades seraient descendues à lui !

La gloire des nuits s'est illuminée de sa grandeur et la lumière a brillé par l'éclat du Khilâfa.

Pur et pieux, sa grandeur est miséricordieuse : il veut être secourable à tous.

Imâm de la bonne direction, océan de bienfaits, prodige de bénédictions ! Son secours a arraché le malheureux à l'avilissement des infidèles.

Par la grâce de Celui qui t'a donné le pouvoir, sauve-moi de la perdition, ô toi qui es l'espoir des prisonniers !

Viens, ô imâm juste, au secours de celui qui est dans la détresse, infortuné captif dont les ailes sont brisées !

Le malheur m'enveloppe comme une brume épaisse; le destin m'a brisé.

Et m'a trahi : les tributaires de l'Islâm m'ont foulé sous leurs pieds !

Que du haut de Son trône Dieu te protège, ô roi sublime ! Puisses-tu demeurer imâm dans la gloire, couvert par la miséricorde !

Puisses-tu rester l'espoir de celui qui cherche le salut et le Temple sacré [1] autour duquel viennent tourner les hommes vertueux de toute la terre !

Notre personnage a dit dans son *Mountaqâ* : « Mes lettres ne parvinrent entre les mains élevées du sultan que

1. *Ka'bâ*, mosquée de la Mecque autour de laquelle les pèlerins accomplissent des processions.

lorsque ses hautes préoccupations m'avaient déjà apporté la garantie de ma délivrance. Al-Mançoûr (puisse le Très-Haut l'assister !) avait en effet informé de ma situation les qâïds des frontières ; il leur avait demandé de se renseigner sur ma personne et sur le lieu où les infidèles (Dieu les avilisse !) me retenaient captif. Je fus rendu à la liberté le 17 Radjab 995 (J.-C. 1587). » Sa captivité datait du jeudi 24 Cha'bân 994 (J.-C. 1586) : elle avait duré près de onze mois.

Les chrétiens (que Dieu les anéantisse !) ne consentirent à son rachat qu'avec rage, raconte-t-on entre autres choses : ils avaient en effet acquis la certitude qu'il était un des 'oulamâ de l'Islâm et voulaient susciter des embarras aux musulmans (puisse Dieu les élever et les rendre forts !) Al-Mançoûr dut user d'habileté pour obtenir son rachat au prix que nous avons indiqué ; il était même résolu à offrir une somme plus élevée, par considération pour le chaikh : que Dieu le récompense en bien et nous fasse miséricorde à tous ! Amen !

Ibn Al-Qâdhî est né en 960 (J.-C. 1553) ; il est mort en 1025 (J.-C. 1616), date qui a été donnée par Al-Maklâtî dans le chronogramme suivant :

La gloire de la religion, Ahmad, a péri : c'était une *lumière* éblouissante qui dissipait les ténèbres de a nuit

1. وهو شهاب.

و	=	6
ه	=	5
و	=	6
ش	=	1.000
ه	=	5
ا	=	1
ب	=	2
Total :		1.025

Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Ahmad ben Ridhwân Al-Ançâri An-Nadjdjârî.

(P. 130.)

Il fut un faqîh d'une conduite irréprochable. Il appartenait à une famille opulente de Fès, éteinte actuellement.

Mouhammad ben Abîl-Qâsim ben Abîn-Na'îm.

Ce personnage est, à ce que je pense, le père du qâdhî que nous étudierons plus loin.

UN ÉVÉNEMENT DE L'AN 1025 (J.-C. 1616).

Le 2 Djoumâdhâ 1025 (J.-C. 1616) un torrent impétueux recouvrit sous les eaux les maisons du quartier des Fakhkhârîn et emporta les tas de grains. Une négresse, entraînée par le courant à Bâb Al-Foutoûh, périt dans les flots.

AN 1026 (J.-C. 1617).

Le saint glorieux, Sayyidî Mouhammad Al-Goûmî, enterré à la Qoulaï'a (de Fès), en dedans de Bâb Al-Foutoûh.

Ce personnage appartient à la famille des Banoû Goûmî. D'après le *Maqçâd*[1], il professa la crainte de Dieu. Il devint

1. *Al-Maqçad Al-Ahmad*, par 'Abd As-Salâm Al-Qâdirî, l'auteur du *Dourr As-Sanî*.

aveugle vers la fin de ses jours. Entouré de compagnons et de disciples, d'une tenue grave, auteur de miracles et de divinations, il mettait à profit la musique sacrée, tout en restant fidèle à la loi religieuse, et observait les heures de la prière.

Sayyidî Qâsim Al-Kaççâçî a rencontré plus d'une fois ce personnage, mort aux alentours de l'an 1026 (J.-C. 1617).

Le qâdhî d'Al-Qçar, le faqîh Mouhammad ben 'Abd Allah Aziyât.

Ce personnage a reçu l'enseignement d'Aboût-Tayyib Al-Hasan Az-Ziyâtî et d'Aboûl-Mahâsin (Yoûsouf) Al-Fâsî.

« Les qâïds et les hauts fonctionnaires de l'empire, raconte l'auteur de la *Mir'a*, fréquentaient assidûment les cours et la société du chaikh Aboûl-Mahâsin. Mouhammad Aziyât désapprouvait la chose au fond de son cœur dans la personne du chaikh et ce fait me retenait de le saluer[1]. Les circonstances d'une rencontre m'obligèrent un jour à le saluer. Il me souhaita la bienvenue et, lisant ce que je pensais en moi-même : « Ne t'éloigne plus de nous ! me « dit-il : tu possèdes la justice, mais ceux-là en sont éloi- « gnés que tu as vus chez le chaikh ; or, si on les accueille « sans déférence, ils s'en vont, fuient plus que jamais la « miséricorde et la majesté du Très-Haut et redoublent de « tyrannie envers ses serviteurs. » Ces paroles calmèrent mes ressentiments et je saluai désormais le chaikh sans arrière-pensée. »

(Citation abrégée.)

Certains auteurs font mourir le faqîh Aziyât en l'année 1022 (J.-C. 1613). Mais la date 1026 (J.-C. 1617) que nous donnons est la seule reconnue authentique.

1. Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî, l'auteur de la *Mir'at Al-Mahâsin*, était en effet le fils d'Aboûl-Mahâsin Yoûsouf.

MORT DE SOULAÏMÂN AZ-ZARHOÛNÎ

(P. 131.)

L'an 1026 (J.-C. 1617) vit la mort de Soulaïmân Az-Zarhoûnî, révolté à Fès ; il fut tué par Al-Marboû' le 4 Çafar ; son meurtre fut précédé la nuit d'avant, par le même, de celui de quelques hauts personnages des Cherâga.

AN 1027 (J.-C. 1618).

Le très docte faqîh, Sayyidî Ahmad ben 'Alî Al-Wahhâbî, charîf du 'Alam.

Les auteurs de la *Mir'a* et de l'*Ibtihâdj* ont consacré une magnifique étude à ce personnage et fait, à propos de lui, une digression sur les charîfs.

Ahmad Al-Wahhâbî est né à Chafchâwan, en 971 (J.-C. 1563), pendant la fête des sacrifices. Ses ancêtres habitaient autrefois la montagne du 'Alam ; ils vinrent s'établir à Chafchâwan après la fondation de la ville par leurs cousins et s'installèrent dans le quartier connu sous le nom d'Al-'Oudwa[1]. La fondation de Chafchâwan date de l'an 876 (J.-C. 1471) ; elle fut entreprise par le « vertueux » faqîh Aboûl-Hasan ben Abî Djoum'a Al-Wahhâbî, charîf hasanî du 'Alam[2].

Aboûl-Hasan ne vit pas l'achèvement de la ville ; il périt martyr (sur lui soit la miséricorde divine !) lors de l'accord entre les chrétiens et des traîtres musulmans ; il priait la

1. La Rive.
2. Cf. pp. 38-39.

nuit quand tout à coup on incendia le toit de la mosquée où il se trouvait[1]. Puisse Dieu l'agréer !

Aboûl-Hasan 'Alî ben Moûsâ ben Râchid Al-Hasanî, son cousin, lui succéda dans la guerre sainte ; il occupa l'autre 'Oudwa de Chafchâwan et y construisit la citadelle : on vint s'y installer, des maisons s'élevèrent et Chafchâwan monta au rang des villes. 'Alî ben Moûsâ ben Râchid mourut en 917 (J.-C. 1511). Avec ses fils, Chafchâwan connut la paix et la guerre à intervalles répétés. Elle fut enfin assiégée par les troupes de 'Abd Allah ben Mouhammad Ach-Chaikh, sous les ordres du vizir Mouhammad ben 'Abd Al-Qâdir ben Mouhammad Ach-Chaikh Ach-Charîf, son neveu. Le gouverneur de la ville était alors l'émîr Aboû 'Abd Allah Mouhammad, fils de l'émîr Alî ben Moûsâ ben Râchid ; quand les rigueurs d'un siège plus étroit commencèrent à lui peser, il quitta nuitamment la place avec toute sa famille, ses fils et ses proches, parmi lesquels se trouvait le sayyid Aboûl-Hasan 'Alî, père du Ahmad que nous étudions. Ils allèrent jusqu'à Targha, d'où ils prirent la mer. L'émîr Aboû 'Abd Allah (Mouhammad) alla se fixer et mourut dans la ville sacrée de Médine. Quant au sayyid Aboûl-Hasan 'Alî, il se rendit de même à Médine ; de là il fit un pèlerinage à la Mecque et revint au Maghrib.

Ahmad ben 'Alî Al-Wahhâbî reçut une éducation appropriée à son rang. Venu à Fès avant l'année 990 (J.-C. 1582), il fit de fortes études à la Madrasa des *Halfawiyîn* et se montra supérieur dans la rédaction des actes et dans les préceptes du droit. Il revint à Chafchâwan ; sa science et sa piété, en lui attirant la vénération, lui valurent la charge de prédicateur en la grande mosquée de cette ville. A la

1. Littéralement : « On alluma du feu au-dessus de lui. » La phrase du texte semble incomplète ; il faudrait ajouter : « le toit s'écroula et il périt dans les flammes ». Dans les villages, en effet, les mosquées sont ordinairement recouvertes de chaume.

mort du qâdhî, Aboû 'Abd Allah ben 'Ardhoûn, survenue en 1012 (J.-C. 1603), comme nous l'avons annoncé plus haut, notre personnage lui succéda dans ses fonctions : il les remplit d'une manière louable, mais ne cessa jamais de vouloir les résilier ; c'est à lui qu'on recourait dans les affaires graves.

Il épousa la fille du chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî. Son enseignement fut profitable à une foule d'auditeurs.

Ahmad Al-Wahhâbî a laissé un commentaire marginal de la *Çoughrâ*[1] et un ouvrage intitulé : *Naql Al-Maït min Qabr ilâ Qabr*[2]. Au nombre des lettres qu'à ce propos lui adressa le chaikh Al-Qaççâr, nous reproduirons la suivante : « J'ai été très heureux d'apprendre la fin de ton étude sur la *Çoughrâ*. Persévère, étudie les sept livres du chaikh As-Sanoûsî jusqu'à ce que tu les saches à fond ! Prends garde d'aller en quoi que ce soit à l'encontre du chaikh As-Sanoûsî, sans avoir consulté plus d'un personnage : le croyant a besoin d'être aidé. Ton cours sur la *Risâla* m'a rempli d'admiration ; il m'a donné satisfaction parce que le plus souvent tu as su te borner au strict nécessaire et que tu l'as terminé promptement. J'en dirai autant du *Kharrâz*, qui m'a émerveillé ; appuie-toi sur Ibn Djatta : sa relation est sûre tandis que plusieurs commentaires de ce même ouvrage comportent des altérations. Si tu vois un recueil dont tu n'aies point la certitude que je l'ai vu, préviens-moi ! L'homme doit mourir en recherchant la science. » (Citation abrégée de la *Mir'a*.)

Selon le même auteur, Ahmad ben 'Alî Al-Wahhâbî est mort à Çhafchâwan en l'année 1027 (J.-C. 1618) ; il a été enterré dans le cimetière de ses ancêtres sous la coupole de

1. Par l'imâm As-Sanoûsi.
2. « Transfert du corps du mort d'une tombe à une autre. »

l'émîr Aboûl-Hasan 'Alî ben Râchid. Que Dieu leur accorde à tous les bienfaits de sa grâce!

Le chaikh illuminé, le çoufî, plein de la grâce divine, 'Abd Allah ben 'Abd Ar-Razzâq Al-'Athmânî.

(*P. 132.*)

Il nous suffira de citer à l'honneur de ce personnage son livre intitulé : *Al-Intibâh fî Çidq 'Ouboûdiyat Al-'Abd ilâ Maoulah*[1]; l'auteur y a fait le commentaire de son poème didactique, la *Bidâyat As-Souloûk ilâ Bisât Mâlik Al-Mouloûk.*

Ce personnage porte le nom ethnique d'Al-'Athmânî; ce nom est relatif aux 'Athâmna, fraction de la tribu de Moukhtâr, dans les environs de Mékinès Az-Zaïtoûn, à laquelle appartient le chaikh Ibn Ghâzî. Puisse Dieu lui faire miséricorde!

Il naquit dans un village de la campagne vers l'année 945 (J.-C. 1538). Venu à Fès, il y donna l'enseignement aux enfants à l'école de Sayyidî Darrâs ben Ismâ'îl, sur la 'Oudwa de Fès Al-Andalous.

On lit dans le commentaire de notre personnage que son œuvre comprend plus de soixante-dix volumes. Or, il n'avait rien appris de la science; quand il eut fréquenté le *madjlis* d'Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî, il fut pénétré d'une grâce intense et composa son ouvrage des *Silâh Ahl Al-Imân fî Mouhârabat Ach-Chaïtân fîç-Çalât wa-Tilâwat Al-Qorân.*

'Abd Allah ben 'Abd Ar-Razzâq Al-'Athmânî est mort dans la soirée du lundi 15 Rabî' I 1027 (J.-C. 1618).

Tout cela est donné plus amplement dans l'*Ibtihâdj.*

1. « La Circonspection, sur la sincérité des rapports du serviteur avec le Seigneur. »

Le saint Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad Al-Andalousî, connu sous le nom de Hakîm et enterré dans le sanctuaire de Sayyidî Aboû Zaïd Al-Hazmîrî.

C'était un personnage aux ravissements mystiques. Il aurait, suivant les uns, fréquenté la compagnie de Sayyidî Ridhwân; suivant les autres, il n'aurait pas eu de chaikh. Il tirait sa force de la récitation du Qorân, dont il suivait assidûment les préceptes; observateur de la tradition, il n'oubliait pas les heures de la prière; il récitait le Livre sacré et l'écrivait sur la planchette.

Quand ses transports le prenaient, il devenait tout hors de lui et accomplissait des divinations. Il vint à passer un jour à Fès auprès d'un four : « Ferme ton four ! dit-il au boulanger; car le temps est proche où le blé sera cher ! » Il s'agissait de la disette de 1016 (J.-C. 1607) : le four en question fut fermé, et en même temps plusieurs autres de la ville. « Le peuple va manger les enfants ! » disait-il encore en passant dans les rues, et il répétait ces paroles. Survint la famine[1] : tout le monde mangeait dans les marchés.

Il sortait de sa maison de la Haoumat Al-'Ouyoûn[2] en proférant ces mots : « N'y a-t-il pas d'endroits par où je puisse passer ? » Or, voici que la ville se développa à tel point que personne ne trouva où passer en raison de l'étroitesse nouvelle des rues.

« Les ruines ! Les ruines ! » criait-il encore; or, un tremblement de terre se produisit en l'an 33 qui ne laissa point de maison où la pioche n'eût à faire.

Quelqu'un s'enivrait souvent et volait : il le saisit par le capuchon de son vêtement et l'emmena au mausolée

1. Littéralement « la cherté des vivres ».
2. « Le quartier des sources. »

d'Aboûdh-Dhiyâb : « O Sayyidî Aboûdh-Dhiyâb ! fit-il à maintes reprises, un tel te déclare qu'il se repent à Dieu ! » Et bientôt après, Dieu pardonna au pécheur.

Hakîm a fréquenté la société de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî; il a été en outre et jusqu'à la fin le compagnon de Sayyidî Mouhammad Ibn 'Abd Allah, mort avant lui.

Lorsqu'il avait besoin d'argent ou de toute autre chose, il rédigeait un écrit de sa main : « Un tel emprunte à un tel la somme de tant, qu'il lui remboursera tel jour. » Au jour fixé, notre personnage restituait ponctuellement la somme, comme en exécution d'un ordre formel. S'il ne disposait pas de l'argent, il l'empruntait à une autre personne en lui remettant un billet analogue.

On lui demanda un jour une amulette; il rédigea un écrit et le donna à la personne en question en disant : « Veux-tu que je te la lise ? — Volontiers, ô maître ! » Et le chaikh lut ces mots : « *Lorsque le ciel se fendra... C'est le jour où une âme ne pourra rien pour une âme. Ce jour-là tout sera dévolu à Dieu*[1]. » — « Écoute les paroles de Dieu ! ajouta le chaikh : moi, je ne dispose de rien ! »

Hakîm est mort en Djoumâdhâ I 1027 (J.-C. 1618).

Tous ces renseignements viennent du *Moumatti'*; j'ai abrégé pour éviter des longueurs.

'Oumar ben Ibrâhîm Ghaïlân.

(*P. 133.*)

Ce personnage a été disciple de Sayyidî 'Alî Ach-Choullî; il est mort en 1027 (J.-C. 1618).

1. Qorân, chap. LXXXII. Traduction Kasimirski.

Le saint Sayyid 'Alî Al-Hîrî Al-Wârîtnî, enterré à la mosquée des Fakhkhârîn, en dedans de Bâb Al-Foutoûh.

C'était un personnage aux transports mystiques intenses et qui était connu pour son obéissance à la loi religieuse. Il avait des absences d'esprit telles qu'il demandait où était sa maison.

Auteur de divinations et de miracles, il a eu des disciples au nombre desquels il faut nommer Sayyidî Qâsim Al-Khaççâçî. « Lorsqu'on le regarde, disait l'élève en parlant du maître, on aperçoit une montagne de lumière. »

Sayyidî 'Alî Al-Hîrî est mort en l'an 1027 (J.-C. 1618). (Tiré entièrement du *Maqçad*.)

Que Dieu leur accorde à tous Sa miséricorde !

Le sultan Ahmad, fils du sultan Mouhammad (Mehmed) Al-Içtamboûlî.

Ce prince fut investi de la souveraineté à Constantinople et dans le reste de l'empire le 3 Radjab 1012 (J.-C. 1603). C'était un homme craint et à la parole obéie.

L'un de ses titres de gloire est l'embellissement du *Houdjr* prophétique de la Mecque : il y fit parvenir et enchâsser un diamant d'une valeur de dix mille dinars. Un mur de la Ka'ba menaçait ruine[1] : il le fit étayer avec des colonnes en argent doré, prévenant ainsi toute chute de la mosquée. Il fit remplacer une gouttière de cornaline par une autre de vermeil : la première trouva place au Trésor de Constantinople, où le peuple venait (l'embrasser) pour recevoir la Baraka. C'était en l'an 1022 (J.-C. 1613).

Le sultan Ahmad envoyait chaque année 12 sacs d'ar-

1. Littéralement : « penchait ».

gent aux pauvres des deux villes saintes[1]. Tous les fonctionnaires de l'État recevaient un salaire annuel[2].

L'auteur des *Latâïf Al-Akhbâr* a parlé des 'Outhmânîs avec éloges. « Tout homme à la vue perspicace et au mérite évident reconnaît aux fils de 'Outhmân le mérite et la générosité. Ils poursuivirent toujours la justice, répandirent à profusion les bienfaits et leur règne ne fut qu'une suite ininterrompue d'œuvres de bien. Ils se montrèrent généreux envers le peuple des deux villes nobles et sacrées[3] et envers ceux qui, dans cette région, habitent le voisinage des lieux sanctifiés par Dieu et par la présence du Prophète (sur lui soient les bénédictions divines et la paix!) : ils leur distribuèrent tous les ans de fréquentes aumônes. La bouche des encriers ne parle certes que pour dire leur louange; sur la chaire de la main, la plume prêche leur renommée; les oiseaux chantent leur gloire. Les rebelles ont consenti à reconnaître leur puissance et, en Orient comme en Occident, les étendards de leur empire flottent sur le monde. »

L'auteur des *Latâïf Al-Akhbâr*, Mouhammad ben Ishâq, a relevé le montant des aumônes annuelles faites par les 'Outhmânîs et celui des secours accordés chaque année aux faqîrs des deux villes saintes : ils s'élèvent à 48.000 *ardab* en grains et à 161 *kis* de la monnaie appelée *çourar*. Tout cela était distribué aux pauvres et aux faqîrs et ces largesses étaient attribuées à la baraka de notre Seigneur Ibrâhîm Al-Khalîl (sur lui soient la prière et la paix!).

Dispose en leur faveur les cœurs d'un certain nombre d'hommes; prends soin de leur subsistance[3] !

فاجعل افيدة من الناس تهوى اليهم وارزقهم من الثمرات

1. La Mecque et Médine.
2. C'est Mouhammad Al-Qâdirî, un auteur marocain, qui parle : or, au Maroc, les fonctionnaires de l'État ne reçoivent aucun salaire.
3. Cf. Qorân, chap. XIV, v. 40. La traduction littérale de Kasimirski est la

Selon Al-Baïdhâwi, la particule من comporte un sens restrictif; si le texte portait افئدة الناس (les cœurs des hommes), il faudrait entendre également par là les hommes des pays de la Perse et des Roûm.

Le sultan Ahmad que nous venons d'étudier est mort le 11 Dhoûl-Qa'da 1027 (J.-C. 1618).

Tous les renseignements que j'ai donnés sur la famille de 'Outhmân sont empruntés aux *Latâïf Al-Akhbâr;* la biographie de l'auteur de cet ouvrage viendra, s'il plaît à Dieu, à la fin de notre livre.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1027 (J.-C. 1618).

En cette année 'Abd Allah ben Mouhammad Al-Ma'moûn entreprit une expédition contre le peuple de Fès; mais le 28e jour de son entrée en campagne il revint sans avoir livré de bataille: il fit la paix avec les Fâsis par un effet de la bonté divine.

Le 28 Ramadhân eut lieu le départ pour l'Orient du docte et autorisé gardien de la science, Sayyidî Ahmad Al-Maqqarî; on lui donna comme successeur le sayyid Mouhammad ben 'Abd Al-Wahhâb ben Ibrâhîm.

Le 5 Dhoûl-Qa'da apparut une comète dans le ciel.

Le 3 Dhoûl-Hidjdja vit le meurtre du charîf appelé Al-Djinn.

suivante : « Dispose en leur faveur les cœurs des hommes... » En vertu du commentaire d'Al-Baïdhâwi cité par l'auteur, nous avons dû la modifier.

AN 1028 (J.-C. 1619).

(*P. 135.*)

Le vertueux sayyid Ahmad Al-Andalousî, appelé Chaqroûn Al-Fakhkhâr, disciple du chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî.

« Notre vénéré sayyid Mouhammad Ibn 'Abd Allah Ma'n venait de perdre son épouse, raconte l'auteur de l'*Ilmâ'*. Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, le frère d'Aboûl-Mahasin, dit alors à Chaqroûn 'Al-Fakhkhâr : « Sayyidî Ahmad, ne « donneras-tu point ta fille à Sayyidî Mouhammad Ibn « 'Abd Allah ? — Oui, je veux bien ! — Que lui donneras-« tu comme dot ? — Un quart de dinar ! » Vers l'époque de la demande en mariage, Al-Fakhkhâr n'eut recours à personne pour reconduire sa fille à la maison du mari ; avant l'échange des promesses solennelles et tandis que Sayyidî Mouhammad Ibn 'Abd Allah était dans sa demeure, il vint frapper à sa porte avec la jeune femme derrière lui. L'autre lui ouvrit la porte ; le chaikh poussa la jeune femme de son côté, puis il s'éloigna. On était à une époque de mal et de corruption et notre personnage ne voulait point confier aux femmes le soin d'accompagner sa fille.

« Telle est l'histoire que j'ai entendu raconter relativement à Sayyidî Mouhammad Ibn 'AbdAllah. »

(Fin de notre citation de l'*Ilmâ'*.)

Une aventure analogue est racontée dans la *Hilya ;* elle se rapporte à Sa'îd ben Al-Mousayyab[1] et à son ami Al-Mouttalib ben Abî Widâ'a.

1. Aboû Mouhammad Sa'îd ben Al-Mousayyab ben Hazm ben Abî Wahb ben Amr ben 'Ayadh ben 'Imrân ben Makhzoûm ben Yaqdha ben Mourra ben Ka'b ben Lou'âyya ben Ghâlib Al-Qouraïchi, l'imâm des *Tâbi'îs*. Son père et son grand-père étaient des *Çahâbîs* (Cf. p. 254 de la traduction, note 2).

« Je fréquentais la compagnie de Sa'îd ben Al-Moussayyab, raconte ce dernier. Il me perdit de vue pendant quelques jours. A mon retour, il me demanda où j'avais passé ce temps-là. « Ma femme est morte ! répondis-je, et ce mal« heur m'a causé toutes sortes de préoccupations. — Pour« quoi ne m'en as-tu pas informé ? Je me serais rendu « auprès de toi ! » Comme je voulais repartir : « Tu ne « sauras pas retrouver une femme ? me dit-il. — Que Dieu « te fasse miséricorde ! Mais qui va me donner une épouse « à moi qui ne possède que deux ou trois drachmes ? — « Moi ! — Tu le feras donc ? — Oui ! » Nous dîmes alors la louange à Dieu[1] et priâmes pour le Prophète (sur lui soient les bénédictions et la paix !).

« Sa'îd devait me marier pour deux ou trois drachmes.

« Je me levai sans savoir ce que je faisais de bonheur; je me rendis chez moi et pensai à ceux à qui je pourrais emprunter (l'argent de la dot). Je fis la prière du *maghrib* et me reposai. J'étais tout seul et à jeûn. Tandis que je rapprochais de moi mon dîner, qui se composait de pain et d'huile, j'entendis tout à coup frapper à la porte : « Qui « est là ? demandai-je. — Sa'îd ! » Je réfléchis alors sur ceux qui, dans la ville, pouvaient porter le nom de Sa'îd en dehors de Sa'îd ben Al-Mousayyab, que durant quarante ans on n'avait aperçu qu'entre sa chambre et la mosquée. J'allai voir à la porte de la maison : Sa'îd ben Al-Mousayyab était là ! Je crus qu'il avait changé d'avis. « O « Aboû Mouhammad, fis-je; pourquoi ne m'as-tu pas fait « dire d'aller chez toi ? — Non : tu mérites plutôt qu'on « vienne à toi ? — Qu'ordonnes-tu ? — Tu étais céliba« taire et tu t'es marié; je ne veux pas te laisser maintenant « passer les nuits dans la solitude. Voici ta femme ! »

Il est né deux ans après l'arrivée de 'Oumar au Khilâfa, c'est-à-dire en l'an 15 (J.-C. 636) ; il est mort en 93 ou 94 (J.-C. 711 ou 712). (*Tahdhîb Al-Asmâ'*, par Yahyâ An-Nawawî, p. 283.)

1. C'est-à-dire qu'ils récitèrent la Fâtiha, pour sceller le contrat.

« Une femme se tenait debout derrière lui : Sa'îd la prit par la main, la poussa à l'intérieur, referma la porte (et s'en revint). La femme s'écroula sur le sol de pudeur. Je fermai la porte à clef, puis allai mettre à l'ombre de la lumière, pour qu'elle ne le vît pas, le plat contenant le pain et l'huile. Je montai alors sur la terrasse et appelai les voisins : « Qu'avez-vous donc ? me demandèrent-ils à leur « arrivée chez moi. — Quel événement ! Sa'îd ben Al-« Mousayyab m'a donné aujourd'hui même sa fille en « mariage et il l'a amenée à l'improviste. — Sa'îd ben Al-« Mousayyab t'a donné sa fille ? — Oui ! Et elle est dans « la maison ! » On descendit à l'intérieur de la demeure. Ma mère apprit la chose et vint me dire : « Je rougirai devant « toi si tu touches à elle avant trois jours, sans que je l'aie « parée ! » J'attendis donc trois jours, puis je m'unis à ma femme. Elle était très belle, savait à merveille le Livre de Dieu et la *Sounna* du Prophète (sur lui soient les bénédictions divines et la paix !) et, plus que tout le monde, connaissait les droits de l'époux.

« Un mois après mon mariage, je me rendis auprès de Sa'îd, que je trouvai à son *madjlis*, et le saluai : il me rendit le salut, mais il ne s'entretint avec moi qu'après le départ des *tolba*. Alors seulement il m'adressa la parole : « Comment va cette personne[1] ? me demanda-t-il. — Elle « va bien ! répondis-je; elle est dans l'état que souhaite « l'ami sincère et que déteste l'ennemi. — Si tu as jamais « des doutes sur elle, frappe-la du bâton ! » A mon retour chez moi, Sa'îd me fit parvenir 20.000 drachmes. »

Selon les paroles de 'Abd Allah ben Soulaïmân, connu sous le nom d'Ibn Al-Ach'ath et disciple de Sa'îd ben Al-Mousayyab, « la fille de ce dernier avait été demandée en

1. انسان. Sa'îd veut parler de sa fille, la femme d'Al-Mouttalib Ibn Abî Widâ'a.

mariage par 'Abd Al-Malik ben Marwân pour son fils Al-Walîd ben 'Abd Al-Malik, qui venait d'être désigné comme héritier présomptif du trône. Sa'îd refusa. 'Abd Al-Malik ne cessa d'user d'artifices à son égard, le faisant même frapper de cent coups de fouet un jour de froid et revêtir d'une chemise grossière de laine, après avoir fait répandre sur son corps une cruche d'eau.

« D'après 'Abd Allah Ibn Wahb, autre disciple de Sa'îd, cet Ibn Abî Widâ'a dont il vient d'être question n'est autre que Kouthaïr ben Al-Mouttalib ben Abî Widâ'a. »

(Fin du texte de la *Hilya.*)

Kouthaïr, déclare Adh-Dhahabî, a été le disciple de son père et le professeur de ses fils de même que celui de Dja'far, de Sa'd et de Wathîq.

Quand à Sa'îd ben Al-Mousayyab, son rang est connu de tous.

Le mariage avec trois drachmes seulement comme dot est licite, cela ne fait aucun doute. Avec deux il est illicite, selon le rite de Mâlik, mais point selon d'autres; de nombreux témoignages attestent la chose.

D'après le *Taoudhîh,* « Ibn Wahb déclare que la dot ne comporte aucun chiffre minimum et que, quelle que soit sa quotité, ou grande ou minime, elle n'entache en rien la validité du mariage, serait elle-même de la moitié d'une drachme.

« Ach-Châfi'î et avec lui la plupart des docteurs admettent le quart du dinar; les Mâlikites fixent la quotité de la dot à trois drachmes représentant la valeur du *foulard de soie.*

« Quoi qu'il en soit, le but poursuivi par tous les 'oulamâ est de rendre l'union licite. »

S'adressant un jour à Mâlik, Ad-Dâwoûdî lui tint ce propos : « Tu es devenu 'Irâqî, ô Aboû 'Abd Allah ! Tu as suivi le rite des gens du 'Irâq en te conformant au prix du *foulard.* »

(Fin de cette citation textuelle.)

Nous avons raconté cette histoire à propos de la question du mariage avec une dot de deux drachmes. Nous l'avons rapportée tout entière et depuis le début pour attirer l'attention du lecteur sur les précédents qui autorisaient le chaikh Al-Fakhkhâr, notre personnage, à marier sa fille dans la forme que nous avons indiquée : il ne faisait, avec ses imitateurs, que marcher sur les traces des anciens *Çahâba* et *Tâbi'î* vertueux.

Chaqroûn Al-Fakhkhâr s'attira les éloges de tous par son obéissance entière à la *Sounna*, par ses préoccupations élevées, qui lui faisaient dédaigner les vanités du monde, et par son immense *baraka*.

Il mourut vers l'année 1028 (J.-C. 1619). Que Dieu lui fasse miséricorde ! Que par lui et ceux qui lui ressemblent le Très-Haut nous comblent de bienfaits !

Le chaikh Aboûl-Mawâhib Ahmad ben 'Alî ben 'Abd Al-Qaddoûs Al-Qourachî Al-'Abbâsî Al-Chandâwî Al-Madanî, surnommé Al-Khâfî[1].

(*P. 137.*)

Ce personnage fréquenta plusieurs chaikhs ; il fut le disciple des 'oulamâ de son époque tels qu'Ar-Ramlî et Al-'Abbâdî.

Il s'établit en dernier lieu à Médine, l'anoblie par le Prophète qui l'habite (sur lui soient la prière la plus fervente et la paix la plus entière !) ; il y demeura auprès de son chaikh et précepteur, le sayyid Çabgha ben Roûh Allah Al-Housaînî Al-Baroûdjî.

Aboûl-Mawâhib Ahmad Al-Khâfî est mort le 5 Dhoûl-Hidjdja 1028 (J.-C. 1619) et a été enterré au Badî'[2], à côté

1. Ou *Al-Khâmî* (Ce mot est presque illisible dans le texte.)
2. Cf. page 309, note 2.

de son chaikh; la date de sa naissance se place en 975 (J.-C. 1567), le 8 Chawwâl.

Il a laissé comme disciple Al-Qachâchî, le patron de la zâwiya de Médine; nous étudierons plus loin la vie de ce personnage.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1028 (J.-C. 1619).

Cette année vit la mort d'Al-Marboû', tué par 'Abd Allah; il fut crucifié au Khamîs de Fès-la-Veille.

'Abd Allah et son frère Mouhammad se livrèrent sur le Wâdît-Tîn, dans le Gharb, une bataille qui tourna au détriment du premier. Les deux frères en vinrent aux mains une seconde fois, le 20 Radjab, près de Miknâsat Az-Zaïtoûn[1] : Mouhammad fut défait à son tour et mis en fuite. Dieu Très-Haut est le maître en tout!

AN 1029 (J.-C. 1620).

Mort de Mouhammad ben Soulaïmân Al-Aqra' Al-Lamtî.

Le chef et gouverneur de Fès était à cette époque Ibn Soulaïmân Az-Zarhoûnî, dont nous avons parlé plus haut. Il avait juré, dit-on, la ruine de la zâwiya de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî, chaikh qui possédait la connaissance de la Divinité. Le jour d'après, un des élèves du chaikh, Sayyidî Qâsim ben Qâsim Al-Khaççâçî, proclama tout à coup en récitant le *Hizb Al-Ghadâ*[2] : « Aujourd'hui sera coupée la tête d'Ibn Soulaïmân! »

1. Le texte porte *Maknâsat*, avec la voyelle *a* sur l'*m*; la vocalisation que nous adoptons est généralement admise : elle est plus conforme d'ailleurs aux règles de la grammaire.

2. Le *hizb* du matin. Ordinairement l'imâm et les tolba récitent deux *hizb*

Le gouverneur dut marcher le même jour contre le sultan et le peuple de Fès Al-Djadîd : une révolte avait éclaté contre lui et l'on avait rejeté sa puissance. Il ne devait revenir que décapité, après avoir péri dans l'infidélité ; le corps fut enterré sans la tête : c'est à Dieu que nous recourons !

Rapportant cette anecdote, l'auteur du *Maqçad* ne dit pas qu'Ibn Soulaïmân eut la tête coupée. Rien ne s'oppose à ce qu'on raconte un fait semblable : c'est là un avertissement qui doit nous mettre en garde contre tout désir de violer le caractère sacré des saints. Ibn Soulaïmân mourut à l'heure marquée par le destin : il ne pouvait échapper à la fatalité et l'on ne saurait prétendre que sa mort fût due à un acte sacrilège ou à la prédiction d'un chaikh.

AN 1030 (J.-C. 1621).

(*P. 138.*)

Le chaikh Mouhammad ben 'Alî Al-Wazrawâlî, connu sous le nom d'An-Nîdjî.

Savant universel, personnage d'une foi profonde, observateur fidèle de la tradition, il commenta la *Prière* de notre seigneur 'Abd As-Salâm ben Machîch, la *Charîchiyya fîs-Souloûk*, et les *Mabâhith Al-Açliyya* d'Ibn Al-Bannâ.

Il habitait à Tâlâ Ou Gharâs, village des Banoû Wazrawâl, où il remplit jusqu'à sa mort les fonctions de prédicateur en la mosquée.

Ces renseignements sont donnés par l'auteur de la *Mir'a*,

par jour, un le matin et un autre le soir. Comme le Qorân comprend 30 *hizbs*, il faut exactement un mois pour le réciter tout entier. Des habous sont institués au profit de ceux qui récitent ces *hizbs*.

mais avec plus de détails. « J'ai fréquenté ce personnage depuis son jeune âge, ajoute le même auteur, et sa compagnie m'a valu de nombreux avantages. Il naquit, m'a-t-on raconté, en 947 (J.-C. 1540); la date de sa mort (Dieu lui fasse miséricorde!) se place en l'année 1030 (J.-C. 1621), le mercredi 3 Rabî' II. Il mourut dans le village cité plus haut et fut enterré le lendemain, jeudi, au moment du *Dhouhr*. C'est moi qui priai sur son corps en vertu des prescriptions qu'il avait formulées. J'étais absent du pays au moment de sa mort; j'arrivai néanmoins à temps pour prier sur son corps par un miracle manifeste de sa part.

« An-Nîdjî a été au début l'élève de Sayyidî 'Abd Al-Wârith ben 'Abd Allah Al-Yaçloûtî; la société de ce personnage lui fut profitable, et c'est par lui qu'il fut ouvert à la grâce. »

(Citation abrégée.)

Le faqîh, le savant universel, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben 'Abd Al-'Azîz ben Ach-Chaikh Sayyidî Abî 'Amar Al-Qastallî Al-Marrâkechî.

Il suivit l'enseignement d'Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî en matière d'exégèse et de traditions.

Ahmad Al-'Araïchî.

Ce personnage fut l'un des compagnons du sayyid 'Abd Ar-Rahmân dont il vient d'être parlé dans la biographie précédente. Il est mort après l'année 1030 (J.-C. 1621).

Ahmad ben 'Alî Aç-Cinhâdjî.

Il fréquentait la société du chaikh Aboûl-Mahâsin Al-

Fâsî. Son frère le lui reprochait, mais Dieu voulant le mener dans la bonne voie, il dit un jour à notre personnage : « Je vais aller avec toi auprès de ton chaikh pour me rendre compte de sa condition ! » Ils se rendirent donc au *madj-lis* d'Aboûl-Mahâsin. Aboûl-'Abbâs (Ahmad)) se tourna vers son frère ; celui-ci, l'air agité venait de se jeter aux pieds du chaikh et les embrassait en disant : « Maître, accueille-moi « pour l'amour de Dieu ! — Tu me reprochais ma conduite, « fit Ahmad. Qu'est ceci ? — Je n'ai pu me contenir. Quand « je suis arrivé auprès du chaikh, j'ai vu rayonner autour « de sa tête une lumière éclatante qui a percé le plafond et « est montée (dans les airs) ; et j'ai perdu tout sentiment. »

Cette lumière est celle de la *Khouçoûciyya*[1] : Dieu la fait briller aux yeux de celui qu'Il veut mener à la bonne voie. C'est là un des miracles dus au débordement de l'amour mystique et à la volonté de conduire le disciple au sentier du salut.

Ainsi parle l'auteur de la *Mir'a*.

Dieu enlève les attributs de simple mortel au chaikh dont Il se sert pour ramener quelqu'un dans la bonne direction et Il le revêt d'un caractère surnaturel.

Le chaikh que Dieu prépose au rappel d'un serviteur dans la voie droite est par lui enlevé aux apparences humaines ; il revêt des attributs surnaturels. Voici dans ce ce sens les paroles du chaikh Ibn Wafâ (puisse Dieu l'agréer) :

« Les mystères divins ne peuvent être pénétrés que par une grâce particulière de l'Éternel et Unique. »

1. La Khouçoûciyya est le pouvoir mystérieux particulier à chaque saint.

Aboûl-Hasan 'Alî ben Ach-Chaikh Abîl-Mahâsin Al-Fâsî.

(*P. 139.*)

Selon les paroles de son petit-fils, Sayyidî Aboût-Tayyib, « ce personnage a été un savant universel et a occupé une place très distinguée en mérite et en religion. Il a connu le chaikh Al-Madjdhoûb, dont il a reçu la bénédiction, Aboûl-Hasan Ach-Choullî, Aboûl-'Abbâs Ar-Raddâm et d'autres personnages ; il s'est réclamé de son père.

'Alî Al-Fâsî a vécu dans la retraite la plus complète ; c'était un homme d'un caractère généreux et qui vaquait lui-même à ses affaires. Il vint à Fès vers 980 (J.-C. 1572) ; il y suivit les cours d'Ibn Midjbar, d'Al-Qaddoumî, d'Al-Mandjoûr, d'Al-Yadrî, d'Al-Houmaïdî, d'As-Sarrâdj et d'autres savants. Revenu à Al-Qçar, où il était né en 960 (J.-C. 1553), jl y demeura jusqu'à sa mort ; il fut enterré dans l'après-midi[1] du vendredi 6 Djoumâdhâ I de l'an 1030 (J.-C. 1621).

D'après la *Mir'a* « ce personnage fut un savant pratiquant le culte, un homme dévot, pieux et qui suivit toujours la voie droite ; il posséda la connaissance certaine de la Divinité et fut un modèle à imiter en matière de science et de religion. Il acquit la science, tira profit de la société des autres et fut à son tour profitable à autrui ; il donna son enseignement à ses fils et forma plus d'un savant illustre.

« Marié à Al-Qçar par son père, après le départ de ce dernier pour Fès, il s'y établit jusqu'à sa mort.

1. Littéralement : au moment du *'açr*, c'est-à-dire vers 3 heures et demie de l'après-midi.

Le saint glorieux et célèbre par sa connaissance de la Divinité, Aboûl-Hasan Sayyidî 'Alî ben Ahmad, enterré dans le village d'Al-Maghâçin, sur la montagne du Çarçar.

Ce personnage a été le disciple de Sayyidî Al-Hasan ben 'Isâ Al-Miçbâhî et, suivant d'aucuns, du père de ce dernier, Sayyidi 'Isâ; il a reçu en outre l'enseignement de Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî. En proie au début à des surexcitations mystiques il poussait des cris, mais cette particularité disparut vers la fin de ses jours. Il avait des disciples et détenait une *zâwiya*.

Selon le *Moumatti'*, « 'Alî ben Amad est mort au onzième siècle, dans les dernières années de la troisième décade [1]. » Ces paroles nous ont fait placer l'étude de notre personnage à l'an 1030 (J.-C. 1621). Aboû 'Abd Allah Mouhammad At-Tayyib ben Mouhammad Al-Fâsî déclare, il est vrai, dans sa *Fihrisa*, qu'il est mort dix ans au moins avant cette date; mais nous lisons d'autre part dans l'*Ibtihâdj* que le docte sayyid Mouhammad ben Ahmad Al-Fâsî l'a rencontré en l'année 1026 (J.-C. 1617) : 'Alî ben Ahmad était donc encore en vie après la date indiquée par Sayyidî At-Tayyib.

Le chaikh Aboû Madian Al-Miçbâhî.

Ce fut un disciple d'Aboûl-Mahâsin ; il détint des barakas.

Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad Al-Malwânî.

Ce personnage vit en songe le Prophète (que Dieu ré-

1. Entre 1025 et 1030 (J.-C. 1616-1621).

pande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut!). « Prie quatre mille fois pour moi dans l'espace de la nuit et du jour! lui dit l'Envoyé du Seigneur: tu ne seras le faqîr de personne pas plus que nul ne sera le tien[1]. Je te réponds du bonheur dans ce monde et de la félicité dans l'autre. »

Ces paroles ont été conservées par le chaikh Sayyidî Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâî; s'adressant à notre personnage il lui tint ce propos: « Les Arabes disent que l'hôte d'un homme généreux peut amener d'autres hôtes. Ton protecteur[2] est riche et fidèle : prends-moi sous ta protection! » Et la demande d'Ibn Abî Bakr fut exaucée. Rapportant les paroles de ce même Mouhammad ben Abî Bakr, Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî aloute à son tour : « Et moi aussi j'ai demandé pareille chose! » Il en fut ainsi.

Ces renseignements nous viennent de Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî par l'intermédiaire d'un homme sûr, qui les avait trouvés écrits de sa main.

Mouhammad ben Mouhammad Al-Malwânî est mort au mois de Mouharram de l'an 1030 (J.-C. 1621).

AN 1031 (J.-C. 1622).

Le saint illustre Sayyidî Mas'oûd ben Mouhammad Ach-Charrât[3].

(P. 140).

Son tombeau se trouve en dehors de Bâb 'Aguîsa, l'une des portes de Fès. Nous avons toujours entendu dire de ce personnage qu'il avait prononcé le serment suivant : « Qui-

1. Le mot *faqîr* doit prendre ici le sens de « disciple ».
2. C'est-à-dire le Prophète.
3. « Le cordier. »

conque fera un pèlerinage aux saints de Bâb 'Aguîsa n'obtiendra aucune grâce, s'il ne fait une visite à ma tombe! » La profession de cordier qu'il exerça durant sa jeunesse lui valut le surnom d'Ach-Charrât.

C'était un homme infirme, de teint fortement basané, simple d'esprit et irresponsable de tout acte. Anéanti dans l'amour du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut!), il répétait ces paroles quand son extase le prenait : « Je suis le Mas'oûd[1] de l'Envoyé de Dieu (sur lui soient la bénédiction divine et la paix!) », en joignant le nom de Mas 'oûd à celui de l'Envoyé. On vint à parler un jour chez lui d'un grand personnage, dont on disait qu'il était le Sultan. « C'est moi qui suis le Sultan! » se mit-il à déclarer à maintes reprises.

Sayyidî Mas'oud a accompli des miracles et a joui d'une grande célébrité; il a eu des disciples. Disciple lui-même de Sayyidî Aboûch-Chitâ, il a donné son enseignement à des « vertueux » de Fès, au nombre desquels on compte Sayyidî Qâsim Al-Khaççâçî.

Il est mort le mercredi 16 Djoumâdhâ II 1031 (J.-C. 1622) sans laisser de postérité.

(Tiré du *Maqçad.*)

Le glorieux saint 'Abd Al-'Azîz,
appelé 'Azzoûz Addâllah.

C'était un simple d'esprit, un homme irresponsable et toujours perdu dans ses pensées, un *malâmatî*[2]; son *hâl* consistait dans l'anéantissement en l'unité divine. Il appartient à la catégorie des personnages ayant le don de se transporter rapidement d'un point à un autre et de ceux

1. Mas'oûd est ordinairement un nom d'esclave.
2. Cf. *Arch. Mar.*, t. XIX, p. 171.

qui portent secours au prochain. Il a été l'auteur de miracles et de divinations.

Sayyidî Qâsim Al-Khaççâçî a rencontré souvent ce personnage.

'Azzoûz Addâllah est mort en Rabî' II 1031 (J.-C. 1622). Il ne s'est jamais marié. Il a été enterré à l'intérieur de Fès, dans un endroit de la 'Oudwat Fès Al-Qarawiyîn appelé Râs Al-Djinân. On a maintes fois éprouvé les vertus du pèlerinage à sa tombe.

Le vertueux et saint Aboûl-Hasan 'Alî Al-Maçîmdî.

Le tombeau de ce personnage se trouve à Tétouan.

Le kâtib éloquent, disert et très distingué, le noble écrivain à l'éloquence supérieure, celui qui réunit entièrement en lui-même toutes les connaissances éparses de l'esprit et dévoile les secrets des choses cachées, la merveille des jours et des nuits, Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz ben Mouhammad Al-Fichtâlî.

Mentionnant dans sa *Rihla* les vertus des personnages maghribins de son siècle, le commentateur du *Chifâ*, Chihâb (Ad-Dîn) Al-Khaffâdjî, déclare : « 'Abd Al-'Azîz Al-Fichtâlî était un homme au langage poli et doux et au style fin; ces diverses qualités, jointes à l'aménité de son caractère et à la gravité de son maintien, lui attirèrent des admirateurs; il était plus délicat qu'un pétale de rose dont la tige serait de myrte et ses yeux avaient le charme d'un regard endormi. Quand il prenait la plume, il écrivait dans une calligraphie et un style impeccables, s'efforçant d'exprimer avec élégance une pensée subtile : l'oreille en était charmée et l'esprit satisfait. Sa maîtrise était absolue, sa nature aussi douce

que la grâce accordée au pécheur... » Chihâb Ad-Dîn continue à lui adresser des éloges (mais nous ne le suivrons pas jusqu'au bout).

« 'Abd Al-'Azîz ben Mouhammad Al-Fichtâlî est le premier qui ait trait et bu le lait du Maghrib; il est le premier qui ait atteint le but et par lui la science de l'Occident a dominé celle de l'Orient. » Telles sont les paroles du hâfidh Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Maqqarî tirées de son *Fat'h Al-Mouta 'âl.* Le même auteur ajoute d'autre part dans le *Nafh At-Tîb* en parlant d'Al-Fichtâlî : « ... Notre compagnon, le grand, éloquent et célèbre vizir, l'écrivain très distingué; que Dieu répande sur lui toute Sa miséricorde ! »

Au nombre des œuvres élégantes que nous devons à ce personnage, il faut mentionner sa poésie avec rimes en *tâ* (ط)[1] dans laquelle il fait parler une des coupoles du Badî'[2], détruite actuellement d'après l'opinion commune et sur les parois de laquelle elle était gravée. Au moment de son lever, le soleil donnait sur l'une des faces de cette coupole. La poésie en question débute par les vers suivants :

Je me suis élevée; alors la pleine lune s'est abaissée et s'est prosternée devant moi; à ce moment, le disque du soleil a formé comme une boucle à mon oreille;

J'ai mis la constellation d'Iklîl comme couronne à mon front et j'ai suspendu les Gémeaux à mon cou, en guise de collier.

1. Cette poésie est reproduite dans l'*Istiqçâ* d'Ahmad As-Salâwî, t. III, pp. 66 et 67.

2. Le Badî' était un immense et somptueux palais de Marrâkech. Œuvre du sultan Sa'dien Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Mançoûr Adh-Dhahabî, il fut commencé en l'an 986 (J.-C. 1578) et entièrement achevé en 1002 (J.-C. 1593). Il était de forme carrée ; « sur chacune des faces de ce carré se dressait une grande et magnifique coupole, autour de laquelle étaient groupées d'autres coupoles, des palais et des habitations ». Il fut détruit et complètement rasé par Maoulay Ismâ'îl. Cf. *Nouzhet Al-Hadî*, traduction O. Houdas, pp. 179-195.

Sur ma poitrine brillent les Pléïades, pareilles à une rivière de perles que termine un riche joyau.

Je surpasse l'éclat des étoiles, car j'ai placé mes pieds sur la planète Saturne qui est au-dessous de moi.

Je déborde de bienveillance et de générosité en un torrent qui recouvrirait la Voie lactée [1].

Cette poésie comprend trente-sept vers. Ibn Al-Khatîb As-Salmânî a, sur un sujet différent et dans les mêmes rimes, composé une *qacîda* en *tâ* (ط); s'adressant à un personnage distingué de son époque, il lui déclare entre autres :

Ce n'est point par ironie que les peuples divers proclament ta grandeur. O serpent moucheté, tu t'es entouré d'un mur et tu es resté en paix !

La longueur de l'existence t'a trompé sans profit : la mort s'est attardée en te trahissant dans sa venue.

Prépare-toi ! La blancheur de ta barbe t'annonce le terme et dans ton cœur la vieillesse a marqué l'arrêt du destin.

Prends garde ! La mort vient plus vite qu'un courrier rapide; la vieillesse a fait choir les soutiens de ta vie qui s'achève.

Ce sont là des vers détachés, comme on en rencontre souvent chez les poètes.

Dans un recueil de poésies de 'Abd Al-'Azîz ben Mouhammad Al-Fichtâlî (Dieu le prenne en miséricorde !), j'ai remarqué des vers d'une très grande beauté écrits par lui au moment de la conquête d'Arzila (par les musulmans) [2] le 20 Dhoûl-Qi'da de l'an 997 (J.-C. 1589); l'auteur s'y adresse au sultan Ahmad Al-Mançoûr Adh-Dhahabî Ach-Charîf :

Le début de la guerre de conquêtes a marqué pour vous une heureuse

1. Cf. *Nozhet El-Hadi*, traduction O. Houdas, p. 182-184. La poésie y est reproduite en entier.

2. La ville fut abandonnée sans combat par ordre de Philippe II, qui réunissait à cette époque les deux couronnes d'Espagne et de Portugal.

nouvelle et illuminé comme d'un sourire joyeux la ville reconquise.

Arzila est la perle des cités et c'est vous qui nous l'avez rendue.

Cette conquête évidente a scellé son union avec vous : vous n'avez plus qu'à acquiescer au prix de sa dot.

Elle a été séduite par votre beauté et s'est donnée à vous ; en vous deux se trouvent réunis Hounaïn et Badr[1].

Les ténèbres de l'infidélité la couvraient de leurs horreurs, mais son aurore a brillé par l'apparition de votre force.

Le monde a reconnu votre souveraineté, les pierres de la *batha* de la Mecque ont répondu à votre appel.

Poussez vos troupes vers l'Andalousie ! Elle a promis de reconnaître votre puissance : elle tiendra sa promesse.

Allez ! Fauchez les têtes des infidèles[2] ! L'heure de la guerre est venue.

Emparez-vous de toute la terre : elle vous échoit en héritage et c'est à vous qu'il échoit d'en faire la conquête.

Louange à l'Être unique par la durée ! C'est à Lui qu'appartient l'empire éternel que n'éprouvent ni les jours, ni les ans. Ces rois n'ont laissé aucune trace que nous retrouvions. Nous dirons de même pour les Fichtâlîs, qui composent la famille de celui dont nous venons de parler : nous ne savons plus qui se rattache à eux. Ceux qui prétendent se rattacher aux Fichtâla sont nombreux ; ces derniers forment en effet au Maghrib une tribu bien connue.

Gloire à Celui dont la science embrasse tout[3] !

Le grand faqîh, l'illustre savant, Aboû Mouhammad Al-Housaïn Az-Zarwîlî.

(*P. 142.*)

Il fut un des plus doctes et des plus célèbres person-

1. Souvenir de deux combats célèbres qui marquèrent les premiers temps du Prophète.
2. Plus exactement : « des polythéistes », de ceux qui associent d'autres divinités à la Divinité unique, à Allah.
3. Cf. Qorân, chap. LXV, v. 12.

nages de son époque. La date de sa mort a été donnée par Al-Maklâtî dans le chronogramme suivant :

Que la *Paix du Seigneur*[1] soit avec Housaïn ! Le parfum de l'œillet portera mes vœux à Zarwîl.

La formule chronogrammique donne le nombre 1031 (J.-C. 1622).

Aboû Mouhammad Al-Housaïn Az-Zarwîlî est mort le 22 Çafar. Son tombeau se trouve à l'intérieur de Bâb 'Aguîsa, à la 'Aqba de Sayyidî 'Alî Al-Mazâlî ; le jour de sa mort est celui que nous venons d'indiquer. Que Dieu lui accorde la grâce de Sa miséricorde !

Le Sultan glorieux, le grand champion de la foi, l'homme valeureux, énergique, à l'esprit ferme et au caractère noble et sans tache, le Sultan de Constantinople, la capitale sublime que le Très-Haut a, par la grâce du Prophète, préservée de toute épreuve et de tout malheur, le très brave et très fortuné Aboûl-Makârim Ahmad.

Nous empruntons les lignes suivantes à l'Histoire du très

1. تحيات ربي.

ت =	400
ح =	8
ي =	10
ا =	1
ت =	400
ر =	200
ب =	2
ي =	10
Total :	1.031 (J.-C. 1622.)

docte Sayyid Ibrâhîm Al-Djoulâlî[1]; l'auteur parle d'après le savant Ath-Thaghlâbî, envoyé par le sultan Ahmad Al-Mançoûr Ach-Charîf — ou peut-être par Zaïdân ben Ahmad Al-Mançoûr — auprès de l'empereur de Constantinople, à qui du Maroc il apporta 10 quintaux d'or.

« Le souverain de Constantinople avait équipé 12.000 hommes de troupes turques et les avait envoyés par mer (à destination du Maroc); avec elles revenait Ath-Thaghlâbî. Des tempêtes survinrent qui détruisirent la flotte et firent périr tout l'équipage ; deux galères seulement purent échapper à la ruine : gloire à Celui qui, à Sa volonté, décide du sort de Ses esclaves et qui, à Sa volonté, leur accorde Ses grâces[2] !

« Le sultan Ahmad, ajoute le conteur, fit un jour, à Constantinople, un pèlerinage au tombeau de l'illustre sayyid Aboû Ayyoûb Al-Ançârî Aç-Çahâbî[3] et à celui de ses ancêtres et de ses aïeux. Il lut les inscriptions gravées à la tête de chaque tombeau : elles révélaient un passé de conquêtes. Il arriva enfin au tombeau de son père, mais la pierre ne portait rien de semblable. L'esprit préoccupé, il rentra pensif au palais. Il réunit tous les chefs de l'armée et s'asseyant sur son trône : « Je désire, leur dit-il, je désire que vous me racontiez ce qui a empêché mon père (Dieu lui fasse miséricorde !) de faire la guerre sainte, en digne héritier de ses ancêtres. — La puissance des Roûm qui nous avoisinent s'est accrue, répondirent les chefs, et leurs rois se sont mesurés à nous et sur terre et sur mer. Ton père (Dieu le prenne en miséricorde !) se préparait à les combattre ; il rassemblait de l'argent et usait de ruses pour les chasser, quand il fut surpris par la mort. — Nous serons prêts cette année, s'il plaît à Dieu, fit-il alors, et les musulmans auront la victoire ! »

1. L'auteur écrit plus loin Al-Koulâlî.
2. Cf. *Nozhet El-Hadi*, trad. Houdas, p. 398.
3. Voir la définition de ces deux derniers mots, à la page 254, n. 2.

Le Sultan se retira dans son palais mais revint pour apprendre la détermination des chefs de l'armée : « O notre maître, dirent-ils, tu es encore jeune; ton trône n'est pas entièrement consolidé; ne te hâte pas d'entreprendre la guerre! » A ces paroles il devina leur impuissance et leur apathie et les préoccupations le poursuivirent de plus belle, ininterrompues. Il laissa les chefs et leur fit porter un message de révocation. Comme ils se réfugiaient auprès de lui en demandant la faute qu'ils avaient commise : « Vous êtes des chefs de l'Islâm, leur dit-il, et vous n'avez même pas la volonté d'accomplir le devoir qui nous est tracé et qu'ont suivi vos ancêtres! Vous ne voulez pas vous arracher à votre impuissance à faire la guerre sainte? Que m'importent des hommes comme vous? » Et il nomma d'autres chefs.

Dans le but de faire l'aumône et de distribuer des largesses aux pauvres et aux malheureux, il préleva quatre charges d'argent et les fit porter à la Mekke l'anoblie (Dieu la garde!) et à Médine (que sur celui qui l'habite soient la prière la plus fervente et la paix la plus profonde!). Il fit broder pour la Ka'ba et le tombeau du Prophète une draperie de velours rouge avec des galons d'or; les charîfs et les descendants d'Aboû Bakr et de 'Oumar reçurent des vêtements.

Après avoir visité les villes et le forteresses et passé la revue des troupes depuis l'échelon le plus bas jusqu'au plus élevé, il quitta la capitale vers la fin de l'an 1080 (J.-C. 1668). Sa tente (était de dimensions immenses et) abritait contre le soleil une foule de personnes; celle du vizir était à peu près semblable, de même que celles du pacha et des qâïds. Le défilé des troupes commença et ne prit fin qu'après le rassemblement général. Il y avait là un énorme matériel de guerre : des canons, des armes, des munitions, des équipements et des approvisionnements de toutes sortes. Deux

corps spéciaux furent créés, l'un de forgerons et l'autre de menuisiers, qui comprirent un nombre d'hommes incalculable! Au-dessus la tête du sultan flotta l'étendard du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut!), l'étendard sous les plis duquel on avait autrefois lutté contre Héraclius; c'est en vain qu'on aurait voulu dénombrer les drapeaux.

Dix mille qâïds et chefs, en dehors des qâdhîs et pâchâs de Constantinople, se partageaient le commandement et chacun avait son qâdhî. Les troupes défilèrent aux cris de: « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu! Mouhammad est l'envoyé de Dieu, sur lui soient la bénédiction divine et la paix! A qui appartient l'empire aujourd'hui? » Et le sultan de répondre d'une voix claire: « Au Dieu unique et tout-puissant! » Il était plein de componction et d'humilité; les larmes coulaient de ses yeux et son vêtement était celui du repentir et de la modestie. Deux cents mules suivaient chargées d'or. Les mamloûks portaient les plus somptueux vêtements et avaient reçu le montant intégral de leur solde. Les engins de destruction étaient en grand nombre.

Le Sultan donna le commandement suprême à l'un de ses pâchâs : ce dernier se mit à la tête des troupes et la grande armée se mit en marche.

A cette nouvelle, le roi des chrétiens, souverain de l'Arménie, se hâta d'envoyer à sa rencontre une troupe de Roûm. Les deux armées en vinrent aux mains : Dieu mit les infidèles à la merci des musulmans. Ce fut pour les chrétiens un immense désastre où leurs chefs trouvèrent la mort.

A la vue du butin et des prisonniers en nombre incalculable qu'on lui avait ramenés et qui témoignaient de la victoire, le sultan fut pris d'un immense bonheur. Il apprit ensuite la nouvelle d'une seconde victoire: sur les frontières des Roûm qui avaient autrefois subi la *dhimma* de ses ancêtres et s'étaient révoltés contre son père, il avait

envoyé un autre pâchâ. Celui-ci avait fait une campagne heureuse et ramené du butin et de nombreux enfants prisonniers; il lui avait fait parvenir le tout avec toutes sortes d'armes, d'or, d'argent et de vêtements précieux.

Sur ces entrefaites le souverain reçut de l'empereur de Chine des présents considérables, entre autres deux singes qui jouaient aux échecs sur le tapis de cuir. De tous les côtés les chrétiens lui envoyèrent des cadeaux.

Quelque temps après, un message lui parvint de la part de quelques Roûm appartenant à son empire : ils avaient à se plaindre des menées d'un tyran chrétien qui, voulant les soumettre à sa propre autorité, les traitait avec toutes sortes de rigueurs, et ils venaient contre lui invoquer le secours du sultan. Celui-ci écouta leur demande. A l'approche de l'armée dirigée contre lui et avant la lutte, le tyran prit la fuite : ses troupes furent dispersées ou prises et leur chef tué ; un butin dont on ne saurait dire la quantité tomba aux mains des vainqueurs. Alors le Sultan imposa la capitation à tous les chrétiens qui étaient rentrés sous son obéissance : leur soumission fut complète. Vingt et une grandes villes tombèrent ainsi au pouvoir du souverain.

Revenu à Constantinople, Ahmad licencia la plupart de ses troupes. La ville de Malte était, sur mer, une gêne pour les musulmans ; il en projeta la conquête, mais les chefs de l'armée, effrayés par une aussi longue expédition, ne le secondèrent point dans ses vues et l'empêchèrent de les réaliser ; ils lui proclamèrent leur obéissance mais en déclarant que, pour se préparer à une telle campagne et la mener avec la résolution et la fermeté voulues, il leur était nécessaire de jouir quelque temps du repos afin de célébrer les victoires passées. Le sultan n'accueillit point leurs paroles et, rentré au palais, il jura de ne pas revenir sur sa décision et persista plus que jamais dans sa volonté. « Eh bien, soit ! Nous t'écouterons ! » répondirent les chefs. Le

souverain rentra de nouveau dans son palais. Il donna l'ordre de renouveler les approvisionnements et de restaurer la flotte de guerre. Or les conseillers de l'empire s'étant réunis lui déclarèrent : « Sois indulgent pour nous cette année ! Plus tard tu nous trouveras avec toi, pleins d'obéissance et de résolution ! » Comprenant qu'ils usaient de supercherie à l'endroit de la guerre sainte, le sultan baissa silencieusement la tête : « Si nous ne faisons pas l'expédition de Malte, dit-il, nous partirons, s'il plaît à Dieu, en pèlerinage (à la Mecque). » Et comme là-dessus ils étaient d'accord avec lui : « Nous avons besoin d'argent pour cela, ajouta-t-il. — Combien ? » Au chiffre qu'il leur donna et qu'ils trouvèrent élevé, les chefs comprirent qu'il voulait leur malheur : le sultan voulait, pour se rendre à la Mecque, emprunter la voie du 'Irâq ; là il aurait levé de nouvelles troupes et détruit avec elles celles qu'il aurait amenées. Ils convinrent d'user d'artifice envers lui avant qu'il ne le fît à leur égard : après une longue conférence ils le mirent traîtreusement à mort, puisse Dieu l'agréer et lui faire miséricorde ! A sa place ils firent monter sur le trône son oncle Douwaïch qui avait déjà occupé le pouvoir, mais avait dû abdiquer.

Aboûl-Makârim Ahmad est mort en 1031 (J.-C. 1622). Que Dieu ait pitié de lui !

Telle est l'histoire de ce personnage d'après un écrit de Sayyidî Ibrâhîm Al-Koulâlî ; cet auteur parle lui-même d'après l'envoyé à Constantinople, porteur de cadeaux, du sultan Ahmad Al-Mançoûr Ach-Charîf.

J'ai lu d'autre part dans les *Latâïf Al-Akhbâr*, que le sultan Ahmad est mort avant la date ci-dessus : la biographie de ce personnage a été donnée à l'an 1027 (J.-C. 1618). Le même livre nous apprend que le souverain mort en 1031 (J.-C. 1622), le 9 Radjab, est 'Outhmân ('Osmân), fils du

sultan Ahmad; il était monté sur le trône le 3 Rabî' I de l'an 1028 (J.-C. 1619), à l'âge de onze ans.

« 'Outhmân était, malgré sa jeunesse, un vrai sultan, un héros, un lion plein de bravoure. A peine consolidé sur le trône, il entreprit une expédition contre le peuple chrétien de Lamma, de la nation des Roûm : celui-ci persécutait les musulmans et ne reconnaissait plus son autorité. Le sultan foula aux pieds le sol de leur territoire, tua du monde et fit des prisonniers; il contraignit les habitants à l'obéissance et au paiement de la capitation. » L'auteur des *Latâïf Al-Akhbâr* parle encore d'une révolte qui éclata contre lui : « Les Turcs, ajoute-t-il, tirèrent de prison son frère Mouçtafâ. 'Outhmân étant parti avec eux fut un jour trouvé mort : il semble qu'il ait péri traîtreusement assassiné; il disparut au milieu des regrets du peuple, le jeudi 9 Radjab de l'an 1031 (J.-C. 1622).

« Dieu sait ce qui s'est passé; Lui seul connaît la manière dont se sont déroulés les événements.

« Nous avons plus haut cité le nom d'Içtanboûl (Constantinople)[1]; il faut par là entendre Qoustountîna-la-grande : l'auteur des *Machâriq* écrit en effet قُسْطُنْطِينة avec le *dhamma* sur le *q*, le *soukoûn* sur l'*s*, le *dhamma* sur le premier *t*, le *soukoûn* sur l'*n* et la voyelle *i* au-dessous du second *t*. C'est la transcription que nous adoptons, d'accord avec les historiens. La transcription قسطَنطينة est rejetée par Ibn Makkî : on ne dit point, dit-il, Qoustantîna avec la voyelle *a* après le premier *t*, pas plus que Qousantîna (قسَنطينة) avec un seul *t*. D'après As-Sidjrî, on doit dire Qoustantîniyya (قسطنطينية) en ajoutant deux *y*. »

(Citation textuelle des *Latâïf Al-Akhbâr*.)

1. Nous avons, pour faciliter la lecture, écrit « Constantinople » dans le cours de la traduction; l'auteur entamant ici une discussion technique, nous avons dû reproduire exactement les termes arabes.

Constantinople était autrefois le siège de l'Empire des Roûm[1] : elle remplaça Rome lors du règne de Constantin, qui s'y établit et lui donna son nom ; elle s'appelait primitivement Touwâna (طوانة). Trois de ses côtés baignent dans la mer immense : ce sont les côtés sud, est et ouest ; le côté nord fait face à la terre.

Il serait long de décrire sa grandeur. Nous dirons seulement, d'après le *Raoudh Al-Mi'târ*, que « de la porte est à la porte ouest, elle mesure une distance de vingt-huit milles. » Le Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !) a prédit sa conquête, dont il a dit qu'elle serait un des signes précurseurs de l'Heure, ainsi que nous l'apprend le *Çahîh* de Mouslim au chapitre des révolutions. Constantinople a été conquise en effet, louange à Dieu ! C'est là un des miracles du Prophète (sur lui soient la prière et la paix !). Nous avons plus haut indiqué la date de cet événement, à l'an 1003 (J.-C. 1594), dans la biographie du sultan Mourâd Khân : il s'est produit en l'année 857 (J.-C. 1453).

Aboû Ayyoûb.

« On se rappelle que le sultan Ahmad avait accompli un pèlerinage au tombeau d'Aboû Ayyoûb. Ce dernier s'appelle Khâlid ben Zaïd Al-Ançârî An-Nadjdjârî 'Ouqbî Badrî ; il a vu toutes les expéditions du Prophète (que Dieu répande sur lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !). Il est mort en pays de Roûm, à Constantinople, en l'an 50 (J.-C. 670) d'après Ibn 'Abd Al-Barr, en 51 (J.-C. 671) selon d'autres, sous les drapeaux d'Al-Yazîd, pendant le Khilâfa de Mou'âwiyya. Si nous en croyons une tradition qui nous

1. Il s'agit de l'Empire Byzantin. La fondation de Constantinople par Constantin date de l'an 330 de Jésus-Christ.

vient de Moudjâhid[1], Yazîd fit battre le sol de sa tombe sous les pieds des chevaux afin d'en effacer la trace.

« On raconte que le matin du jour où Aboû Ayyoûb fut mis en terre, les Roûms dirent aux musulmans : « Il s'est « produit un événement chez vous cette nuit? — Un grand « homme nous est mort, répondit-on, l'un des plus grands « compagnons de notre Prophète (que Dieu répande sur « lui Ses bénédictions et lui accorde le salut !). Nous l'avons « enterré là où vous avez vu. Par Dieu ! Si vous creusez au- « dessus de sa tombe, vous ne sonnerez plus de cloche en « terre arabe tant que nous aurons la puissance ! » Cette tradition nous a également été conservée par Moudjâhid, qui ajoute : « Pendant les périodes de sècheresse, les musulmans exhumaient le corps d'Aboû Ayyoûb et la pluie se mettait à tomber. »

(Cité textuellement du chapitre des *Latâïf Al-Akhbâr* relatif aux Kounyas[2].)

L'auteur de cet ouvrage ajoute : « Aboû Ayyoûb fut dans toutes les campagnes le compagnon de notre vénéré sayyid 'Alî ben Abî Tâlib... Son tombeau se trouve non loin du rempart de Constantinople : il est encore de nos jours l'objet de la vénération; on y vient demander la pluie et la demande est exaucée. » C'est un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de l'Islâm, louange à Dieu ! Puisse le Seigneur perpétuer la gloire de notre religion par la grâce du Prophète (sur lui soient les bénédictions divines et la paix !)

Le chaikh 'Abd Ar-Ra'oûf Al-Manawî.

(*P. 147.*)

Ce personnage est le commentateur des *Chamâïl*[3] ; nous

1. Moudjâhid ben Djabr, célèbre imâm tâbi'î, mort en 101 de l'hégire, 719 de Jésus-Christ.
2. Chapitre des surnoms.
3. Cf. p. 241, note 3.

donnerons sa biographie, avec la grâce de Dieu, à la fin de notre ouvrage.

AN 1032 (J.-C. 1623).

Le faqîh très docte et versé dans les diverses parties de la science, le qâdhî de la djamâ'a à Fès, Aboûl-Qâsim ben Mouhammad ben Abîn-Na'îm Al-Ghassânî Al-Andalousî.

Ce personnage était fort connu à Fès, où il jouissait d'une grande renommée. Élève d'Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr, d'Ibn Midjbar Al-Massârî, du chaikh Ahmad Al-Qaddoûmî, d'Ibn Yahyâ As-Sarrâdj, d'Aboû Mâlik Al-Houmaïdî et d'autres, il forma à son tour un groupe de disciples parmi lesquels on remarquait les plus notables personnages de Fès : le gardien de la science Ahmad Al-Maqqarî ; le très docte Ibn 'Achir ; Aboûl-Hasan 'Alî ben Az-Zoubaïr Al-Miknâsî ; l'argument de la foi Aboû 'Abd Allah Al-'Arbî ben Yoûsouf Al-Fâsî, auteur de la *Mir'at Al-Mahâsin*, et le vérificateur, le très pieux sayyid Ahmad ben 'Alî As-Soûsî.

L'enseignement était de sa part l'objet de la plus vive attention ; il enseigna le *Mouhaççal Al-Maqâçid fî 'Ilm Al-'Aqâïd* par Ibn Zakrî, le *Moukhtaçar* du chaikh As-Sanoûsî, le Commentaire de la *Koubrâ*, le *Talkhîç Al-Miftâh*, le *Tafsîr*, le *Çahîh* d'Al-Boukhârî, l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik : tous ces ouvrages furent étudiés avec lui à Fès et aussi à Marrâkech, où le Sultan l'avait envoyé pendant quelque temps.

Aboûl-Qâsim ben Mouhammad ben Abîn-Na'îm est mort le 5 Dhoûl-Qa'da 1032 (J.-C. 1623), après la prière du vendredi ; c'est la date que j'ai vue écrite de la main de

son élève, l'imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî Al-Fâsî. « Il fut tué par les Lamtîs, ajoute textuellement ce personnage, dans le quartier de Zarabtâna : Dieu lui fasse miséricorde ! Son meurtre occasionna une révolution terrible à Fès : les Andalous attaquèrent les Lamtîs pour venger la mort du chaikh ; la lutte dura onze mois ; puis on fit la paix. La jalousie soulevée par l'ampleur de sa science et son grand âge furent cause de sa perte. Que Dieu lui fasse miséricorde ! »

Al-Maklâtî a fait allusion à la date de sa mort dans le chronogramme suivant :

... Le qâdhî des humains *mort martyr*[1] : il est dans sa demeure dans un endroit du Séjour de délices.

Le Très-Haut sait là-dessus toute la vérité.
Que la volonté de Dieu soit faite !

1. اودى شهيدا.

ا =	1
و =	6
د =	4
ى =	10
ش =	1.000
ه =	5
ى =	10
د =	4
ا =	1
Total :	1.041 (J.-C. 1631.)

Ce chronogramme donne une date différente de celle indiquée ci-dessus.

'Alî ben Ahmad Ach-Châmî.

A ce personnage Al-Maklâtî a consacré le chronogramme suivant :

Aboûl-Hasan Ach-Châmî *se plaint*[1] encore des louanges que lui adresse la langue des hommes.

Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid Ad-Darâwî, connu sous le nom du Haddâd.

C'était, dit-on, un *Malâmatî*[1] et un personnage ayant le don de se transporter rapidement d'un endroit à un autre. Lorsque devant lui on formulait une demande, il répondait : « Donne-moi telle et telle chose ! » Et en retour la demande était exaucée.

« Enseigne-moi l'alchimie ! » lui dit un jour le Sultan

1. شا كيا.

ش =	1.000	
ا =	1	
ك =	20	
ى =	10	
ا =	1	
Total :	1.032	(J-C. 1623.)

1. « On a défini le Malâmatî un homme qui ne manifeste pas le bien et ne dissimule pas le mal. L'explication de ce fait est la suivante : les veines du Malâmatî sont remplies de la substance même de la sincérité ; il connaît la vérité avec certitude, mais il ne veut point que personne se doute de son hâl ni de ses actes. » (*Djâmi' Ouçoûl Al-Aouliyâ.* Cf. *Arch. Mar.*, t. XIX, p. 171.)

Mouhammad Ach-Chaikh[1]. Notre personnage prit son chapelet et, l'égrenant, il récita : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. Mouhammad est l'Envoyé de Dieu. » Le Sultan, furieux, le fit jeter dans les fers; mais lui se délivra. Le Sultan ordonna de le garrotter une seconde fois et fit serrer fortement ses liens; Al-Haddâd fut encore retrouvé libre. « Délivrez-moi de cette obsession ! » s'écria Mouhammad Ach-Chaikh en apprenant la chose. Al-Haddâd partit en le menaçant de sa vengeance.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1032 (J.-C. 1623).

(*P. 148.*)

Parmi les événements de l'an 1032 (J.-C. 1623) il faut mentionner la mort du sultan 'Abd Allah Ach-Charîf ben Mouhammad ben Ahmad Al-Mançoûr, le lundi 23 Cha'bân. Son frère 'Abd Al-Malik lui succéda sur le trône.

Une lutte éclata à Fès entre les Andalous et les Lamtîs; comme nous l'avons dit plus haut elle devait durer onze mois.

AN 1033 (J.-C. 1624).

Le chaikh Aboûl-Hasan 'Alî Al-Djou'aïdî.

« Ce fut un chaikh qui vécut jusqu'à l'âge de plus de cent ans. Compagnon de Sayyidî Yoûsouf At-Talîdî et de

1. Mouhammad Ach-Chaikh Al-Aousat, fils d'Ahmad Al-Mançoûr et père de 'Abd Allah.

l'élève de ce dernier, Sayyidî Mançoûr ben 'Abd 'Abd Al-Moun'im, il se réclama ensuite du chaikh Aboûl-Mahâsin (Yoûsouf Al-Fâsî), à la confrérie duquel il s'affilia à Tétouan en adoptant son *hizb* [1].

« On avait entrepris au quartier des 'Ouyoûn, à Tétouan, la construction d'une mosquée qui devait être dédiée au sayyid Aboûl-Mahâsin. Le chaikh Aboûl-Hasan avait expédié les matériaux de Fès, où il se trouvait alors. Les travaux étant parvenus à leur fin et la mosquée achevée, notre personnage manifesta tout à coup de l'aversion pour les disciples d'Aboûl-Mahâsin et les abandonna en disant : « Je suis disciple de Sayyidî Yoûsouf At-Talîdî et non de « Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî ! » A cette nouvelle, le chaikh Aboûl-Mahâsin envoya l'ordre à ses adeptes de fuir la société de cet homme et de lui abandonner la mosquée : ils édifièrent alors, dans le quartier des 'Ouyoûn, une petite zâwiya connue encore de nos jours. Quant à la mosquée, elle fut attribuée au Djou'aïdî : c'est là qu'on venait faire la prière du vendredi et qu'avaient lieu les prédications.

« Nous tenons cette histoire de notre vénéré père (Dieu lui fasse miséricorde !), à qui nous empruntons encore les renseignements qui suivent :

« Voici les événements qui marquèrent l'achèvement de la mosquée. Un génie qu'on appelait la Goule (الغولة) apparut sous la forme d'une femme : « Tu as tué mes enfants, ô « Djou-'aïdî ! criait-elle. Tu nous as longtemps fait souffrir dans « les flammes, ô Djou'aïdî ! » La mosquée avait été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne tannerie, voisine d'ailleurs de l'abattoir, et les génies avaient hanté ces parages [2]. Elle finit par être fuie et délaissée des fidèles; cela ne cessa qu'après des années.

1. Sorte de litanies particulières à chaque confrérie musulmane.

2. Les tanneries et les abattoirs sont en effet, d'après la croyance populaire, les lieux hantés de préférence par les génies : les odeurs qui s'en échappent occasionnent fréquemment des maladies, que les gens simples attribuent à des êtres malfaisants.

« Aboûl-Hasan Al-Djou'aïdî est mort en 1033 (J.-C. 1624). » (Citation de l'*Ibtihâdj*. Fin.)

Le tombeau de ce personnage est célèbre à Tétouan.

Le faqîh, le lettré, Mouhammad ben 'Alî Al-Woudjdî.

Grand et universel savant, il étudia les deux *Çahîh* avec Aboû Zaïd Al-Fâsî, l'homme qui possédait la connaissance de la Divinité. Il mourut en l'an 1033 (J.-C. 1624).

Que Dieu comble ces deux personnages des bienfaits de Sa grâce !

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1033 (J.-C. 1624).

L'an 1033 (J.-C. 1624) marque la date d'un tremblement de terre, qui se produisit au matin du samedi 23 Radjab, au moment de l'appel à la prière.

D'après une lettre manuscrite adressée par l'imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî Al-Fâsî à l'un de ses proches, « les murs des maisons se fendirent à Fès, faisant écrouler les bâtisses et ensevelissant sous les décombres un nombre incalculable de victimes. Peu de maisons échappèrent à la catastrophe; même celles qui demeuraient encore debout menaçaient ruine, les murs qui les soutenaient étant couverts de lézardes, et les habitants se mirent à les démolir dans la crainte de les voir s'écrouler sur eux. Fès vit toutes ses maisons détruites, ses voies interceptées par des débris de toutes sortes.

« La catastrophe coûta la vie à des familles entières, au père, aux enfants, à tous ceux qui habitaient la maison.

Certains s'arrachèrent aux décombres couverts de blessures ou les membres brisés... Pareille calamité ne s'est jamais offerte aux regards. N'eussent été la grâce et la miséricorde divines, le monde eût touché à sa fin.

« Le tremblement de terre se fit également ressentir à Mékinès Az-Zaïtoûn, à Tâzâ, chez les Banoû Wariâgl et les Banoû Zarwâl. »

Le 15 Cha'bân, il tomba du ciel une forte grêle. Les grêlons étaient de la dimension moyenne d'œufs de poule, et l'un d'eux perça une tente, obligeant les habitants à sortir; ils ne disparurent par la fonte qu'au bout de trois jours environ.

La colère occasionnée par la mort de son neveu retint (le prédicateur) Sayyidî Ahmad ben Djallâl d'aller faire le prône à la mosquée des Andalous. Il en oublia la prière du vendredi, le troisième jour de la fête des sacrifices[1]; quelqu'un ayant fait le prône à sa place en prétendant qu'il lui en avait demandé l'autorisation, notre personnage l'accusa de mensonge et déclara sa prière nulle. Un échange de paroles s'ensuivit entre eux sur lequel il est inutile de nous étendre.

AN 1034 (J.-C. 1625).

(P. 149.)

Le vertueux chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Moûsâ ben 'Abd Allah ben Mouhammad Al-Mourâbî Al-Andaloust.

Disciple privé de Sayyidî Ridhwân, il fréquenta en outre la société du chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî. Il fut un poète

1. Cette fête dure trois jours : elle a lieu les 10, 11 et 12 de Dhoûl-Hidjdja.

merveilleux. Nous lui devons des poésies en mètre *zadjal*, des vers à double rime et un ouvrage sur les miracles de son professeur Sayyidî Ridhwân intitulé *Touhfat Al-Ikhwân*.

Que Dieu lui fasse miséricorde!

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1034 (J.-C. 1625).

Les Lamtîs durent abandonner Fès, le 17 Cha'bân, sous la poussée des Andalous. Ils devaient revenir l'année suivante, vers la fin de Dhoûl-Hidjdja : ils pénétrèrent dans la ville de vive force et à l'improviste par le côté de la Tol'a.

Le mois de Djoumâdâ II marque le début du règne du sultan Mouhsin dans les villes sacrées (de la Mecque et de Médine).

AN 1035 (J.-C. 1626).

Aboûl-Hasan Alî Al-Yadrî.

Ce personnage, mort en 1035 (J.-C. 1626), fut, d'après l'*Ibtihâdj*, un homme de vertu, un grammairien et un lettré.

Le faqîh Sayyidî Alî ben Az-Zoubaïr As-Sidjlamâsî.

Faqîh universel, personnage très docte et à l'esprit perspicace, il fut en outre le roi des grammairiens. Il fréquenta les cours d'un groupe de savants de son époque, notam-

ment ceux d'Aboû Zaïd A'râb Al-Miknâsî. Il étudia l'*Ihyâ* d'Al-Ghazzâlî, l'exégèse et les traditions prophétiques avec le docte en la Divinité Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, à qui il s'attacha plusieurs années.

Ce personnage a formé en son temps un groupe de disciples ; de leur nombre se trouve le chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1035 (J.-C. 1626).

(*P. 150.*)

L'inimitié entre les Andalous et les Lamtîs parvint à Fès à un degré extrême d'acuité ; on dut évacuer les boutiques des Chammâ'în qui formaient la zone intermédiaire entre les combattants.

Comme nous l'avons annoncé plus haut, les Lamtîs rentrèrent à Fez par la force et à l'improviste.

Le froment atteignit le prix de 70 ouqiyyas[1] la mesure, c'est-à-dire, alors, le çâ' prophétique.

AN 1036 (J.-C. 1627).

Le grand docte en la Divinité, l'illustre savant vérificateur, le personnage versé dans les diverses parties de la science, Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî.

Il occupa une haute place par sa piété, sa science et sa

1. Cf. p. 273, n. 4.

sainteté. D'un esprit perspicace en matière de sciences rationnelles et de sciences dérivées, il n'eut point d'égal en son époque pour la compréhension du Livre [1] et de la Sounna [2], et les difficultés tombèrent toujours devant lui.

Il s'attacha à l'enseignement de l'Exégèse et à l'explication du *Çahîh* [3]. Il eut comme lecteur, d'abord Sayyidî Mouhammad Ibn 'Abd Allah Ma'n, ensuite son propre neveu Sayyidî 'Abd Al-Qâdir.

Tous ces renseignements ont été rapportés par son élève, Sayyidî Mouhammad ben Alî As-Soûsî.

'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî a laissé des œuvres écrites : un commentaire marginal du *Tafsîr* des deux Djalâl (Ad-Dîn) ; un commentaire marginal du *Commentaire de la Çoughrâ* d'As-Sanousî ; un commentaire marginal du *Moukhtaçar* du chaikh Khalîl ; un commentaire marginal du *Çahîh* d'Al-Boukhârî ; un commentaire marginal des *Dalâïl Al-Khaïrât* [4] ; un commentaire marginal du *Hizb Al-Kabîr* de l'imâm Ach-Châdhilî. Nous lui devons en outre diverses *Réponses* et des études sur plusieurs sciences.

L'étude de ce personnage a été faite dans la *Mir'at Al-Mahâsin* par son neveu Sayyidî Al-'Arbî, avec une ampleur qui n'a jamais été égalée.

Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî (puisse Dieu l'agréer !) naquit en Mouharram 972 (J.-C. 1564) à Al-Qçar Al-Kabîr. Il perdit son père à l'époque du sevrage. Venu à Fès avec son frère en l'an 986 (J.-C. 1578), il y fréquenta les cours d'Al-Qaddoûmî, d'Aboû Zakariyyâ Yahyâ As-Sarrâdj, d'Al-Mandjoûr et du chaikh Al-Qaççâr.

Il consacra la fin de ses jours à l'imâmat et à la vie mystique. Dans une zâwiya aux dispositions parfaites qu'il

1. Le Qorân.
2. La tradition prophétique.
3. Il y a deux *Çahîh* : celui de Mouslim et celui d'Al-Boukhârî.
4. Par Aboû 'Abd Allah Mohammad ben Soulaïmân Al-Djazoulî, un des *pôles* du Maghrib. Cf. *Archives Marocaines*, t. XIX, pp. 277-291.

avait fait construire devant sa maison, à l'endroit appelé Al-Qalqaliyîn, il vivait entouré de disciples qui récitaient les litanies des wirds [1]. C'est la zâwiya, agrandie depuis cette époque, où son neveu, Sayyidî ' Abd Al-Qâdir, devait plus tard donner son enseignement et être enterré.

'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî est mort le mercredi matin 27 Rabî' I de l'an 1036 (J.-C. 1627).

Le saint illustre, Sayyidî 'Abd Al-Djalîl appelé Djalloûl ben Al-Hâdjdj, enterré à Fès, en dedans de Bâb 'Aguîsa.

On s'accorde à reconnaître à ce personnage la qualité de saint et l'élévation du rang. C'était un *madjdhoûb* [2], un homme anéanti en Dieu, dégagé de toute responsabilité et qui avait des ravissements mystiques : toujours plongé dans un état d'affliction, il poussait des cris de détresse. « Regardez Djalloûl ! répétait-il parfois. Proclamez Maoulay Djalloûl ! disait-il encore. Dieu donne la victoire à Maoulay Djalloûl ! Dieu donne la victoire à Maoulay Djalloûl ! Dieu donne la victoire au sultan Djalloûl !... Demandez à Dieu ce que vous voudrez pendant ma vie, car Babâ Djalloûl est le soutien du Maroc... Babâ Djalloûl, ô perle de mes pendants d'oreilles ! Babâ Djalloûl, ô turban qui recouvre ma tête ! »

Le contemporain de ce personnage, l'imâm Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, dont l'étude précède immédiatement, le vantait, confessait son mérite et disait de lui qu'il était un saint parfait.

Djalloûl ben Al-Hâdjdj (puisse Dieu l'agréer !) a été l'auteur d'illustres miracles et de nombreuses divinations ; il a eu des compagnons et des disciples. La date de sa mort se

1. Littéralement : les *hizbs* des *wirds*.
2. Voir la définition de ce mot, p. 182. n. 1.

place en l'année 1036 (J.-C. 1627), le jeudi 17 Chawwâl, au moment du lever du soleil. Son mausolée constitue de nos jours un lieu de pèlerinage dont on ne parle partout qu'avec vénération.

Le docte imâm vérificateur Ahmad ben Ahmad, surnommé Bâbâ As-Soudânî.

(*P. 151.*)

Ce personnage a donné sa généalogie dans la *Kifâyat Al-Mouhtâdj;* il y mentionne quelques-uns de ses ancêtres et se donne le nom d'origine d'Aç-Çinhâdjî Al-Masoûfî. Il parle dans son livre d'un groupe de ses parents qui se sont fait remarquer par leur science et dont un certain nombre ont rempli les fonctions de qâdhî. Et certes sa maison fut une maison de savants.

Bâbâ As-Soudâni apprit de ses proches, dans son pays d'origine, la grammaire, l'exégèse, les traditions, la jurisprudence, les principes du droit, la métaphysique et le çoufisme. Nous lui devons une quarantaine d'ouvrages environ dont nous citerons les suivants :

Le commentaire en deux volume du *Moukhtaçar* de Khalil, depuis la dîme légale[1] jusqu'au chapitre du mariage;

Un commentaire marginal du même ouvrage en deux volumes également;

Le *Tanbîh Al-Wâqif* en deux fascicules, sur l'opinion des auteurs relativement à l'intention du serment;

Un appendice à l'*Alfiya*, resté inachevé;

La *Ghâyat Al-Amal fî Tafdhîl An-Niyat 'alâ Al-'Amal;*

La *Ghâyat Al-Idjâda fî Mousâwât Al-Khabar lil-Moubtadâ fî Ichtirât Al-Ifâda;*

1. *Zakâ.*

Le *Tahdîth wat-Ta'nîs fîl-Ihtidjâdj bi-Ibn Idrîs*, ouvrage sur la grammaire;

Le *Djalb An-Ni'ma wa-Daf' An-Niqma bi-Moudjânabat Adh-Dhalama*[1];

Le Commentaire de la *Çoughrâ* d'As-Sanoûsî;

Le *Naïl Al-Ibtihâdj bidh-Dhaïl 'alâ Ad-Dibâdj;*

Le *Matlab wal-Ma'rab fî A'dham As-mâ' Ar-Rabb;*

Les *Masâïl et les Adjwiba.*

Ahmad Bâbâ As-Soudânî (puisse Dieu l'agréer!) a connu des jours malheureux. En Mouharram de l'an 1002 (J.-C. 1593) il fut arrêté et mis aux fers avec plusieurs membres de sa famille par Mahmoûd Zarqoûn, devenu le maître du pays[2]. Dirigés sur Marrâkech, ils arrivèrent au commencement de Ramadhân de la même année et y vécurent en état d'arrestation jusqu'à l'arrivée de temps meilleurs. Ils furent rendus à la liberté le dimanche 21 Ramadhân de l'année 1004 (J.-C. 1595), au milieu de l'allégresse des Musulmans. Cette épreuve leur fut envoyée par Dieu en expiation de leurs fautes.

Après cette affaire notre personnage se consacra à l'enseignement en la mosquée des Chourafâ. Il y étudia le *Moukhtaçar* de Khalîl; le *Tashîl* d'Ibn Mâlik; l'*Alfiya* d'Al-'Irâqî; la *Touhfat Al-Houkkâm* d'Ibn 'Açim; le *Djam' Al-Djawâmi'* d'As-Soubki; les *Hikâm* d'Ibn 'Atâ Allah, le *Djâmî' Aç-Çaghîr* et les *Khaçâïç Al-Koubrâ* d'As-Syyoûtî; les *Chamâïl* d'At-Tarmidhî; l'*Iktifâ'* d'Al-Kalâ'î; les deux *Çahîh* et leur résumé; le *Mouwattâ* et le *Chifâ*. Le peuple et les principaux tolba se pressèrent en foule à ses cours et s'attachèrent à lui. Les qâdhîs eux-mêmes reçurent son enseignement, tels Aboûl-Qâsim ben Abîn-Na'îm, âgé alors de plus de soixante ans, et Aboûl-'Abbâs Ibn Al-Qâdhi. Pressenti à maintes reprises pour rendre les fatwâs, il dé-

1. Pour s'attirer la grâce et fuir le châtiment en évitant l'injustice.
2. On trouvera là-dessus des détails intéressants à la page 63 du tome III de l'*Istiqçâ*.

clina constamment cette offre. Son nom devint illustre et le bruit de ses talents se répandit depuis la région du Soûs jusqu'aux villes de Bougie et d'Alger.

Il était né le 21 Dhoûl-Hidjdja 960 (J.-C. 1553).

Tous ces renseignements nous ont été fournis par l'auteur lui-même dans l'autobiographie qu'il a insérée à la fin de sa *Kifâyat Al-Mouhtâdj*. Plusieurs auteurs, en lui prodiguant des éloges, se sont montrés beaucoup plus explicites. De ce nombre on peut citer son élève, l'imâm abstinent et pieux Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî Al-Bousa'îdî : « Bâbâ As-Soudânî n'est pas originaire du Soudan, déclare-t-il, mais d'une fraction des Çinhâdja appelée Masoûfa. » Puis, après avoir rapporté à peu près ce que nous avons dit précédemment, il ajoute : « Ce personnage aimait à faire de fréquentes visites au tombeau de Sayyidî Aboûl-'Abbâs As-Sabtî ; il disait lui-même, raconte-t-on, qu'il l'avait fait plus de cinq cents fois. Quand il accomplissait son pèlerinage, en compagnie le plus souvent de quelques disciples, il emportait une lettre cachetée qu'il gardait toujours chez lui et, la posant sur la tombe, il disait au saint : « Je te de-« mande de m'accorder ce qu'il y a dans cette lettre ! »

« A l'achèvement de son Histoire des principaux 'oulamâ en appendice au *Dîbâdj* d'Ibn Farhoûn (c'est moi-même qui lui servis de scribe), il ne voulut point la publier. »

Il est préférable, en effet, de ne pas laisser paraître (trop tôt) une œuvre qui appartient à Dieu. La publication d'un ouvrage entraîne souvent à l'égard de l'auteur ou des haines ou de trop vives sympathies et c'est le motif dont se prévalut notre personnage : le livre qui paraît à la mort de l'auteur ne lui vaut ni détracteurs ni partisans.

Bâbâ As-Soudânî appartient à une maison de science et de vertu, où depuis cinq cents ans la science s'est transmise de père en fils. « Je l'ai entendu dire, déclare son élève, qu'il était celui des membres de sa famille qui avait le

moins d'ouvrages et qu'il avait perdu seize cents volumes Remarquez bien une lignée de savants où pendant des centaines d'année on rencontre les ancêtres et les neveux, les pères et les fils! »

Telles sont les paroles du vérificateur Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Sousî (Al-Bousa'îdî) tirées de son *Badhl Al-Mounâçaha fî Fi'l Al-Mouçâfaha;* nous ferons, s'il plaît à Dieu, l'étude de ce personnage à l'an 1046 (J.-C. 1636).

Pour un homme comme Bâbâ As-Soudânî les yeux verseront des larmes. Si, après un crime qui appelle la vengeance, un peuple venait chercher refuge auprès d'un savant comme lui, auprès d'un personnage aussi célèbre et d'une valeur incomparable, il n'en saurait être blâmé et n'aurait rien à craindre : car cet homme avec ses pareils font rejaillir sur tous une gloire certaine, en raison de leur petit nombre de nos jours.

Le malheur assaillit celui qui tenta cette chose affreuse, cette action vile et déshonorante, œuvre de la passion et du diable, qui ternit sa gloire passée[1]. Ce fut sa fin : son nom disparut au milieu des blâmes et sa mauvaise conduite l'empêcha de trouver un endroit (où s'arrêter). On sait ce qu'il advint de lui.

Toute action entraîne nécessairement ou la récompense ou le châtiment. L'homme sera abreuvé de la boisson qu'il aura destinée à ses semblables. Puisse Dieu nous préserver de l'inimitié avec les saints! Puisse-t-Il nous ranger parmi les créatures de Son choix et qui L'approcheront de près!

1. L'auteur veut parler de la persécution dont furent victimes Bâbâ As-Soudânî et sa famille de la part du sultan Ahmad Al-Mançoûr.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1036 (J.-C. 1627).

L'an 1036 (J.-C. 1627) vit la mort du sultan 'Abd Al-Malik ben Al-Ma'moûn ben Ahmad Al-Mançoûr Ach-Charîf et celle de Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Al-Wahhâb ben Ibrâhîm, qâdhî de Fès : ce dernier eut comme successeur Sayyidî 'Alî Ach-Charîf Al-Mouriyî.

Une épidémie éclata à Fès : nous demandons à la grâce et à la générosité divines qu'elles nous préservent de tout mal.

Tous les personnages mentionnés après l'an 1030 (J.-C. 1621) et qui appartiennent à la famille et à la postérité directe de Mouhammad Ach-Chaikh ne détinrent plus le pouvoir que de nom : leur puissance déclina rapidement.

AN 1037 (J.-C. 1628).

(*P. 153.*)

ÉVÉNEMENTS QUI SE PRODUISIRENT

Le 10 Mouharram eut lieu l'entrée à Fès Al-Djadîd du sultan Ahmad ben Zaïdân ben Ahmad Al-Mançoûr ; le 27 du même mois il fit frapper de la monnaie en son nom.

Le 18 Çafar marque la mort à Fès du chef des Andalous, Al-Hâdjdj 'Alî Soûsan, traîtreusement frappé par une balle tirée de loin[1]. Al-Hâdjdj 'Oumar ben Ya 'lâ Al-'Isâwtî, du quartier de Garnîz, prit sa succession.

Le 3 Chawwâl périt Mouhammad ben Mouhammad Ach-

1. Plus exactement : tirée d'un endroit.

Chaikh ben Al-Mançoûr, tué sous l'instigation de son cousin Ahmad ben Zaïdân. Celui-ci fut ensuite emprisonné au palais du gouvernement, le 21 Dhoûl-Hidjdja, par ordre du qâïd 'Abbou Woubâhâ.

En Mouharram se place la mort de Zaïdân : son fils 'Abd Al-Malik lui succéda à Marrâkech. L'histoire des derniers Sa'adiens a été donnée à l'an 1012 (J.-C. 1603), à la fin de la biographie d'Ahmad Al-Mançoûr; le lecteur pourra s'y reporter[1].

AN 1038 (J.-C. 1628)[2].

ÉVÉNEMENTS QUI SE PRODUISIRENT

Dans les premiers jours de Ramadhân, près de la montagne de Habîb, à l'endroit appelé 'Ayyâcha, fut livrée une grande bataille qui coûta la vie à cinq cent quatre-vingt-huit infidèles.

Le 21 Chawwâl marque la nomination de Sayyidî Moûsâ Al-Battîwî à la charge de qâdhî à Fès.

AN 1039 (J.-C. 1629)

Le très docte imâm vérificateur 'Alî ben Qâsim Al-Battoûî'.

Ce personnage naquit en l'an 967 (J.-C. 1559). Il fut un

1. Cf. pp. 173 et suivantes. Voir également l'histoire des premiers Sa'adiens, pp. 229-231.
2. Le premier jour de l'an 1038 de l'hégire correspond au 31 août 1628 de l'ère grégorienne.

imâm illustre, un savant vérificateur, un ascète pieux et passionné pour la solitude et le *dhikr*, un homme qui se plaisait à étudier et à prendre note de ses recherches.

Il reçut l'enseignement de Sayyidî Ya'qoûb Al-Yadrî; de l'imâm Sayyidî Ridhwân ben 'Abd Allah; du professeur Ahmad Al-Qaddoûmî; d'Aboû 'Abd Allah Az-Ziyâtî; d'Aboûl-Qâsim ben Al-Qâdhî; d'Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr; d'Aboû Zakariyyâ Yahyâ As-Sarrâdj; d'Aboû Mâlik Al-Houmaïdî; du saint et docte Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî; de l'imâm Sayyidî Al-Hasan Ad-Darâwî; du qâdhî 'Alî ben 'Imrân et du chaikh Al-Qaççâr.

C'était un homme à la volonté droite et d'un naturel irréprochable. L'aisance parfaite avec laquelle il exprimait sa pensée rendait son enseignement de quelques jours deux fois plus profitable que celui de tout autre.

'Alî ben Qâsim Al-Battoûî' est mort en l'an 1039 (J.-C. 1629), le vendredi 28 Rabî' II.

Nous avons puisé tous ces renseignements dans le *Charh Al-Mourchid* du chaikh Mayyâra, son élève; on y trouve le chronogramme suivant qui donne la date de sa mort :

Aboûl-Hasan Al-Battoûî' vécut *humblement*[1] dans la solitude et fut un savant et un maître infaillible.

1. كشيط

ك =	20
ش =	1.000
ى =	10
ط =	9
Total :	1.039

AN 1040 (J.-C. 1630)[1].

Sayyidî 'Abd Al-Wâhid ben 'Achir.

(*P. 154.*)

L'imâm, le savant, le témoin instruit dans les diverses sciences Sayyidî 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad ben 'Alî ben Sa'ad Al-Ançârî fut un savant des plus réputés et des plus éminents, un vérificateur rempli de connaissances et de piété. Il fit le pèlerinage, se retira dans la solitude et participa à la guerre sainte. Après avoir étudié auprès du chaikh Al-Qaçâr, d'Aboûl-'Abbâs ben Al-Qâdî, d'Aboûl-Hasan ben 'Omrân, du Khâtib de la mosquée d'Al-Qarawîyîn Aboû 'Abdallah Al-Houwârî, du Qâdî Ibn Abîn-Na'îm, il fut aussi le disciple du chaîkh Al-Djalîl Sayyidî Mouhammad ben 'Azîz. Il retira un grand profit de son enseignement. Il étudia le *Mouwattâ* auprès du chaikh Aboû 'Abdallah Al-Djenân, les *Chamâ'îl* de Tirmidhî auprès de Sayyidî 'Alî Al-Battoûî, dont nous avons fait précédemment la biographie.

Il avait une connaissance approfondie des différentes lectures du Qorân, de son interprétation, de sa grammaire, de son Tafsîr, du dénombrement de ses signes, de sa vocalisation, des deux Açls[2] de la logique, de la rhétorique, de la prosodie, de la médecine, de la détermination de l'heure et de l'astronomie. Il restait éveillé, de la nuit le temps qu'il convient à Dieu.

Il a composé plusieurs ouvrages dont le plus important est le *Mourchid Al-Mou'în 'ala Ad-Daroûrî mîn 'Ouloûm Ad-Dîn.* Nous avons entendu dire qu'il commença son ouvrage au cours de son pèlerinage alors qu'il était en

1. Les pages 1-338 ont été traduites par M. A. Graulle; celles qui suivent, par M. P. Maillard.
2. L'Açl d'Ibn Hâdjib et l'Açl d'Al-Qarafî.

état d'Ihrâm. Il a décrit en vers les différents actes du pèlerinage.

Vers. — Si vous voulez connaître les différentes phases de votre pèlerinage, soyez attentif à ce qu'il dit et cherchez à le comprendre.

Quand il eut terminé son pèlerinage, il compléta son ouvrage par des réflexions sur les cinq prescriptions obligatoires que tout homme intelligent doit connaître. Il a composé également le *Mouhâdhât* du *Moukhtaçar* de Khalîl qui porte sur les principes de la religion et leurs ramifications. Il a commenté le *Maourid Adh-Ḍhammân* et le *Moukhtaçar* de Khalîl et s'est appliqué dans ces ouvrages à rapporter les expressions d'Ibn Al-Hâdjib et celles du Taoudîh. Il y ajouta d'utiles renseignements personnels qui donnent des éclaircissements satisfaisants sur la religion et le Hâl. Son commentaire va jusqu'au chapitre intitulé: As-Salam. Il a composé également un commentaire marginal important sur le petit commentaire d'At-Tatâî, concernant le *Moukhtaçar* de Khalîl; il est également l'auteur d'une *Risâla* sur les calculs astronomiques, etc. Il mourut à l'heure du Ḍahwa le jeudi 3 Dhoûl-Hidjdja de l'année 1040 à l'âge de cinquante ans. Dans le *Badhl Al-Mounâçaha* sur la vérification de la piété, Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî a dit : « Le personnage dont nous écrivons la biographie possédait de nombreuses et excellentes qualités; il respectait les droits d'autrui; il était désintéressé et se mettait au niveau des plus modestes afin de profiter de ce qu'ils savaient. Il faisait ses achats lui-même dans les soûqs et s'occupait personnellement de toutes ses affaires. Les gens trouvaient cette manière d'agir peu convenable, mais il n'en était pas ainsi qu'ils le pensaient. Le Prophète (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut!) a dit: « Celui qui fait lui-même ses achats se guérit de l'orgueil », ou quelque parole semblable. Il appartenait à la Tarîqa de son chaikh Sayyidî Mouhammad ben 'Azîz. Quand un de ses pa-

rents mourait, il n'employait pas les *Hazzaba*[1] selon la coutume. On disait que son avarice en était la cause ; son frère mourut et j'assistai à l'enterrement. Au moment où les gens présents se séparaient, il leur dit : « Ce qui m'a empêché d'employer les Hazzaba, c'est qu'ils lisent mal le Qorân. » Les Hazzaba ne tinrent aucun compte de ces paroles et les gens continuèrent à les employer. Il m'a dit une autre fois : « La récitation (défectueuse) des Hazzaba est une excuse pour ceux qui ne suivent pas les enterrements. L'auteur de ces lignes ajoute : « Je l'ai interrogé au sujet du mouton que le boucher plonge dans l'eau au moment de l'égorgement pour que l'eau en augmente le poids et je lui ai demandé si la viande d'un tel animal mort dans l'eau et dont les membres se sont refroidis sans être débarrassés de leurs impuretés peut être considérée comme pure. J'avais déjà interrogé à ce sujet Sayyidî ben Abîl-Qâsim Al-Battoûî qui m'avait répondu : « Cette viande n'est pas pure. » Sayyidî 'Abd Al-Wâhid, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie m'a répondu : « Elle n'est pure qu'à la condition d'avoir été beaucoup frottée. » Sayyidî 'Abd Al-Wâhid m'a dit encore. « C'est l'affaire des gens de la maison de la laver et de la frotter comme ils lavent les vêtements pour les débarrasser de la poussière et des impuretés. » Je dis alors : « Comment feras-tu quand tu mangeras chez des gens qui n'auront pas purifié la viande de cette manière ? » Il répondit : « Il n'est en mon pouvoir que d'encourager les musulmans à persister dans la purification, telle qu'elle est prescrite, et si ces efforts ne sont pas suffisants, Dieu le sait mieux que moi ; car les gens savent qu'en lavant fortement la viande de la manière déjà indiquée, elle perd de sa force et de sa saveur. » Telles sont les paroles de l'auteur du *Badhl Al-Mounâçaha*.

1. Les *Hazzaba* sont des tolba qui, pendant les trois nuits qui suivent un décès, récitent le Qorân, soit sur la tombe du défunt, soit à la maison mortuaire.

Quant au hadith que nous avons mentionné : « Celui qui porte lui-même les marchandises qu'il a achetées se guérit de l'orgueil », Al-Baïhaqî [1] l'a extrait du *Cha'ab Al-Imân*, et Souyyoûtî l'a rapporté d'après cet ouvrage dans le *Djâmi 'Aç- Çaghîr* d'après Aboû Imâma. L'aversion du personnage dont nous écrivons la biographie pour les Hazzaba était justifiée, car il connaissait leur manière de scander la lecture et leur impuissance à lier entre eux les différents versets du Qorân les uns avec les autres. Cette impuissance vient de ce qu'ils lisent jusqu'à perdre haleine. C'est ainsi qu'aujourd'hui on a empêché la plupart d'entre eux de lire les hizbs du Qorân dans les mosquées, car il faut alors s'appliquer à observer un équilibre entre les émissions de voix et les silences ; ce résultat est très difficile à obtenir à moins de n'y être préparé.

Quant à la question du mouton qui est mort dans l'eau après avoir été égorgé, l'impureté de sa chair, même après le lavage, est manifeste, car elle s'est imprégnée du sang qui s'est coagulé au contact de l'eau froide, et si par le lavage on purifie la partie extérieure de la viande, il ne s'ensuit pas que l'intérieur soit purifié.

Quand Sayyidî 'Alî Al-Battoûî dit que cette viande est impure, il a donc raison, Dieu soit loué. Grâce à Dieu nous ne connaissons actuellement pas un seul homme qui tue un mouton de cette manière. Dieu en sait davantage. Chacune de ces trois questions suscite un commentaire dont la place n'est pas ici.

Le Saint Sayyidî 'Abd Allah Al-Haddâd Ad-Darâwî.

(*P. 156.*)

Sayyidî 'Abdallah Al-Haddâd Ad-Darâwî, enterré au de-

1. Un des Açhâb du Prophète.

hors de Bâb Al-Foutoûh à Fès, près de Sayyidî 'Alî Hamâmoûch.

Ce saint était doué d'un *hâl* puissant et appartenait à la confrérie Malâmatiya. Simple d'esprit, il était dispensé des obligations de la loi ; c'était un de ceux qui se transportaient d'un endroit à un autre instantanément. Après avoir accompli de nombreux miracles, il est mort dans les derniers jours de cette décade.

Le chaikh Aboû Sâlim Ibrâhîm Al-Laqqânî.

(*P. 156.*)

Le chaikh Aboû Sâlim Ibrahîm Al-Laqqânî se consacra à l'enseignement en Égypte. Laqqâna est, en effet, une ville d'Égypte. Il étudia auprès d'Aboul-Makârim Aç-Ciddîkî, de Chams Ad-Dîn Ar-Ramlî, de Chihâb Ad-Dîn Al-'Abbâdî, de Chihâb Al-Khaffâdjî, d'Aboû Bakr Ach-Chanwânî. d'Al-Bourhân Al-'Alqam, du chaikh Ahmad Az-Zarqânî et d'un grand nombre de chaikhs. Il mourut après avoir terminé le pèlerinage, en l'année dont nous nous occupons actuellement.

Sayyidî Ahmad ben Miçbâh.

(*P. 156.*)

Le chaikh Aboûl 'Abbâs Ahmad ben Miçbâh, l'un des compagnons de Sayyidî 'Alî Ach-Choullî était doué du Hâl. Il avait des disciples ; c'était un homme de bien ; il mourut probablement dans les derniers jours de cette décade ou peu de temps après. Dieu en sait davantage.

Le faqîh Sayyidî Al-Hâdj Mouhammad ben Qâsim ben Al-Qâdhî.

P. 156.)

Le faqîh, le savant instruit Sayyidî Al-Hadj Mouhammad é tait le fils du chaikh, du savant Sayyidî Qâsim ben Al-Qâdhî. Il étudia auprès de son oncle, auteur de la *Djadhwat Al-Iqtibâs* et auprès du Hâfiḍh Sayyidî Ahmad Al-Maqqarî. Il organisait des réunions où l'on étudiait certains hadîths et l'on rapporte à ce sujet quelques anecdotes intéressantes. Aboû 'Abd 'Allah Sayyidî At-Tayyib ben Mouhammad Al-Fâsî a dit dans l'un de ses ouvrages qu'il fut tué aux Qarawîyîn le lundi soir 21 du mois de Dhoûl-Hidjdja. On a fait précédemment la biographie de son père dans le chapitre consacré à l'année 1022. La cause du meurtre de notre personnage fut qu'il était soupçonné d'avoir émis un avis favorable à la remise de Larache aux chrétiens (que Dieu les maudisse !) car il faisait partie des 'oulamâ consultés à ce sujet par Sayyidî Mahommed Ach-Chaikh (Al-Mamoûn). Il avait, dit-on, de mauvais desseins et commettait des actes blâmables que personne n'approuvait, mais tous les musulmans pensent qu'il n'en est pas l'auteur.

Dieu en sait davantage.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1040.

(*P. 157.*)

C'est au cours de cette année que fut tué (ce vendredi 26 de Ramadhân) 'Abd Al-Mâlik ben Zaïdân Ach-Chârîf qui

fut appelé au Khalifat puis remplacé par son frère Al-Wâlid. La prière du vendredi ne fut pas prononcée non plus que la Çalât at-Tarâwîh [1], à la mosquée des Qarawîyîn à Fès. La terreur et la guerre régnèrent parmi les habitants de Fès, et un seul homme fit la prière dans la nuit d'Al-Qadr. Le 5 du mois de Radjab une attaque fut dirigée contre les infidèles à l'endroit dit 'Ayyâcha, près du Djabal Habîb. Au cours du combat 500 infidèles environ périrent. Un nombre égal fut fait prisonnier, 20 musulmans furent tués [2]. Le 7 de Cha'bân, à l'heure de Dahwâ, il y eut un tremblement de terre. Les Banou Marithân s'établirent à Fès Al-Andalous, d'après le récit de Sayyidî At-Tayyib Al-Fâsî, dans l'un de ses ouvrages. Nous avons entendu dire à l'un d'entre eux qu'au moment de leur arrivée ils avaient 1.000 chevaux et 100 fantassins [3]. Dieu en sait davantage.

Dieu fit ensuite resplendir l'étoile de la félicité, l'astre de la force et de la puissance. Il étendit aux hommes la baraka du Prophète et son immense protection. C'est cette année-là que naquit notre maître, l'illustre sultan Ar-Rachîd ben Ach-Charîf.

1. Prière dite pendant le Ramadhân après la prière de la nuit (*Çalât al-'Achâ*).

2. Il a été question déjà d'une bataille contre les chrétiens livrée au même endroit dans les premiers jours de Ramadhân de l'année 1038 (1628), p. 418. Il n'en est parlé ni dans la *Nouzhat El-Hadi* ni dans l'*Istiqçâ* et il est impossible de savoir si elles ont été livrées contre les Espagnols venant de Larache ou contre les Portugais de Tanger. De toutes façons il peut être intéressant de rapprocher ces deux batailles livrées contre les chrétiens en 1038 et 1040 (1628-1630) sur l'Oued Ayyacha au pied du Djabal Habîb, des combats livrés aujourd'hui aux Espagnols au même endroit.

3. Le texte dit : الف فى الخيل وماية بارس, et qui voudrait dire littéralement « mille chevaux et cent cavaliers ».

AN 1041 (J.-C. 1631).

L'imâm Sayyidî Ahmad Al-Ghanîmî.

(*P. 157.*)

L'imâm, le vérificateur Aboûl 'Abbâs Chihâb Ad-Dîn Ahmad Al-Ghanîmî, fut un imâm illustre et possédant de vastes connaissances sur les sciences, doué d'une grande intelligence et d'un caractère excellent. On raconte sur lui ce fait authentique : lorsqu'on lui posait une question pendant son cours, il écrivait à ce sujet à son élève le chaikh Ibrâhîm Al-Maîmoûnî qui lui répondait ce qu'il savait de bonne grâce, ce qui est réservé seulement aux gens d'élite. Doué d'une nature excellente et d'un esprit éclairé, il atteignit une grande renommée dans la science de la vérification au point que tous ceux qui s'occupaient de vérification se réjouissaient d'être ses élèves. C'est du moins ce que dit Aboû Sâlim dans sa *Rihla.* Il ajoute : « Notre chaikh a donné des renseignements sur le chaikh Al-Ghânimî et sur son voyage en Europe, sur son retour et sur les épreuves qu'il avait endurées. Il m'a dit que son esprit s'était troublé vers la fin de sa vie. Que Dieu soit satisfait de lui ! »

L'imâm Sayyidî Ahmad Al-Maqqarî.

(*Pp. 157-158.*)

Le chaikh, l'imâm, le hâfidh, le khâtib, le mouftî Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Sa'îd Al-Maqqarî Al-Qourachî, était de la famille du qâdhî Aboû 'Abd Allah Al-Maq-qarî, auteur des *Koulliya.* Cette famille était une famille de savants, résidant à Tlemcen et à Fès et dans d'autres villes.

Les Qourachî sont une des tribus qui descendent de Kinâna. Mais une importante discussion s'est élevée pour savoir de quel fils de Kinân ils descendaient. Az-Zoubaïr ben Bakkâr établit que c'est par Fihr ben Mâlik : il répond ainsi à quelqu'un qui l'avait contredit après avoir mentionné la contradiction. « Nous connaissons nos affaires, nous conservons nos traditions et nos noms. »

Al-Maqqârî est le nom d'origine de Maqra[1], comme l'a établi Ibn Marzoûq dans son commentaire de ce passage de l'*Alfiyya :* « On a attribué à certains genres des noms propres[2]. » La plupart voyellent le mot *Maqqarî* avec *fatha* au *mîm*, *qâf tachdîd*. Les deux mots existent dans la ville, une de celles du Zâb en Ifriqiyya. Le grand-père du personnage en question se rendit à Tlemcen pour s'y établir, en compagnie de son chaikh le saint de Dieu Sayyidî Aboû Madiân (que Dieu soit satisfait de lui !). Ces détails sont donnés dans le *Nafh At-Tîb*[3], où il s'étend longuement sur la biographie de son grand-père.

L'imâm, l'ascète, le vérificateur Sayyidî Ahmad ben 'Alî a dit dans le *Badhl Al-Mounâçaha*, en énumérant ses chaikhs :

« Le personnage dont nous écrivons la biographie était un savant, un hâfidh considérable, son enseignement et son savoir étaient célèbres. Il était sans égal pour la composition des khotbas; il était passé maître pour les citations et dans les belles lettres. Il rédigea d'excellentes fatwâs, et son enseignement était très profitable. Il quitta Fès pour l'Orient, et son départ laissa dans son pays un vide considérable. Il

1. Maqra ou Maqara est située entre Ṭoubna, et Maçîla à une journée de distance de chacune de ces deux villes. Ibn Haucal (*Journal asiatique*, t. I, 1842) traduit par De Slane.

Maqara est une ville située près de la Qala'a des Beni Hammad à 8 parasanges de Ṭoubna. 'Abdallah ben Mouhammad ben Al-Hasan Al-Maqqarî se dit originaire de cette ville. *Yâqoût*, t. IV, IIe partie, p. 606.

2. *La Alfiyya d'Ibn-Malik*. Trad. A. Goguyer, pp. 18-19.

3. Le *Nafh At-Tib* est l'ouvrage le plus important d'Ahmad Al-Maqqarî.

fut khâtib, imâm et mouftî à la mosquée des Qarawîyîn après la mort de son chaîkh Sayyidî Mouhammad Al-Houwarî. Ces événements eurent lieu au mois de Djoumadhâ Ier de l'année 1022; il entreprit le pèlerinage dans les premiers jours de Ramadhân de l'année 1027. En cours de route il s'arrêta au Caire. Il accomplit cinq fois le pèlerinage.

Il est l'auteur d'un commentaire marginal du *Moukhtaçar* de Khalîl et d'un ouvrage intitulé : le *Nasîm Ar-Rijâd fî Akhbâr 'Iyyâd.* Il a composé une poésie sur les articles de foi intitulée : *Idaât Ad-Doudjnâ fî 'Aqâïd Ahl As-Sounna,* qui fut étudiée sous sa direction par une foule de personnages importants, entre autres le savant Sayyidî Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâï; il fit le pèlerinage en l'année 1040; c'est lui qui a rendu célèbre à Fès l'*Idaât Ad-Doudjnâ.* Il mourut vers le milieu du mois de Radjab ou de Cha'bân, en l'année 1041. Tous ces détails sont donnés par Sayyidî Miyyâra dans son commentaire du *Mourchid* à l'endroit où il cite les vers suivants de ce poème en les commentant : *La ilaha illâ Allahou, etc.* Le chaikh Al-Miyyara a dit qu'il mourut au Caire. D'après Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, il mourut à Damas, en Syrie, mais la plupart des narrateurs partagent l'opinion du chaikh Miyyara qui est la plus certaine. Il a composé un considérable ouvrage qui traite des principes des sciences et de leurs différentes espèces. Ce très important ouvrage comprend quatre gros volumes. Il est intitulé : *Nafh At-Tîb min Ghousn Al-Andaloûs Ar-Ratib wa-Dhikr Waztrihâ Lisân Ad-Dîn Ibn Al-Khatîb.* Cet ouvrage est le plus merveilleux de cette époque. Aucun de ses contemporains ni même de ses ancêtres n'a pu l'égaler. Il le composa après son voyage au Maghreb. C'est pour cette raison que le chaîkh Miyyara ne le mentionne pas, car il ne l'avait pas encore vu. Il a composé également un autre livre qui s'appelle le *Fath Al-Mouta'âl fi Madh An-Na'âl* où il a groupé les différents

récits concernant les sandales du Prophète. Cet ouvrage fut écrit en Égypte en l'année 1030. Il y fit ensuite certaines additions dans la noble ville de Médine où il demeura. Que les meilleures bénédictions et le salut le plus grand s'étendent sur Celui qui l'habite (le Prophète) ! c'était au mois de Ramadhân 1033. J'ai vu cet ouvrage écrit de la main de son auteur dans le manuscrit où se trouvent ces additions. C'est pourquoi il existe du livre plusieurs copies différentes, ce qui est arrivé à beaucoup d''oulamâ.

Le chaikh Al-Yoûsî a dit dans ses *Mouhâdarât :* « Le chaikh Mouhammad Al-Hâdj a dit : Je me suis aperçu qu'une grande animosité régnait entre le faqîh Aboûl-'Abbâs, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, et les étudiants du Caire. La cause en est surprenante. Le personnage en question se trouvait certain jour au soûq des livres. Il mit la main sur un livre, un excellent commentaire du Qorân. Il l'ouvrit à la Soûra de la Lumière et tomba sur un passage qui se rapportait à une importante question juridique. L'auteur y mentionnait les demandes, les explications et les vérifications. Il apprit aussitôt tout le passage, car c'était un hâfidh. Il arriva peu après que les 'oulamâ de la ville se réunirent sur convocation. Il se rendit au milieu d'eux et quand il fut dans l'assemblée, quelqu'un qui avait entre les mains quelques notes, posa une interrogation se rapportant à la question dont nous venons de parler. Elle fut posée tout d'abord à l'un des personnages les plus considérables de l'assemblée. Comme celui-ci ne sut pas y répondre, il la posa au personnage qui était à côté de lui et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il arriva à Aboûl-'Abbâs, c'est-à-dire au personnage dont nous écrivons la biographie. Lorsqu'on la lui posa, il prit un encrier et écrivit immédiatement la réponse, à peu près comme il l'avait apprise. On se mit aussitôt à tourner les yeux vers lui et à s'étonner. Quand il eut terminé, ils s'em-

parèrent du papier où il avait écrit sa réponse et dirent : « Qui est-ce qui a mentionné cette question ? » Il leur répondit : « Un tel l'a mentionné dans le commentaire de la Soûra de la Lumière. » Il consultèrent le commentaire et constatèrent qu'il avait raison ; ils devinrent ainsi jaloux de lui. Le chaikh Al-Yoûsî a dit : Ce fait n'est pas une invention et les gens ne cessent d'être prévenus contre ceux qu'ils jalousent, dont ils envient le grade ou la fortune, excepté ceux que Dieu protège, et ce n'est que le petit nombre.

« Ils sont comme de belles épousées enviées et poursuivies par la haine des épouses laides. »

Quelques fouqahâ ont décidé pour cette raison que les témoignages qu'ils font les uns sur les autres ne sont pas valables. La jalousie réciproque des fouqahâ n'est certes pas générale, mais elle est très répandue.

Cette sorte de gens a toujours fatigué non seulement les fouqahâ, mais à plus forte raison des personnages occupant de hautes fonctions, comme les qâdhîs qui ne cessent de maltraiter les savants en religion. C'est ce qui est arrivé à Aboûl-Fadl ben Nahwî au moment où il entra à Sidjlamâsa. Il commença à enseigner dans cette ville les principes de la religion et du droit. 'Abd Allah ben Bassâm, l'un des notables de ce pays vint auprès de lui et ordonna son expulsion. Aboûl-Fadl lui répondit : « Tu supprimes la science en ce pays. Dieu te fera périr. » Peu de temps après en effet un voleur passa près de lui et le tua. Ibn An-Nahwî se rendit ensuite à Fès où le qâdhî Ibn Dabboûs se montra insolent à son égard. Il lui arriva ce qui était arrivé à Ibn Bassâm. Ibn An-Nahwî invoqua Dieu contre lui et il périt. Bien d'autres ont subi le même châtiment. Le chaikh Al-Yoûsî s'étend sur ce sujet. J'ai résumé ce qu'il dit pour ne pas allonger mon ouvrage. Je reviens au personnage dont nous écrivons la biographie. Il eut beaucoup de disciples en Orient et j'ai lu dans quelques-unes de ses lettres adressées aux Chorfa du Maghreb ce qui suit : « Ce

que vous recevez ce sont des règles que Dieu m'a permis de mettre en vers. Le titre en est *Idaat Ad-Doudjna fî 'Aqâïd Ahl As-Sounna.* On écrivit dans les deux villes saintes, dans l'Yémen, en Égypte et en Syrie plus de 2.000 copies de cet ouvrage. J'en ai écrit plusieurs de ma main. J'ai fait des cours sur ce livre à la Mekke, à Jérusalem, à Damas, au Caire, à Alexandrie, à Rouchid, à Ghazza ; notre aide vient de Dieu. Il a composé (que Dieu l'ait en miséricorde !) des réponses à toutes sortes de questions scientifiques qui prouvent sa supériorité et ses grandes capacités. Il résolut ainsi toutes les questions. Il avait beaucoup d'humilité et de retenue, et personne ne l'égalait sur ce point ; je l'ai constaté souvent dans ses lettres et dans ses discours ; il avait beaucoup d'attachement pour les saints et beaucoup d'affection pour les gens de bien et pour les croyants. Les contemporains ne cessaient de le louer en vers et en prose comme par exemple Chihâb ad-Dîn Al-Khaffâdjî commentateur de la *Chifâ.* Voici les vers composés par Ach-Chihâb dans sa *Rihla* à la louange du personnage dont nous écrivons la biographie quand celui-ci eut terminé la *Chifâ :*

Damas s'enorgueillit d'être la première de toutes les villes du monde en célébrité et en gloire. Située en Orient, c'est un soleil pour l'Occident.

Il en est ainsi jusqu'à la fin de la Qaçîda qui contient plus de vingt vers, et si je citais toutes les louanges qu'on lui adressa en Orient et en Occident, la liste en serait assurément très longue. Dieu est notre protecteur.

Le faqîh Mouhammad ben Ahmad Al-Maklatî.

(*P. 160.*)

Le faqîh, le lettré Mouhammad ben Ahmad Al-Makla, était disciple de Sayyidî 'Abd ar-Rahmân Al-Fâsî et

mourut en l'année dont nous parlons actuellement. Que Dieu les comble tous de sa miséricorde!

AN 1042 (J.-C. 1632).

Sayyidî Moûsâ.

(*Pp. 160-161.*)

Le saint, le célèbre Sayyidî Moûsâ fut enterré dans le quartier du Djarnîz à Fès Al-Qarawîyîn, dans la Raoudha qui s'y trouve et qui est un sanctuaire célèbre. Notre Sayyidî et grand-père a dit dans son livre intitulé : *Al-Maqçad :* « Il était très brun de peau, c'était un simple d'esprit, irresponsable. A la fin de sa vie, il se retira dans une boutique de Djarniz dont il ferma la porte et dont il ne sortit plus. Les gens le visitaient avec vénération et lui apportaient de la nourriture chaque jour. C'est là qu'il mangeait, et quand il mourut on ne trouva chez lui aucune trace de nourriture. Il voyait les choses cachées et accomplissait de nombreux miracles. Il connaissait les pensées intimes de chacun et leurs secrets. » Sayyîdi Qâsim Al-Khaççarî le compte au nombre de ceux qu'il rencontra. Il mourut le mercredi 2 Djoumâdhâ II de l'année 1042. On a dit précédemment dans la biographie de Sayyidî 'Alî Warzaq que le personnage en question était son disciple.

Le saint Sayyidî Yadir (Ydir).

(*P. 161.*)

Le saint célèbre Sayyidî Yadir fut enterré à At-Tiyalîn, à Fès Al-Qarawîyin. Il était simple d'esprit, doué du Hâl,

parlait sur des événements qui se produisaient au loin et faisait des prévisions qui se réalisaient comme il les avait annoncées. Sayyidî Qâsim Al-Khaççârî le compte parmi ceux dont il fut le disciple. Il mourut au cours de l'année dont nous parlons.

AN 1043 (J.-C. 1633).

Sayyidî Mouhammad Al-Qâdirî, arrière-grand-père de l'auteur.

(*P. 161.*)

Le grand-père de notre grand-père, notre ancêtre, celui dont nous allons écrire la biographie Aboû 'Abd Allah Mouhammad, est le quatrième ancêtre de l'auteur de cet ouvrage. L'imâm, le savant, le hâfidh Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî le compte au nombre de ceux qui ont reçu l'enseignement de l'oncle de son grand-père, le savant, l'élu de Dieu, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî. Cet enseignement lui fut profitable et il dit ce qui suit dans son livre intitulé l'*Azhâr Al-Boustân :* « Parmi eux il faut citer le faqîh, le juste, Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad Al-Qâdirî Al-Hasanî qui mourut en 1043. » De même on lit dans la *Touhfat Al-Akâbir :* « Le personnage dont nous écrivons la biographie était (que Dieu l'ait en sa miséricorde!) l'un des compagnons de Sayyidî Ridwân. Il avait une grande affection pour les gens de bien, il visitait les saints et en particulier notre Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch (que Dieu soit satisfait de lui) chez qui il se rendit 32 fois. Il y allait chaque année une fois, alors même qu'il approchait de

l'âge de 90 ans. Voici sa généalogie jusqu'à *Sayyidinâ* 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî (que Dieu lui fasse miséricorde!). Mouhammad fils de Mouhammad (6 fois) fils de Sa'd et d'après quelques traditionnistes Sa'd Ad-Dîn était le fils d'Ahmad (3 fois) fils d''Alî, fils d'Ahmad, fils de Mouhammad, fils du chaikh Sirâdj Ad-Dîn Ibrâhîm, fils de notre seigneur 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî. Cette filiation est absolument certaine appuyée sur les témoignages de nombreux 'Oulamâ et d'autres personnages, témoignages transmis des uns aux autres et écrits de leurs mains dans leurs ouvrages. Les plus grands 'oulamâ ont confirmé cette généalogie par exemple l'imâm Sayyidî Al-'Arbî ben Yoûsouf Al-Fâsî. Il dit ce qui suit dans son ouvrage intitulé : le *Mir'ât Al-Mahâsin* : « Les Chorfa Qâdirites de Fès étaient également issus du Pôle Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî (que Dieu soit satisfait de lui!). Leur filiation en remontant jusqu'à lui est absolument sûre et certaine. Elle n'est l'objet d'aucune contestation et elle est confirmée par tous. De même le petit-fils de son frère le Hâfidh Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî a dit ce qui suit dans son livre *Ouqnoûm fî Ouçoûl Al-'Ouloûm*, où il cite environ 300 sciences :

Il y a à Fès un groupe de Chorfâ qui sont notoirement issus d'Al-Qâdirî par le fils de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî le bienfaiteur. Entre les chorfa de notre époque et lui il y a eu 14 générations. Quant à lui il est issu de Moûsâ Al-Djaoûn, issu d'Ibn 'Abd Allah le Parfait.

Depuis la mort de l'auteur de ces vers jusqu'à ce jour, trois générations de plus se sont succédées, et l'on en compte donc aujourd'hui 17 en remontant jusqu'au chaikh Al-Djîlânî (que Dieu soit satisfait de lui!). C'est ainsi que l'a rapporté notre grand-père et éducateur en remontant jusqu'à notre sayyid Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî, le chaikh, le savant, le lettré Sirâdj Ad-Dîn Ahmad ben 'Abd Al-Hayy

Al-Halabî dans son ouvrage intitulé *Rihân Al-Qouloûb fî mâ li-Chaîkh 'Abd Allah Al-Barnâwî min Asrâr Al-Ghouyoûb*, en faisant une digression pour mentionner une anecdote concernant notre sayyid et grand-père (que Dieu l'ait en sa miséricorde !). Il a été cité par un grand nombre de personnages parmi les plus illustres, et Dieu soit loué, il est célèbre chez un grand nombre.

Quant au chaikh 'Abd Al-Qâdir (que Dieu soit satisfait de lui !) sa généalogie a été établie par un grand nombre d'imâms. Il est bien connu et il a été universellement célèbre dans tous les temps. Parmi les imâms vérificateurs qui mentionnent sa généalogie citons le hâfiḍh Adh-Dhahabî dans son histoire, Aboûl-Faradj ben Al-Djaouzî dans le *Mir'ât Az-Zammân*, Ibn Djaour Ach-Chatnoûfî, dans le *Bahdjat Al-Asrâr* et le hâfidh Ibn Hadjar dans la *Bouhdjat An-Nâthir*.

Le chaikh 'Abd Al-Qâdir (que Dieu soit satisfait de lui !) naquit en l'année 470 et mourut au mois de Rabî' I de l'année 561, à l'âge de 90 ans. Il avait vécu ainsi 30 années du cinquième siècle et 60 du sixième. Il fut donc contemporain de ces deux siècles, et nous arrêtons ici les détails que nous donnons de lui.

Il ne faut pas parler mal d'un tel homme, mais il faut poursuivre sans cesse la vérité dans sa conscience et avec les autres hommes. Le Prophète, que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui ! a dit : « Celui qui s'attribue une autre origine que celle de son père ou qui veut se rattacher à une famille qui n'est pas la sienne, que la malédiction de Dieu soit sur lui, celle des anges et de tous les hommes ! Dieu n'acceptera de lui aucune prière. » C'est ce que prouvent les six recueils authentiques[1] et d'autres ouvrages également. Que Dieu fasse que nous soyons heu-

1. C'est-à-dire les recueils de hadîths : Al-Bokharî, Moslim, Aboû Dawoûd, An-Nisâî, Tirmidhî, Ibn Madja. On y ajoute ordinairement le *Mouwatta*.

reux de cette noble origine le jour où les secrets seront dévoilés, et qu'il nous soit favorable dans sa bonté en considération de la protection du prophète pur, que nos cœurs soient toujours emplis de Son nom et qu'Il nous fasse la grâce de Sa miséricorde dans ce monde et dans l'autre !

« Rien de ce que tu vois n'a une beauté inaltérable. Il n'y a que Dieu d'éternel. Les richesses et les enfants sont périssables. »

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1043.

(*P. 163.*)

C'est au cours de cette année qu'apparut la dynastie des rois de notre époque, les Chorfâ les plus illustres, de pure origine chérifienne. Que Dieu fasse durer leur existence et qu'il extermine les infidèles. Qu'il fasse durer leur Khalifat jusqu'au jour du jugement dernier.

Voici la cause du mouvement de Maoulay Ach-Charîf fils de notre maître 'Alî Al-Hasanî : Une grande inimitié existait entre ce personnage et les gens de Taboû 'Asâmt[1] près de Sidjilmâsa. Mouhammad Ach-Charîf demanda du secours aux habitants du Sahel pour marcher contre eux. Parmi ceux qui répondirent à son appel se trouvait 'Alî ben Hassoûn de la postérité de Sayyîdi Ahmad ben Moûsâ. Il avait beaucoup d'influence auprès de ses compatriotes. Il vint attaquer Taboû 'Açâmt et ses habitants. Ces événements se passèrent en l'année dont nous parlons. Les habitants de Taboû 'Açâmt implorèrent le secours de Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâî, qui envoya des soldats à Taboû 'Açâmt, mais les exhorta à épargner le

1. Taboû 'Açâmt est une des fortes citadelles du pays de Sidjilmâsa. Cf. *Kitâb Al-Istiqsâ*, traduit par Fumey (*Archiv. Maroc.*, t. IX).

sang des malheureux musulmans. Ils retournèrent sans avoir combattu. Maoulay Ach-Charîf s'était adressé à lui parce qu'il était son ami. Quant aux gens de Taboû 'Açamt, ils mirent au service de 'Alî ben Hassoûn leurs personnes et leurs richesses, se rapprochèrent de lui, et il eut pour eux des égards. Maoulay Ach-Charîf commença à diminuer dans l'estime d'Ibn Hassoûn qui s'ajouta au nombre de ses ennemis. Maoulay Mahammad ben Moûlây Ach-Charîf saisit la première occasion d'attaquer les gens de Taboû 'Açamt. Il sortit une nuit avec 200 cavaliers et fit un mouvement tournant pour les attaquer. Les habitants de Taboû 'Açâmt ne s'en aperçurent qu'au moment où ils furent en vue de leur qaçba. Maoulay Mahammad connaissait une trouée formée avec des branchages. Il dit à ses compagnons : « Savez-vous quel est cet endroit? » C'est la qaçba de Taboû 'Açâmt. « Il envoya ensuite un courrier à son père pour l'informer de la prise de la qaçba de Taboû 'Açâmt. Puis il pénétra dans la qaçba et s'y établit. La maison où se trouvait le trésor n'avait pas encore été prise. Quelques uns de ses compagnons escaladèrent les murailles. Ils s'emparèrent de la poudre d'or qui s'y trouvait, la mirent dans leurs poires à poudre et leurs fusils à la place de la poudre, et cherchèrent à s'enfuir. Le frère de Maoulay Mahammad Maoulay Al-Hafîd s'aperçut de la manœuvre de quelques-uns d'entre eux ; il fit fouiller ceux qui restaient et découvrit ce qui est relaté plus haut. Maoulay Mahammad les attaqua à l'improviste et tua environ 80 de ceux qui avaient manqué à leur engagement. Ensuite Maoulay Ach-Charîf vint à lui avec ses tambours et ses drapeaux pour lui porter secours; sa proclamation eut lieu ; il emporta les richesses et s'en retourna.

Aboû Hassoûn apprit cet événement tandis qu'il était au Soûs. Sa colère fut grande, mais il ne la montra pas. 'Alî se consulta ensuite sur la manière dont il pourrait

s'emparer de Maoulay Ach-Charîf. On lui indiqua un ami de Maoulay Ach-Charîf qui se nommait Aboû Bakr[1] auquel il ordonna de s'emparer de Maoulay Ach-Charîf. Celui-ci s'excusa d'être son ami ; alors il le menaça. Aboû Bakr se rapprocha des villages des Chorfâ du Tafilelt et avertit Maoulay Ach-Charîf qu'ʿAlî n'était pas satisfait de ce qu'avaient fait les Chorfâ, que cependant il louait Dieu, qui avait rendu ce chérif victorieux de ses ennemis et ne l'avait pas abandonné, parce qu'il était allé jusqu'à lui pour lui demander secours contre ses ennemis. Maoulay Ach-Charîf voulut aller à sa rencontre mais ses enfants l'en empêchèrent. Alors Aboû Bakr tomba malade dans la matinée et écrivit à Maoulay Ach-Charîf : « Viens me voir que je te montre le trésor du marabout Alî ben Hassoûn et je ne serai plus malade. » A ce moment Maoulay Ach-Charîf ne consulta pas ses enfants et alla le voir (que le salut soit sur lui !). Aboû Bakr demanda à Maoulay Ach-Charîf de passer la nuit chez lui mais celui-ci refusa. Alors il ferma les portes. Quand Maoulay Ach-Charîf voulut sortir avec ses compagnons il trouva les issues fermées. Il se mit en colère et dit : « Quel était votre dessein ? » Il lui adressa des injures et ajouta : « Je vous laisse le lion le plus rusé, Maoulay Mahammad, et je vous laisse un homme de race noire[2] Quant à moi je suis âgé maintenant. » Alors ceux qui restaient s'éloignèrent de lui et avertirent leur chef Alî que Maoulay Ach-Charîf était prisonnier à la Qaçba et que son fils l'assiégeait, combattait et commandait. Ensuite on priva d'eau les assiégés. Le gouverneur du Sâhil les rejoignit à ce moment.

La qaçba était sur le point de se rendre à cause du manque d'eau. Maoulay Ach-Charîf envoya alors un message aux gens du Sâhil. Les Chorfâ furent attaqués. Maoulay Maham-

1. Il s'agit d'Aboû Bakr, gouverneur de Sidjilmâsa.
2. Son second fils Ar-Rachîd.
3. D'après la *Nouzhat Al-Hadi*, trad. Houdas, p. 494. Maoulay Mahammad

mad envoya son frère Moûlây Al-Hafîd[3] ainsi que sa sœur à la Zâwiya Bakrîya Dilâïya, pour lui demander du secours, pour combattre celui qui avait séquestré leur père et pour le délivrer. Ils envoyèrent un certain nombre d'entre eux. Les Chorfâ restèrent chez eux et il leur dit : « Veuillez attendre jusqu'à ce que j'écrive à 'Alî. » Ils répondirent : « Nous n'attendons pas et si tu agis bien tout ira pour le mieux et ils s'en retournèrent ; Maoulay Mahammad s'en alla à la Zâwiya Dilâïya et dit : « Je sais que ces gens-là ne tiendront de nous aucun compte, mais je ne voulais que vous mettre mal avec 'Alî et ses compagnons. »

Maoulay Mahammad retourna ensuite au Tafilelt en l'année 1047.

'Alî dit ensuite à Aboû Bakr qui s'était emparé de Maoulay Ach-Charîf quand il revint : « Si tu le délivres, je ne te dirai rien, mais c'est à la condition qu'il m'indemnisera de ce que j'ai dépensé pour l'équipement des soldats composant sa mahalla, car Maoulay Mahammad continue à faire la guerre aux gens du Sâhil. Quand la mahalla est loin, elle coûte cher ; quand elle est proche, au contraire, elle n'exige que peu de frais. Il délivra donc Maoulay Ach-Charîf, mais il le laissa à Dra'a. Il envoya chercher de l'argent auprès de Maoulay Mahammad qui donna un quintal et demi d'or. Quand Ibn Hassoûn eut l'argent, il trahit son pacte et s'empara de nouveau de Maoulay Ach-Charîf. Au bout d'un certain temps il lui dit : « Donne-moi tes deux fils et je te donnerai la liberté. » Il lui répondit : « Pour Mahammad, il est sultan et je n'ai aucun pouvoir sur lui. Quant à Ar-Rachîd, quand bien même tu me rendrais aveugle, je ne te le livrerais pas. Fais maintenant ce qu'il te plaira. » Alors il le relâcha. Après le retour de Maoulay Ach-Charîf dans sa demeure, les gens du Sâhil restèrent encore jusqu'en

n'avait pas de frère du nom de Hafîdh. Ce nom a été porté par un de ses oncles.

l'année 1050 puis ils se retirèrent dans leur pays et ils ne combattirent plus au Tafilelt. Ainsi se termina cette expédition. C'est au Tafilelt que Maoulay Mahammad fut proclamé, ainsi que dans les autres villes sahariennes des environs[1]. Après un certain temps, il se dirigea vers Fès et entra au Palais de Madinat Al-Baïdâ (Fès Al-Djadîd) dans les derniers jours du mois de Djoumâdhâ II de l'année 1060. Sayyidî Mahammad Al-Hadj Ad-Dilâî entra en lutte avec lui et un combat s'ensuivit à Râs Al-Mâ. Maoulay Mahammad retourna au Tafilelt jusqu'au moment où Maoulay Ar-Rachîd s'établit dans le Gharb. On fera plus loin l'exposé de ces événements, s'il plaît à Dieu, et l'on trouvera la biographie de Maoulay Ach-Charîf dans le chapitre consacré à l'année 1069 où l'on parlera également des débuts de Maoulay Ar-Rachîd, s'il plaît à Dieu. Quant à la biographie de Maoulay Mahammad, elle sera faite dans le chapitre consacré à l'année 1075 et nous noterons parmi les événements de cette année la contestation qui s'éleva entre Maoulay Mahammad et Maoulay Ar-Rachîd. On peut se reporter à ce passage. Louange à l'Unique, éternellement ! C'est à Lui que l'on retourne de toute éternité !

Parmi les événements de l'année dont nous nous occupons actuellement, il faut encore citer celui-ci : dans les Indes, un air insalubre et plein d'humidité se répandit. On abandonna les maisons et les villes. Le prix de la nourriture augmenta et il y eut une grande famine. Il n'y eut pas de pluie et Dieu n'accorda aucun secours. A ce moment, Mahammad ben Sa'îd administrait le Soûs ; c'était un des fils de Sayyidî 'Abdallah ben Ḥousaïn.

1. Cf. *Kitâb Al-Istiqçâ*, trad. Fumey (*Archives Marocaines*, t. IX) où se trouve un récit abrégé de ces événements (pp. 16 à 20) d'après la *Nozhat* d'Al-Yfrini. Cf. également *Nouzhat Al-Hadi*, trad. Houdas, p. 494 et suiv.

AN 1044 (J.-C. 1634).

Le célèbre imâm Maoulay 'Abdallah ben 'Alî ben Tahar Al-Hasanî.

(*P. 165.*)

L'Imâm considérable, le charîf célèbre, le hafidh, le témoin (de Dieu), Abou Mouhammad, notre maître 'Abdallah ben 'Alî ben Tahar ben Al-Hasan ben Yoûsouf, fils du Sayyîd pur, de l'ascète pieux et courageux, du brave Aboû 'l-Hasan notre maître 'Alî Ach-Charîf As-Sidjlamâsî Al-Hasanî, d'origine chérifienne, des Chorfâ de Sidjlamâsa dont la généalogie remonte jusqu'à notre Sayyidî Mouhammad An-Nafs Az-Zakiya, fils de notre maître 'Abd Allah Al-Kâmil fils d'Al-Hasan, fils d'Al-Hasan, fils de notre maître 'Alî et de la Sayyida Fâtima Az-Zouhrâ, fille du Prophète (que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui !).

Nous avons mentionné plus d'une fois ce personnage dans ce qui précède. L'auteur du *Mir'at* représente le personnage dont nous écrivons la biographie comme un Imâm savant et un professeur très instruit. Il ajoute : « Nous l'avons connu et nous avons profité de son enseignement. » Le chaikh Al-Hasan Al-Yoûsi lui fait beaucoup d'éloges et rapporte qu'il prévoyait l'avenir. De même le savant Sayyidî Ahmad ben Ya'qoûb Al-Wallâli a dit dans son livre le *Moubâhith Al-Anwâr* qui fait foi en la matière : « C'était (que Dieu l'ait en sa miséricorde !) un imâm par son savoir, ses actes et sa piété, un observateur scrupuleux de la Sounna, l'un des 'oulamâ les plus énergiques, l'un des premiers vérificateurs, un témoin de Dieu grâce à sa connaissance de la vérification, à son ascétisme, à sa piété, à sa constance dans l'adoration, au bon sens de ses discours. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à ce que racontent les

ignorants et qu'ils attribuent à des 'oulamâ considérables à savoir qu'il y avait trois hâfidhs contemporains du personnage dont nous écrivons la biographie : Le hâfidh puissant et digne de confiance Aboûl '-Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Al-Fâsî, le hâfidh puissant mais non pas digne de confiance Aboûl '-Abbâs Al-Maqqarî et le Hâfidh impuissant, indigne de confiance, Aboû Mouhammad 'Abdallah ben 'Alî ben Tahar Ach-Charîf Al-Hasanî As-Sidjlamâsî. Le chaikh Al-Masnawî a dit : « Quant à moi, je me réfugie en Dieu en entendant de telles paroles. » L'auteur du livre ajoute : « Dieu me pardonne d'avoir rapporté de telles appréciations. Je ne l'ai fait que pour montrer comment ils étaient jugés par les ignorants, et comment on refuse de considérer comme dignes de confiance ces deux derniers imâms qui étaient à leur époque comme la lune et le soleil et qui avaient pour élèves les chaikhs les plus savants et les plus influents. Chacun d'eux promulguait les fatwâs dans sa capitale et ils surpássaient les chaikhs de leur temps. Personne jusqu'à présent, ni envieux ni hypocrite n'a parlé d'eux de cette manière, personne n'a exprimé de paroles semblables aux précédentes. Pour l'ensemble des musulmans, ces paroles ne sont que méchanceté et mépris à l'égard de puissants 'oulamâ continuateurs du Prophète. De plus ils rattachent le personnage dont nous parlons à ceux qui tirent leur puissance de leur pratique de l'injustice.

« J'ai fait des recherches approfondies sur leurs paroles et sur leurs propos mensongers. J'ai fait à ce sujet beaucoup de découvertes, mais je n'ai rien trouvé qui se rapporte aux allégations précédentes, ni même rien d'approchant. J'ai trouvé au contraire des appréciations toutes opposées aux précédentes. On ne mentionne ces trois imâms qu'en les représentant comme des hâfidhs puissants et dignes de confiance, occupant les rangs les plus élevés. Dieu donne sa vertu à qui lui plaît et prive de sa justice qui lui semble bon. Les éloges adressés à Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf ont

été mentionnés précédemment dans sa biographie en l'année 1021. De même les appréciations sur Sayyidî Ahmad Al-Maqqarî se trouvent dans sa biographie en l'année 1041. »

L'ascète, le pieux, le vérificateur Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî a dit au sujet du personnage dont nous écrivons la biographie : « C'était l'un des grands chorfa et l'un des illustres 'oulamâ ; doué d'un esprit pénétrant, il savait par cœur les *Sîrat An-Nabî, les Ayyâm Aç-Çahâba, les Ansâb Al-'Arab*, les vies des ancêtres et des saints, les différentes branches de leurs Tarîqas et commentait ces ouvrages, grâce à ses connaissances sur les rites de la Sounna et sur les sciences nouvelles. Il méprisait ceux qui se laissent guider par leurs passions. J'ai assisté à Marrâkech en l'année 1004 ou 1005 à l'un de ses cours où il commentait le Qorân ; il parlait très bien et la douceur de ses paroles faisait tout oublier. Ses leçons se rapportaient aux *hâls* prophétiques et aux secrets de la révélation ; il y ajoutait quelques notions de grammaire et il ne faisait que les citations nécessaires relatives aux contradictions qui existent entre certains versets ou certaines soûras et les premières révélations. Il y employait un art merveilleux et une grande habileté. Il détestait les nouveautés et en parlait avec mépris dans ses cours. Un de ces effrontés s'attaqua à lui. Il avait une influence diabolique du fait de ses relations avec le pouvoir. Cet individu le frappa cruellement et il ne put en obtenir justice. Il a composé de nombreux panégyriques du Prophète (que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui !). Il est également l'auteur d'un livre intitulé : *Dourr Al-Azhâr*, où il signale que le Prophète (que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui ! a mille noms. Il le rapporte d'après Ibn Al-'Arbî dans le *'Arida*, et il s'étend longuement d'après cet ouvrage sur la *Samâ'* et la *Moutafaqqara*. Telles sont les paroles de Sayyidî Ahmad ben 'Alî. Il ajoute que son intelligence était grande. A

propos de son caractère, il raconte le fait suivant : une tribu appelée Banoû Aboû Yahyâ considérait le chat comme un animal de mauvais augure. Aussi les gens de cette tribu ne prononçaient-ils pas le mot qui le désigne, ni pendant la nuit ni pendant le jour, et surtout le matin. Un chaikh de cette tribu habitait près de lui dans son quartier. Maoulay 'Abd Allah vint un matin avec un chat caché sous ses vêtements; il s'approcha de la porte du chaikh. Quant celui-ci l'ouvrit, il lui jeta le chat. Le chaikh jura que si un autre que lui avait fait cette plaisanterie, il l'aurait tué. Il voulait en effet avec ce chat enlever au chaikh l'idée que cet animal était de mauvais augure, cette idée étant sans fondement. Notre Seigneur 'Alî ben Abî Ṭâlib (que Dieu le glorifie !) ne méprisait pas lui-même la plaisanterie. Nous avons laissé de côté une partie de ce que Sayyidî Ahmad écrit relativement au personnage dont nous écrivons la biographie car il serait trop long de le rapporter.

Maoulay Abd Allah (que Dieu soit satisfait de lui !) fut le disciple du chaikh Al-Qaççâr et du chaikh Al-Mandjoûr qui l'initièrent aux sciences ainsi que d'Ibn 'Abd Al-Djabbâr Al-Fidjidjî (Figuigui). Beaucoup de savants reçurent son enseignement ; parmi eux, le chaikh, le savant Aboû Bakr ben Al-Hasan At-Tatâfî. On dit au sujet de lui : On nous a rapporté la *Çalât At-Tâẓîya*, c'est-à-dire la prière prononcée par Sayyidî Ibrâhîm At-Tâzi. La voici : « O Dieu ! bénis complètement et accorde un salut parfait au Prophète pour lequel tu as résolu les difficultés, dont tu as dirigé les actions, comblé les désirs, auquel tu as accordé une belle mort et sur qui tu as répandu une pluie abondante de bienfaits ainsi que sur sa famille et sur ses compagnons. » Le chaikh Aboû 'Alî Al-Yoûsî a dit : « C'est ainsi qu'il nous l'a écrit que Dieu l'ait en sa miséricorde, c'est-à-dire son chaikh Aboû Bakr qui ajoutait que cette prière était pour lui comme un remède éprouvé, dans toutes les circonstances relatives à cette vie et à l'autre.

Parmi les savants qui ont étudié auprès du personnage dont nous écrivons la biographie, il faut citer Sayyidî 'Alî ben 'Alî As-Soûsî dont on fera la biographie, s'il plaît à Dieu, en l'année 1046. Il assistait à ses cours et suivait ses leçons, comme on l'a dit précédemment. Il en reçut un diplôme. Parmi ceux qui ont étudié auprès du chaikh, il faut citer le chaikh, le savant, Sayyidî Mouhammad ben Sa'îd As-Soûsî Al-Mougihithî, auteur du *Moqannâ;* sa biographie sera faite en l'année 1089. Il rapporte dans le commentaire de cet ouvrage que les 'oulamâ s'étaient mis d'accord pour reconnaître que la nuit du Mouloûd est plus profitable que celle d'Al-Qadr. J'ai vu dans le *Mi'yâr* qu'elle lui était en effet vingt fois plus profitable. L'auteur ajoute qu'Ibn Marzoûq, connu sous le nom de Al-Djadd, qui est très clair sur cette question, s'y est étendu aussi longuement qu'il le fallait dans son ouvrage intitulé : *Djanâ Al-Djannataïn fî Fadl Al-Laïlataïn*, c'est-à-dire, les deux nuits d'Al-Qadr et du Mouloûd. On lui a objecté qu'il était établi que les circonstances qui constituent la nuit d'Al-Qadr se reproduisent tous les ans, sans interruption et qu'il est universellement reconnu qu'il en sera toujours ainsi. Il a répondu en résumé que la raison pour laquelle la nuit du Mouloûd doit être particulièrement honorée, c'est qu'elle l'a toujours été depuis de longues années et que, ainsi que l'a dit Mouslim d'après Aboû Qatâda : Le Prophète (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut !) interrogé au sujet du jeûne du lundi répondit : « C'est le jour où je suis né, c'est celui où le Qorân m'a été révélé. » D'autres traditionnistes disent qu'il ajouta : « C'est ce jour-là aussi que j'ai reçu la mission prophétique. » Nous avons cru utile de rapporter ce fait pour en obtenir les bénédictions qu'il comporte. Revenons à notre sujet.

Parmi les faits importants qui attirent l'attention et qui sont mentionnés par les ignorants il faut citer le suivant :

Le personnage dont nous écrivons la biographie prit ses repas avec le sultan Ahmad Al-Mançoûr Ach-Charîf, surnommé Adh-Dhahabî. Le Sultan lui dit : « Où se rencontrent ton aïeul et le mien ? » — « A l'endroit où ma main et la tienne se sont rencontrées. » Ce qui veut dire qu'ils ne se rencontrent nulle part. Il lui refusait ainsi le titre de charîf. Il imagina une ruse pour le tuer : il le fit asseoir sur du marbre alors qu'il faisait très froid pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'il prît froid et mourût [1]. Tous ces récits sont des mensonges sur lesquels il n'est pas possible de s'entendre ici, car ce serait trop long. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la mort du sultan Ahmad a précédé de plus de 30 ans celle du personnage dont nous écrivons la biographie. En effet la mort du Sultan eut lieu en l'année 1012, celle du personnage dont nous écrivons la biographie eut lieu au cours de l'année actuelle, c'est-à-dire de l'année 1044. Ce racontar est l'œuvre de gens oisifs qui ne réfléchissent pas. Le personnage dont nous écrivons la biographie est mort au mois de Djoumâdhâ II de l'année 1044. Il fut enterré dans son pays à Madaghra, dépendance de Sidjilmâsa. On a bâti en cet endroit une qoubba qui est un but de pèlerinage et de bénédiction. Dans la *Fihrisa* de Sayyidî At-Tayyib Al-Fâsî, on dit que le personnage dont nous écrivons la biographie mourut en l'année 1045, mais le premier biographe est le plus sûr, car il fut son contemporain et assista à ses derniers instants. Or il y a une grande différence entre le témoin oculaire d'un fait et le personnage qui en a seulement entendu parler. Dieu en sait davantage !

1. Cf. *Nouzhat Al-Hadi*, trad. Houdas, p. 17.

Le chaikh Ahmad As-Soûdânî, commentateur de la « Djaroumiya ».

(*P. 168.*)

Le chaikh, le savant, le grammairien Ahmad Qaïda Ghamouhammad. Ce nom est soudanais ; c'est l'un des noms qui expriment la puissance. J'ai vu quelques ouvrages qui en indiquent le sens. Sayyidî Ahmad était le fils d'Ahmad As-Soûdânî, qâdhî de Tombouctou, très instruit sur la grammaire, sur les règles du droit et de la religion. Il étudia auprès du faqîh Mouhammed ben Mahmoûd Baghioûgh dont on a fait précédemment la biographie dans le chapitre consacré à l'année 1002. Il étudia avec lui le *Moukhtaçar* de Khalîl, la *Risâla* et la *Chafïya*. Il étudia auprès de ses autres compatriotes. Il était de teint blanc, soigné dans ses vêtements, beau parleur, inspirant le respect. Il remplaça comme qâdhî de Tombouctou, après la mort de celui-ci, son frère le qâdhî Mouhammad, en l'année 1020. Il excellait dans l'explication de l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik, et dans l'étude de ses commentaires. Il enseignait le *Qatr An-Nâda* et le *Choudour Adh-Dhahab*, qui sont deux ouvrages d'Ibn Hichâm ; le *Tashîl*, la *Risâla*, le *Moukhtaçar*, la *Touhfat Al-Houkkâm*. Il a commenté la *Djaroumiya*. Il avait composé un appendice du *Mourâdî*. Il naquit en l'année 971, et mourut au cours de l'année actuelle, comme le rapportent quelques-uns de ses compatriotes. Son commentaire de la *Djaroumiya* est très employé à Fès, car il l'a composé avec soin. Ce fait justifie ce que j'ai rapporté de lui. Dieu (qu'il soit exalté !) en sait davantage.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1044.

(*P. 168.*)

Au Maghreb, le 7 du mois de Radjab, Ahmad, fils du sultan Zaïdân, sortit de sa prison où il était resté après une réclusion de sept ans ; il s'enfuit déguisé en femme. Le 7 du mois de Cha'bân, le peuple le proclama. La pluie tardant à tomber, les gens récitèrent à plusieurs reprises la prière de l'*Istisqâ*, mais il ne plut pas ; cependant un vent humide se mit à souffler du côté de l'Orient pendant trois jours ; les cultures en profitèrent et il remplaça la pluie.

Parmi les événements qui se sont déroulés en Égypte, il faut citer les suivants : Quelques gouverneurs envoyèrent un message au Sultan pour l'informer que la Dâr Adh-Dharb (la Monnaie) avait besoin de cuivre pour la frappe de monnaies ayant cours chez les musulmans. Il leur en fit parvenir 12.000 quintaux. Ils partagèrent ce cuivre entre tous ceux qui habitaient l'Égypte et tout le monde fut compris dans le partage. Ils en donnèrent mille quintaux aux gens du Maroc. Ceux-ci en formèrent une somme importante qu'ils envoyèrent au Sultan. Le Sultan fit une enquête à ce sujet ; on lui dit ce qui en était ; il fut très mécontent et dit : « J'ai envoyé du cuivre pour la frappe des monnaies, afin d'enrichir et de favoriser les musulmans, et ils l'ont considéré comme une disgrâce. Alors il jura que si Dieu prolongeait sa vie, il se vengerait des musulmans et qu'il couperait la tête de ceux qui lui avaient apporté ces sommes. Puis il décida par piété d'interdire les boissons fermentées, le café et le tabac à Constantinople, et transmit cet ordre à Alep, à Damas et au Caire. Il ne fit grâce à aucun de ceux qui lui désobéirent. Nous avons trouvé ces détails dans la *Risâla* de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, écrits d'après les rensei-

gnements qui lui avaient été envoyés au Maroc par un homme pieux et sincère.

AN 1045 (J.-C. 1635).

Sayyidî 'Abdallah ben Housaïn At-Tamadjroûtî Ad-Dra'î

(*P. 169.*)

Le chaikh, l'ascète, Sayyidî 'Abdallah At-Tamadjroûtî Ad-Dra'î Ar-Raqqî reçut l'enseignement d'Aboûl'-Abbâs Ahmad ben 'Alî Ad-Dra'î, disciple de Sayyidî Al-Ghazî, disciple de Sayyidî 'Ali ben 'Abd Allah enterré à Sidjilmâsa, disciple de Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf Ar-Râchî, disciple de Sayyidî Ahmad Zarroûq. Les deux frères, les deux Imâms Sayyidî Mouhammad ben Qâçir Ad-Dra'î et Sayyidî Al-Housaïn furent ses disciples. On fera plus loin et en même temps leurs biographies.

La nourriture du personnage dont nous écrivons la biographie se composait, d'après le récit de son frère, Sayyidî Al-Housaïn, dans sa *Fihrisa*, de 12 dattes par jour d'environ trois cuillerées de couscous, et de quelques gorgées de bouillon. Il jeûnait pendant le jour et passait la nuit à prier ; il ne mangeait dans la journée que le vendredi. Ceux de ces disciples qui le fréquentaient journellement récitait le *wird* 70.000 fois, ceux qui venaient fréquemment le récitaient 12.000 fois et ceux qui ne venaient qu'à de rares intervalles, le récitaient 7.000 fois. Ces cours étaient suivis par mille tolba et par autant de femmes. On dit que lorsque Dieu avait placé les fidèles sous sa responsabilité, il avait pris vis-à-vis de lui l'engagement qu'aucun de ceux qu'il lui amènerait n'irait en enfer. Que Dieu nous le rende profitable ! Amen !

Le chaikh Sayyidî Mouhammad Al-Qoudjaïrî.

(*P. 169.*)

Le chaikh, le saint, Sayyidî Mouhammad Al-Qoudjaïrî mourut et fut enterré à Al-Qçar Al-Kabîr, son pays natal.

Il étudia uniquement avec Sayyidî 'Abdallah ben Hassoûn, disciple de Sayyidî 'Abd Allah Al-Habtî, disciple de Sayyidî 'Abd Allah Al-Ghazwanî, disciple lui-même du chaikh At-Tabbâ', qui avait reçu l'enseignement d'Al-Djazoûlî. Il a une zâwiya à Salé au même endroit que la zâwiya de son chaikh. Les habitants de Salé ont beaucoup de vénération pour lui.

Le chaikh Sayyidî Mouhammad
Al-'Arbî Al-Wazirwâlî.

(*P. 170.*)

Le chaikh Mouhammad Al-'Arbî Al-Wazirwalî était, d'après l'*Ibtihâdj*, de ceux qui ont la baraka et qui ont pour Dieu une affection véritable; de ceux qui témoignent de la bonté de Dieu. On y mentionne à son sujet un récit qui prouve qu'il était par l'influence divine l'objet d'une grande vénération.

Le qâdhî Mousâ Al-Battioûî.

(*P. 170.*)

Le qâdhî Moûsâ Al-Battioûî fut qâdhî de Fès et destitué quelques jours avant sa mort.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1045.

(*P. 170.*)

Une discussion éclata entre les habitants de Fès Al-Djadîd et ceux de Fès Al-Qadîm. Des balles furent échangées. Beaucoup de gens périrent et furent pillés; des combats eurent lieu dans les rues de Fès Al-Qadîm entre les Andalousîs et les Lamtiyîn, provoqués par 'Alî ben Sa'd, qui tua par trahison Ibn Al-Achhab, à la mosquée des Qarawiyîn à l'heure de la prière de l'Açr, le 4 Djoumâdhâ Ier. Les marchandises qui se trouvaient aux soûqs d'Al-Qaïsâriya et des 'Attârîn furent pillées. Plus tard, les Lamtiyîn construisirent une porte à l'entrée des 'Attârîn. Il y eut une trahison de la part des Andaloûs et la guerre recommença avec violence pendant huit jours. Puis la paix se fit, mais la guerre éclata entre les habitants de Fès et les Hayaïna accompagnant le sultan Ahmad ben Zaïdân. Ils assiégèrent la ville de Fès et pillèrent les récoltes. Les habitants de Fès allèrent trouver Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Ayyâchî vers le milieu du mois de Dhoûl-Qa'da, puis ils revinrent. L'expédition n'eut pas lieu et Al-Walîd ben Zaïdân Ach-Charîf fut tué le 15 de Ramadhân à Marrâkech. Mouhammad Ach-Chaîkh ben Zaïdân lui succéda; c'était le plus jeune des fils du chaikh, dit « Al-Açghar ». On ne peut s'opposer aux ordres de Dieu; c'est ainsi que le récit est rapporté par l'auteur de l'*Ibtihâdj*. Dieu en sait davantage.

AN 1046 (J.-C 1635).

Le chaikh, l'imâm Sayyidî Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâî.

(*P. 170.*)

On dit dans la *Mir'at* que le chaikh, l'imâm, l'élu de Dieu, le brave, Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâ'i, était un savant, un hâfidh, possédant des connaissances très étendues sur le commentaire et la traduction, sur la théologie dogmatique. Il naquit vers l'année 967 et mourut à l'heure de la prière de l''Açr, le mercredi 11 Radjab de l'année 1046. Il fut enterré le lendemain jeudi à l'heure de Dahwa à Dilâ, près de la Raoudha de son père. Pour être bref, je passe sur beaucoup de détails. Je signale seulement qu'il reçut beaucoup d'éloges pour ses connaissances scientifiques et sa générosité. Il étudia auprès de son père, auprès de Sayyidî Moubâra Az-Za'rî, auprès d'Aboû Nahrî 'Aïsâ ben 'Alî Al-Boûkîlî, enterré au Tâdlâ, ainsi qu'auprès d'un certain nombre de ses contemporains. Il étudia aussi auprès du chaikh Al-Qaççâr qui le diplôma. A la fin de sa vie, il aimait et goûtait la musique religieuse. C'est ce que nous apprend Sayyidî Ahmad ben Al-Qâdhî qui lui écrivit ces vers :

Tu n'aimais point la musique dans ta jeunesse, et maintenant que tu es un vieillard, tu as les goûts d'un jeune homme.

Il lui répondit par ces autres vers :

Oui ! l'éclair de la beauté a brillé et m'a arraché le cœur. J'en ai subi l'influence après lui avoir longtemps résisté.

Un groupe de savants reçurent son enseignement. Parmi eux, il faut citer le hâfidh Sayyidî Ahmad Al-Maqqarî et

le très docte Ibn 'Achîr, ainsi que le chaikh Miyyâra et d'autres encore. Parmi ceux qui ont fait l'éloge du personnage dont nous écrivons la biographie, il faut citer le père d'Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî. Que Dieu leur fasse à tous miséricorde!

L'imâm Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî.

(*P. 171.*)

L'imâm considérable, l'ascète, le pieux, le vérificateur célèbre, Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî Al-Bousa'îrî Al-Hachtoûkî Aç-Çanhâdjî était l'un des fils d'Aboû Sayyidî 'Alî Hachtoûka. Maoulây 'Abdallah ben 'Alî ben Ṭahar Al-Hasanî l'a mentionné avec le nom de Aç-Çanhâdjî dans le diplôme qu'il lui a délivré. Le personnage dont nous écrivons la biographie était un saint et un savant conformant ses actes à la volonté de Dieu, pieux, ascète; il se vêtait misérablement, mangeait et buvait avec sobriété. Il vivait détaché du monde, solitaire, n'acceptait rien de personne et s'éloignait de ceux qui recherchaient sa baraka ou lui attribuaient une vertu spéciale. Il fut le compagnon de Sayyidî ben 'Abd Al-Moun'im Al-Hîhî. Il dit dans son ouvrage le *Badhl Al-Mounâçaha :* « J'ai tiré profit de lui dans sa maison, et un profit qui mérite la reconnaissance. » Ensuite, Sayyidî Ahmad As-Soûsî alla à Fès, où il demeura à la Madrasat Al-Miçbâhiya jusqu'à sa mort. Il étudia auprès des grands personnages de Fès, comme l'élu de Dieu Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî et le chaikh Sayyidî Ahmad As-Soûdânî, appelé Bâbâ, que nous avons mentionné il y a peu de temps, tels encore que le qâdhî Aboûl-Qâsim ben Abî Na'îm et le hâfidh Sayyidî Ahmad Al-Maqqarî, le savant Ibn 'Achîr dont nous avons fait précédemment les biographies. J'ai signalé deux de ses

ouvrages, l'un intitulé le : *Waçlat Az-Zoulfâ fît-Taqarroub bi-Ahl Al-Mouçtafâ*, et l'autre intitulé : *Badhl Al-Mounâçaha fî Fadhl Al-Mouçafaha.* Ces ouvrages contiennent des règles merveilleuses et des réflexions ingénieuses innombrables, et la plupart portent sur la piété, les bons conseils, avec des considérations sur l'autre monde et des enseignements sur les événements terribles du jour du jugement dernier. Il parle des réalités et cherche aussi à approfondir les questions obscures. Dans le *Badhl Al-Mounâçaha*, il fait d'intéressantes réflexions au sujet des 'oulamâ; l'importance qu'elles ont me donne le désir de les transcrire ici. Il dit — que Dieu soit satisfait de lui ! :

« Les 'oulamâ se divisent en quatre catégories : 1° les successeurs des Envoyés, qui possèdent une connaissance approfondie du Qorân et de la Sounna et une complète droiture. Ceux-là ont été désignés par Dieu pour faire l'éducation des hommes. Ils ne sont pas tous du même rang, comme l'a dit Dieu lui-même en parlant de ses Envoyés: « Nous élevâmes les Prophètes les uns au-dessus des autres[1]. » Il dit ensuite: « Il a élevé les uns au-dessus « des autres par degrés[2] » et il a agi de même pour leurs successeurs. Aucun d'entre eux n'a jamais possédé à la fois la Charî'a et la Haqîqa[3] à l'exception du personnage dont nous écrivons la biographie.

2° La catégorie des successeurs des Prophètes qui ont les mêmes connaissances que les premiers, mais auxquels il n'est pas permis de faire l'éducation des hommes. Ils deviendront tous des compagnons du Miséricordieux le jour où sa protection seule existera.

1. Qorân. Trad. Kasimirski, Soûra II, verset, 254, p. 37.

2. ورفع بعدهم درجات. Même Soûra et même verset, non traduit par Kasimirski.

3. Dans le texte : شريعةواحقيقها, c'est-à-dire le sens de la loi divine et de la prédestination.

3° La catégorie de ceux qui dans ces sciences ne s'élèvent pas à la hauteur d'une fourmi, à cause de leur faible connaissance de la Charî'a et qui restant mêlés à la foule, accomplissent indifféremment des actions bonnes et mauvaises. Il est possible que Dieu leur pardonne.

4° La catégorie des vipères et des poisons mentionnés dans le *Çahîh*. Bokharî a mentionné ce hadith de Ousâma ben Zaïd, que Dieu soit satisfait de lui ! Il dit : « J'ai entendu le Prophète de Dieu (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut !) dire qu'un homme viendrait au jour du juge ment dernier qui serait jeté dans l'enfer où il tournerait comme tourne l'âne qui fait mouvoir la meule d'un moulin. Tous les gens de l'enfer tourneraient avec lui et diraient : « O un tel, n'as-tu pas ordonné le bien et défendu le mal ? » Et il répondra : « J'exhortais au bien, mais je ne le pratiquais pas. Je défendais le mal, mais je commettais de mauvaises actions. »

Il mentionne aussi d'autres hadîths à ce sujet. Sayyidî Ahmad As-Soûsî prenait soin de consommer exclusivement des aliments non défendus débarrassés de toute impureté et apportait toute son attention à éviter des négligences. Il était très instruit dans les sciences. Il a composé (que Dieu soit satisfait de lui) des vers à la louange du Moustafâ qui prouvent son grand amour pour le Prophète. J'ai lu également le petit et intéressant ouvrage qu'il a composé, où il a fait connaître les gens de Badr avec leurs origines. Dans un autre ouvrage, il fait la biographie des généreux compagnons du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut ! ainsi que de ses épouses pures. En un mot, c'était un savant doué de l'Idjtihâd et un saint marchant dans la voie droite. Il se distinguait des 'oulamâ mentionnés plus haut par sa piété, la fermeté de sa foi, la persévérance avec laquelle il apprenait les passages du Qorân qu'il avait écrits sur une planchette, ne l'effaçant qu'après avoir soigneusement étudié tout ce qui se rapportait aux versets

qui s'y trouvaient tracés, avec les règles concernant la lecture, la ponctuation, la syntaxe et le commentaire. Il mettait environ une semaine pour étudier un huitième de hizb. Il naquit vers 990 et mourut le 16 Dhoûl-Qa'da, dans la nuit du vendredi de l'année dont nous nous occupons actuellement. Il fut enterré à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh, aux Kaghghâdîn. On ouvrit sa tombe cent ans environ après son inhumation pour un cas de force majeure; on le retrouva intact; pas la moindre partie de son corps ne s'était corrompue sous la terre et l'on reconnut ainsi avec certitude qu'il appartenait aux « gens du Qorân » qui en mettent les principes en pratique, car, comme on l'a dit, la terre ne corrompt point les corps de tels personnages. Que Dieu nous le rende profitable!

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1046.

(*P. 172.*)

Un orage violent se produisit et des pluies torrentielles tombèrent à la fin d'un jour de mai. On raconte même que la foudre tomba et la violence du courant du wâdî grossi par les pluies entraîna un homme à Bâb Al-Foutoûh avec ses armes; l'homme fut sain et sauf, mais perdit son fusil et son épée. Des pierres et des moellons s'accumulèrent à Bâb Al-Guîsa, selon certains récits. Le soir du dimanche 12 de Mouharram les Hayâïna et les Cherâga enlevèrent des femmes à la campagne et s'enfuirent avec elles, après la mort d'un grand nombre de combattants. Des gens appartenant aux familles de ces femmes vinrent les leur demander, mais ils trouvèrent que la plupart d'entre elles avaient été vendues et violées. Nous en demandons pardon à Dieu.

Cet événement est un indice de révolution et du manque d'autorité. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu. Un tremblement de terre se produisit à l'heure de Dahwa le lundi 4 Djoumâdhâ Ier, et une guerre éclata entre les gens de la Tala'a et les Lamtîyîn à Fès le 11 Radjab. Cette guerre dura jusqu'au 12 Ramadhân ; ensuite ils firent la paix et à ce moment Ahmad A'ras se rendit indépendant dans le Rîf. L'estimateur Sayyidî Mouhammed ben 'Alî Al-'Addî mourut à Fès. Que Dieu le comble de sa miséricorde !

AN 1047 (J.-C. 1637).

Le chaikh, le savant, Sayyidî Ibrâhîm Al-Djoulâlî.

(*P. 172.*)

Le faqîh, le savant, le saint doué de la baraka Sayyidî Ibrâhîm ben 'Abd Ar-Rahmân ben 'Aîsâ, originaire de Djoulâl, passa son enfance dans les Beni Ouriâguel où il était né. Il vint ensuite à Fès où il vécut, fut célèbre et mourut. C'était un Imâm pénétrant qui a composé plusieurs ouvrages et qui est l'auteur de réflexions sur les nawazîl, les sentences et les fatwâs. Il a mentionné quelques-unes de ses occupations dans son ouvrage intitulé : ***Tanbîh Aç-Çaghîr min Al-Wildân 'âlâ mâ waqa'a fî Mas'ilat Al-Hârib ma' Al-Hâribati min Al-Adayân li-ẓâ' îm il-Fatwâ 'Adjliyan.*** Adjliyan était le surnom d''Abd Allah Az-Zidjlî. Il dit : Je suis né chez les Beni Ouriâguel où j'étudiai le Qorân, et j'étais encore enfant à ce moment. J'étudiai ensuite les *Oummahât*, puis j'allai à Fès vers l'année 994. Dans cette ville, je reçus l'enseignement du chaikh Al-Mandjoûr. Il signale ensuite qu'il étudia auprès d'Aboû 'Abdallah Al-

Mourîyi, de Sayyidî Mouhammad Az-Ziyâtî, de Sayyidî Yahyâ As-Sarrâdj, de Sayyidî Aboûl-Qâcem Ibn Soûdâ, de Sayyidî Aboûl-Qâcem ben Abî Nou'îm, de Sayyidî 'Abd Al-Wâhid Al-Houmaïdî, d'Aboû Yâ'qoûb Al-Idrî, d'Aboûl-'Abbâs Az-Zammoûrî, d'Aboûl-Hasan ben 'Imrân, d'Aboû 'Abdallah Al-Qaççâr et d'Aboû' l-Qâsim ben Al-Qâdhî. Il a composé un autre ouvrage intitulé: *Al-Mas'ila Al-Amlîsîya fîl-Ankahat Al-Moun'aqidati 'âlâ 'Adatil-Bilâdil- Gharissîya*. Amlîs[1] est le nom d'une ville où, d'après Az-Zoubaïdî, on récolte des dattes sans noyau.

Le personnage dont nous écrivons la biographie avait composé, que Dieu l'ait en sa miséricorde! de nombreux ouvrages sur les événements de son temps. En voici quelques extraits qui sont dignes de confiance: Maoulây Mouhammad Ach-Charîf Al-Hasanî mourut que Dieu lui fasse miséricorde! le vendredi 18 Ramadhân de l'année 981. Maoulay Mouhammad, son fils lui succéda et resta jusqu'à ce qu'il fût remplacé par Maoulay 'Abd Al Malik ben Moulây Mouhammad Ach-Chaikh ; celui-ci le rencontra à Roukoun et s'éloigna de lui.

Maoulay Abd Al-Mâlik entra à Fès le dimanche 7 de Dhoûl-Hidjdja de l'année 983 par Bâb Al-Foutoûh et Maoûlay Mouhammad s'enfuit jusqu'à Marrâkech. Moûlây'Abd Al-Malik le suivit ensuite jusqu'en cette ville et l'en expulsa par la force. Il fit son entrée à Marrâkech le lundi 19 Rabî' II de l'année 984. Pendant son règne, une étoile apparut à l'occident dans la nuit du vendredi 17 Cha'bân de l'année 985 ; ses rayons brillaient comme ceux du soleil et elle s'étendait jusqu'à l'Orient ; elle parut ainsi pendant environ quinze nuits. Quand Maoulay Mouhammad ben'Abd Allah quitta Marrâkech, il s'enfuit vers les montagnes du Soûs et fut poursuivi par des partisans du Sultan 'Abd Al-Malik accompagnés de son frère Aboûl-'Abbâs

1. Amlîs, bourgade près de Antapoulous (Pentapolis), ville située entre Alexandrie et Barca (Yâqoût).

Maoulây Ahmad Al-Mançoûr Billah qui lui livra combat et le mit en fuite. Celui-ci continua sa retraite dans les montagnes jusqu'à ce qu'il atteignît les pays chrétiens (que Dieu le maudisse !) ; il resta auprès d'eux un certain temps. Ensuite il se dirigea avec une armée chrétienne sur Tanger ; il y avait avec lui 100.000 chrétiens et 15.000 combattants. Maoulây'Abd Al-Malik accompagné de son frère Maoulây Ahmad vint de Marrâkech pour l'attaquer ; il invita les musulmans à faire la guerre sainte. Les musulmans furent victorieux dans la rencontre qui eut lieu au Wâdîl-Makhâzin dans les environs d'Acîla (Arzila). Les infidèles furent mis en fuite, et les musulmans firent un immense butin provenant des morts, et emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Cet événement eut lieu le lundi 19 Djoumâdhâ de l'année 986. Dans cette journée, trois princes, dont deux musulmans et un infidèle, périrent ; les musulmans étaient Maoulay Mouhammad ben'Abd Allah venu avec les chrétiens, et Maoulay'Abd Al-Malik ; l'infidèle était le prince commandant les Portugais. C'est ce jour-là qu'arriva au pouvoir Maoulây Ahmad Al-Mançoûr Billah (qu'il soit exalté), après la mort de son frère, Maoulay'Abd Al-Mâlik. Sa proclamation eut lieu sans mécontentement et sans opposition légale. Il occupa le Khalifat et, grâce à lui, le pays fut florissant. Devant lui, les résistances se brisèrent. Il demeura à Marrâkech. Le mithqâl valait 4 ouqiyas ; et un dirham était composé de 8 dirhams. C'est à ce moment qu'on transforma la monnaie, à cause de l'accroissement des opérations commerciales. Le mithqâl ancien valait 5 ouqiyas ; il avait donc augmenté d'un quart. Il fut ensuite remplacé par le mithqâl nouveau qui fût frappé avec le sceau de Maoulay Ahmad et qui valut davantage, 6 ouqiyas, à cause de son poids supérieur au mithqâl ancien ; quant au dirham courant, il valut 12 dirhams. Tous ces changements se produisuirent à Fès le dimanche 12 Cha'bân de l'année 995,

Peu auparavant, le mithqâl ancien valait quatre ouqiyas et demi et le mithqâl nouveau cinq ouqîyas. Quant au dirham, il valait dix dirhams; mais ces valeurs ne durèrent que peu de temps. Elles changèrent, comme on vient de le mentionner, et restèrent les mêmes jusqu'à la mort d'Ahmad Al-Mançoûr (que Dieu l'ait en sa miséricorde!). Le lundi 22 Rabî' de l'année 990 pendant le règne de Maoulay Ahmad, on commença à planter des jardins à l'intérieur de Bâb Al-Guisa et de Bâb Al-Foutoûh qui avoisinent Dâr Ar-Rekhâ près de la qoubba des Sultans dans les environs d'Hadjar Al-Qitran et de la Zâwiya de Sayyidî 'Alî Hammâmoûch. C'est ainsi que l'a relaté le personnage dont nous écrivons la biographie et j'ai transcrit ce passage à cause de sa véracité et de sa précision. Il en est de même de celui qui le rapporte d'après lui : je ne doute pas de sa bonne foi ni de son exactitude; c'est un des meilleurs sur lesquels on peut se fier au sujet de cette bataille bénie. Il existe également un passage dans la *Mir'ât* de Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî qui n'est pas moins digne de confiance car ces deux personnages étaient vivants au moment de cette bataille. Je vais maintenant étudier deux questions. La première, c'est la cause des prétentions des Chorfâ[1] à devenir sultans. La seconde est le complément des détails donnés plus haut sur cette bataille bénie. Voici à propos de quoi les Chorfâ sa'adiens, qui habitaient à Dra'a, avaient été amenés à prétendre au pouvoir. Leur père, Aboû 'Abd Allah Mahammad Ach-Chaikh[2], possédait les signes extérieurs de la souveraineté et son illustration avait été prédite par un marabout. A ce moment, les Mérinides ou les Banoû Wattâs qui régnaient sur le Maroc gouvernaient mal; ils n'avaient plus ni autorité ni influence et vivaient d'expédients, importunant le peuple et les grands personnages.

1. Il s'agit des Chorfâ sa'adiens.
2. Ce personnage est généralement connu sous le nom de Aboû 'Abdallah Mahammad Al-Qâïm bi-Amr Illah.

Le nombre de leurs partisans diminua. La guerre venait d'éclater entre les chrétiens et les gens du Soûs. Elle se prolongea longtemps; les Mérinides fournirent de l'argent et des hommes aux Chorfâ, Mouhammad Ach-Chaikh et son frère Ahmad surnommé Al-A'radj, se préparèrent à faire la guerre sainte avec les gens du Soûs. Quand ils arrivèrent auprès d'Al-Marini, celui-ci les accueillit favorablement à cause de leur désir de faire la guerre sainte; il leur donna des armes et une nombreuse cavalerie et ils commencèrent la guerre sainte. Ils retournèrent ensuite auprès de lui et il leur donna de nouveaux subsides; il y avait eu des engagements avec les chrétiens et ils avaient remporté une victoire. Ils commencèrent ainsi à se faire connaître et écrivirent aux tribus pour leur demander leur appui. Ils réunirent des troupes nombreuses de Marocains, et commencèrent à faire valoir leurs personnes. Puis ils firent la guerre aux partisans d'Al-Marînî, si bien qu'enfin Al-Marînî les attaqua et une bataille se livra à Derna. Al-Marînî fut battu et abandonna Marrâkech. Les Tâdlâ seuls restaient en son pouvoir. Les deux chorfa firent alors leur entrée à Marrâkech et confirmèrent ainsi leurs prétentions au titre de sultan. Cet événement eut lieu en 951. Il y eut ensuite une autre bataille au bord du Wâdî Oumm Ar-Rabî'a. Al-Marînî fut encore battu et retourna à Fès. Il abandonna alors Tâdlâ et Tamasnâ. Ils usèrent ensuite de ruse à l'égard d'Al-Marînî et lui envoyèrent des Chorfâ et des 'oulamâ qui lui dirent qu'ils avaient été chargés par les tribus du Maroc de venir à lui à cause de sa faiblesse et qu'il leur était pénible de combattre des musulmans. Ils en arrivèrent ainsi à conclure la paix sur les bases suivantes. Al-Marînî gardait les pays compris entre le Wâdî Oumm Ar-Rabî'a et Tâzâ. Le reste était attribué aux deux Chorfâ, sauf le Tafilelt qui restait également sous l'autorité d'Al-Marînî. La paix fut signée sur ces clauses; chacun devait être responsable de ce qui se passerait sur son terri-

toire. Al-Marînî se contenta de ce traité de paix qui l'affaiblissait et les deux Chorfâ continuèrent leurs intrigues, tellement que le traité fut rompu. Six ans après environ, il y eut entre les deux partis une rencontre à Aboû'Ouqba où Al-Marînî subit une défaite complète. Son influence ne cessa ensuite de décliner jusqu'au moment où les deux Chorfâ vinrent investir la ville de Fès. Pendant le siège, le prix de la nourriture augmenta considérablement et Al-Marînî n'eut d'autre ressource que de sortir et de se livrer aux deux Chorfâ qui furent proclamés sultans et s'emparèrent de Fès. Ces événements se produisirent en l'année 1018, année au cours de laquelle Mouhammad Ach-Chaikh enleva le pouvoir à son frère Ahmad Al-A'radj et l'emprisonna.

Quant aux détails complémentaires sur la victoire dont nous avons parlé précédemment, on lit dans le *Mir'ât* que le nombre des chrétiens était de 120.000 et l'évaluation la plus faible les portait au nombre de 80.000 combattants. Acîla fut prise par eux deux mois avant cette bataille et Al-Qçar se vit sur le point de périr à l'approche d'ennemis aussi puissants. Le peuple se détacha du sultan Mouhammad qui était avec les Chrétiens, et les musulmans recherchèrent au loin un appui : à cette époque le sultan Aboû Marwân se trouvait à Marrâkech ; il ne leur restait d'autre ressource que la fuite et la retraite dans les montagnes. Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî dit à quelques-uns de ses compagnons : « Proclamez que les gens restent dans la ville : le chef des chrétiens est retenu où il se trouve jusqu'au moment où le sultan arrivera de Marrâkech ; les chrétiens sont le butin promis aux musulmans. Celui qui veut un chrétien peut l'acheter pour cinquante ouqiyas. » Les chrétiens ne changèrent pas de plan pendant un mois jusqu'au moment où le Sultan arriva ; il était alors malade. Les deux armées se rencontrèrent le dernier lundi du mois de Djoumâdhâ de l'année 986 et Dieu livra les chrétiens aux mu-

sulmans. Sébastien fut tué ce jour-là et les musulmans s'emparèrent de ceux qui l'accompagnaient. Peu de chrétiens furent saufs. Celui qui leur avait demandé secours, le sultan Aboû 'Abd Allah, s'enfuit et fut contraint de traverser le Wâdîl-Makhâzin. Il tomba dans un gouffre et se noya ; on retira son cadavre. Les musulmans acquirent dans cette bataille un butin tel qu'ils n'en avaient jamais retiré, mais il ne fut pas partagé et chacun prit ce qu'il voulut. Les gens étaient dans l'attente de la punition qu'ils méritaient pour avoir mélangé à leur bien un argent sacrilège. Il en résulta une famine et toutes ses conséquences. Nous avons entendu dire qu'à partir de ce jour les richesses furent privées de la baraka et les paroles du chaikh furent confirmées. Ce fut la mort du sultan Aboû Marwân précédant la défaite des chrétiens qui empêcha le partage légal du butin.

Il était malade dans sa litière ; aussi ses amis cachèrent sa mort jusqu'au moment où Dieu se manifesta en faveur des musulmans ; ce fut son frère Ahmad qui acheva d'accomplir les desseins qu'il avait conçus.

Telles sont à peu près les paroles contenues dans le *Mir'ât*. Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut dans les derniers jours du mois de Djoumâdhâ de l'année dont nous nous occupons actuellement.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1047.

(*P. 177.*)

Un combat eut lieu entre les Andaloûsîs et les Ahl Aṭ-Tala'a de Fès le 15 Ramadhân ; la paix se fit le lendemain après qu'un certain nombre de combattants furent tués ou

blessés. Il y eut un second combat le 2 Chawwâl. Le 21 de Dhoûl-Qa'da, le combat s'engagea avec les Hayaïna et les Cherâga près du pont du Seboû. Dans ce combat il y eut environ 45 hommes tués parmi les gens de Fès. Les 'oulamâ et les fouqahâ de cette ville demandèrent le secours d'Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Ayyâchî le 25 de Dhoûl-Hidjdja. Dieu soit loué, qui nous comble de sa miséricorde!

AN 1048 (J.-C. 1638).

Le savant Sayyidî Ahmad ben Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djalâl.

(*P. 177.*)

Le savant, le khatîb, Ahmad, fils du savant Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djalâl donna son enseignement à son neveu Ahmad, ainsi qu'à d'autres personnages.

Sayyidî Aboû 'Asrîya Al-Fâsî.

(*P. 177.*)

Le Sayyidî Aboû 'Abdallah Mouhammad Aboû 'Asrîya ben Sayyidî 'Alî ben Abîl-Mahasîn Al-Fâsî s'occupait d'enseignement, d'exhortation au bien. La foi l'avait détaché du monde; il étudia auprès des chaikhs de Fès et auprès des autres personnages; beaucoup de gens profitèrent de son enseignement. Il était né à Al-Qçar au mois de Mouharram de l'année 995 et y demeura jusqu'à sa mort. Il y fut enterré dans sa Zâwiya le 17 Radjab de l'année dont nous nous occupons actuellement.

Mouhammad ben Yoûsouf At-Tamlî.

(*P. 177.*)

Le chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Yoûsouf At-Tamlî fut célèbre à Fès et dans d'autres villes.

L'élu de Dieu, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Ach-Charîf.

(*P. 177.*)

Le saint célèbre, le charîf, l'élu de Dieu, le savant Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Ach-Charîf fut enterré dans le pays des Ledjâya[1]. C'était un imâm aimé de Dieu, un extatique qui passait la plus grande partie de ses nuits à faire de la musique religieuse. Il était célèbre et ne s'en souciait point. Il avait des disciples et accomplit de nombreux miracles. Son tombeau est situé dans le territoire de la tribu des Ledjâya. C'est un lieu de bénédictions et de pèlerinage, un sanctuaire sacré; les nobles personnages et le peuple reconnaissaient sa sainteté. Il étudia auprès de son oncle Sayyidî Al-Housaïn Ach-Charîf Al-Ladjâï, enterré comme lui chez les Ledjâya dans la même Raoûdha. Sayyidî Al-Housaïn étudia auprès de Sayyidî Al-'Afiya Al-Barrâq, disciple de Sayyidî Yoûsouf At-Tilîdî, disciple du chaikh Al-Ghazwânî, disciple du chaikh At-Tabbâ', disciple du chaikh Al-Djazoûlî.

Le pèlerinage à Sayyidî Al-Barrâq est célèbre au Feddân Al-Djabal à peu de distance de Sayyidî Yoûsouf At-Talîdî. Il est possible que la cause grâce à laquelle le personnage dont nous écrivons la biographie devint un saint fut la

1. Ledjaya ou Al-Djâya, tribu dont le territoire se trouve dans les environs de Fès à l'est des Fichtala (Cf. Moulièras, *le Maroc inconnu*).

visite à Maoulây 'Abd As-Salâm ben Machîch qu'il alla voir pieds nus 99 fois. Ses miracles se manifestèrent également après sa mort (que Dieu soit satisfait de lui!) Ce personnage n'est pas le même que Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Ladjâî qui composa son ouvrage intitulé *Qoutb Al-'Arifîn* et un autre livre, les *Chamâïl Al-Khouçouç*. Ils furent tous les deux çoufistes; mais ce sont deux personnages différents.

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1048.

(*P. 178.*)

Les gens de Fès et leurs partisans allèrent attaquer les Hayaïna sous la direction de 'Abd Allah Al-'Ayyâchî. Cet événement eut lieu le 26 Safar. Ils les attaquèrent à Aïdjoûr, à l'aube, le 4 du mois de Rabî' an-Nabawî; les premiers rentrèrent battus à Fès, sans morts ni blessés. Aboû 'Abd Allah Al-'Ayyâchî les attaqua une seconde fois au mois de Rabî' II avec quelques habitants de Fès, et il leur livra un combat à l'endroit appelé Talboût, après l'heure de la prière du vendredi 15 Djoumâdhâ Ier. Les Hayâïna furent défaits, ainsi que ceux qui les accompagnaient, si bien qu'ils gravirent le Djabal Madjâça. Il les attaqua encore une fois avec les gens de Fès le 15 Djoumâdhâ II; ils firent alors la paix, à la condition qu'ils se disperseraient dans les tribus. C'est à ce moment que les gens de Dilâ livrèrent combat à Maoulay Mouhammad ben Zaîdân, Emir de Marrâkech. Il fut battu à Aboû 'Ouqba et la mosquée des Qarawiyîn fut fermée. On ne put y faire l'appel à la prière pendant les derniers jours du mois de Cha'bân. Il y eut à ce moment une épidémie de rhumes et de toux. C'est ce

que raconte Aboû 'Abd Allah At-Tayyib ben Mouhammad Al-Fâsî.

AN 1049 (J.-C. 1639).

(*P. 178.*)

Il y eut, au cours de cette année, une grande invasion de sauterelles (Dieu nous en préserve!). Leur vol obscurcit l'air; mais grâce à la miséricorde de Dieu et à sa bonté, elles ne firent de mal à aucune récolte. Pendant cette année Maoulay Mahammad ben Maoulay Ach-Charîf se rendit indépendant au Tafilelt et son père revint du Soûs, comme le dit Aboû 'Abd Allah At-Tayyib Al-Fâsî, et comme je le rapporte d'après son manuscrit. Ces changements se produisirent à la fin de l'année 1043. Nous avons fait toutes les citations avec exactitude.

AN 1050 (J.-C. 1640).

Le saint Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad Aç-Ça'îd.

(*P. 178.*)

Le saint considérable Aboû 'Abd Allah Sayyidî Mouhammad aç-Ça'îd était originaire de Tripoli de Barbarie. Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî dit dans sa *Rihla :* c'est incontestablement un saint et *Aç-Ça'îd* signifie « lion » dans le dialecte de cette contrée. Il était ainsi surnommé à cause de la violence

qu'il employait à l'égard des gens orgueilleux. Il a accompli des miracles. Il étudia auprès de Sayyidî 'Aïsâ ben Mouhammad At-Tilimsânî connu sous le nom d'Aboû Ma'za. Celui-ci étudia auprès de Sayyidî Aboû 'Amar Al-Qastallî, enterré à Marrâkech. Aç-Ça'îd mourut en l'année 1050. Parmi ceux qui ont étudié auprès de lui, il faut citer Sayyidî Mouhammad ben Masâhil dont on fera plus loin la biographie, s'il plaît à Dieu !

Le savant Sayyidî Mouhammad Al-Djanân Al-Andaloust.

(*P. 178.*)

Le chaikh, le savant, le faqîh, le professeur, Sayyidî Mouhammad ben Ahmad Al-Djanân, connu sous le nom d'Al-Andalousî, était l'un des 'oulamâ de Fès et l'imâm de la Masdjîd ach-Chourafâ. Il étudia auprès des savants de Fès ses contemporains et auprès d'autres personnages. C'est lui qui donna son enseignement au savant Ibn 'Achir et à Aboûl-'Abbâs Al-Abbâr, ainsi qu'au personnage vertueux, doué de la baraka, Sayyidî Mouhammad ben Sayyidî As-Soûssî, auteur du *Mouqanna'*. Le personnage dont nous écrivons la biographie naquit en l'année 953 et mourut à la fin de Dhoûl-Hidjdja de l'année 1050. Il approchait donc de l'âge de 100 ans. Son tombeau est bien connu à Fès; il est situé à l'extérieur de Bâb Al-Foutoûh à l'endroit dit Matrah Al-Djanna; il s'y trouve une construction reconnaissable. Que Dieu les comble tous de sa grâce et de sa générosité!

Sayyidî Mouhammad ben 'Amar Ach-Charîf Ach-Chafchâwani.

(*P. 179.*)

Le faqîh Sayyidî Mouhammad fils du faqîh, de l'historien, Aboûl-'Abbâs Ahmad Ach-Chafchâwanî Ach-Charîf Al-'Alâmî occupa pendant un certain temps la fonction de notaire, puis suppléa le qâdhî Sayyidî Mouhammad ben Ahmad ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî Al-Fâsî au mois de Djoumâdhâ II de l'année 1034. Il devint qâdhî un certain temps et mourut à la fin de Dhoûl-Qa'da de l'année 1050. Que Dieu leur fasse à tous miséricorde !

ÉVÉNEMENTS DE L'AN 1050.

(*P. 179.*)

Le 7 de Rabî' I on supprima l'appel à la prière à la mosquée des Qarawiyîn et la prière que l'on y faisait obligatoirement, à cause d'une guerre survenue entre les Tâla'a de Fès et les Lamtiyîn, et qui s'étendit à toute la ville. La lutte cessa au bout de treize jours.

Le 10 Radjab Ahmad 'Oumaïra, chef des Andalousîs, fut frappé d'une balle provenant d'un minaret d'une mosquée située à Sawîqat Ibn Çâfî de Fès Al-Qarawiyîn. Il mourut des suites de cette blessure. La lutte continua entre les Andalousiyîn et les Lamtiyîn et se prolongea un certain temps. Le Qâïd des Lamtiyîn, Ibn Al-Achhab, construisit la deuxième porte de Soûq Ach-Chouhoûd. A la fin du mois de Djoumâdhâ Aboû 'Abdallah Al-'Ayyâchî marcha sur Fès;

il se trouvait dans les environs d'Azemmoûr. C'est alors que la paix se fit entre les gens de Fès; celui qui avait traîtreusement tué 'Oumaîra dont nous venons de parler fut exécuté : c'était Ibn Zaïn, agissant d'après les ordres d'Al-'Ayyâchî. Il y eut un combat entre Ibn 'Ayyâchî et les Dilâïtes à Tourat, puis à la fin de Dhoûl-Qa'ada il y eut un nouveau combat entre les Dilâîtes et Al-'Ayyâchî. La victoire resta aux Dilâïtes.

Aboû 'Abd Allah At-Tayyib Al-Fâsî a fait l'historique de ces événements dans l'un de ses manuscrits d'où j'ai tiré ce qui précède. Dieu a le pouvoir dans le passé et dans l'avenir[1].

1. Les pages 338-390, ont été traduites par M. P. Maillard.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Pages.

An 1012 (J.-C. 1603)

An 1013 (J.-C. 1604)

An 1014 (J.-C. 1605)

Pages.

Pages.

AN 1023 (J.-C. 1614)

AN 1024 (1615).

AN 1025 (J.-C. 1616)

AN 1026 (J.-C. 1617)

AN 1027 (J.-C. 1618)

AN 1028 (J.-C. 1619)

Pages.

AN 1033 (J.-C. 1624)

AN 1034 (J.-C. 1625)

AN 1035 (J.-C. 1626)

AN 1036 (J.-C. 1627)

AN 1037 (J.-C. 1628)

AN 1038 (J.-C. 1628)

AN 1039 (J.-C. 1629)

AN 1040 (J.-C. 1630)

AN 1041 (J.-C. 1631)

AN 1042 (J.-C. 1632)

3700. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et Cie.